UNIVERSITY OF ARIZONA
39001008033139

* *

LE BERRY

DANS L'ŒUVRE

DE

GEORGE SAND

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

George Sand et le Berry. Nohant, 1808-1876, in-8....	12 fr. 50
La langue et le style rustiques de George Sand dans les romans champêtres, in-8.....	12 fr.
George Sand et l'amour, in-12.....	4 fr. 50

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

L. VINCENT
Docteur ès lettres

966

LE BERRY

DANS L'ŒUVRE

DE

GEORGE SAND

★ ★

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE ÉDOUARD CHAMPION, ÉDITEUR
5, quai Malaquais, 5

1919

UNIVERSITY OF ARIZONA
LIBRARY

V 77

Nous avons vu, dans la première partie de cette étude, l'influence considérable que les amis berrichons de George Sand ont exercée sur elle, et l'ascendant que le grand écrivain prit, à son tour, sur eux ; les services qu'ils se rendirent mutuellement, l'affection réciproque qui les unit jusqu'à la fin.

Le Berry, lui aussi, réagira sur le talent de l'auteur de *Lélia* ; il lui fournira la matière d'un grand nombre d'observations et le sujet d'une suite de romans, où elle a fixé les impressions qui l'ont frappée dès ses premières années.

Tout dans le Berry a intéressé George Sand. Aussi a-t-elle donné son attention à certaines questions préhistoriques et historiques concernant sa province ; mais la terre qu'elle a sous les yeux, et l'homme qu'elle voit aux prises avec elle, voilà le véritable objet de ses préoccupations et de ses sollicitudes. Les descriptions se pressent sous sa plume. Elle nous donne à chaque instant des informations sur l'habitation, le genre de vie, le costume du paysan, sur ses travaux rustiques. Puis pénétrant dans l'âme de cet homme simple, l'auteur de *la Petite Fadette* nous parle de ses sentiments, de ses joies, de ses tristesses, de ses vertus et quelquefois aussi de ses vices, de sa religion, de ses réjouissances. C'est une épopée, en quelque sorte, qui sort de la plume de George Sand.

On lui a souvent reproché d'avoir idéalisé la nature et le paysan dans ses romans champêtres. Elle a donné libre cours, dit-on, à ses facultés poétiques : sensibilité, imagination. C'est à travers ce prisme merveilleux qu'elle a regardé, pour décrire tout ce qui concerne le Berry et ses habitants.

227754

George Sand, elle-même, ne s'est pas défendue d'un certain idéalisme dans ses tableaux rustiques :

« Nous croyons que la mission de l'art est une mission de sentiment et d'amour..., dit-elle dans *la Mare au Diable* ; que l'artiste a une tâche plus large et plus poétique que celle de proposer quelques mesures de prudence et de conciliation pour atténuer l'effroi qu'inspirent ses peintures. Son but devrait être de faire aimer les objets de sa sollicitude, et au besoin je ne lui ferais pas un reproche de les embellir un peu. L'art n'est pas une étude de la réalité positive, c'est une recherche de la vérité idéale [1]. »

George Sand suit donc sa tendance habituelle. Toujours à la recherche du beau, elle aime à fermer les yeux sur certaines réalités trop crues de la vie champêtre. Mais cette bienveillance est plus apparente que réelle. Ne nous dit-elle pas ailleurs : « J'ai toujours vécu optimiste en principe et pas plus abusé qu'un autre en pratique [2]. » Et voilà qui est parfaitement vrai, je crois. Elle aime à rêver, à se faire un idéal, mais elle sait très bien ce que valent les hommes.

Dans *Promenades autour d'un village*, l'auteur se défend contre ceux qui l'accusent de voir tout, à travers son imagination :

« Nous aurons gagné à cette étude de connaître à fond un petit coin de ce monde réel que quelques amis nous ont reproché de voir en beau. Comme si c'était notre faute ! Nous serons plus réaliste puisqu'il paraît que nous ne l'avons pas toujours été assez. Pourquoi non ? On comprend tous les jours, je ne dirai pas quelque chose, mais beaucoup de choses [3]. »

Si George Sand a mis, de parti pris, un certain idéalisme, comme elle le dit elle-même, dans ses peintures rustiques, c'est aussi parce qu'elle cherche à ramener l'attention des gens du monde sur la campagne ; elle veut « faire aimer les objets de sa sollicitude », détacher les hommes des plaisirs factices, leur faire goûter les joies que procure la contemplation de la nature. Voilà pourquoi elle ne comprend guère les écrivains qui se complaisent à faire, de la misère et du vice, des peintures effroyables.

1. *Mare au Diable*, 10-11.
2. *Prom. aut. vill.*, 70.
3. *Id.*, 68.

Château de Saint-Chartier avant sa restauration.
Collection de Mme Germain.

« Certains artistes de notre temps, jetant un regard sérieux sur ce qui les entoure, s'attachent à peindre la douleur, l'abjection de la misère, le fumier de Lazare. Ceci peut être du domaine de l'art et de la philosophie ; mais, en peignant la misère si laide, si avilie, parfois si vicieuse et si criminelle, leur but est-il atteint, et l'effet en est-il salutaire ?... Nous n'osons pas nous prononcer là-dessus [1]. »

Dans sa recherche « de la vérité idéale », George Sand se croit tout aussi réaliste que ceux qui ne voient que le côté hideux dans la nature et l'humanité.

« Nous sommes aujourd'hui à l'énergie et à l'atrocité, disait-elle dans la notice du *Champi*, et nous brodons sur le canevas de ces passions des ornements qui seraient d'un terrible à faire dresser les cheveux sur la tête, si nous pouvions les prendre au sérieux [2]. »

Aussi ne comprend-elle point cet esprit funeste, ce réalisme exclusif qui ne voit que le côté défectueux et mauvais, soit dans la nature soit dans l'homme.

Si elle peint les qualités, les vertus du paysan, elle se trouve dans le vrai au même titre que ceux qui ne veulent voir en lui que des vices.

« Et nous, ne nous inquiétons plus de ceux qui nous crient : « Vous vous trompez, tout est mal ! » Cela ne prouve qu'une chose, c'est que, des choses humaines, ils ne voient que les mauvaises. Allons-nous-en par les prés et par les sentes, sans parti pris d'avance, mais avec le cœur aussi ouvert que les yeux.

« Nous ne sommes pas fâchés de pouvoir, une fois de plus, surprendre l'homme des champs dans sa tâche et le tableau dans son cadre, les grands bœufs dans les herbes et les petites fleurs dans le *riot* qui *riole*, sans être forcé de nous dire que cet homme est un scélérat, ce tableau une vision, ces bœufs des alambics à fumier, ces fleurettes des poisons, ce ruisselet une sentine d'immondices. D'autres peuvent prendre le réel par ce côté âpre et triste, et avoir du talent pour le peindre [3]. »

N'y a-t-il de réaliste que celui qui ne voit dans l'homme et la

1. *Mare au Diable*, 8.
2. *Le Champi*, notice 17.
3. *Prom. aut. vill.*, 77.

nature que le laid, les spectacles répugnants et odieux ? Les sentiments généreux et désintéressés n'existent-ils pas à côté de l'égoïsme, de l'amour de soi ? « Mais, continue George Sand, ce qui me plaît et me charme dans la réalité est tout aussi réel que ce qui pourrait m'y choquer. On voit souvent sur les fenêtres, dans les faubourgs des petites villes, de beaux œillets fleurir dans des vases étranges. Le vase fait rire, l'œillet n'en est pas moins beau et parfumé. Ils sont aussi réels l'un que l'autre. J'aime mieux l'œillet. Chacun son goût [1]. »

George Sand, attirée par la beauté et le parfum de la fleur, laissera donc de côté le vilain pot qui la contient. D'après sa théorie, elle donnera son attention à ce qui est beau et bon et cherchera à le peindre, à le représenter. Elle sait que l'homme a des vices, que le paysan n'est pas exempt de défauts ; elle nous le dira parfois et le mettra en évidence, mais elle préfère considérer longuement ses qualités, et nous les faire aimer.

Elle s'intéressera aux menues circonstances qui accompagnent la vie de l'homme des champs ; tout sera pour elle matière à descriptions :

« L'art aime et voit aujourd'hui, dit-elle, tout ce qui est naïf, même la brouette cassée qui, avec une urne renversée, compose un tableau sur le fumier blond où le coq se promène d'un air aussi vaniteux que s'il foulait un tapis de pourpre, et où la poule gratteuse et affairée semble toujours absorbée dans la recherche de cette fameuse perle dont elle ne saurait que faire [2].

« Sentir que tout est du ressort de l'artiste, voilà, quant à moi, tout ce que je peux entendre au mot de réalisme [3]. » Et c'est là une excellente définition. Le réalisme, n'est-ce pas, en effet, tout ce que la nature étale à nos yeux : les spectacles les plus vulgaires, comme les plus élevés et les plus sublimes ?

L'auteur du *Champi* a cherché « le moyen de relever l'idéal champêtre sans le farder ou le noircir [4] ».

A force de converser avec les gens simples de la campagne, elle a *deviné*, dans ces natures rustiques, des goûts, des idées

1. *Prom. aut. vill.*, 78.
2. *Id.*, 30.
3. *Id.*, ibid.
4. *Le Champi*, notice 18.

exprimées d'une manière rudimentaire ; aussi a-t-elle entrepris de nous communiquer leurs pensées.

Elle craint cependant de mettre un peu trop d'elle-même dans ses études et de ne pas « pénétrer assez avant dans la vie morale [1] » de l'homme des champs. Elle pense aussi que ce paysan, si simple en apparence, est assez malin pour ne pas toujours se montrer à nous tel qu'il est :

« Il se farde peut-être un peu devant nous, le rusé qu'il est ! Nous ne dormons pas sous son toit, nous ne vivons pas avec lui côte à côte, à toutes les heures du jour. Il a son travail, nous avons le nôtre. Quand nous nous rencontrons, il a souvent des habits et sa belle humeur du dimanche ; ou bien, dans la semaine, avec son sarrau de toile sur le dos et sa pioche à la main, il prend ce grand air sérieux et rêveur qui lui vient toujours quand il regarde la terre [2]. »

La châtelaine de Nohant reconnaît donc une certaine difficulté à analyser le paysan et à lui conserver sa vraie physionomie. Quoi qu'il en soit, suivons le conseil que l'auteur nous donne dans *la Mare au Diable* :

« Tout ce que l'artiste peut espérer de mieux, c'est d'engager ceux qui ont des yeux à regarder aussi. Voyez donc la simplicité, vous autres, voyez le ciel et les champs, et les arbres, et les paysans surtout, dans ce qu'ils ont de bon et de vrai, vous les verrez un peu dans mon livre, vous les verrez beaucoup mieux dans la nature [3]. »

Ouvrons donc les yeux et regardons, à la suite de l'auteur des romans champêtres. Passons dans les mêmes sentiers, à l'ombre des mêmes traînes, contemplons les mêmes paysages, étudions les mêmes paysans, nous pourrons examiner alors de quelle manière George Sand a parlé de son cher Berry ; nous verrons, en un mot, jusqu'à quel point elle a été *réaliste*.

Pour critiquer loyalement les œuvres champêtres de l'auteur de *Valentine*, il faut tenir compte d'une difficulté réelle. L'éloignement du temps a amené un certain changement dans les usages et les mœurs des habitants du Berry. En 1846, George Sand écrivait dans *la Mare au Diable :*

1. *Prom. aut. vill.*, 69.
2. *Id.*, ibid.
3. *Mare au Diable*, 3.

« Le Berry est resté stationnaire, et je crois qu'après la Bretagne et quelques provinces de l'extrême Midi de la France, c'est le pays le plus conservé qui se puisse trouver à l'heure qu'il est [1]. »

Mais elle ajoutait cependant :

« Depuis seulement que j'existe, il s'est fait plus de mouvement dans les idées et dans les coutumes de mon village qu'il ne s'en était vu durant des siècles avant la Révolution [2]. »

Le Berry, situé au cœur même de la France, malgré les grandes voies de communication qui le traversaient, a été moins exposé que d'autres contrées au contact des peuples étrangers.

Il a si peu souffert des invasions, que Michelet a pu dire que dans certaines contrées du Bas-Berry, la femme n'avait jamais vu la fumée d'un camp ennemi. Voilà pourquoi, dans plusieurs de ses parties, il a conservé pendant si longtemps une physionomie tout particulièrement originale. D'ailleurs, la civilisation moderne a rencontré un véritable obstacle dans le caractère conservateur de ses habitants : la nouveauté a longtemps excité la méfiance de ce peuple, fermé aux influences du dehors.

Mais depuis une soixantaine d'années, on a multiplié les routes ; de nombreuses écoles ont été établies partout. Le service militaire obligatoire a forcé les jeunes gens à se mettre en contact avec la civilisation des villes. Malgré eux, les bons paysans de la Vallée Noire abandonnent peu à peu leurs anciennes coutumes. La châtelaine de Nohant constatait, en 1867, que les changements s'accentuaient de jour en jour. Elle qui appelle de tous ses vœux le *progrès* ne peut s'empêcher de gémir en voyant disparaître tous les vieux usages :

« Le beau berrichon de ma jeunesse est aujourd'hui une langue morte ; la bourrée, cette danse si jolie, est remplacée par de stupides contredanses ; nos chants du pays, admirables autrefois et qui faisaient l'admiration de Chopin et de Pauline Garcia, cèdent le pas à la *Femme à barbe*. De belles routes remplacent nos sentiers où l'on se perdait ; de vieux ombrages presque

1. *Mare au Diable*, 152.
2. *Id.*, ibid.

vierges, que l'on savait où trouver, et que nous seuls connaissions, ont disparu, et la botanique sylvestre est au diable [1]. »

Et depuis ce moment, que de changements nouveaux dans les coutumes on aurait à enregistrer !

On est forcé de reconnaître que parmi les usages que George Sand avait eus sous les yeux, beaucoup ont disparu, que d'autres ont été profondément modifiés au cours de ces dernières années. Tout change en Berry : l'habitation, le costume, la manière de vivre, celle de penser et d'agir.

Il devient donc de plus en plus difficile d'apprécier avec quelle exactitude l'auteur de *la Petite Fadette* a fait revivre, dans ses œuvres, le Berry.

On est obligé d'avoir recours aux vieillards, surtout à ceux qui vivent dans les métairies. Seuls ils peuvent donner d'utiles indications sur certains vieux usages dont ils gardent, par tradition, le souvenir. Dans mes nombreuses pérégrinations à travers le Bas-Berry, j'ai trouvé, en général, chez les cultivateurs de La Châtre, de Nohant, de Saint-Chartier et des environs [2], beaucoup de bonhomie, beaucoup de complaisance pour me renseigner sur les coutumes de leur pays.

1. *Corr.*, V, 19 j. 1867, à H. Harrisse.

2. En dehors des localités citées plus haut, j'ai trouvé partout des personnes aimables qui ont bien voulu me mettre au courant des usages du pays : à Briantes, Vaudouan, La Motte-Feuilly, Champillet, Montlevic, Lacs, Veillé, Etaillé, Chavy, Lourouer, Thevet, La Berthenoux, Verneuil, le Coudray, Corlay, Le Magnet, Mers, Montipouret, Vic, Le Chêne, Belair, Le Grand Enveau, Ripoton, Labœuf, Angibault, Sarzay, Neuvy-Saint-Sépulcre, Fougerolles, Le Magny, Sainte-Sévère, Maillet, Charron, Cluis, Orsennes, Saint-Plantaire, Gargilesse, Ceaulmont, le Pin, Éguzon, etc., etc.

CHAPITRE PREMIER

INFLUENCES

Avant de contrôler les renseignements fournis par George Sand sur le Berry et ses habitants, nous devons examiner les influences qui l'ont peut-être amenée à écrire ses romans champêtres.

Les premiers maîtres d'Aurore Dupin, ceux qui l'ont initiée jeune fille aux beautés de la nature, je l'ai dit ailleurs, c'est Chateaubriand et J.-J. Rousseau. Elle procède toutefois plus directement de ce dernier.

Mme Dudevant a célébré les terres fertiles de la Vallée Noire, comme autrefois Rousseau « les coteaux verdoyants et les charmantes rives du pays de Vaud ». George Sand sera aussi fière que le philosophe de Genève de nous faire remarquer que, chez elle, « la terre partout cultivée et partout féconde offre au laboureur, au pâtre, au vigneron, le fruit assuré de leurs peines [1] ».

Tout intéresse l'auteur de *Valentine* à la manière de Jean-Jacques : beautés du site qu'elle a devant les yeux, poésie qu'il lui inspire, travaux des champs, récolte des fruits de la terre, joies et douleurs du paysan, dignité de ses occupations, importance de ses faits et gestes : l'homme et la terre, en un mot, voilà ce qui excite son enthousiasme.

En lisant George Sand, on croit parfois entendre Rousseau. Le bonheur d'errer seul à travers la campagne, de coucher à la belle étoile, la jette dans l'extase. Lisons ce passage des *Lettres d'un Voyageur* :

1. *Nouvelle Héloïse*, 474. Ed. F. Didot.

« J'avais pris dans la journée, sous un beau rayon de soleil, quelques heures de repos sur la bruyère. Afin d'éviter la saleté des gîtes, je m'étais arrangée pour marcher pendant les heures froides de la nuit et pour dormir en plein air durant le jour. La nuit fut moins sereine que je ne l'avais espéré. Le ciel se couvrit de nuages et le vent s'éleva. Mais la route était si belle que je pus marcher sans difficulté au milieu des ténèbres. Les montagnes se dressaient à ma droite et à ma gauche comme de noirs géants. Le vent s'y engouffrait et courait sur leurs croupes avec de longues plaintes. Les arbres fruitiers, agités violemment, semaient sur moi leurs fleurs embaumées. La nature était triste et voilée, mais toute pleine de parfums et d'harmonies sauvages [1]. »

Dans son admiration pour Jean-Jacques, George Sand va jusqu'au pastiche. Cet éden, masqué sous d'épais ombrages, où courait un clair ruisseau, œuvre de Marianne [2], habité par elle seule, n'est-ce pas l'Élysée de Mme de Wolmar ?

La description de ce jardin sauvage est longue et détaillée dans *la Nouvelle Héloïse ;* beaucoup plus courte dans *Marianne*, mais pleine de charme. Le rapprochement de certains passages montrera quelle part revient à Jean-Jacques dans cette délicieuse idylle :

J.-J. ROUSSEAU :	GEORGE SAND :
« Ce lieu, quoique tout proche de la maison, est tellement caché... qu'on ne l'aperçoit de nulle part. L'épais feuillage qui l'environne ne permet point à l'œil d'y pénétrer » (432 [3]).	« Pierre traversa le verger et pénétra dans l'ancienne pépinière qui occupait une langue de terrain fermé de haies très élevées » (344).

1. *Lettres d'un Voyageur* (1834), 11.

2. *Marianne*, à la suite de *la Tour de Percemont*, 245-367. En consultant *Étude bibliographique sur les œuvres de George Sand*, par le vicomte Spoelberch, on ne trouve pas la date où cet ouvrage a été écrit, il figure seulement (p. 102) dans la 4e édition des œuvres de George Sand, à la suite du livre cité plus haut.

3. La pagination renvoie à l'édition de Firmin-Didot.

« Surpris, saisi, transporté d'un spectacle si peu prévu, je restai un moment immobile » (432).

« Pierre... fut saisi d'une sorte de ravissement » (344).

« Vous avez fermé la porte, l'eau est venue je ne sais comment, la nature seule a fait tout le reste » (432).

« Marianne avait laissé la nature faire tous les frais de ce petit parc » (344).

Marianne, comme M^me^ de Wolmar, avait recueilli toutes les plantes qu'elle rencontrait dans ses promenades, pour les transplanter dans son jardin.

« Je me mis à parcourir avec extase ce verger ainsi métamorphosé; et si je ne trouvai point de plantes exotiques... je trouvai celles du pays disposées et réunies de manière à produire un effet plus riant et plus agréable » (433).

« Ce sol, léger, noir et mélangé de sable fin, était particulièrement propice à la flore du pays, et toutes les plantes rustiques s'y étaient donné rendez-vous » (344).

« Le gazon verdoyant, épais, mais court et serré, était mêlé de serpolet, de baume, de thym... » (433).

« L'herbe y avait poussé haute et drue en certains endroits, courte et fleurie en d'autres... » (344).

« Dans les lieux plus découverts, je voyais çà et là, sans ordre et sans symétrie, des broussailles de roses, de framboisiers, de groseilliers, des fourrés de lilas, de noisetier, de sureau, de seringat, de genêt, de trifolium, qui paraient la terre en lui donnant l'air d'être en friche. Je suivais des allées tortueuses et irrégulières, bordées de ces bocages fleuris et couvertes de mille guir-

« Les iris foisonnaient dans l'eau avec les nimpheas blancs et jaunes. L'aubépine et le sureau avaient poussé en arbres luxuriants. Toutes les orchidées si variées du pays diapraient les gazons avec mille autres fleurs charmantes, les myosotis de diverses espèces, les silènes découpées, les parnassies, les jacinthes sauvages, quelques-unes blanches, toutes adorablement parfumées. Les

landes de vigne de Judée, de vigne vierge, de houblon, de liseron, de couleuvrée, de clématite et d'autres plantes de cette espèce, parmi lesquelles le chèvrefeuille et le jasmin daignaient se confondre » (433-434).

« Toutes ces petites routes étaient bordées et traversées d'une eau limpide et claire, tantôt circulant parmi l'herbe et les fleurs en filets presque imperceptibles, tantôt en plus grands ruisseaux courant sur un gravier pur et marqueté... On voyait des sources bouillonner et sortir de la terre » (434).

renflements du terrain, étant plus secs, avaient gardé leurs bruyères roses et leurs genêts rampants que perçaient de leurs blanches étoiles, roses dessous, les anémones sylvestres » (344-345).

« De nombreux filets d'eau ... se détachaient du ruisseau pour y rentrer après de paresseux détours dans les déchirures du sol » (344).

C'est toujours à Rousseau qu'il faut revenir, quand on veut retrouver le véritable initiateur de George Sand.

Bernardin de Saint-Pierre, lui aussi, était un auteur très aimé d'Aurore Dupin. *Paul et Virginie*, *la Chaumière indienne* faisaient ses délices. Les charmes de la vie primitive et champêtre firent sur elle une vive impression. Ces ouvrages développèrent en elle l'amour de la vie rustique, le besoin de vivre en liberté, de secouer les conventions et les exigences du monde.

Plus tard d'autres écrivains, à des titres divers, ont pu exercer à leur tour une certaine influence sur l'auteur de *la Mare au Diable*, mais ils ont trouvé le terrain tout préparé.

Les relations d'Aurore Dudevant avec Henri de Latouche ont peut-être contribué à encourager George Sand dans ses essais rustiques. Le rédacteur en chef du *Figaro* avait passé vingt années de sa vie à Archis, sur les bords de la Bouzanne, à trois ou quatre lieues de Nohant, tout au plus. Comme la baronne Dudevant, il était épris de la belle nature. Il ressentait très vivement le charme de son pays natal. Dans une série de romans historiques qui commence avec *Fragoletta* (1829), Henri de Latouche a fait

une place au Berry. Dans ce premier ouvrage, on trouve une jolie description de la Creuse :

« En descendant la pente moussue d'une châtaigneraie, il (Hauteville) entendit à la fois retentir le cri des oiseaux sauvages, qui planaient en cercle au-dessus des grands arbres, et murmurer à ses pieds une rivière. Il la reconnut aux cailloux de son lit et à sa couleur un peu olivâtre, pour cette rivière de son pays qui doit un nom à la profondeur où coulent ses eaux écumantes...

« Si quelquefois, immobile et profonde, il la surprenait à se recueillir comme pour répéter longtemps l'image de quelque donjon..., à peu de distance, il l'entendait bondir, il la retrouvait entourant de ses mille franges d'argent les piles brisées d'un pont romain [1]. »

France et Marie paraissait l'année suivante (1830). Le vieux M. de Lavarennes, en émigration à Londres, peut enfin regagner le Berry. Il est heureux de revoir son château, sa garenne, d'entendre le murmure de son ruisseau, de retrouver son pré en pente et ses vieux noyers [2]. Dans cette vieille habitation, Marie mène une vie simple et même rustique. Pour se rendre aux offices le dimanche, un paysan la prend en croupe. C'est le chef de la métairie :

« Il vient monté sur la poulinière luisante. Il porte, lui, veste et pantalon de droguet bleu, sabots neufs, chapeau de laine noire à grands bords et bourdaloue de velours ; par-dessus la selle ou *bâtine*, composée de toile et de paille, il a plié en quatre la *capiche* de sa femme [3]. »

Marie, inquiète au sujet de Roger, se promène dans la campagne en attendant sa venue. « Elle descendit... et entra dans la cuisine, unique lieu où se tiennent... tous les habitants du même domaine en cette province. La lampe était allumée, le feu du sarment se reflétait sur les landiers de fer poli, et tout le monde était occupé aux travaux de la veillée : Francy faisait des paniers de jonc pour la laiterie ; la Jeanne teillait du chanvre, et les enfants essayaient à rassembler pour le collier de leur petite sœur tous les *gargailloux* d'un églantier [4]. »

1. H. de Latouche, *Fragoletta*, II, 18.
2. Cf. H. de Latouche, *France et Marie*, 63.
3. *Id.*, 75.
4. *Id.*, 159.

Comme on le voit par ces fragments isolés, tout ce qui intéresse George Sand intéresse déjà H. de Latouche : la beauté du paysage, les occupations des habitants de la campagne, leur manière de se vêtir. Enfin il y a une tendance déjà marquée à employer les mots du patois berrichon : *bâtine*, *capiche*, *carroy*, *gargailloux*.

L'auteur des *Adieux* et des *Agrestes* n'a pas cessé de célébrer son pays natal. *Grangeneuve* (1835) le ramène dans la Creuse.

« Çà et là, dit-il, mes yeux rencontrent encore les pierres levées du Druide, les rochers d'Epnelle..., les nobles camps de Vercingétorix... [1] » Il contemple avec joie les brandes couvertes de genévriers et de fougères... Il prête l'oreille au cri rauque des éperviers « qui planent sur quelque donjon qui chancelle. »

C'est dans ce cadre pittoresque que George Sand placera son héroïne, *Jeanne* (1844).

Avec *Aymar* (1840), H. de Latouche parcourt la Brenne, et avec *Léo* (même année), la Vallée Noire. Des hauteurs de Corlay, Arnold descend à Nohant et fait une visite à la châtelaine, au chapitre intitulé *Silhouette* (146-169).

Avec ces derniers ouvrages, en ramenant l'attention du lecteur sur une partie du Berry que George Sand avait déjà décrite, çà et là, dans ses romans, on peut se demander si H. de Latouche ne subissait pas à son tour l'influence de son ancienne amie.

Au début de leurs relations, il est permis de croire que le Berry a dû être bien souvent le sujet de leurs entretiens. L'exemple du *maître* encouragea très probablement les premiers pas de l'*élève* dans la voie des descriptions champêtres.

En 1830, paraissait, sous le titre de *Chroniques populaires*, un ouvrage de Pierre Vermond [2], sur le Berry. L'auteur exprime sa joie de quitter Paris, ses fêtes, son beau monde, pour s'ensevelir au fond d'une province à demi sauvage. Dans une longue introduction, il décrit ce pays, privé alors de routes et de canaux, si arriéré encore dans ses coutumes et dans ses mœurs. Il parle

1. H. de Latouche, *Grangeneuve*, 250.

2. Selon M. A. Théret, *Littérature du Berry*, 582, Vermond s'appelait de son vrai nom Etienne-Pierre-François Rousselet ; né à Saint-Amand (Cher), le 18 décembre 1803, il était le frère de Mgr Rousselet, évêque de Séez, mort en 1881.

d'un paysan simple, généreux, hospitalier, courageux, mais routinier, esclave des superstitions et ennemi des innovations les plus salutaires, où « les ouvriers et les paysans ont conservé intactes les croyances et les coutumes anciennes ».

Pierre Vermond nous parle déjà, dans son volume, de *tondailles*, de *fromentée*, ce mets préféré des Celtes; de ces feux autour desquels on danse, le jour de la Saint-Jean. Il remarque que les paysans emploient un grand nombre de métaphores, toutes tirées de leur genre de vie et de leurs travaux.

Les beautés de la nature le charment. Il veut connaître sa province et se met à la parcourir. Quelques-unes de ses descriptions, toutes poétiques, sont dignes de George Sand : « Près du village, ce sont de beaux jardins, des prés fleuris, des vergers délicieux. A mesure que le pays s'élève, on se trouve dans ces longues plaines de bruyères qui rendent l'aspect du Berry si agreste. Un peu plus loin viennent les doux ombrages animés par le chant des oiseaux et le murmure des fontaines. Enfin on arrive à l'Arnon, qui passe à Bourges, bordé d'un côté par d'énormes précipices et de l'autre par des futaies de chênes et de peupliers qui semblent aussi vieilles que la terre qui les porte. D'abord le torrent roule avec impétuosité, ses ondes bouillonnent, il se blanchit d'écume contre les rochers... Les grands arbres qui couvrent le sommet de la colline projettent leur épais feuillage jusqu'au-dessus de la rivière [1]. »

Vermond se propose aussi de détruire les superstitions si nombreuses en Berry. Son scepticisme ne fait grâce à aucune des croyances, même les plus respectables et les mieux fondées.

On croirait que l'auteur de *Jeanne* a voulu peindre, dans ce roman, sous le nom de Marcillat, l'avocat de Boussac [2], amoureux de Jeanne, le sceptique auteur des *Chroniques populaires*. Cependant nulle part, soit dans l'*Histoire de ma Vie*, soit dans la correspondance connue, nous ne trouvons le nom de Pierre Vermond, ou celui de Rousselet, son vrai nom de famille [3].

1. P. Vermond, *Chroniques populaires*, 255. — Description des environs de la Roche-Guillebault.

2. Personnage de *Jeanne*.

3. Dans le catalogue de la bibliothèque de Nohant, l'ouvrage de Vermond ne figure pas, mais je rappelle que 3.000 volumes furent vendus par lots ; le catalogue de la vente ne donne pas leur titre.

L'entrée du château de Saint-Chartier avant sa restauration.
(*Esquisses pittoresques sur le dép. de l'Indre*, p. 92.)

George Sand a pu néanmoins connaître le livre et son auteur.

Nous avons vu que la colonie des étudiants berrichons fixés à Paris, vers cette époque, avait formé une association. Ils possédaient un local qui leur permettait de se réunir, de se voir à leur aise et de travailler plus commodément. Mais Pierre Vermond pouvait, à la vérité, ne point faire partie de ce cercle.

Au nombre des influences plus directes reçues par George Sand, il faut compter Laisnel de la Salle, auteur des *Souvenirs du vieux temps* [1]. C'était un voisin de la châtelaine de Nohant. Il fut un de ses amis pendant la période 1824-1830. Nous savons bien peu de choses sur leurs relations à cette époque. Elles se ralentirent et cessèrent même tout à fait, comme nous l'apprend George Sand dans la préface des *Souvenirs*. Là, elle a parlé avec affection de ce jeune homme blond, timide, spirituel, un peu taciturne, qui gardait volontiers le silence dans leurs réunions bruyantes.

Il préféra bientôt mener une vie plus retirée dans ses terres, occupant ses loisirs à réunir les coutumes de son pays. Sous le titre de *Légendes et Croyances du Centre de la France*, elles parurent dans l'*Éclaireur de l'Indre*, en 1845. Cet ouvrage est très estimé des Berrichons. Ceux-ci retrouvent là, réunies avec conscience et exactitude, les coutumes et les mœurs du pays.

Ces études ont donc précédé les romans champêtres et d'autres ouvrages de George Sand sur le Berry : *Mare au Diable*, 1846 ; *François le Champi*, 1847 ; *La Petite Fadette*, 1848 ; *Claudie*, 1851 ; *Les visions de la nuit dans les campagnes*, 1851 ; *Les maîtres sonneurs*, 1853 ; *Le diable aux champs*, 1855 ; *Les légendes rustiques*, 1857, etc... Les récits de Laisnel de la Salle ont beaucoup intéressé la châtelaine de Nohant. Ils ont remis devant ses yeux les croyances, les superstitions, les mœurs qu'elle connaissait en partie. Peut-être a-t-elle mieux compris, dès cette époque, le parti qu'elle pouvait tirer de ces richesses. *Jeanne*, cependant, qui avait paru en 1844, avant l'ouvrage de Laisnel de la Salle, nous montre quelle tendance

1. L'ouvrage de Laisnel de la Salle forme actuellement les LX^e^ et LXIV^e^ volumes des *Littératures populaires*, Maisonneuve, 1900 et 1902. La première édition ne se trouve plus dans le commerce. Plusieurs personnes en Berry la possèdent. Dans l'édition courante, on a fait de fortes coupures, et supprimé nombre de passages fort intéressants.

avait déjà George Sand à mettre en scène les habitants de la campagne avec leurs mœurs et leurs croyances. Il ne faut donc pas exagérer l'influence que le châtelain de Cosnay a pu exercer sur l'auteur de *la Petite Fadette*.

Dès le début du XIX^e^ siècle, Joullietton, dans son *Histoire de la Marche et du pays de Combraille*, donnait un aperçu des mœurs et des coutumes des paysans de ce pays : « Le Marchois, dit-il, est, en général, sobre, ménager, laborieux et industrieux ; très attaché au lieu qui l'a vu naître... Ses mœurs sont simples, douces et pures... Les grands crimes y sont rares, et les exemples de vertu très communs. Les ménages n'y sont point troublés par les dissensions domestiques... Les habitants sont bons, compatissants, hospitaliers, disposés à s'entr'aider [1]... » L'auteur nous renseigne sur leur genre de vie : la nourriture des Marchois « est grossière, peu substantielle ». Ils mangent du gros pain de seigle, des galettes ou bouillies de farine de sarrasin, du lard, de la viande salée, du miel, du laitage, des raves, des châtaignes, des pommes de terre. La viande et le vin sont réservés pour les jours de fête, les marchés et les grands travaux.

Joullietton nous fait connaître aussi le costume des habitants de la Marche : « Les gens de la campagne sont habillés d'étoffes qu'ils ont eux-mêmes fabriquées. Ces étoffes sont épaisses et à mailles très resserrées. La couleur en est grise ou bleu clair. Ils portent, au-dessus de la chemise, un gilet de sommière blanche sans manches et garni de boutons d'os, une veste à manches de drap de pays..., et par-dessus un habit à quatre pans, sans plis, qui va à peine jusqu'aux genoux. Leurs culottes ont la forme de pantalons ; elles descendent jusqu'aux malléoles et sont recouvertes de leurs bas qu'ils attachent, avec des jarretières, au-dessus des genoux. Les bas sont toujours de laine, été comme hiver. Ils portent des sabots [2]... »

Les femmes, dit-il encore, « sont belles, bien faites, d'un beau sang [3] » ; mais il ne donne pas de détails sur leur manière de se vêtir.

George Sand connaissait l'auteur marchois, car elle l'a consulté, nous le verrons, en plusieurs circonstances.

H. de Latouche, Pierre Vermond, Laisnel de la Salle, Joul-

1. Joullietton, *Histoire de la Marche*, II, 271.
2. *Id.*, 273.
3. *Id.*, ibid.

lietton ont pu, dans une certaine mesure, attirer l'attention de George Sand sur le paysan. On peut en dire autant de quelques autres auteurs qui n'ont plus pour objectif le Berry et les provinces voisines, mais qui se sont intéressés à la campagne et à ses habitants ; George Sand reprendra, en les développant et en leur donnant la vie, tous les thèmes que J.-B. Laurens, A. Bouët, Chodzko ont indiqués dans leurs ouvrages.

Au retour d'un voyage à l'île de Majorque, J.-B. Laurens publiait, en 1840, une étude des plus intéressantes, *Un voyage d'art aux îles Baléares*. Il rendait compte des observations qu'il avait faites au cours de ses pérégrinations. Non seulement les sites merveilleux de ce pays, ses monuments grandioses avaient attiré son attention, mais aussi les mœurs et les coutumes de ses habitants.

Dans le chapitre IX, destiné aux *Pagés*, il décrit l'aspect du paysan. Il accompagne ses remarques de gravures : « Je touche, dit-il, à un sujet très intéressant pour la peinture : la découverte d'un costume local bien caractérisé est pour l'art d'autant plus précieux que partout l'ancienne manière de se vêtir s'en va pour faire place à nos modes françaises. » Parmi ces paysans, il y en a d'une physionomie pleine d'énergie. « Ils portent de larges pantalons noués sous le genou, le petit corset, le mouchoir en bandeau lié autour de la tête... Les dimanches et les jours de fête, les *Pagés* ajoutent à leur costume un manteau de drap grossier à longues manches et un chapeau à ailes d'une grandeur démesurée. » Les femmes ont des yeux noirs, les sourcils épais, le teint brun, la taille fière et robuste ; elles portent « un jupon de toile bleue de coton, un tablier blanchâtre et un corsage noir à manches courtes sur lesquelles se replie une bande de la chemise ».

Ces récits de voyage avaient vivement frappé George Sand. C'est sous l'influence des souvenirs de J.-B. Laurens qu'elle-même écrira *Un hiver à Majorque*. Rappelant l'intéressant ouvrage, *Balearis Major*, « ce fut pour moi, dit-elle, une véritable joie que de retrouver Majorque avec ses palmiers... ses monuments arabes et ses costumes grecs. Je reconnaissais tous les sites avec leur couleur poétique, et je retrouvais toutes mes impressions [1]... » (cf. p. 93-95).

1. *Un hiver à Majorque*, 9.

Breiz-Izel, ou *la vie des Bretons en Armorique*, paraissait en 1844. C'est en parcourant le catalogue de la bibliothèque de George Sand que j'ai été amenée à consulter cet ouvrage. L'auteur du *Champi* le connaissait donc. Ce travail, en trois volumes, est orné de quatre-vingt-dix gravures. Elles représentent les principales scènes de la vie privée, publique et champêtre des Bretons. Le texte est de M. A. Bouët. Le jeune Corentin, qu'on nous présente à sa naissance, est un être absolument passif. Il n'a aucune personnalité. Il subit le sort qu'on lui impose. C'est toujours lui qui figure dans les divers tableaux qui se succèdent. Il ne doit échapper à aucun des événements de la vie, susceptibles de fournir quelques indications intéressantes relatives aux mœurs et aux coutumes du pays.

Le titre de chaque chapitre est donné en langue bretonne, accompagné d'une traduction.

Nous assistons au baptême du nouveau-né, au repas qui suit la cérémonie ; on nous renseigne sur la manière de nourrir l'enfant. Corentin fait ses premiers pas, on le sèvre. Il devient berger ; endosse sa première culotte ; reçoit une leçon d'ivrognerie pour le préserver à tout jamais de ce vice ; s'amuse aux jeux de noix, de galloche et de crosse. Puis vient l'éducation morale : les leçons du prêtre, la confession, la première communion. Il aide ses parents aux travaux des champs : description de la moisson, du vannage. Les missions de confiance lui sont réservées : il aura la charge de conduire le blé au moulin, de chauffer le four pour cuire le pain. Devenu jeune homme, il conduit les animaux à la foire, prend part à une lutte terrible aux cris de *torr-e-benn* (brise-lui la tête).

Les premiers troubles de l'amour le jettent dans la rêverie. La petite Marie lui fait tourner la tête ; il se ménage avec elle des entrevues. La veillée réunit en hiver les voisins ; on y raconte des histoires fantastiques, merveilleuses et terrifiantes. L'auteur nous fait assister aux fêtes de la Filerie, du Grand Charroi, à celle des Boudins, aux danses de l'aire neuve, etc.

Corentin a dû partir pour le régiment. La petite Marie attend avec impatience qu'il rentre dans ses foyers. Il revient enfin. On fait les accords. Les fêtes du mariage sont multiples : contrat chez le notaire, achat des vêtements, grande lessive, invitations,

mariage à l'église, ouverture de la danse, repas de noce, coucher de la mariée, la soupe au lait, les épingles de la mariée, etc.

La mort du grand-père fournit l'occasion de parler de l'enterrement, c'est le dernier tableau. Quant à Corentin, à partir de ce moment, on le laisse jouir en silence de son bonheur.

Telles sont bien les scènes rustiques que nous trouverons chez George Sand ; mais elle saura animer tous ses tableaux, les entourer de poésie champêtre, dont ils sont totalement dépourvus dans *Breiz-Izel*.

En 1843, on lisait dans la *Revue Indépendante* (janv.-mai) *les Aventures de Kourroglou*. Ces aventures, recueillies en Perse par Chodzko, avaient paru en anglais. La traduction française, quoique signée : George Sand, est, paraît-il, de M^lle^ Tourangin [1].

Quoi qu'il en soit, l'auteur de *Lélia* s'était donc intéressée aux aventures du fils de l'aveugle, brigand cruel, ivrogne, glouton, libertin, brutal, colère, l'idole de ses compagnons et de toutes les femmes qu'il rencontre.

Ce pillard de caravanes vivait au XVII^e^ siècle, chez les Perses. Il incarne à lui seul la vie des nomades de cette époque.

Dans l'introduction de la traduction française, on fait ressortir l'importance de cette publication. Si elle amuse et intéresse le lecteur, « ce n'est pas seulement un héros de l'Arioste et de Rabelais que la Perse nous révèle, c'est toute une histoire de mœurs, c'est tout un génie national que Kourroglou : c'est le nomade dans toute sa poésie plaisante et terrible [2] ».

Ces réflexions préliminaires devaient être de George Sand ; on voit par là qu'il y avait pour elle un intérêt très vif à caractériser un peuple, en faisant revivre ses coutumes, ses mœurs et sa manière de penser.

Nous voyons en effet, dans cette étude, défiler devant nous les bouchers, les vignerons, les pâtres.

Le berger que Kourroglou aborde dans la montagne « tenait dans ses mains une énorme massue, dont la tête était ornée de clous de vieux fers de lance, de fers de chevaux ; elle pesait un men et demi (22 livres anglaises) ; une courroie passée dans un trou la suspendait à son poignet. Le berger leva la massue ; à ce signal toutes les brebis se réunirent autour de lui. Il avait aussi

1. Cf. Vicomte de Spoelberch, *George Sand, Étude bibliographique...*, 20.
2. *Les aventures de Kourroglou ; Rev. Indépendante*, janv.-fév. 1843, 74.

sur lui une écuelle de bois que les Kurdes appellent moudah, et qui pouvait contenir trois mens de lait. Le berger la remplit, la lui donna avec une grande cuillère de bois pour qu'il pût manger. Kourroglou demanda du pain au berger : « C'est du pain fait d'orge et de millet, je l'ai pétri pour les chiens..., dit-il. »

Nous apprenons aussi la manière de faire le vin, de préparer les mets, le lait de beurre, etc.

Les scènes rustiques de *Jocelyn* ont-elles intéressé George Sand[1]? Elle n'en parle pas dans la critique qu'elle fait de l'œuvre, en s'adressant à Liszt. Ce poème ne lui plaît pas. Elle le trouve médiocre à tous points de vue : fond et forme : « Sujet rebattu... vers plats. » Elle admire certaines pages, certains chapitres, qu' « elle a relus jusqu'à sept fois de suite en pleurant comme un âne[2] », mais ce sont les passages « qui ont rapport au sentiment *théosophique*[3] ». *Les Laboureurs* (9e époque) ne semblent pas avoir attiré son attention; et cependant on pourrait rapprocher le passage suivant de la scène du labourage, qui se trouve dans *la Mare au Diable* :

> Déjà, tout près de moi, j'entendais par moments,
> Monter des pas, des voix et des mugissements :
> C'était le paysan de la haute chaumine,
> Qui venait labourer son morceau de colline
> Avec son soc plaintif traîné par ses bœufs blancs,
> Et son mulet portant sa femme et ses enfants.
> .....
> Les enfants vont cueillir des rameaux découpés,
> Des gouttes de rosée encore tout trempés,
> Au joug avec la feuille en verts festons les nouent,
> Que sur leurs fronts voilés les fiers taureaux secouent,
> Pour que leur flanc qui bat et leur poitrail poudreux
> Portent sous le soleil un peu d'ombre avec eux.
> Au joug de bois poli le timon s'équilibre,
> Sous l'essieu gémissant le soc se dresse et vibre,
> L'homme saisit le manche et sous le coin tranchant,
> Pour ouvrir le sillon, le guide au bout du champ[4].

1. *Jocelyn* parut en 1835.
2. *Corr.*, I, à Franz Liszt, 5 mai 1836.
3. Même let.
4. Lamartine, *Jocelyn*, 251-252. — Avec *le Moulin d'Heilly* (1845)

George Sand, par ses propres instincts tout d'abord, par son amour pour le peuple, par les théories sociales qu'elle soutenait depuis quelques années, puis par les influences qu'elle avait pu subir, était préparée à mettre en scène le paysan, comme elle avait déjà mis en scène l'ouvrier. Mais serait-il téméraire de dire que c'est Balzac qui a déterminé l'auteur de *la Mare au Diable* à entrer dans la voie du roman champêtre ?

Les *Paysans* avaient paru en 1845 [1]. En considérant la population pacifique de la Vallée Noire, Mme Dudevant dut être révoltée de voir le grand romancier si dur, si intraitable dans ses jugements sur le paysan, en général. L'homme des champs, d'après lui, est un monstre : il n'a que des vices et pas une vertu. Il traite de dangereux, pour la société, tous ceux qui se sont apitoyés sur le sort des populations rurales : « On voit bien, dit-il, qu'aucun de ces Erostrates n'a eu le courage d'aller au fond des campagnes étudier la conspiration permanente de ceux que nous appelons encore les faibles, contre ceux qui se croient les forts, du paysan contre le riche... Vous allez voir cet infatigable sapeur, ce rongeur qui morcelle et divise le sol, le partage et coupe un arpent de terre en cent morceaux [2]... »

George Sand, affligée de ces jugements défavorables, se refuse à les admettre. « J'ai... de la peine à croire qu'il en soit ainsi partout et même qu'il y ait une campagne où *l'homme de campagne* soit si pervers et si malin... Si je regarde la classe industrielle riche ou pauvre, la caste nobiliaire progressive ou retardataire, la classe artiste aspirante ou parvenue ; si j'examine enfin toutes les classes de la société, j'y vois les mêmes qualités

Roger de Beauvoir aurait-il contribué au *Meunier d'Angibault* ? Le marquis de Villeblanche ruiné, échange avec joie son château et ses terres contre le moulin de son créancier Pillegrain. Devenu meunier, il se trouve plus heureux dans sa situation modeste que son père maître d'une fortune considérable. — Les aspirations de Mme de Blanchemont à la pauvreté, à la vie rustique ; son besoin d'abandonner les grandeurs ; la satisfaction qu'elle éprouve en apprenant qu'elle est en partie ruinée, font penser au meunier d'Heilly et à la gracieuse meunière qui charmait le chevalier d'Antignac par sa gaieté, son entrain, sa grâce, sa distinction :

« Au moulin, mon cher chevalier, au moulin ! c'est la meilleure école pour un étourdi tel que toi » (*Le Moulin d'Heilly*, 193).

1. Ce n'est donc pas Balzac qui a pu, comme on l'a dit, réagir contre les romans de George Sand. Seul, *Jeanne* avait paru, en 1844

2. Balzac, *les Paysans*, 1-2.

et les mêmes vices que chez le paysan. Seulement, chez les gens *éduqués*, les qualités sont plus habiles à se faire valoir et les vices plus habiles à se cacher. C'est donc parce que ce sournois de paysan est maladroit dans ses ruses et très facile à pénétrer, qu'il serait considéré comme le type de la fausseté ? J'aurais cru justement tout le contraire [1]. »

Et puis, n'est-ce pas aussi dans les villages, les métairies, qu'il y a le moins d'occasions dangereuses. « Je vois et crois savoir que, dans la vraie campagne, au delà des banlieues et dans la véritable vie des champs, il y a moins de causes de corruption qu'ailleurs.

« Donc, j'aime ce milieu, cette innocence relative, ces grands enfants qui veulent faire les malins et qui sont plus candides que moi, puisque je les vois venir, et même *avec leurs gros sabots*, comme dit le proverbe [2]. »

Entre George Sand et Balzac, les divergences de sentiments et d'opinion s'accentuaient de plus en plus. Les goûts et les instincts de la baronne Dudevant l'inclinaient vers le peuple ; elle croyait à sa bonté, à sa générosité. Dès son enfance, elle avait vécu au milieu des paysans de Nohant, qu'elle aimait. Depuis 1841, elle affichait publiquement ses théories socialistes. Elle ne comprenait donc pas l'intransigeance de son ami à l'égard des classes rurales.

Balzac, en dépit de sa vulgarité, n'avait que des goûts aristocratiques. Conservateur des traditions du passé, légitimiste, il ne voyait qu'une forme de gouvernement possible, le pouvoir absolu. Dans son profond mépris pour les masses, il ne voulait pour elles que l'ignorance et l'obéissance passive. Un abîme séparait donc ces deux génies littéraires. Aurore Dudevant, outrée de ses opinions politiques, n'était pas moins blessée par ses théories sur la perversité de l'homme des champs.

Que George Sand ait reçu des impressions durables de son commerce fréquent avec les ouvrages de J.-J. Rousseau, que les auteurs berrichons lui aient plus ou moins indiqué une mine à exploiter, soit par leurs conseils, soit par leurs écrits ; que la lecture de *Breiz-Izel* ou de quelque autre des ouvrages cités, ait

1. *Prom. aut. vill.*, 69-70.
2. *Id.*, 73.

stimulé son ardeur ou réveillé son amour des réalités rustiques ; que Balzac, enfin, l'ait décidée, par réaction, à se mettre à l'œuvre, le mérite de George Sand n'en est pas moins grand. Elle reste bien chez nous le créateur de la poésie pastorale, le vrai chantre de la campagne et du laboureur.

Les scènes champêtres abondent dans Homère et dans Hésiode, et cependant, avant Théocrite, personne ne s'était avisé de faire de la poésie *pastorale* un genre à part, de mettre en scène des bergers, de nous intéresser à leurs coutumes, à leurs mœurs, à leurs sentiments.

Dans la notice de *la Mare au Diable*, qui date de 1851, George Sand se défend d'avoir voulu créer un genre nouveau :

« Quand j'ai commencé par *la Mare au Diable* une série de romans champêtres, que je me proposais de réunir sous le titre de *Veillées du Chanvreur*, je n'ai eu aucun système, aucune prétention révolutionnaire en littérature. Personne ne fait une révolution à soi tout seul, et il en est, surtout dans les arts, que l'humanité accomplit sans trop savoir comment, parce que c'est tout le monde qui s'en charge. Mais ceci n'est pas applicable au roman de mœurs rustiques : il a existé de tout temps et sous toutes les formes, tantôt pompeuses, tantôt maniérées, tantôt naïves. Je l'ai dit, et dois le répéter ici, le rêve de la vie champêtre a été de tout temps l'idéal des villes et même celui des cours. Je n'ai rien fait de neuf en suivant la pente qui ramène l'homme civilisé aux charmes de la vie primitive [1]. »

C'est un excès de modestie qui fait parler ainsi Mme Dudevant. Nous n'avons rien dans la littérature moderne, avant elle et après elle, qui puisse être comparé à ses œuvres champêtres.

En parcourant la série des romans de George Sand, on s'aperçoit qu'il ne faut pas attendre l'apparition des romans pastoraux pour trouver le Berry dans son œuvre. Dès le début, le paysan et la campagne y occupent déjà une place. C'est un besoin pour l'auteur de *Valentine* de parler de son pays, de faire goûter au lecteur le charme de la campagne berrichonne, de communiquer les impressions qu'elle a reçues au contact des paysans et de la terre qu'ils habitent. L'auteur, on le sent, obéit à un instinct qui le pousse dans cette voie.

1. George Sand, *la Mare au Diable*, notice datant de 1851, 1.

Dès 1832, avec *Valentine*, nous pouvons donc déjà nous faire une idée du Berry. C'est là que nous trouvons, en effet, la délicieuse description de ces chemins verts que George Sand a improprement appelés *traînes* [1], « qui s'en vont serpentant capricieusement sous leurs perpétuels berceaux de feuillage, découvrant, à chaque détour, une nouvelle profondeur, toujours plus mystérieuse et plus verte [2] ».

A côté de ces chemins encaissés, tortueux, serpentent des ruisseaux mélancoliques. Des prairies d'un vert tendre, des massifs d'aulnes et de frênes, à la végétation vigoureuse et au feuillage sombre nous mettent en contact avec une « nature suave et pastorale ».

L'homme qui l'habite nous est déjà représenté comme grave et silencieux, bon et hospitalier [3]. Point de voleurs dans ce pays, où les portes des maisons n'ont pas de serrure, où l'on enferme des troupeaux dans des masures sans personne pour les garder. Les touristes ne connaissent pas encore les chemins de la *Vallée Noire*, aussi les enfants effrayés par la vue des étrangers se cachent-ils derrière les haies [4].

Il est vrai que Bénédict et Athénaïs, la jolie fille du père Lhéry, ne sont plus de vrais paysans. Ils ont déjà reçu de l'éducation, ils ont fait des études, mais M^me^ Lhéry est encore tout occupée des soins de sa basse-cour, elle fait dans un chaudron une pâtée pour ses canards [5].

La description de la fête champêtre, où se rendent châtelains et paysans, est pleine d'intérêt :

« Tout cela mange sur l'herbe... Tout cela vient pour se montrer en calèche ou sur un âne, en cornette ou en chapeau de paille d'Italie, en sabots de bois de peuplier ou en souliers de satin turc, en robe de soie ou en jupe de droguet [6]. »

On danse la bourrée sur la pelouse, et à un certain trille, que le vielleux exécute, chaque danseur doit embrasser sa danseuse.

1. Dans *la Langue et le Style rustiques de George Sand...*, on verra que ce mot, à Nohant et aux environs, n'a pas le sens que lui a donné l'auteur.
2. *Valentine*, 17.
3. Cf. *id.*, 4-5.
4. Cf. *id.*, 4.
5. Cf. *id.*, 7.
6. *Id.*, 5-6.

C'est ainsi que Valentine de Raimbault reçoit le premier baiser de Bénédict.

L'auteur essaye déjà d'introduire dans la bouche du paysan quelques expressions en dialecte berrichon : « Fais-toi *brave* [1] », dit Mme Lhéry à sa fille.

En 1835, paraît *André*. Dans cette satire des mœurs de la petite ville de La Châtre, le marquis de Morand, gentilhomme campagnard ne croit pas déroger en prenant part aux travaux des champs. Il sait se servir du râteau et de la fourche [2], et frictionner *Vermeil*, son bœuf malade.

La même année, George Sand, toute préoccupée de son idéal politique, écrit *Simon*. Mais Simon, le républicain convaincu, l'homme d'action, est fils d'une paysanne. Il est épris de la belle nature. La vie rustique lui apparaît comme ce qu'il y a de plus pur et de plus noble. Il regrette d'être appelé à remplir un rôle plus important dans le monde. Pour s'y résigner, il lui faut les encouragements de Fiamma.

Dans ce roman, George Sand ajoute un trait au caractère du paysan : S'il est bon et hospitalier, il est aussi quelquefois rusé et chicaneur. Les possesseurs du château de Fougères étaient en butte aux vexations et aux vengeances des habitants du village : ceux-ci arrachaient les épines qui bordaient le pré ; quand un agneau du châtelain tondait sur le champ voisin la largeur de sa langue, un procès-verbal était aussitôt dressé.

Dans *Mauprat* (1836), ce tableau admirable de la vie des hobereaux avant la Révolution, où la revendication des droits du peuple est si énergiquement exprimée, c'est dans la bouche du bonhomme Patience, un vrai paysan du Danube, par son aspect sauvage et l'élévation de ses sentiments, que George Sand met les théories qui lui sont chères. L'auteur peint en lui la sobriété des paysans de la *Varenne* [3]. Les scènes rustiques ne manquent pas dans cet ouvrage : nous assistons à la chasse à la taupe et à la belette, triomphe de *Marcasse ; les boirons lient leurs bœufs* [4].

Un monde nouveau apparaît avec *la grand'bête*, *le meneu' de*

1. *Val.*, 8
2. Cf. *André*, 65.
3. Partie du Bas-Berry, située au sud de Sainte-Sévère.
4. Cf. *Mauprat*, 254.

loups, *le trou aux Fades*, où Patience se cachait pour guetter Antoine Mauprat [1].

Les mots et les expressions patoises deviennent plus nombreuses : « *J'avise eul meneu' d' loups anc eul preneu' d' taupes* », dit le jeune Sylvain à Mauprat [2].

Bien que l'auteur de *Consuelo* semble absorbée, pendant quelque temps, par des préoccupations artistiques et socialistes, qui l'entraînent dans une autre direction, en 1844, elle revient à son cher Berry. C'est dans le pays de Combraille, situé sur les confins du Bas-Berry et de la Marche, nature sauvage, grandiose et morne, que George Sand place Jeanne, son héroïne.

Dans sa Notice, elle dira que *Jeanne* est la première tentative qui l'a conduite à faire plus tard *la Mare au Diable*, *François le Champi*, *la Petite Fadette*... « Elle n'a point osé faire alors ce qu'elle a osé plus tard, peindre son type dans son véritable milieu, l'encadrer exclusivement de figures rustiques en harmonie avec la mesure... de ses idées et de ses sentiments [3]. »

Au point de vue rustique, cette œuvre, en effet, sert de transition entre les romans tels que *Mauprat*, *Valentine* ou *Simon*, et ce que l'on appelle communément les romans pastoraux. Dans les premiers, nous assistons à des scènes rustiques, mais les héros appartiennent à l'aristocratie, ou se sont élevés par l'éducation, comme Bénédict et Simon, au-dessus de la condition du paysan.

Que George Sand fasse dépendre le bonheur conjugal de l'amour seul, ou qu'elle rêve la fusion des diverses classes de la société, elle tient à prouver que la communauté des sentiments fait plus pour le bonheur que les convenances sociales.

Afin d'établir sa thèse, tout d'abord, elle s'est cru obligée d'élever le paysan pour le rapprocher un peu d'une Fiamma de Fougères ou d'une Valentine de Raimbault. Elle lui donne de l'instruction, de l'éducation, des sentiments nobles, une sensibilité exquise, pour faire ressortir plus vivement la corruption et l'égoïsme d'un Lansac.

Avec *Jeanne*, elle ne se donne plus la peine d'élever la ber-

1. Cf. *Mauprat*, 40-42.
2. *Id.*, 44.
3. *Jeanne*, 3.

gère d'Ep-Nell au-dessus de sa condition ; celle-ci restera paysanne dans toute la force du terme. C'est le comte de Boussac, sir Harley et Marsillac qui s'abaisseront jusqu'à elle. Plus tard, George Sand jugeant que le paysan, dans toute sa simplicité et sa naïveté, devait intéresser l'homme raffiné, avec l'audace du génie, éliminera enfin les marquis et les comtes épris des bergères, et nous donnera ses délicieuses idylles rustiques.

Le Meunier d'Angibault, qui parut en 1845, tout rempli de théories égalitaires et socialistes, est aussi un acheminement aux romans champêtres. Le grand Louis n'a pas besoin d'être aimé d'une grande dame pour devenir intéressant. Mais il raisonne trop savamment, il lui manque de cette candeur, et de cette naïveté que nous aimons à retrouver chez l'homme des champs.

En 1846, avec *la Mare au Diable*, George Sand est en plein dans son sujet. Le pas est franchi. Et c'est un vrai chef-d'œuvre, à la manière de Théocrite, qui s'offre à l'étonnement et à l'admiration du lecteur.

Cette charmante idylle est écrite au moment où les préoccupations socialistes de l'auteur sont très vives.

L'année suivante (1847), elle publie *le Péché de M. Antoine* : la noblesse recommence à fraterniser avec la classe ouvrière et à vivre avec elle sur le pied de l'égalité. Ici les scènes rustiques sont plus rares : c'est le *villageois* bien plutôt que le *ménageot* [1] que George Sand a voulu peindre avec Jean Jappeloup.

François le Champi (1847) nous ramène à la vraie campagne. L'auteur s'y efforce d'approcher le plus possible de la réalité, comme elle le dit elle-même dans l'*Avant-propos*. Elle essaie de surprendre le paysan de la Vallée Noire non seulement dans sa

1. Dans *le Pressoir*, George Sand établit la différence qui existe entre le *villageois* et le *ménageot*, c'est-à-dire le paysan qui vit au milieu des champs, loin d'une agglomération importante. « Les villageois ne sont qu'à moitié paysans, dit-elle, les paysans ne sont pas du tout villageois. Il n'y a de vraiment rustiques que les groupes ou les familles, isolés dans les fermes, dans les moulins, dans les chaumières. Plus la vie se concentre dans un lieu borné, plus l'idée se simplifie. Le vrai paysan est bien plus aux prises avec la nature qu'avec la société. Il y a peu de pensées, mais elles sont tenaces ; peu de volontés, mais elles sont fortes. Les villageois sont plus instruits..., ils ont des rapports et des causeries... avec le curé, le magistrat local, le médecin, le marchand, le militaire en retraite... » (*Le Pressoir*, Lettre d'envoi à M. L. Montigny).

manière de penser, mais aussi dans sa façon de s'exprimer. Dans *la Petite Fadette* et *les Maîtres sonneurs*, George Sand poussera plus loin encore ses études de langage et de naïveté rustiques. C'est donc surtout dans *la Mare au Diable*, *François le Champi*, *la Petite Fadette*, *Claudie*, *les Maîtres sonneurs*, que nous trouverons le plus d'informations sur le paysan, sur sa vie, son caractère, ses occupations, sa langue. Mais il n'en est pas moins vrai que dans ses romans psychologiques, politiques et sociaux, George Sand a fait une part assez large aux scènes rustiques.

Quand on voudrait voir dans ses romans pastoraux, de 1846 à 1852, un nouveau moyen de servir ses théories socialistes, égalitaires et religieuses, en appelant l'attention du lecteur sur les pauvres gens ignorés de la campagne ; en introduisant ici et là des dissertations philosophiques ; en faisant dire à la petite Fadette que l'enfer n'existe pas, ou que le démon est un mythe, on doit reconnaître que la nature a été la passion la plus durable de sa vie. George Sand a aimé d'un amour sincère et attendri la terre, et ceux qui l'arrosent de leur sueur pour la rendre féconde.

Jusqu'à la fin, elle n'a cessé de revenir aux scènes rustiques : *Les Beaux messieurs de Bois-Doré* nous offrent des fêtes comme les aimaient les héros d'Honoré d'Urfé. *La Famille de Germandre* (1861), *le Marquis de Villemer* (1864) ne nous permettent pas d'oublier les charmes de la campagne berrichonne. *Nanon* (1872) nous fait connaître la période révolutionnaire en Berry. Mais le souci historique n'empêche pas l'auteur de semer partout des tableaux champêtres, pleins de fraîcheur et de poésie.

« Les créations de l'art parlent à l'esprit seul, et... le spectacle de la nature parle à toutes les facultés [1]. » Tel était le sentiment de George Sand.

En dehors des romans champêtres, qui contiennent de nombreuses informations sur la Vallée Noire et des descriptions sur le Berry, George Sand, dans quelques ouvrages spéciaux, nous a parlé de la Vallée de l'Indre et de la Petite Suisse.

La Vallée Noire nous donne de précieuses indications sur le pays. Dans les éditions Calmann-Lévy, elle fait suite au *Secrétaire intime*, 284-303. *Promenades autour d'un village* nous ren-

1. *Lett. d'un Voy.*, 2.

seigne sur Gargilesse et ses environs. A la suite, on trouve *le Berry, mœurs et coutumes ; les Visions de la nuit dans les campagnes,* 143-229. Puis, dans le même ouvrage, nous revenons encore aux bords de la Creuse et à Gargilesse.

A la suite de *Laura*, *Lettre d'un voyageur*, 263-323, nous ramène encore dans le village préféré de l'auteur, Gargilesse.

George Sand est sortie de la Vallée Noire pour nous parler de la Brenne, dans un article, *le Cercle hippique de Mézières-en-Brenne*, qui fait suite à *Isidora*, 271-286.

Enfin, dans *les Légendes rustiques*, l'auteur réunit les superstitions et les légendes qui ont cours généralement dans la région.

Dans cette étude, je ferai appel à tous les romans où George Sand a mis en relief les usages, les mœurs, les coutumes du Berry et tout ce qui s'y rattache.

CHAPITRE II

PRÉHISTOIRE ET HISTOIRE

Dans ses ouvrages, George Sand a donné de temps à autre un souvenir aux questions préhistoriques et historiques de sa province. Avant d'aborder le Berry, au point de vue descriptif, avant de parler des paysans et des réalités rustiques contenues dans son œuvre, il convient de consacrer quelques pages à ces divers sujets. Nous verrons à quelles sources elle a puisé, quels emprunts elle a faits, avec quelle exactitude elle a rappelé les textes, et enfin ce qu'elle a pu ajouter.

En ce qui concerne le Berry préhistorique, George Sand a effleuré la question incidemment, à l'occasion de la religion et des superstitions.

Elle nous a représenté le Berry, dans les *Légendes rustiques*, comme un pays « couvert d'antiques débris des âges mystérieux, de tombelles, de dolmens, de menhirs et de mardelles [1] ». Dans ce jugement, George Sand s'est inspirée de Louis Raynal. Elle conseille, en effet, à son lecteur de lire l'intéressante *Histoire du Berry*, œuvre de l'érudit magistrat, et de s'en rapporter à lui pour ce qui concerne les débris des âges préhistoriques. Mais à l'époque où cette histoire fut écrite (1847), l'imagination se donnait encore libre carrière au sujet de ces antiques souvenirs du passé.

L'auteur berrichon paraît néanmoins plus circonspect dans ses jugements que George Sand. Parmi les monuments qui paraissent dus aux anciennes populations de la Gaule, il présume « qu'un choix est indispensable [2] ». Il faudra donc, dit-il, « négliger beaucoup de prétendus monuments celtiques [3] ».

1. *Légendes rustiques*, avant-propos, VII.
2. L. Raynal, *Histoire du Berry*, I, 18.
3. *Id.*, ibid.

Les *Légendes rustiques* datant de 1858, l'auteur, à la suite de l'historien du Berry, a participé, tout naturellement, aux erreurs de son époque.

C'est seulement vers 1860 que les études, concernant les monuments préhistoriques, commencèrent à devenir scientifiques. En 1865, M. Alexandre Bertrand, dans *Archéologie celtique et gauloise*, attribuait dix-neuf monuments au département de l'Indre [1].

Le *Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris* publiait, en 1876, un article de M. Ludovic Martinet énumérant les divers monuments mégalithiques du département de l'Indre. Six ans plus tard (1882), sous le titre de *Berry préhistorique* [2], il complétait cette première liste, la faisait suivre d'une autre liste des monuments du Cher, et accompagnait cette étude d'une carte préhistorique pour les deux départements [3]. Mais à ce moment-là, tous les monuments indiqués n'avaient pas été fouillés; ils ne le sont pas encore aujourd'hui. Il ne faut donc pas accepter ces nomenclatures comme définitives [4]. Dans l'avenir, de nouvelles

1. Dans l'énumération de M. A. Bertrand il y a un dolmen pour Libre et un pour Luçay. Or, la localité Luçay-le-Libre ne possède qu'un dolmen. Celui d'Anjouin est discuté. Il est cependant admis par M. E. Hubert, archiviste du dép. de l'Indre, dans son *Dict. hist. géo. et stat. du dép. de l'Indre.*

2. Cf. *Mémoires de la Société historique, littéraire, artistique du Cher*, 1882.

3. Dans son second travail, M. L. Martinet classe les monuments par arrondissements, cantons.

« J'ai pu constater jusqu'à ce jour, dit M. Ludovic Martinet, dans les deux départements de l'Indre et du Cher, l'existence de 76 dolmens, 42 menhirs, 5 cromlechs, 169 tumulus, 59 grottes artificielles, 104 camps ou enceintes de terre, 69 souterrains ou grottes, 308 mardelles. » (*Le Berry préhistorique; Mémoires de la Soc. hist. litt., etc. du Cher*, 1882, 19.)

4. Liste approximative des diverses localités du dép. de l'Indre où se trouvent les principaux dolmens et menhirs. Ne figurent ici que ceux qui sont signalés par M. Eug. Hubert, dans son *Dict. hist., géo. et stat. de l'Indre.* Il n'admet pas tous ceux qui sont mentionnés par M. Ludovic Martinet.

Aigurande, dolm. — *Aize*, dolm. détruit. — *Anjouin*, dolm. — *Argenton*, dolm. — *Arthon*, dolm. — *Bagneux*, 2 dolm., 2 menhirs (mon. hist.). — *Bouesse*, dolm. — *Bouges*, dolm. — *Ceaulmont*, dolm. — *Celon*, dolm. — *Chaillac*, 2 dolm., 1 menhir. — *Chalais*, dolm. — *Chassignolles*, dolm. — *Chatillon*, dolm. — *Ciron*, dolm. (mon. hist.). — *Cluis*, dolm. — *Crevant*, dolm. — *Douadic*, 2 dolm., 1 menhir. — *Le Blanc*, 3 menh. — *La Châtre-Langlin*, 3 dolm. (mon. hist.), 3 menh. — *Levroux*, 2 dolm. — *Liniez* allée couverte (mon. hist.). — *Lourdoueix-saint-Michel* (cf. le travail récent de M. Michon : *La monographie de Saint-Plantaire* : dolmens de la *Grosse Pierre*, du *Chardy*, de l'*Ormeau*. *La Pierre à la marte*. *La Pierre Là*.

recherches permettront de donner plus de précision à ces questions.

En 1908, M. Déchelette, dans son *Manuel d'archéologie préhistorique* (I, 385), attribuait cinquante-huit dolmens au département de l'Indre; mais il n'en fait pas le dénombrement.

Quant aux mardelles, comme l'a dit George Sand, le pays en possède un grand nombre. « Le Berry est la terre promise des mardelles », dit à son tour Ludovic Martinet. Ce sont des cavités à ciel ouvert, ayant la forme d'un cône tronqué, tantôt circulaires, tantôt elliptiques. On ne peut préciser leur destination [1]. Ces vestiges du passé n'ont pas attiré spécialement l'attention de l'auteur des romans champêtres.

Au sujet des dolmens, George Sand nous a transmis les croyances généralement admises à cette époque. Les questions qui les concernent n'étaient pas encore élucidées au moment où paraissaient *Jeanne* (1844) et les *Légendes rustiques* (1858).

A peu de distance de Crevant, « sur le revers d'un ravin inculte et envahi par les eaux, s'élèvent les *parelles*..., dit George Sand. Ces *parelles* ou *patrelles* sont deux masses à peu près identiques de volume et de hauteur, qui se dressent, comme deux tours, au bord d'une terrasse naturelle d'un assez vaste développement. Leur base repose sur des assises plus petites...[2] » Il y a eu là « un foyer intense, peut-être une habitude de sacrifices ?... Nos histoires du Berry n'en font mention que pour le nommer et le ranger hypothétiquement et d'une manière vague parmi les monuments celtiques [3]. »

Plus tard dans *Nanon*, George Sand dira: « J'ai su depuis

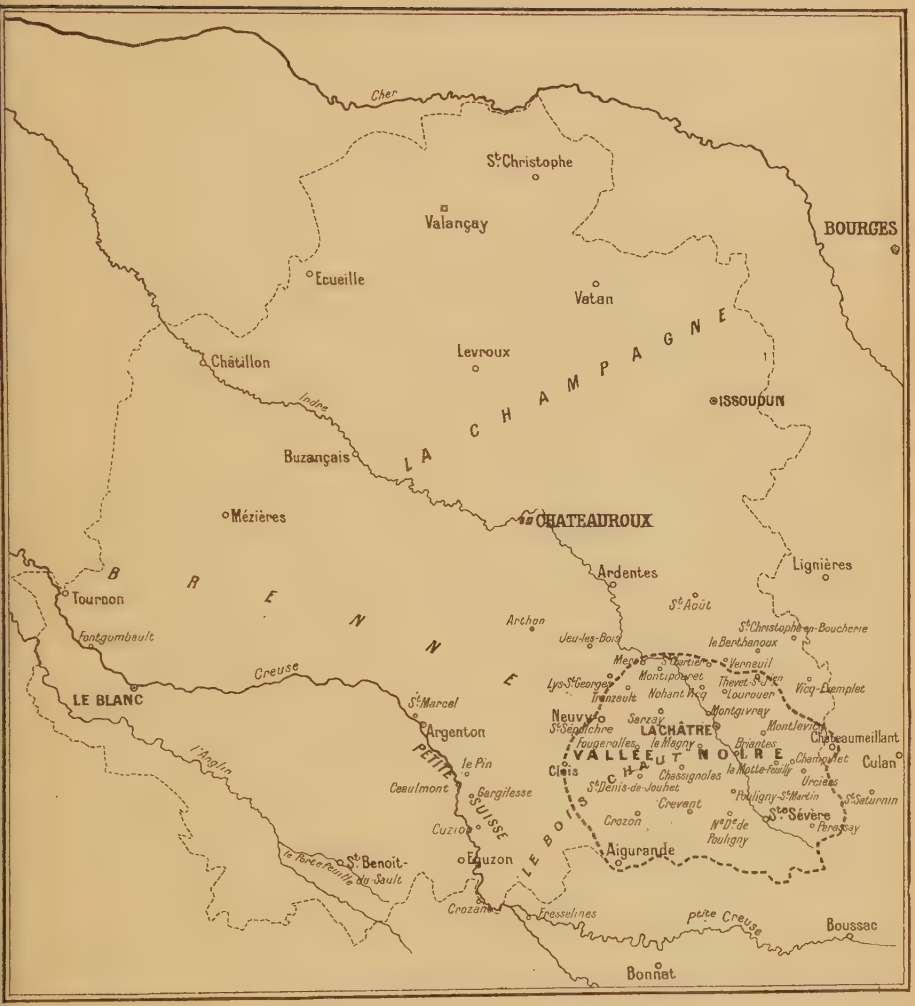
La Pierre Folle. La Pierre Chaput). — *Luçay-le-Libre*, dolm. — *Mauvières*, dolm. — *Montchevrier*, dolm. (mon. hist.). — *Mosnay*, dolm. — *Moulins*, dolm. (mon. hist.). — *Nuret-le-Ferron*, dolm. — *Saint-Benoit-du-Sault* : 2 dolm. (mon. hist.). — *Sainte-Gemme*, dolm.

Voici quelques autres monuments signalés par M. Ludovic Martinet. Ils se trouvaient à *Issoudun*, dolm.; *Giroux*, menh.; *Parnac*, dolm.; *Saint-Aigny*, dolm.; *Saint-Hilaire*, dolm.; *Saint-Pierre*, dolm.; *Tendu*, dolm.; *Tournon*, dolm.; *Tranger*, dolm.; *Vouillon*, menh.; *Sainte-Gemme*, menh.

1. Cf. M. Guillard, *Des Marges, mardelles ou margelles*, rapport présenté au Congrès archéologique de France, 1873. *Congrès archéologique de France*, 1873.

2. *Légendes rustiques*, 5-6.

3. *Id.*, 6.



Département de l'Indre. -- La Vallée Noire.

que c'était la *Par-elle*, en celtique, la *haute pierre* du feu, le grand autel des druides [1]. »

A Crevant, d'autres pierres appelées *Dorderins* lui suggèrent ces réflexions : « C'est un semis de ces énormes galets granitiques au sommet d'un monticule conique. Le plus élevé est un champignon dressé sur de petits supports. Ce pourrait être un jeu de la nature, mais ce ne serait pas une raison pour que cette pierre n'eût pas été consacrée par les sacrifices. D'ailleurs, elle s'appelle le *grand dorderin*. C'est comme si l'on disait le grand autel des druides [2]. »

L'auteur des *Légendes rustiques* s'appuie sur les noms de certaines autres pierres situées dans la Brenne, appelées *druiders*, « ailleurs... durders [3] », pour conclure que ces noms, « en dépit de la corruption amenée par le temps, sont assez significatifs pour détruire les doutes [4] » : Ce sont donc bien là les autels, les pierres qui servaient aux druides pour offrir leurs victimes.

« Il n'est pas un coin de la France, dit-elle encore, où les grosses pierres ne frappent vivement l'imagination du paysan, et, quand de certaines légendes s'y attachent, vous pouvez être certains, quelle que soit l'hésitation des antiquaires, que le lieu a été consacré par le culte de l'ancienne Gaule [5]. »

George Sand est encore plus affirmative quand il s'agit des pierres d'*Ep-Nell*, situées dans un vallon, près de Toulx-Sainte-Croix et des pierres *Jo-Mathr*, qui occupent le sommet du mont Barlot, aux environs de Boussac. L'auteur de *Jeanne* connaît l'ouvrage de Barailon, *Recherches sur les peuples Cambiovicenses*, et c'est à lui qu'elle emprunte la définition de ces mots :

« Epinelle... vient d'*Ep-Nell*, mot gaulois qui signifie *sans chef...* » (*Jeanne*, 77).

« Le nom *Ep-Nell* résulte de deux mots celtiques, qui signifient *sans chef...* » (*Recherches sur les peuples Cambiovicenses*, 337).

1. *Nanon*, 211. Note, au bas de la page.
2. *Lég. rus.*, 5.
3. *Id.*, ibid.
4. *Id.*, 4.
5. *Id.*, ibid.

« *Jo-mathr* signifie quelque chose comme couper, mutiler, faire saigner et souffrir la victime sur la pierre expiatoire. C'est comme qui dirait *meurtre sacré* » (*Jeanne*, 77).

« Les noms de *Jo-mathr* et de *Bar-lot* sont... composés chacun de deux mots celtiques ; les deux premiers signifient blesser, couper et fouler aux pieds » (*Recherches sur les peuples Cambiovicenses*, 338).

Ces dernières pierres surtout sont imposantes et leur examen remplissait de terreur la châtelaine de Nohant. Avec Barailon qu'elle a consulté, elle pense que ces pierres énormes étaient un sanctuaire cher aux Druides.

« Ces blocs posés comme des champignons gigantesques sur leur étroite base, ce sont les menhirs, les dolmens, les cromlechs des anciens Gaulois, vestiges de temples cyclopéens d'où le culte de la force semblait bannir par principe le culte du beau ; tables monstrueuses où les dieux barbares venaient se rassasier de chair humaine et s'enivrer du sang des victimes ; autels effroyables où l'on égorgeait les prisonniers et les esclaves pour apaiser de farouches divinités. Des cuvettes et des cannelures creusées dans les angles de ces blocs, semblent révéler leur abominable usage, et avoir servi à faire couler le sang [1]. »

George Sand comme Louis Raynal, comme Barailon, attribuait donc aux Celtes l'élévation de ces monuments :

« Les celtomanes de l'école de Cambry et de la Tour d'Auvergne, dit M. Déchelette, considéraient les dolmens, les allées couvertes, les menhirs et les cromlechs, dont on ne séparait pas alors les pierres branlantes et les *pierres à bassins*, comme des ouvrages des Celtes [2]. »

Ces monuments étaient, pour la plupart, destinés au culte, d'après la croyance accréditée à cette époque.

« Sur les *autels druidiques*, — c'est ainsi qu'on appelait les dolmens, — les prêtres de la religion gauloise avaient consommé, disait-on, de sanglants sacrifices. On croyait reconnaître sur les dalles dolméniques de mystérieux signes symboliques, ainsi que les rigoles par où s'écoulait le sang des victimes. Les travaux de

1. *Jeanne*, 5.
2. J. Déchelette, *Manuel d'archéologie préhistorique*, I, 381.

ces premiers observateurs des mégalithes, conçus sans critique, ne relèvent que de la littérature romantique [1]. »

Toutes ces questions ethnographiques, qui ont donné lieu à tant de recherches et de travaux intéressants dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, étaient donc encore bien obscures au moment où George Sand écrivait ses *Légendes rustiques*.

En 1867, M. Bertrand exposait à l'Académie des Inscriptions, l'ensemble des faits relatifs aux monuments mégalithiques, et montrait que les dolmens étaient dus à une population maritime qui avait précédé les Celtes sur le sol de la Gaule [2]. Ces pierres n'étaient autres que des tombeaux, monuments funéraires, élevés en l'honneur d'un chef, d'une famille ou d'une tribu.

Cette coutume, qui remonte à l'âge de la pierre polie, a duré longtemps. Certaines familles n'y avaient pas complètement renoncé à l'époque romaine [3].

George Sand, en 1858, avait-elle entendu parler des recherches de M. A. Bertrand, quand elle écrivait ses *Légendes rustiques* ? C'est possible.

Les hypothèses qui ont favorisé les découvertes récentes, avant de s'être vulgarisées, avaient pu parvenir jusqu'à elle. Ses relations étaient très étendues ; elle comptait des amis éminents cultivant toutes les branches des connaissances humaines ; elle-même s'intéressait à tout. Dans l'avant-propos des *Légendes rustiques* l'auteur remarque que « le Berry... semble avoir conservé, dans ses légendes, des souvenirs antérieurs au culte des Druides [4] ». Nulle part, toutefois, dans la suite, elle ne laisse entrevoir que les dolmens, les menhirs ont été l'œuvre d'une peuplade maritime qui, venant des régions hyperboréennes, se répandit tout le long des côtes de l'Europe occidentale.

Une autre question a aussi vivement préoccupé George Sand.

1. J. Déchelette, *Manuel d'archéologie préhistorique*, I, 381.

2. M. Déchelette rappelle que le comte de Caylus (1692-1765) fut l'initiateur d'une science appelée à donner des résultats féconds : « Le premier, dit M. Reinach, il exprima l'idée que les dolmens étaient antérieurs aux Celtes et l'œuvre d'une population maritime (*Recueil d'antiquités*, VI, p. 387), théorie qui a été reprise par M. Bertrand et a fait fortune » (citation faite par M. Déchelette, dans *Manuel d'archéologie préhistorique*, I, 381).

3. Cf. Bertrand, *Nos origines*, I, 128.

4. *Lég. rus.*, avant-propos, VII.

Elle semblait croire que les énormes pierres *Jomâthres* avaient été transportées sur la montagne pour servir aux sacrifices. Elle donne libre cours à son imagination pour voir, dans leur agencement, un ordre étrange, secret, impénétrable, dû aux peuples de la Gaule, soucieux d'avoir des autels pour célébrer leur culte.

« Là, vous examinerez ces roches disposées dans un certain ordre mystérieux, et assises, par masses énormes, sur de moindres pierres où elles se tiennent depuis une trentaine de siècles dans un équilibre inaltérable. Une seule s'est laissée choir sous les coups des premières populations chrétiennes, ou sous l'effort du vent d'hiver qui gronde avec persistance autour de ces collines dépouillées de leurs antiques forêts [1]. »

Parmi ces pierres qui sont au nombre de quatorze, « il y a un groupe, dit-elle, plus formidable que les autres, qui enferme une étroite enceinte. C'est peut-être là le sanctuaire de l'oracle, la demeure mystérieuse du prêtre [2] ».

L'auteur de *Jeanne* suivait encore en cela l'opinion de Barailon et de Louis Raynal.

Elle était mieux avisée quand elle nous confiait sa première impression :

« Aujourd'hui, ce n'est, au premier coup d'œil, qu'un jeu de la nature, un de ces refuges que la rencontre de quelques roches offre au voyageur ou au pâtre. De longues herbes ont recouvert la trace des antiques bûchers, les jolies fleurs sauvages des terrains de bruyères enveloppent le socle des funestes autels [3]. »

C'est bien là, en effet, un phénomène naturel, et les pierres Jomâtres, pas plus que les pierres d'Epnell, ne sont des monuments mégalithiques.

M. de Cessac, dans la *Liste critique et descriptive des monuments mégalithiques de la Creuse*, range les pierres d'Epnell parmi les faux menhirs [4].

1. *Jeanne*, 5.
2. *Id.*, 6.
3. *Id.*, ibid.
4. Cf. p. 31. — « Les pierres d'Epnell, dit-il, figurées dans l'ouvrage de Cancalon (p. 121), comme deux menhirs inclinés, sont les deux parties d'un même bloc fendu dans le sens de la hauteur. Ces deux fragments sont très rapprochés et sont loin d'avoir l'aspect élancé que leur a donné le dessinateur ; ils sont en réalité aussi larges que hauts » (Cessac, *Liste... des mon. még. de la Creuse, Revue archéologique*, 1881, 116).

Les pierres Jomâtres n'ont pas été apportées sur le mont Barlot. Ces blocs énormes n'ont pas abrité des tombes. C'est au fait naturel de la désagrégation des roches et des terrains environnants qu'elles sont dues. L'érosion les a mises à découvert.

» George Sand... a donné une poétique et juste description des pierres Jomathres dans son livre de *Jeanne*, dit M. Pascal Jourdan. L'imagination aidant, on a vu ou voulu voir bien des emblèmes, lire bien de vieilles traditions dans la position, la forme, les dimensions, les trous, les rigoles en zig-zag, etc., des pierres du mont Barlot, ce qui est indiscutable lorsque la question est abandonnée au libre champ de l'admiration poétique. Mais, vue avec les yeux de la science géologique raisonnée... la montagne aux pierres, ou le mont Barlot ne nous a montré... que des blocs de rocher très volumineux, tout naturellement en place, mis à nu par une foule d'influences désagrégeantes qui nous ont laissé les *pierres Jomathres*. On trouve, du reste, beaucoup d'analogues disséminés sur le sol granitique de la Creuse, que leur isolement seul empêche d'être connues [1]. »

M. Pascal Jourdan admet cependant, comme l'auteur de *Jeanne*, que cet endroit était probablement pour les druides une station sacrée ; ils auraient établi des autels sur ces pierres à cause de leur aspect grandiose, de leur abord difficile [2].

Rien ne confirme ces suppositions, car on a même reconnu aujourd'hui, que les pierres des dolmens ne se prêtaient pas aux cérémonies du culte.

« On constate que la forme de ces monuments, en France, comme à l'étranger, ne répond aucunement à celle d'un autel à sacrifices [3]. »

En ce qui concerne les druides, George Sand a suivi tout naturellement aussi les opinions qui avaient cours à son époque. Elle est convaincue que les sacrifices humains sont dus à leur initiative ; elle les rend responsables de ce culte abominable [4]. Aujourd'hui, il est admis que l'action des druides a été éminemment

1. Pascal Jourdan, *Mosaïques de florules rudérales. Les pierres Jomathres du mont Barlot*, *Mémoires de la Société des sciences naturelles de la Creuse*, 1863-1877, t. IV, 184.
2. Cf. *Id.*, 187.
3. J. Déchelette, *Manuel d'archéologie préhistorique*, I, 382.
4. Cf. *Jeanne*, 78.

civilisatrice. De mœurs pacifiques, ils ont cherché à entraîner la population dans des voies plus humaines, cherchant à développer parmi elle l'agriculture, l'industrie et le commerce. S'ils ont encore participé aux immolations sanglantes, c'est qu'ils n'ont pu arriver à détourner les hommes de ces coutumes barbares, en contradiction avec leurs enseignements.

HISTOIRE

L'auteur des romans champêtres a consacré aussi quelques pages à des questions historiques, parfois à des faits généraux, mais plus spécialement à des sujets d'histoire locale.

Dans son roman *Jeanne*, elle a abordé l'histoire de Toulx-Sainte-Croix. Cette localité intéressait tout particulièrement la châtelaine de Nohant, par les souvenirs qui s'y rattachent.

Le sacristain et le curé Alain donnent des explications sur le pays au jeune Guillaume de Boussac ; ils les empruntent aux ouvrages de Barailon et de Joullietton [1], et commentent ces deux auteurs, quand ils traitent les sujets historiques que George Sand a semés çà et là dans son roman.

D'ailleurs, le curé de Toulx, qui se passionne pour tous les souvenirs que les peuples anciens ont laissés dans sa paroisse et aux environs, avoue qu'il connaît l'auteur de la *Cité celtique* [2] : « M. le baron..., vous êtes venu, je le vois, dit-il à Guillaume, sur la foi du très docte M. Barailon pour admirer toutes nos merveilles, et vous vous trouvez un peu désappointé de ne pas lire aussi couramment que lui sur les hiéroglyphes celtiques [3]. »

L'auteur de *Jeanne* a, suivant les anciennes traditions, placé Boussac et Toulx en Berry.

« La ville de Boussac est assise en Berry, dit Jean Chaumeau, distant de la ville de Bourges vingt lieuës ou environ, et d'Issol-

1. Joullietton, l'auteur de l'*Histoire de la Marche et du pays de Combraille* a suivi, lui aussi, très fidèlement Barailon dans un grand nombre de questions. George Sand connaissait les deux ouvrages.

2. C'est là le titre d'une partie de l'ouvrage qui a pour titre général : *Recherches sur les peuples Cambiovicenses.*

3. *Jeanne*, 77. — George Sand dira en note qu'elle dédie au maître d'école de Toull le chapitre qui a pour titre : *L'Erudition du curé de campagne*, « parce qu'il est un peu embarrassé pour servir de cicerone aux touristes du centre » (*Jeanne*, 68, note 1). — L'abbé Alain est un personnage fictif.

dun quinze lieuës, pres les fins et limites des païs et duché de Bourbonnoys et conté de la Marche de Lymosin sur le costé Méridional, et par ce qu'elle est de ce costé et endroit la derniere ville de Berry les païsans et rustiques du païs l'appellent par équivocque le bout du sac [1]. »

D'après Jean Chaumeau, Toulx faisait aussi partie du Berry et dépendait de Boussac [2].

Barailon donnait les raisons pour lesquelles Toulx était en pays berruyer.

« Je prends le Berry, dit-il, tel qu'il fut à la formation des diocèses, sans égard aux divisions des Gaules que firent César, Auguste et leurs successeurs.... Le diocèse de Bourges touchait immédiatement ceux de Limoges, de Clermont et d'Autun... En conséquence toutes les villes dont j'ai à parler, savoir : Argenton, Bruère, Drevant, Charletroy, Château-Meillant, *Toull*, Néris... étaient du diocèse de Bourges et faisaient partie du Berry [3]. »

Quand George Sand a placé Toulx en Berry, elle n'a certainement pas fait d'autres recherches et s'en est rapportée au « très docte M. Barailon ».

« Toulx fut, au moyen-âge, l'extrême frontière du Berry sur la limite du Combraille... Le Combraille était le pays des Lemovices » (*Jeanne*, 19).

« Toull... se trouve... à l'extrême frontière des *Lemovices*, des *Bituriges* et en deçà de l'Allier » (Barailon, 328).

C'est d'après Barailon, que George Sand nous renseigne sur les destinées « de cette ancienne ville ».

« La montagne de Toulx, ou plutôt Toull-Sainte-Croix est une antique cité gauloise conquise par les Romains, sous Jules César, et détruite par les Francs au IVe siècle de notre ère [4]. »

1. Jean Chaumeau, *Histoire du Berry*, 264.
2. Cf. *Id.*, 265.
3. Barailon, *Recherches sur les ruines de plusieurs autres villes romaines de l'ancien Berry*, 197. Même ouvrage que plus haut. — Diocèse ici signifie province.
4. *Jeanne*, 18. — C'est encore d'après le même auteur que George Sand nous dit « que le comté de la Marche était lui-même une formation du moyen âge, qui se resserrait ou s'étendait au gré du destin des batailles, et selon les vicissitudes de la fortune de ses princes » (*Jeanne*, 19. Cf. Barailon, 322-323).

Elle doit au même auteur beaucoup d'autres informations qu'elle traduit très fidèlement; nous allons d'ailleurs en juger.

La vieille cité était entourée de murailles, solidement fortifiée:

« Au temps de Vercingétorix, trois enceintes de fascines et de terre battue revêtues de pierres sèches, s'arrondissaient en amphithéâtre sur le flanc de la colline » (*Jeanne*, 19).

« Toull avait trois enceintes en amphithéâtre..., 307. On s'aperçoit bientôt qu'elles suivent le contour de la montagne » (Barailon, 300).

Les flancs de la montagne sont encore actuellement jonchés des débris de ces fortifications.

Toulx, par les énormes constructions qui l'entouraient, devait avoir une certaine importance sous les Gaulois d'abord, sous les Romains ensuite :

Je conclus « que dans cette ville importante et populeuse de Toull... non pas seulement à cause des immenses constructions dont on trouve les débris sur cette montagne et sur toutes les vallées et collines environnantes, mais à cause aussi de sa position sur l'extrême frontière de l'ancien Berri et du Combraille, des *Bituriges* et des *Lemovices*, ... prouverait que Toull, Tullum, Turicum, *vel* Taricum, était certainement la *Gergovia*, *Gergobina Boiorum*, cette formidable cité, rivale de la Gergovie des Arvernes et dont on a vainement cherché les traces sous ce nom générique... » (*Jeanne*, 78).

« Je conviens qu'il est difficile d'établir que Toull ait été une capitale, un chef-lieu de cité ; mais je suis loin de penser que les preuves en soient impossibles... (Toull) se trouve sur cette carte (celle de Samuel Clark) à l'extrême frontière des *Lemovices* des *Bituriges* et en deçà de l'Allier... On pourrait avancer avec quelque vraisemblance que Toull était ce *gergovia boïorum*, *ce gergobina* que l'on cherche si inutilement depuis tant de siècles.....

« L'impuissance où l'on est d'étendre le territoire des peuples Lemovices jusqu'à Toull, me fait déjà naître l'idée que Toull pourrait bien avoir été le chef-lieu d'une cité particulière » (Barailon, 327-328).

On pourrait étendre ces citations ; mais elles paraissent suffisantes pour montrer avec quel respect George Sand a suivi l'auteur qu'elle a consulté. En le paraphrasant, elle ne s'écarte pas de l'exactitude ; elle ne s'est permis aucune fantaisie dans l'exposé historique des origines de Toulx-Sainte-Croix.

Dans le même ouvrage, l'auteur a rappelé quelques souvenirs historiques du moyen âge. Elle a donné à un des héros du roman le nom de Guillaume de Boussac. C'était là l'occasion de parler du grand capitaine qui fut la gloire de la petite ville, « du fameux maréchal de Boussac, un des compagnons de la Pucelle, un... des libérateurs de la France, sous Charles VII [1] ».

Ici, George Sand suit les caprices de son imagination. Dans le roman, Guillaume n'est qu'un personnage imaginaire. Elle le fait descendre d'une petite nièce du dernier des Boussac qui, en s'alliant à une famille de bons gentilshommes du pays, leur a donné le nom et la seigneurie de Boussac [2].

Les conquêtes anglaises ont laissé des souvenirs dans le pays [3]. Ce sont les Anglais, vainqueurs, qui auraient placé les trois lions de pierre qu'on voit encore sur la place de Toull. C'est d'après Barailon que George Sand nous rappellera ce détail historique :

« Les trois lions de granit, monuments de la conquête anglaise au temps de Charles VI, renversés par les paysans au temps de la Pucelle, brisés, mutilés et devenus informes... gisent le nez dans la fange, au beau milieu de la place de Toull » (*Jeanne*, 26).

« Il fallait qu'au temps de Charles VI, sur la fin du XIV^e^ siècle, ce lieu méritât quelqu'attention, puisque les Anglais se donnèrent la peine d'y placer les trois lions en pierres qui s'y voient encore. Si l'on en croit Rapin Thoiras... (*Hist. d'Angleterre*, II, 210), Richard I^er^ fut le premier roi d'Angleterre qui prit trois lions dans ses armes » (Barailon, 347).

1. *Jeanne*, 17.
2. Cf. *Id.*, ibid.
3. L'auteur a parlé plusieurs fois dans son roman du ressentiment, qui depuis tant de siècles « est enraciné dans le cœur des paysans » contre les Anglais. Il y a quelques années, de vieux berrichons exprimaient encore toute leur fureur contre la nation qui autrefois avait osé envahir leur territoire. (Cf. *Jeanne*, 161, 231, 232 et suiv.)

En dehors des données historiques et scientifiques empruntées à Barailon et à Joullietton, il n'y a que de la pure fantaisie dans *Jeanne*, toutefois avec un sens très exact de la vie, des coutumes, et des mœurs du pays.

En 1857, George Sand faisait paraître *Les Beaux Messieurs de Bois-Doré*. Ce livre avait été annoncé comme un roman historique. L'auteur écrivait à Ch.-Edmond pour le prier de rectifier cette annonce, qui dépassait la portée qu'elle avait donnée à cet ouvrage d'imagination

« Ce n'est pas un *roman historique*, disait-elle, c'est un roman d'époque et de couleur du temps de Louis XIII. Le roman historique promet des faits sérieux, des personnages importants, des récits de grandes choses [1]. » Charles-Edmond devait donc faire retrancher, dans l'annonce de la *Presse* l'épithète *historique* dont on qualifiait ce roman. « Il vaut mieux tenir plus qu'on ne promet que de promettre plus qu'on ne tiendra, ajoutait George Sand. J'ai fait la chose à mon point de vue, et j'ai beaucoup cherché pour rester dans l'exactitude historique des moindres coutumes, idées et manières d'agir du temps qui me sert de cadre. Je n'ai pas rattaché ma fable à un point historique qui ne soit rigoureusement exact. »

Quelles sont les sources auxquelles l'auteur a puisé ?

« En lisant l'*Histoire du Berry* de M. Louis Raynal, dit M. Ch. Duvernet, George Sand fut frappée par un fait brièvement raconté. Un enfant enlevé à sa famille et miraculeusement retrouvé [2]. »

Dans le roman des *Beaux Messieurs*, Florimond Bouron Desnoyers revient d'Espagne en France avec sa femme, sur le point d'accoucher. Des brigands assassinent le père et s'enfuient emportant les objets de valeur. L'enfant vient au monde sur le chemin, la mère meurt. Une morisque, qui se trouvait là, recueille le petit être, l'élève avec soin, et dix ans plus tard, retrouve en Berry, d'une manière fortuite, l'oncle du petit Mario.

Tel sera le thème autour duquel se grouperont une foule de circonstances relatives à certains faits historiques.

1. *Corr.*, IV, à Charles-Edmond, 13 juin 1857.
2. Ch. Duvernet, *Une promenade dans la Vallée Noire. Compte rendu des travaux de la Société du Berry*, 1863-1864, 562.

Les principaux personnages du roman sont imaginaires. Sciarra d'Alvimar, pas plus que le marquis de Bois-Doré, Mario, Guillaume d'Ars, M. de Beuvres et Laurianne n'ont existé.

Mais pour relier plus étroitement ceux-ci à l'histoire, la châtelaine de Nohant leur donne une parenté avec certains personnages réels, ou les fait descendre de ceux-ci. Sciarra d'Alvimar [1], l'assassin du frère de Bois-Doré, Espagnol, d'origine italienne, d'après le roman, sera apparenté au comte Sciarra-Martinengo, gouverneur de Gien, qui joua un rôle important au siège de Sancerre [2].

La charmante petite veuve, fille de M. de Beuvres, future épouse de Mario, descend d'après la fantaisie de George Sand, de la malheureuse Charlotte d'Albret [3], femme du duc de Valentinois, César Borgia, qui habita longtemps le manoir de la Motte-Feuilly. L'auteur donne pour ancêtre au jeune Guillaume d'Ars, le chevaleresque ami du vieux marquis, Louis d'Ars, le vaillant compagnon d'armes de François Ier, qui aurait fait, d'après la tradition accréditée en Berry, la belle retraite de Venouse, 1504 [4], et qui aurait été tué à la bataille de Pavie.

Mais autour de ces personnages fantaisistes, d'autres se meuvent qui sont parfaitement réels : le prince de Condé, le conseiller Lénet, Florimond Dupuy, Robin de Coulogne, le duc de La Châtre, et bon nombre de gentilhommes de la province.

L'action des *Beaux Messieurs de Bois-Doré* se passe sous le

1. Dans les *Mémoires* de Lénet, le d'Alvimar dont il est parlé, tout dévoué au cardinal de Richelieu, n'a rien à voir avec Sciarra d'Alvimar du roman de George Sand. C'est en lisant ces *Mémoires* qu'elle a peut-être été amenée à donner ce nom à un de ces personnages.

2. L. Raynal a signalé dans son *Histoire du Berry* l'existence de ce favori de Catherine de Médicis : « Toutefois Sancerre attirait l'attention des gouverneurs des provinces voisines. Le comte Sciarra Martinengo commandait à Gien : c'était un gentilhomme de Brescia qui était venu chercher fortune en France, et que Catherine de Médicis avait accueilli, d'abord parce qu'il était Italien, et aussi parce qu'elle aimait à s'attacher des étrangers qui, tenant tout d'elle, étaient prêts à exécuter ses ordres sans scrupule » (*Histoire du Berry*, IV, 85).

3. Cf. *Bois-D.*, I, 25-29 ; II, 216.

4. Le fait n'est pas certain. — La rue de *Venouse* à La Châtre, d'après les uns, serait un souvenir donné à la vaillance de Louis d'Ars. D'autres veulent que ce nom signifie Vénus.

règne de Louis XIII. Le futur vainqueur de Rocroy vient de naître. Nous sommes donc à la fin de l'été 1621 [1].

Pour écrire son roman, George Sand a fait appel à plusieurs historiens, elle a puisé surtout dans l'*Histoire du Berry*, de Louis Raynal. Elle doit à celui-ci toutes ses informations sur la province. On retrouve d'un bout à l'autre la trace de ses emprunts, mais elle a fondu si bien tous ces éléments qu'il est assez difficile ici de rapprocher entre eux les divers passages. Avec une facilité et un art admirables, elle s'est assimilé l'ouvrage de l'historien et en a tiré un parti excellent.

La conversation de Bois-Doré avec son ami de Beuvres et l'Espagnol Sciarra d'Alvimar nous ramène au temps des guerres de religion et nous apprend le rôle que joua Claude, duc de La Châtre, gouverneur de Berry, toujours dévoué au parti catholique, et qui s'empara de Sancerre sur les protestants.

Cette question est traitée longuement dans l'*Histoire du Berry*, et c'est là que George Sand a trouvé la physionomie du vieux ligueur [2].

Elle a fait aussi, en grande partie, appel à Raynal en ce qui concerne le prince Henri II de Bourbon, père du grand Condé.

Sa figure nous apparaît bien sombre dans le roman : « L'histoire prétend, dit George Sand, qu'il... trichait par avarice et non par simple amusement... Il aimait les cadeaux avec passion ; il était commère par envie et méchanceté ; il était avare jusqu'à la fureur, fantasque jusqu'à la superstition, dévot jusqu'à l'athéisme [3]. » Son immense fortune lui venait « de l'achat à peu près forcé des terres et châteaux splendides que Sully possédait en Berry et qu'il fallait céder à M. le Prince à grand'perte, en raison de... la sécularisation, c'est-à-dire la suppression, au profit du prince, des plus riches abbayes de la province (entre autres celle de Déols) [4]... »

Vicieux, cupide, ambitieux, jaloux, fourbe, dissimulé, superstitieux, capable de s'abaisser aux plus viles besognes pour satisfaire, ses passions, telle est la physionomie du prince, d'après George

1. Louis II de Bourbon naquit le 7 sept. 1621.
2. Cf. Raynal, IV, 114, 119-129, et dans bien d'autres passages du t. IV.
3. *Bois-D.*, II, 9.
4. *Id.*, II, 7.

Sand. Connu dans tout le Berry pour son avarice et sa cupidité, il a laissé de mauvais souvenirs.

Louis Raynal, en mettant dans son récit plus de sérénité que George Sand, parle « de la longue et désastreuse influence qu'Henri de Bourbon exerça longtemps... sur le sort de la province [1] »; il nous montre les mauvais procédés dont il usa envers Sully [2], procédés qui n'avaient pour mobiles que son amour des richesses et son ressentiment.

George Sand avait dans Raynal des récits détaillés sur les fêtes magnifiques que le prince offre à Bourges, au sujet de la naissance de Louis de Bourbon, et cinq ans plus tard à l'occasion de son baptême. Elle en a largement profité, Guillaume d'Ars se rend aux premières, en sa qualité de gentilhomme [3] ; les Beaux Messieurs, avec Mme de Beuvres, ont une place d'honneur aux secondes [4].

Mme Dudevant a trouvé dans l'auteur berrichon, des sujets d'histoire locale, entre autres celle de Florimond Dupuy, ce seigneur de Vatan, protecteur des faux saulniers, l'adversaire redoutable des agents du fisc [5]. « Il poursuivait ces derniers, les empêchait de lever les tailles, et surtout les droits de gabelle, et à l'abri de ses remparts se riait des exhortations et des menaces [6]. »

La colère du seigneur de Vatan avait éclaté contre M. Robin

1. L. Raynal, *Histoire du Berry*, IV, 244.

2. La fortune de Sully, les nombreuses terres qu'il possédait en Berry exaspéraient le prince de Condé. « Il le fit donc instamment presser de les lui vendre. (Des avis dignes de foi, persuadaient à Sully que le prince, s'il refusait, avait l'intention arrêtée de s'en emparer.) Le 6 février 1621, il lui vendit donc, pour 1.200.000 livres, Villebons, Montrond, Orval, Culant, Le Chatelet, La Roche-Guillebault, La Prugne-au-Pot. Toutefois rien ne fut payé comptant... Le prince, dont l'avarice est connue, se voyant débiteur de sommes énormes chercha à s'acquitter en obtenant du roi que les biens de Sully fussent confisqués à son profit. Le roi refusa » (Raynal, *Hist. du Berry*, IV, 268).

3. Cf. *Bois-D.*, I, 8 et 241.

4. Cf. *Id.*, II, 241 et suiv.

5. Le Berry était soumis à l'impôt de la grande gabelle; les provinces de la Marche et du Bourbonnais étaient franches de toute contribution. Il y avait à cause de cela beaucoup de contrebandiers en Berry ; beaucoup de gentilhommes protégeaient les fraudeurs. (Cf. Chrétien, *Le Faux saunage et la misère en Bas-Berry.. Rev. du Centre*, 1887, 441-445.)

6. Raynal, *Hist. du Berry*, IV, 241.

de Coulogne, « receveur général des finances du Berry et fermier général des gabelles [1] ».

« Ceux qui connaissent l'histoire du Berry, dit George Sand, se souviendront qu'en 1611, ce Florimond Dupuy, grand huguenot et grand contrebandier, avait, en haine de la gabelle, enlevé un des enfants de M. Robin...

« Après cette aventure la rébellion prit des proportions si graves, que, pour réduire M. Dupuy dans son château, il fallut y envoyer douze cents hommes d'infanterie, une compagnie de Suisses et six canons.

« Vingt-neuf de ses gens furent pendus sur place, aux arbres environnants, et il eut lui-même la tête tranchée en place de Grève. Le jeune Robin fut par la suite abbé de Sorèze » (*Bois-D.*, II, 32).

« Le 2 octobre 1611, raconte Raynal, à la tête de sa troupe il se rendit au manoir de Bellair ... Il appartenait à Thomas Robin vicomte de Coulognes, receveur-général des finances en Berry et fermier-général des gabelles. Là, Florimond Dupuy enleva de vive force un de ses enfants, Barthélemy Robin qui plus tard fut abbé de Sorèze, prieur de Saint-Vigor... On fit aussitôt partir douze cents hommes d'infanterie... une compagnie de Suisses et six canons [2]. Il se rendit à M. de Chiverny... Le château fut livré au pillage... Les hommes... faits prisonniers avec lui furent presque tous pendus sur place : il y en eut vingt-neuf pour lesquels les grands chênes de la forêt voisine servirent de potences... L'arrêt qui le condamna à mort... fut rendu le 2 janvier 1612. Il eut la tête tranchée en place de Grève » (Raynal, *Hist. du Berry*, IV, 241-244).

On peut difficilement mettre en regard les passages qui, chez George Sand, correspondent à ceux de Louis Raynal, car elle

1. *Bois-D.*, II, 32.

2. Raynal donne à ce sujet une autre version : « Suivant un autre historien, il n'y avait que six cents hommes, composés de quatre compagnies du régiment des gardes, de deux compagnies de chevau-légers et quatre pièces d'artillerie » (*Hist. du Berry*, IV, 242). George Sand, bien entendu, n'a pas relevé cette contradiction, et n'en a pas tenu compte.

abrège beaucoup, en général, le récit de celui-ci; et elle a déjà utilisé antérieurement des renseignements qui ne viendront qu'ensuite chez l'historien.

Toutefois, on peut dire qu'elle a rendu avec exactitude les faits historiques relatifs à cet épisode, mais elle mêle étroitement ces événements à ceux de son roman, en faisant intervenir directement *le bon M. Sylvain* comme un des défenseurs de M. Robin de Coulogne. Il « s'employa généreusement de sa personne pour ramener l'enfant à son père, au risque de se brouiller avec Florimond... M. Robin père resta l'obligé reconnaissant et dévoué de M. de Bois-Doré, et l'on peut croire que c'est grâce à cette amitié que le marquis ne fut jamais recherché pour ses vieux actes de complicité dans les délits de faux-saulnage [1] ».

Quant à M. de Beuvres, il prend part, lui aussi, à des événements réels; il va au secours « de la duchesse de Nevers, qui s'était déclarée pour le prince de Condé, et qu'assiégeait dans sa bonne ville M. de Montigny (François de la Grange) [2] ». Ce fait historique est raconté par Raynal.

Partout, dans ce roman, l'histoire est mêlée à la fiction. C'est un nouveau procédé, qui intéresse et amuse George Sand. Elle satisfait ainsi deux instincts puissants chez elle : l'amour de la vérité, de l'exactitude, et le besoin de suivre la fantaisie de son imagination.

C'est aussi d'après Raynal que la châtelaine de Nohant donnera son appréciation sur les seigneurs de Barbançois [3], possesseurs du fief de Sarzay. Ils « étaient des plus enragés contre les pauvres calvinistes, et, à cette époque-là, ils étaient à Issoudun, faisant pendre et brûler tant qu'ils pouvaient [4] ».

C'est encore l'historien du Berry qui lui apprend qu'Antoine Dorsanne, le seigneur de Montlevic, était calviniste, lieutenant général du Berry [5]; que Pierre Biet était lieutenant général du

1. *Bois-D.*, II, 32.
2. *Id.*, I, 29.— Cf. Raynal, *Hist. du Berry*, IV, 264.
3. « Charles de Barbançois, dit Raynal, ardent catholique, prendra un rôle actif dans les troubles religieux » (Raynal, IV, 21). Gouverneur d'Issoudun, il avait la réputation d'être avare, cruel, de faire la chasse aux Huguenots et de les rançonner à plaisir. (Cf. *Id.*, 48.)
4. *Bois-D.*, I, 137.
5. Cf. *Bois-D.*, II, 69. — Cf. Raynal, IV, 29.

bailliage à Bourges [1] ; que le capitaine Macabre occupait, avec M. de Pisseloup, la grosse tour de Bourges [2].

Toujours fidèle à son procédé, l'auteur de *Bois-Doré* imaginera de donner le nom de Macabre au chef des reîtres qui vont au pillage de Briantes, et ce Macabre se dira fils du capitaine.

Les deux aventuriers, Macabre et Saccage, personnages du roman, sont les dignes émules de Miregrand, du capitaine d'Yvoi, de Blanchet, de Sarcelle et de Miraillet, dont nous a parlé Raynal, tous chefs de bande, au service des partis : avides, pillards, ne respectant rien, mettant tout à feu et à sang sur leur passage [3].

C'est sans doute le nom de François *Carcat*, procureur du roi au siège d'Issoudun [4], qui a donné à George Sand l'idée d'appeler ainsi la gouvernante du marquis de Bois-Doré.

L'historien du Berry a aussi longuement raconté comment « les protestants, pendant les guerres de religion, avaient saccagé les abbayes de cette région et s'étaient enrichis de leurs dépouilles ». Le capitaine d'Yvoi, après s'être emparé de l'abbaye de Saint-Sulpice, « avait fait charger plus de douze voitures de meubles et d'objets précieux [5] » qu'il avait amenés dans son château. George Sand s'empare de l'idée.

C'est ainsi que la fortune du marquis de Bois-Doré viendra aussi en grande partie du pillage de l'abbaye de Fontgombaud. Tous ses trésors : meubles luxueux, tapisseries admirables, objets anciens et rares, ont appartenu aux moines. Il a un riche garde-meuble, dont les merveilles ne sont pas étalées à tous les regards [6].

Cet antique monastère de Fontgombaud, célèbre dans la province, fondé sur les bords de la Creuse, au commencement du XII[e] siècle, par le bienheureux Pierre de l'Étoile, avait appartenu, depuis 1572, à plusieurs calvinistes [7].

George Sand, d'après Raynal, nous apprend que définitivement

1. *Bois-D.*, II, 210. — Cf. Raynal, IV, 156.
2. Cf. *Bois-D.*, II, 125. — Cf. Raynal, IV, 155.
3. Cf. Raynal, *Hist. du Berry*, IV, 41, 42, 43.
4. Cf. *Id.*, 247.
5. *Id.*, IV, 44.
6. Cf. *Bois-D.*, I, 220-222 ; II, 13.
7. Cf. Raynal, *Hist. du Berry*, IV, 294.

Têteaux, arbres ébranchés, comme on en rencontre dans presque toutes les *bouchures* de la Vallée Noire.
(Cliché de l'auteur.)

M. d'Aloigny de Rochefort, favori de Condé, avait été constitué par ce dernier, abbé fiduciaire de Fontgombaud [1].

Au milieu de ces troubles civils, de cette désorganisation complète, le clergé, poursuivi, s'était dispersé ; George Sand est enchantée de rappeler le dicton cité par l'historien du Berry, en l'appropriant aux circonstances :

L'an mil cinq cent soixante-deux	En l'an cinq cens soixante-deux
Bourges n'avait prêtre ne gueux	Bourges n'avoît prestres ne gueux

Elle emprunte à Raynal une description du château de Montrond, qu'elle rapporte presque exactement et qu'elle cite entre guillemets. Le fait est rare chez le grand écrivain : « Le château de Montroud, qui eut plus tard tant d'importance dans les événements de la Fronde, était devenu un lieu de délices, en même temps qu'une forteresse imprenable. Son enceinte avait plus d'une lieue de tour : elle comprenait de nombreuses constructions, un vaste et magnifique château à trois étages, une grosse tour ou donjon de cent vingt pieds de haut, dont les murs étaient crénelés, et qui se terminait par une plateforme au sommet de laquelle on voyait une statue de Mercure [3]. »

Raynal a donc fourni à George Sand de nombreuses informations. Elle a créé des types sur les modèles qu'elle a trouvés chez lui. Elle applique à ses personnages fictifs les faits et gestes des personnages réels.

L'auteur des *Beaux Messieurs* a puisé encore à d'autres sources.

Les *Mémoires* de Lénet lui ont procuré d'autres renseignements précis sur le château de Montrond. Elle emprunte à cet écrivain

1. *Bois-D.*, II, 13. — Cf. Raynal, IV, 294 et suiv. — Marie de Montmor, raconte Raynal, femme du comte d'Aloigny, lui répétait sans cesse « que le bien de l'abbaye de Fontgombaud le ruinerait ». Il tira alors de ses poches deux poignées de pistoles : « Voilà des pistoles de Fontgombaud, dit-il, voilà des pistoles de Rochefort » ; puis il les mêla ensemble et ajouta : « En faites-vous maintenant la différence ? » (IV, 294).

2. *Bois-D.*, I, 31. — Raynal, *H. du Berry*, IV, 41.

3. *Bois-D.*, II, 6. — Dans Raynal, IV, 285, G. Sand a changé quelques mots : *eut plus tard*, pour *allait avoir* ; « forteresse *presque* imprenable... » « plateforme, *surmontée d'une colonne*, au sommet... » ; elle en a sauté quelques autres.

quelques passages qu'elle rapporte textuellement, les mettant entre guillemets :

« Quant aux fortifications, elles étaient en si grande quantité, disposées comme en amphithéâtre et par étages, qu'un homme qui les avait étudiées et observées depuis longtemps, à peine les pouvait-il comprendre [1]. »

Quand il s'agit de caractériser le prince Henri II de Condé, elle fait aussi appel à Lénet et cite le passage suivant :

« Il entendoit la religion et savoit en tirer avantage, connaissoit les replis du cœur humain autant qu'homme que j'aie connu, et jugeoit en un moment par quel intérêt on agissoit en toutes sortes de rencontres. Il sçavoit se précautionner contre l'artifice des hommes sans le faire connoître. *Il aimoit à profiter* (souligné). Il a peu entrepris d'affaires qu'il n'ait fait réussir, en temporisant, quand il ne pouvoit en venir à bout d'autre sorte. Il sçavoit éviter les occasions de rien perdre de ce qui lui étoit dû et profiter de celles qui pouvoient l'augmenter en quelque chose... Enfin, — dit plaisamment pour conclure le bon Lénet, — il m'a semblé un grand homme et fort extraordinaire [2]. »

George Sand a mis aussi Henri Martin à contribution pour son roman. Elle cite de lui un fragment de lettre inédite, que l'historien lui écrivit sans doute au moment où elle préparait son ouvrage. Il est question du portrait de Henri II, prince de Condé.

« Une figure agréable au premier abord ; tête allongée, assez régulière ; rien de la puissance ni de la bizarrerie des traits de son fils, le grand Condé ; les yeux riants ; assez de grâce dans ce visage bien encadré par la longue chevelure ; les moustaches relevées, l'épaisse et longue royale. De l'incertain dans les plans du front, qui est moyen, avec des régions supérieures assez développées ; de la mollesse dans les joues. Ce regard souriant est de ceux sous lesquels on sent, avec quelque attention, le manque de dignité et de sérieuse croyance, une petite personnalité égoïste et beaucoup d'indifférence.

1. *Bois-D.*, II, 6. — Lénet, *Mémoires*, II, 186. Le texte est légèrement changé.

2. *Bois-D.*, II, 9. — Cf. Lénet, *Mémoires*, II, 167-168. Le texte cité par G. Sand est assez correct ; cependant, il y a une coupure après *avantage*... qui n'est pas indiquée. On lit aussi dans Lénet : « connaissait *tous* les replis... »

« Mais c'est là la seconde impression ; la première est assez agréable.

« Le meilleur de ses portraits gravés porte la devise : *Semper prudentia* [1]. »

Mme Dudevant a demandé encore à cet historien des renseignements sur les Morisques. La mère adoptive de Mario explique au vieux marquis les duretés que ses malheureux coreligionnaires eurent à subir sous le règne de Philippe II et de Philippe III ; la barbarie avec laquelle ils furent traités. Leurs biens confisqués, ils durent quitter l'Espagne.

« Nous fûmes entassés comme des animaux sur les galères de l'État, mais, à peine embarqués, on nous demanda le prix de la traversée... Mon père, voyant qu'on jetait à la mer ceux qui ne trouvaient pas de caution, paya sans regret pour tous ceux qui étaient dans l'embarcation ; mais quand on vit qu'il n'avait plus rien, on le jeta à la mer comme les autres !... La galère qui nous portait fut emmenée par l'orage sur les côtes de France... [2] »

Ailleurs George Sand dira : « Cette Morisque était de la grande bande... qui périrent quasi tous... les uns par la faim et le meurtre... les autres par misère et maladie sur les côtes du Languedoc et de la Provence [3]. »

On voit que l'auteur s'est inspiré du passage suivant en le transformant pour les nécessités du roman :

« Quarante mille Morisques castillans, entrés en France du vivant de Henri IV, par Saint-Jean-de-Luz, furent bientôt suivis de cinquante mille Morisques aragonais, puis d'autres bandes encore, tandis que leurs frères de Catalogne et ce qui restait des autres provinces arrivaient par mer en grand nombre à Marseille, après une affreuse traversée où ils avaient été en butte à toutes les spoliations de la part des Espagnols...

« Une foule de ces malheureux furent dépouillés ou même précipités dans les flots par les matelots qui les conduisaient ; d'autres, embarqués presque sans vivres, périrent de misère et d'épuisement durant la traversée ; plusieurs milliers expirèrent dans les hôpitaux de Marseille ou sur les plages de la Provence

1. *Bois-D.*, II, 10.
2. *Bois-D.*, I, 123.
3. *Id.*, I, 86.

et du Bas-Languedoc. On jeta un si grand nombre de cadavres à la mer que les Marseillais ne voulaient plus manger de poisson [1]. »

L'auteur des *Beaux Messieurs de Bois-Doré* avait aussi consulté Michelet. Elle rapporte le passage d'une lettre inédite du grand historien [2]. Mais il est difficile de dire quels sont ses autres emprunts. Elle mentionne avec habileté, dans son roman, des faits d'histoire générale : le siège de Montauban, ceux de Montpellier, de La Rochelle, où M. de Beuvres, père de la belle Lauriane, va combattre avec les Rohan ; puis l'affaire du Pas-de-Suse, où Mario commence à se distinguer.

Malgré la consciencieuse exactitude de George Sand à rappeler des faits historiques dans leur vérité, quelquefois elle ne craint pas de s'écarter des données de l'histoire, et de laisser courir sa plume au gré de sa fantaisie. La visite domiciliaire que fait le prince de Condé au château de Briantes, se dissimulant sous le nom du conseiller Lénet, paraît en dehors de toute vraisemblance [3].

Monteil, dans son *Histoire des Français des divers États aux cinq derniers siècles*, a fourni, lui aussi, des renseignements à Mme Dudevant ; c'est là qu'elle a trouvé des informations sur les auberges des voyageurs à pied, à cheval, sur les Repues et les Gîtes [4].

D'autres questions historiques ont intéressé l'auteur des *Beaux Messieurs*. Comme elles n'ont aucun rapport avec le Berry, je ne ferai que les signaler. L'Italien Lucilio Giovellino, le sympathique hôte du bon M. Sylvain, fuit la persécution. Après avoir eu la langue coupée en punition de ses hérésies, il est venu chercher aide et protection en France. C'est là sans doute un personnage imaginaire, je n'ai trouvé son nom nulle part. Mais George Sand en fait le disciple du célèbre Giordano Bruno [5], né à Nola, en 1550, qui, à la suite de Vanini, avait agité les esprits

1. H. Martin, *Histoire de France*, XI, 18-20.
2. *Bois-D.*, I, 318.
3. Cf. *Bois-D.*, II, 16-29.
4. Cf. *Id.*, II, 103-104. — Cf. Monteil, *Histoire des Français des divers Etats*, V et VI.
5. Cf. *Bois-D.*, I, 77.

par ses doctrines hardies, niant la divinité de Jésus-Christ, sa présence réelle dans l'Eucharistie et qui fut brûlé vif à Rome, le 17 juin 1600. L'auteur a essayé, dans son roman, de montrer l'odieux qui s'attache à cette condamnation. Elle a cherché à rendre Lucilio, le joueur de sourdeline, le plus sympathique possible. En passant, elle donne un souvenir à Grotius van Groot, jurisconsulte hollandais [1] qui, devenu suspect, fut condamné à la prison perpétuelle, et que sa femme délivra, en le faisant évader dans un coffre destiné à des livres (1621).

Elle plaint le sort de Campanella [2], célèbre philosophe convaincu d'hérésie, et retenu en prison par Maurice de Nassau.

L'auteur des *Beaux Messieurs* a donné de la couleur locale à son roman, en mettant dans les mains de ses personnages les livres qui avaient à cette époque une grande vogue. M. de Beuvres lit Montaigne ; le marquis de Bois-Doré fait ses délices de l'*Astrée*. Il admire cette politesse raffinée, cette galanterie outrée, ces sentiments subtils, ce respect exagéré que les héros du roman professent pour les femmes, et il affecte de devoir sa conversion à M. d'Urfé. Ce livre merveilleux ne le quitte point, il l'emporte partout avec lui, « en fait sa nourriture » ; il apprend des passages par cœur, qu'il aime à citer d'une façon exacte, d'ailleurs.

« Quoi de plus beau, s'écriait-il, que cette lettre de la bergère à son amant :

« Je suis soupçonneuse, je suis jalouse, je suis difficile à gagner et facile à perdre et plus aysée à offenser et très malaysée à rapaiser. Il faut que mes volontés soient des destinées, mes opinions des raisons et mes commandements des lois inviolables [3]. » C'est bien là le texte, avec une coupure au milieu.

« L'amant ne désire rien tant que d'estre aymé, pour estre aymé, il faut qu'il se rende aimable, et ce qui rend aimable est cela même qui rend honnête homme [4]. » La citation est encore exacte, si au mot *tant*, on substitue *davantage*.

En général elles le sont. George Sand avait une connaissance

1. Cf. *id.*, II, 33.
2. Cf. *Bois-D.*, II, 33.
3. *Id.*, I, 62. — Cf. *Astrée*, 1er vol. Ed. François Pommeray, 1630, 107.
4. *Bois-D.*, I, 62. — Cf. *Astrée*, 1er vol., 108.

assez complète du roman à son début ; mais je crois bien qu'elle n'a pas dépassé les dix premiers livres, car toutes les citations, les allusions renvoient au début du roman.

Le vieux marquis, toujours passionné pour l'*Astrée*, avait aménagé ses jardins sur le plan de ceux d'Isoure, et on trouvait chez lui « ce lieu enchanté *fut* (soit) en fontaines et en parterres, *fut* en allées et en ombrages [1] ». George Sand nous dit qu'il n'avait oublié « ni le carré de coudriers, ni la *fontaine de la vérité d'amour*, ni la *caverne de Damon et de Fortune*, ni l'*antre de la vieille Mandrague* [2] ».

La description du palais des trois nymphes à Isoure, que nous lisons dans l'*Astrée* (1er volume, 57-60), semble avoir donné à l'auteur des *Beaux Messieurs* l'idée de décrire dans ses plus petits détails l'habitation du bon monsieur Sylvain. Céladon, de son lit, admirait les tapisseries éclatantes ornant les panneaux de sa chambre ; George Sand nous fera passer en revue celles de Briantes. Les sujets seront empruntés à l'*Astrée*.

C'est le malheureux Céladon se précipitant dans les eaux bleues du Lignon [3] ; la dédaigneuse Astrée touchée de douleur et lâchant la bonde à ses pleurs [4] (dans l'*Astrée*, elle tombe évanouie, tout d'abord, cf. p. 10) ; les trois belles nymphes recueillant le fidèle berger entre la vie et la mort [5] ; Céladon, hors du Lignon, rendant par la bouche toute l'eau qu'il avait bue [6] ; Cupidon décochant une flèche dans le cœur de Galathée ; le combat terrible de Filandre avec le More [7], etc.

Soit que l'auteur cite le texte, soit qu'il rappelle ces différentes scènes, il y a chez lui, en général, le souci de l'exactitude.

C'est encore dans le style de l'*Astrée* que le vieux marquis fait sa déclaration à la jeune Lauriane [8], et celle-ci lui répond sur le même ton.

1. *Bois-D.*, I, 96. — Cf. *Astrée*, 1er vol., 48.
2. *Id.*, 96. — Cf. *Astrée*, 1er vol., 49.
3. Cf. *Bois-D.*, I, 65-66. — Cf. *Astrée*, 1er vol., 9.
4. Cf. *Bois-D.*, I, 65. — Cf. *Astrée*, 1er vol., 10. — Mais à ce moment, la belle Astrée évanouie, tombe aussi dans le courant ; plus tard seulement elle laisse couler un déluge de larmes.
5. Cf. *Bois-D.*, I, 65. — Cf. *Astrée*, 1er vol., 12-14.
6. Cf. *Bois-D.*, I, 66. — Cf. *Astrée*, 1er vol., 14-15.
7. Cf. *Bois-D.*, I, 66. — Cf. *Astrée*, 1er vol., 411.
8. *Bois-D.*, I, 165-168.

Le marquis de Bois-Doré aime à s'entourer de gens qui lui rappellent à toute heure, par leur nom, les personnages de l'*Astrée*. Aussi, Mathias, son vieux valet de chambre dévoué, s'appellera-t-il *Adamas*; Guillette Carcat deviendra la sage *Bellinde*; le petit page Jean Fachot, *Clindor*. Son cheval répondra au nom de *Rossidor* et son petit chien à celui de *Fleurial*. *Numes celestes !* sera son juron favori. Il se comparera parfois à l'inconstant *Hylas*, et dans maintes circonstances fera des allusions au roman de M. d'Urfé. Cet ouvrage le transporte d'admiration. Désormais, ce sera là son code de morale, de philosophie et d'amour.

George Sand insiste aussi d'une façon intéressante sur les pratiques de sorcellerie si répandues à cette époque [1]. Le prince de Condé, père du vainqueur de Rocroy, n'échappait pas à cette faiblesse. L'auteur a tiré parti de la réputation de *crédulité* qu'on reconnaissait à ce prince [2].

La grande Révolution avait un attrait tout particulier pour George Sand. Avec *Nanon*, elle se propose de nous montrer dans sa province, les mœurs de cette époque bouleversée. Elle usera du même procédé que pour *les Beaux Messieurs de Bois-Doré*. Son roman, absolument fantaisiste, s'appuiera sur l'histoire. En ce qui concerne la Révolution, l'auteur n'avait pas besoin de consulter beaucoup d'ouvrages. Elle avait tant de fois prêté l'oreille aux conversations qui, dans son enfance, se tenaient autour d'elle.

Néanmoins elle a lu avec intérêt les récits de M. Fauconneau-Dufresne ; elle a pu aussi mettre à profit le manuscrit d'Ars, dont son ami Gustave Papet lui avait peut-être donné connaissance. Toutefois, dans *Nanon*, la tradition a joué un rôle beaucoup plus important que pour *les Beaux Messieurs de Bois-Doré*.

L'auteur de *Nanon* a raconté dans son roman, d'une manière très intéressante, l'impression que causa sur les paysans l'arrivée des *brigands*. Peu de temps après la prise de la Bastille, cette panique s'était subitement répandue dans toute la France; en quelques jours elle fit beaucoup de chemin.

La frayeur se communiquant de proche en proche, les bergères

1. Cf. *Bois-D.*, I, 174-185.
2. Cf. *Id.*, II, 25-26.

quittèrent les prairies et ramenèrent leur bétail. Le père Jean s'enferma dans sa petite masure avec ses fils et Nanon, puis on barricada toutes les *huisseries* [1]. Tous se lamentaient sur la perte de leur pauvre avoir. « La journée s'écoula dans l'obscurité de cette maison fermée, et on ne soupa point. Pour faire cuire nos raves, il eût fallu allumer du feu, et le père Jean s'y opposa, disant que la fumée du toit nous trahirait. Si les brigands venaient, ils croiraient le pays abandonné et les maisons vides... Ils courraient au moutier... [2] »

On délibérait à voix basse dans l'obscurité. Le père Jean, inquiet, se décida enfin à aller jusqu'au couvent pour demander aide et protection. Il se mit en route, à la nuit, avec son fils aîné ; tout était désert et silencieux. Il frappa à la porte du monastère ; aucun moine ne vint ouvrir. Découragé, il résolut de continuer sa route pour s'informer des événements, aux environs. Ils marchèrent pieds nus à l'ombre des buissons. Nanon resta seule avec Pierre. « On était comme hébété par la crainte, on n'osait pas respirer. Le souvenir de cette panique est resté dans nos campagnes comme ce qui a le plus marqué pour nous dans la Révolution. On l'appelle encore *l'année de la grand'peur* [3]. »

Seul, le petit frère Émilien se promenait tranquillement la nuit et se moquait des brigands.

« Le lendemain, tout le monde fut étonné de se trouver sain et sauf. Les gars de la paroisse montèrent sur les plus grands arbres au faîte du ravin, et ils virent au loin des troupes de monde qui marchaient en ordre dans le brouillard du matin [4]. »

La frayeur recommença ; mais bientôt arrivèrent des messagers, des hommes du pays, qui leur apprirent « qu'à la nouvelle de l'approche des brigands, dont personne ne doutait dans le pays et dans tous les autres pays, on avait fait accord pour se défendre. On s'était armé comme on avait pu et on s'était mis en bandes pour battre la campagne et arrêter les mauvaises gens [5] ».

Les moines effrayés ouvrirent alors le moutier ; on y chercha des

1. Cf. *Nanon*, 36.
2. *Nanon*, 37.
3. *Id.*, 39.
4. *Id.*, 42.
5. *Id.*, ibid.

armes, des piques, tout ce qu'on put trouver, et on s'arma tant bien que mal. « Trois jours et trois nuits durant, on fut sur pied, montant des gardes, faisant des rondes, veillant à tour de rôle... Cette grande peur... n'était qu'une invention, on ne sait de qui, je crois qu'on ne l'a jamais su [1]. » Après ces émotions bien vives, qui laissèrent chez les paysans des souvenirs sinistres, tout redevint calme, pour quelque temps, en Berry.

George Sand n'est pas entrée dans le détail historique de cette panique, bien qu'elle ait pu connaître les circonstances qui l'ont accompagnée. Voici ce que raconte M. Baucheron, dans le Manuscrit d'Ars :

« Le 29 juillet 1789, à neuf heures du soir, le sieur Valentin du Poulet, d'Aigurande, remet une lettre de M. André des Mérin, qui, d'après des renseignements certains, à lui donnés par le curé de Lourdoueix-Saint-Michel, annonce qu'une bande de 4.000 brigands brûle, pille et saccage tous les environs de la Souterraine, qu'elle est aux portes de Dun, et engage le maire et les habitants de La Châtre à prendre toutes les dispositions qu'exigent les circonstances. Le conseil convoqué de suite avec les officiers de la milice décide qu'à l'instant même on élèvera des barricades et des retranchements aux abords de la ville, du côté de Neuvy, de Guéret, à l'entrée des rues de la Barre, de Saint-Abdon et de l'Abbaye, et qu'on fera battre la générale pour réunir la milice et les habitants en état de prendre les armes ; que la grosse cloche sonnera le tocsin pour appeler les habitants de la campagne ; qu'on établira un échange de courriers avec Lignières, Bourges, Sainte-Sévère, Châteaumeillant, Issoudun et Châteauroux, lesquels tiendront la ville au courant des événements et donneront l'alarme sur leur passage [2]. »

On prend des dispositions pour garder les entrées de la ville, ses divers ponts ; tous ces postes devront communiquer entre eux. « On s'approvisionnera de plomb, poudre, mitraille et armes de toute espèce [3]. » Une armée se formera sur la place du marché, « la ville sera illuminée et... on fera rentrer les femmes et

1. Nanon, 46.
2. Baucheron, *Manuscrit d'Ars*, copie du docteur Chabinat.
3. *Id.*

les enfants dont les pleurs et les cris ne peuvent qu'amollir le courage des citoyens [1] ».

A deux heures du matin, « un courrier... arrive au galop, en criant : « Aux armes, voilà l'ennemi ! ». Cet avertissement venait de Châteauroux ; un autre arrivait d'Argenton.

Le 30 juillet, la ville demande à Bourges des secours. Celle-ci refuse, sous prétexte que 1.500 brigands sont aux environs de Sancerre.

« Des courriers s'échangeaient à chaque instant avec Guéret, Genouilhac, Châteauroux, Lignières, Issoudun, Boussac, Culan, Le Chatelet, Chatelus, Aigurande, Sainte-Sévère, La Celle Dunoise... A chaque instant on apprend les progrès que font les brigands, qui saccagent tout à Confolens, le Dorat, Magnac et la Souterraine. Toutes les paroisses des environs offrent leur concours pour la défense commune. Un mendiant à longue barbe, à mine suspecte, et dont on ne peut obtenir que des réponses ambiguës, cause un moment d'effervescence [2]. »

Au milieu de cet affolement général, M. Desfougères constatait avec orgueil qu' « en vingt-quatre heures La Châtre avait mis sur pied 5.000 hommes et 400 chevaux [3] ».

Les correspondances organisées entre les diverses villes environnantes déclarent enfin qu'on ne rencontre de brigands nulle part, et que ces terreurs soudaines « se trouvent dénuées de toute espèce de fondement ». De nouveau, des courriers partent dans toutes les directions pour calmer les populations voisines « et l'on procède à l'enlèvement des barricades ».

Tout rentra dans le calme. « Ainsi se termina pour La Châtre cette grande mystification des brigands qui, pendant huit jours, tint la France entière en émoi et dont on n'a jamais bien connu ni l'auteur, ni le but [4]. »

L'histoire de *la Grand peur* était encore vivante dans le souvenir des vieillards, il y a peu d'années. Le père Bonnin de Nohant, au dire de George Sand, parlait de la terreur que la crainte des brigands avait soulevée parmi la population.

1. *Id.* — On ne saurait croire avec quelle rapidité les nouvelles étaient transmises à cette époque, où les moyens de communiquer étaient si réduits.
2. M. Baucheron, *Manuscrit d'Ars.*
3. *Id.*
4. *Id.*

En dépit de cet effroi, le Berry devait jouir, pendant quelque temps encore, d'une paix relative. Mais 1793 arriva.

A La Châtre, « grâce à Dieu, dit George Sand, la Terreur faisait plus de bruit que de besogne. Quelques démocrates criaient bien haut ; mais les habitants, se craignant les uns les autres, ne se persécutaient point [1] ».

Dans la Vallée Noire, dit-elle encore ailleurs, ni prêtres, ni seigneurs « n'ont jamais été menacés sérieusement, ni maltraités en aucune façon » pendant la Révolution [2].

C'est un peu à la légère que la châtelaine de Nohant affirmait les intentions bienveillantes des révolutionnaires dans son pays. Si le Berry n'a pas été aussi maltraité que d'autres provinces, il a eu aussi ses martyrs. Dans *Nanon* du reste, George Sand rappellera trois exécutions, celle d'un prêtre inconnu, et celles des frères Louis et Charles Bigu de Chéry [3].

Les prêtres furent recherchés avec soin. Le curé de Verneuil, Bichat-Potin, qui avait prêté serment à la Constitution, déposé ses titres de prêtrise à Issoudun, adressé des suppliques révolutionnaires aux représentants du peuple pour être élargi, n'en fut pas moins incarcéré à Châteauroux, et inquiété souvent, même après son retour dans le pays [4].

Dans les prisons du département de l'Indre, il y eut environ 202 prêtres détenus. Je dis environ, car, dans le nombre des prisonniers ecclésiastiques, se trouvaient quelques abbesses. Parmi eux, 75 à 77 prêtres étaient insermentés ; 120 ou 125 assermentés. Ces détenus n'appartenaient pas tous au département de l'Indre, qui en comptait 159, dont 14 pour l'arrondissement de La Châtre [5].

Dans le roman de George Sand, Émilien se trouvait, dans la prisons des Guédons, avec un vieux prêtre qu'il aurait voulu que

1. *Nanon*, 170.
2. *H. Vie*, II, 353.
3. Cf. Chénon, *Hist. de Sainte-Sévère-en-Berry : Procès de M. M. de Bigu de Chéry en 1793*, 434 et suiv.
4. Cf. H. de Corlay, *Un clocher du Bas-Berry de George Sand.*
5. Cf. *Archives du dép. de l'Indre*, série Q, n° 882. — Cf. aussi Vaillant : *Les détenus ecclésiastiques dans les prisons du dép. de l'Indre.* — Il y eut cent vingt-cinq émigrés dans le département de l'Indre et onze ou douze pour l'arrondissement de La Châtre. (Cf. *Archives du dép. de l'Indre*, série Q, n° 882.)

Nanon sauvât avec lui. George Sand fait parler ainsi le vieillard : « Je ne veux pas être sauvé... Je suis prêtre et j'ai refusé le serment. On m'a interrogé hier, je n'ai pas voulu mentir, bien que l'interrogatoire fût très bienveillant et qu'on désirât m'épargner. Je leur ai répondu que j'étais las de me cacher et de dissimuler. J'en ai assez de la vie, je me serais tué moi-même si ma religion me l'eût permis. La guillotine me rendra ce service ; je n'ai pas trahi mon devoir, je suis prêt à paraître devant Dieu... A l'heure qu'il est, je dois être condamné. J'en suis content, ne me parlez plus. Je vais prier pour vous [1]. »

Peu de temps après, le digne prêtre était exécuté : « Ce pauvre homme marcha à la mort avec une admirable tranquillité. Son échafaud fut dressé sur la promenade. Cette fois, je voulus vaincre mon épouvante et voir l'affreuse guillotine, dit Nanon. Je me faisais, d'ailleurs, un devoir de suivre ce malheureux et de rencontrer son regard si je pouvais, afin qu'il lût dans le mien un grand élan de respect et d'amitié... Il ne regarda personne... Je fermai les yeux. J'entendis tomber le couperet, je restai comme paralysée, comme décapitée moi-même un instant [2]. »

George Sand avait eu certainement connaissance de l'étude de l'abbé Caillaux : *Martyrs du diocèse de Bourges pendant la Révolution de 1793* (Bourges, 1858). Parmi les quarante-trois martyrs du diocèse, qu'il signale, un prêtre inconnu avait été exécuté à Châteauroux, le 11 juin 1794.

Au printemps de cette année-là, un homme errait dans la forêt de Châteauroux. On le dénonçait aux terroristes de cette ville, qui aussitôt s'emparèrent de lui. On le conduisait à la prison des Guédons, le 7 juin 1794. Dans son havresac il y avait quelques effets, du linge, des objets usuels, un portefeuille contenant 660 francs, en assignats, et son testament : « Je suis prêtre non assermenté, disait-il. Par égard pour ma famille et pour mes amis, je tairai mon nom et le lieu de ma naissance. Au lieu d'obéir au décret qui me déportait, j'ai préféré me cacher. Je l'ai été vingt mois tout entiers [3]. » Il racontait sa vie errante dans les bois, la défiance dont il se sentait l'objet dans les auberges, sa

1. *Nanon*, 180-181.
2. *Id.*, 183.
3. Abbé Caillaud, *Martyrs du diocèse de Bourges*, 357.

timidité qui l'empêchait souvent de se tirer d'affaire; il était si malheureux qu'il préférait la mort à toutes les misères qu'il venait d'endurer. Ce prêtre, entièrement résigné aux desseins de la Providence, acceptait toutes ses souffrances, en expiation de ses péchés; il laissait aux pauvres de la commune, ce qui lui resterait de son petit avoir, là où son cadavre serait trouvé.

Son interrogatoire suivit de près son incarcération (10 juin 1794). Il publia hautement qu'il était attaché à l'Église Romaine et qu'il avait refusé de prêter serment à la Constitution. Il fut condamné et le lendemain eut lieu l'exécution. L'échafaud fut dressé entre la place Neuve et la place Sainte-Hélène.

« Un des vicaires généraux de l'évêque intrus vint trouver notre martyr dans sa prison et l'accompagna jusqu'au lieu de l'exécution; mais celui-ci fit comprendre à l'intrus qu'il n'avait aucun pouvoir et refusa son ministère. Quoiqu'il fût d'une organisation débile et exténué de fatigue, son courage ne l'abandonna pas dans ses derniers moments, il monta avec calme et avec assurance les degrés de l'échafaud, embrassa le Christ, puis le bourreau et eut la tête tranchée, le 11 juin 1794 [1]. »

Le récit de George Sand, moins circonstancié, ne s'écarte pas de l'exactitude. Elle a conservé au saint prêtre sa vraie physionomie.

L'auteur de *Nanon* nous a donné aussi quelques détails sur l'exécution des frères « Chéry de Bigut [2] » qui ne sont point en contradiction avec ce que nous apprendra plus tard M. Chénon, à leur sujet, dans son *Histoire de Sainte-Sévère*.

« Deux jeunes nobles, les frères Chéry de Bigut étaient les plus compromis, raconte George Sand. Ils avaient été dénoncés comme s'étant opposés au départ des recrues. On voulait les envoyer à Paris pour y être jugés. Le citoyen Lejeune entra dans une grande colère... Et il ordonna le procès qui ne fut ni long, ni compliqué. En peu de jours, ces deux malheureux, bien qu'ils n'eussent excité aucune sédition, furent condamnés sur la déposition de deux témoins et exécutés à l'endroit nommé Sainte-Catherine, presque sous nos yeux, près la porte aux Guédons [3]. »

1. Abbé Caillaud, *Martyrs du diocèse de Bourges*, 366.
2. G. Sand écrit *Chéry de Bigut*; M. Chénon : de Bigu de Chéry.
3. *Nanon*, 174-175. — La porte aux Guédons ayant été démolie, M. Chénon dira que l'exécution eut lieu « en avant de la promenade Lafayette, au

Tous les prisonniers, religieux et religieuses, durent assister à l'exécution, dit *Nanon* : « Il y en avait bien plus que je ne l'avais imaginé [1]. »

George Sand revenait donc sur l'opinion qu'elle s'était faite auparavant, concernant la bienveillance et l'indulgence des révolutionnaires en Berry.

M. Chénon rappelle ainsi cette terrible exécution :

« A cette époque (1793), quelques difficultés s'étant produites à Crevant... à l'occasion du recrutement, le maire de la commune, un nommé Barthélemy Millard, dénonça MM. de Bigu de Chéry comme « ayant cherché, par des propos incendiaires et contre-révolutionnaires à empêcher le recrutement de l'armée »... MM. de Bigu furent arrêtés et traduits devant le tribunal criminel de l'Indre, qui procéda à une instruction, interrogea les accusés, entendit des témoins et rendit, le 13 avril, un jugement... Le tribunal... de l'Indre... n'osa ni condamner MM. de Bigu parce qu'il les jugeait innocents, ni les acquitter parce qu'il avait peur du conventionnel Lejeune, commissaire de la République dans le département... [2] » Lejeune entra donc dans une grande fureur en apprenant ce jugement. MM. de Bigu, Louis et Charles, étaient condamnés à mort le 23 avril. Ils furent guillotinés à Châteauroux. L'exécution eut lieu en avant de la promenade Lafayette, au niveau de la rue du Pilier.

George Sand n'a pas manqué de nous faire la description de la *Porte aux Guédons*, cette prison de Châteauroux où le prêtre inconnu, les frères Bigu et Émilien avaient été enfermés. Cette construction n'était autre qu'une porte fortifiée. « Elle se composait de deux grosses tours reliées par une sorte de donjon, avec une arcade dont on ne baissait plus la herse, vu que la rue déjà bâtie, continuait au delà. Au rez-de-chaussée des tours vivaient les geôliers et les employés de la prison, au-dessus les prisonniers dans de grandes chambres rondes à petites fenêtres. Une des plates-formes leur servait de promenoir [3]. »

niveau de la rue du Pilier ». Ces désignations de lieux, un peu moins précises chez G. Sand, reviennent à peu près au même.

1. *Id.*, 175.

2. E. Chénon, *Histoire de Sainte-Sévère*, 436.

3. *Nanon*, 172. Cette prison fut détruite en 1854. Cf. *Esquisses pittoresques de l'Indre*, par MM. de La Tremblais et de la Villegille, 6, 11, 302.

La distribution de l'intérieur de cette prison, donnée par M. Vaillant, n'est pas tout à fait la même ; il y avait, d'après lui, des prisonniers au rez-de-chaussée et aux étages.

Cette porte, comme le fait remarquer l'auteur de *Nanon*, touchait aux maisons voisines, et les prisonniers pouvaient entretenir des communications avec le dehors et même s'évader [1].

George Sand nous a parlé de la férocité de son compatriote Lejeune [2], du despotisme qu'il exerça sur la province. Les interrogatoires auxquels sont soumis le petit frère Émilien, bien qu'imaginaires, sont dans la note juste.

A côté des faits historiques, l'auteur de *Nanon* a rendu avec assez de vérité l'état des esprits à cette époque. Les moines s'émancipent. Ceux qui n'avaient pas une vraie vocation se réjouissent d'être délivrés de la réclusion : les uns se marient, les autres quittent avec joie le monastère ; quelques autres regrettent la règle de la maison, par habitude, car George Sand n'admet guère qu'ils aient trouvé là, le bonheur. Les paysans prennent conscience d'eux-mêmes, rêvent avec joie à l'indépendance qu'on vient leur offrir, excepté le père Jean, un brave conservateur, qui ne voit pas trop quels avantages le nouveau régime va lui procurer.

Dans *le Meunier d'Angibault*, George Sand a rappelé un épisode tragique des *Chauffeurs*, qui ravagèrent la France de 1795 à 1803.

Le grand-père et le père de M. Bricolin, d'après le roman, avaient été victimes de ces brigands, dans l'arrondissement du Blanc. Ces malfaiteurs, pour obliger les gens à leur livrer l'argent qu'ils tenaient caché, leur faisaient subir des tortures et des supplices de tous genres ; ils leur brûlaient souvent les pieds. Le tremblement que vous voyez à mon grand-père, disait Rose, « il l'a toujours eu depuis cette nuit-là, et ses jambes, qui ont été desséchées par le feu, sont restées si minces et si faibles, qu'il n'a jamais pu travailler depuis [3] ».

1. Cf. Vaillant, *Les détenus ecclésiastiques dans les prisons du dép. de l'Indre*, p. 10. L'auteur a emprunté ses documents aux sources les plus sûres.

2. Lejeune naquit à Issoudun en 1758. Il fut député de l'Indre à la Convention Nationale ; vota la mort de Louis XVI. Cf. *Esquisses pittoresques de l'Indre*.

3. *Angibault*, 194. — Sur les *Chauffeurs*, cf. l'étude de M. H. Chrétien,

Ces brigands, qui n'étaient autres que des gens du pays, jouirent en paix, comme le fait remarquer George Sand, du fruit de leurs violences et de leurs larcins. Ils ne furent jamais inquiétés.

L'auteur des romans champêtres a donné non seulement son attention aux questions historiques, mais elle s'est intéressée aussi, de temps à autre, aux œuvres artistiques du Berry.

A Boussac, elle a été saisie devant les magnifiques tapisseries qui ornaient le château de Jean de Brosse, *la Dame à la licorne* [1]. A ce sujet, George Sand s'est posé nombre de questions.

Comme ceux qui, avant elle, ont considéré attentivement ce travail, elle se livre à des suppositions. Qui pouvait être cette grande dame? Dans quelles circonstances ce superbe travail a-t-il été exécuté? Elle reprend la légende qui existe dans le pays, et suppose tout d'abord que ces tapisseries viennent de la tour de Bourganeuf, où elles ornaient l'appartement de Zizim. Celui-ci les aurait données, disait-on, à Pierre d'Aubusson.

Puis l'auteur passe à une autre hypothèse : Cette femme, dit-elle, est peut-être « une esclave adorée, dont Zizim aurait été forcé de se séparer en fuyant à Rhodes [2] ». Ou bien, « selon un de nos amis... (M. de la Touche) ce serait le portrait d'une dame de Blanchefort, nièce de Pierre d'Aubusson, qui aurait inspiré à Zizim une passion assez vive [3] ».

Revue du Centre, 1885 : De 1795 à 1803, la France entière fut saccagée par des brigands qui parcouraient les campagnes, massacraient les cultivateurs afin de piller librement les fermes... Dans la nuit du 19 au 20 ventôse de l'an IV, une troupe de cavaliers sortit du Blanc ; ils étaient au nombre de douze environ. Leur aspect était sinistre. Ils firent subir à la famille Aubier, au château de Mme Dupin, à Rochefort, les pires traitements. Ils garrottèrent les malheureux fermiers, les rouèrent de coups, leur mirent les pieds nus dans les flammes, « leur tenant une chandelle allumée sous le nez », puis envahirent le château, pillèrent les armoires, fracturèrent les portes et emportèrent l'argent, le linge, les objets précieux. Ils prirent aussi une somme considérable : 17.000 francs. Le pays était sous la terreur ; mais « le silence se fit officiellement sur cette affaire ». (Cf. M.-H. Chrétien, *Les Chauffeurs*, 60-64.)

1. Ces tapisseries fameuses, aujourd'hui réparées, sont au Musée de Cluny.

2. *Les tapisseries du château de Boussac*, à la suite de *Prom. aut. vill.*, 236.

3. *Id.*, ibid.

George Sand, avec l'esprit d'observation qui lui est propre, a fait une analyse intéressante de ces tapisseries merveilleuses : « Sur huit larges panneaux... on voit le portrait d'une femme, la même partout, évidemment : jeune, mince, longue, blonde et jolie; vêtue de huit costumes différents, tous à la mode de la fin du XV^e^ siècle. C'est la plus piquante collection des modes patriciennes de l'époque qui subsiste peut-être en France : habit du matin, habit de chasse, habit de bal, habit de gala et de cour, etc. Les détails les plus coquets, les recherches les plus élégantes y sont minutieusement indiqués. C'est toute la vie d'une merveilleuse de ce temps-là [1]. »

La Dame à la licorne est accompagnée d' « une belle jeune enfant, aussi longue et ténue dans son grand corsage et sa robe en gaine que la dame châtelaine ». Elle est « à ses côtés, lui tendant ici l'aiguière et le bassin d'or, là un panier de fleurs et des bijoux, ailleurs l'oiseau favori. Dans un de ces tableaux, la belle dame est assise en pleine face, et caresse de chaque main de grandes licornes blanches qui l'encadrent comme deux supports d'armoiries. Ailleurs, ces licornes, debout, portent à leurs côtés des lances avec leur étendard. Ailleurs encore, la dame est sur un trône fort riche [2] ».

George Sand admire la beauté du travail; le talent naïf de l'artiste qui a fait le dessin et indiqué les couleurs :

« Le pli, le mat et les lustrés des étoffes, la manière, ce qu'on appellerait aujourd'hui le *chic* dans la coupe des vêtements, le brillant des agrafes de pierreries, et jusqu'à la transparence de la gaze, y sont rendus avec une conscience et une facilité dont les outrages du temps et de l'abandon n'ont pu triompher [3]. »

Puis revenant aux personnages qu'elle ne se lasse pas d'admirer, elle se livre à des interprétations :

« Si je ne craignais pas d'impatienter mon lecteur, je lui dirais tout ce que je vois dans le rapprochement ou l'éloignement des licornes... de la figure principale. La dame, gardée d'abord par les deux animaux terribles, se montre peu à peu placée sous leur défense à mesure que les croissants et le pavillon turc lui sont

1. *Les tapisseries du château de Boussac*, à la suite de *Prom. aut. vill.*, 232.
2. *Id.*, 234.
3. *Id.*, ibid.

amenés par eux. Le vase et l'aiguière qu'on lui présente ensuite ne sont-ils pas destinés au baptême que l'infidèle recevra de ses blanches mains? Et, lorsqu'elle s'assied sur le trône avec une sorte de turban royal au front, n'est-elle pas la promesse d'hyménée, le gage de l'appui qu'on assurait à Zizim pour lui faire recouvrer son trône, s'il embrassait le christianisme et s'il consentait à marcher contre les Turcs, à la tête d'une armée chrétienne [1] ? »

Mais déjà, dans ses suppositions, George Sand a fait des réflexions sages, elle sait que les licornes sont des « symboles de virginité farouche » ; que le croissant n'a rien d'essentiellement turc. « On le trouve, dit-elle, sur les écussons d'une foule de familles nobles en France. La famille de Villelune, aujourd'hui éteinte, et qui a possédé un grand nombre de fiefs en Berry, avait des croissants pour blason [2]. »

Quant à la provenance de ces tapisseries, Mme Dudevant est persuadée qu'elles ont été faites à Aubusson. On est en train de les y réparer. Il n'y a donc aucun doute, à cet égard, pour elle.

D'après les indications que je dois à l'amabilité de M. Haraucourt, conservateur du Musée de Cluny, ce point n'est pas fixé définitivement. La question reste à l'état de probabilité. Ce que l'on peut affirmer, c'est que ces tapisseries sont d'un style essentiellement français. Ce ne sont pas des tapisseries flamandes, car le travail est plus précis, plus minutieux que celui d'Arras. Et enfin, ce fait qu'elles ont été trouvées dans la région d'Aubusson, laisse supposer qu'elles ont été fabriquées là. Elles datent de la seconde moitié du XVe siècle.

Le croissant, comme l'avait entrevu George Sand, est un emblème héraldique très fréquent, surtout depuis le XIIIe siècle. Il témoigne que la famille qui le possède dans ses armes a été aux Croisades.

La licorne, symbole très répandu, surtout au XVe siècle, signifie la pureté, l'incorruptibilité. La corne de licorne servait autrefois à éprouver les boissons, à reconnaître le poison. La licorne était l'attribut de la magistrature de robe.

1. *Les tapisseries du château de Boussac*, à la suite de *Prom. aut. vill.*, 237.
2. *Id.*, 238.

Ces tapisseries ont dû être exécutées à l'occasion d'un mariage, probablement celui d'une fille de magistrat.

Quelle était cette famille ? A ce sujet il y a diverses hypothèses, car ce blason ne semble pas être unique. Il y a des probabilités pour qu'il ait appartenu à une famille lyonnaise.

« Ces tapisseries, aux armes, devise et attribut de la maison de Le Viste, qui portait de gueules à la bande d'azur chargée de trois croissants montants d'argent, représentent diverses scènes de la vie d'une dame de haut parage, au XV^e^ siècle [1]. »

« La maison de Le Viste appartenait dans le principe à la haute bourgeoisie de Lyon, mais, dès le XIV^e^ siècle, elle se rattacha par des alliances aux plus grandes familles de la Provence et du Dauphiné. « Maison bourgeoise, dit Claude Le Laboureur, en 1682, dans ses *Mazures de l'abbaye royale de l'Isle Barbe*, laquelle, après avoir passé par toutes les charges dont elle était capable et par le consulat entre autres, quitta la région pour s'adonner à la jurisprudence, par le moyen de laquelle elle s'acquit l'honneur de la noblesse, des lettres et des armes » (tome II, 657 [2]). »

La châtelaine de Nohant éprouva autant de surprise que de joie, quand elle apprit que la pauvre église de Vic renfermait des peintures du XI^e^ siècle. Elles étaient recouvertes de plusieurs couches de badigeon superposées. Vers 1849, le curé de Vic mit à jour ces merveilleuses peintures. Mais la perspicacité de George Sand était en défaut, car elle ne s'était jamais avisée que ce monument pût attirer l'attention des archéologues. Personne, d'ailleurs autour d'elle, n'avait eu cette idée.

« Cette église, bâtie sur le haut d'une colline, remonte à une époque très reculée ; son architecture, d'une grande simplicité, appartient au style roman... Une pierre brute sert d'autel. Pour entrer dans le modeste temple, il faut se baisser tant la porte est basse [3]. »

1. H. de Lavillatte, *Esquisses de Boussac*, 161. — M. de Lavillatte a pris ce renseignement dans les notes relevées par M. Edmond du Sommerard, que lui a communiquées M. Haraucourt, le conservateur actuel du musée de Cluny.

2. *Id.*, 161.

3. J. Pierre, *Correspondance de M. A. Guillard*, « Rev. du Berry », fév. 1907, 36.

Après la découverte de ces admirables fresques, M. Aulard, maire de Nohant, fit aussitôt des démarches auprès du Ministère de l'intérieur. Il espérait que « Prosper Mérimée, inspecteur des monuments, allait s'occuper avec une grande activité, de proposer au Ministère des travaux publics, les moyens de conserver ces pages historiques [1] ». L'auteur de *Carmen* n'avait pas mis sans doute tout l'empressement désiré, et se laissa devancer par George Sand, qui prit en main l'affaire et réussit pleinement. L'histoire ne dit pas si elle usa de l'intermédiaire de son ancien amant.

En 1851, elle écrivait à Mme de Bartholdi : « Nous avons en plus, pour quelques jours, un architecte du gouvernement, qui est venu pour faire réparer l'église de Vic ; car tu sauras que cette église est classée parmi les *monuments historiques*. Cela t'étonne un peu, n'est-ce pas ? Eh bien, cette grange, cette masure si nue, si laide, si insignifiante est au nombre des choses rares et précieuses. Notre nouveau curé, en grattant les murs pour les nettoyer, a découvert, sous trois couches de badigeon, dans le chœur et dans le sanctuaire, des fresques romanes du XIe siècle au moins. J'en ai porté des croquis à Paris, je les ai montrés aux gens compétents et l'église a été classée [2]. »

Un peu plus tard, la châtelaine de Nohant s'intéressait vivement aux fouilles que l'on faisait autour de l'église de Vic; on y trouvait « des tombeaux et des ossements comme si toutes les armées de César et autres Ostrogoths y avaient passé [3] ». Et avec la permission du maire et du curé, elle mettait trois ouvriers pour explorer un petit coin. Mais elle se plaint de n'avoir trouvé ni monnaie, ni bijoux. « En fouillant plus bas, au-dessous de la couche de sarcophages, on trouve de la brique romaine et des squelettes couchés avec ordre dans des cercueils de maçonnerie, la tête couverte seulement d'une pierre [4]. » Ces découvertes la passionnent et elle se propose de faire des fouilles dans son jardin

1. J. Pierre, *Correspondance de M. A. Guillard*, « Rev. du Berry », fév. 1907, 37.

2. A Mme Augustine de Bertholdi. Nohant, 17 fév. 1851, Corr., III.

3. J. Pierre, *Corr. A. Guillard*, Lettre de G. Sand à son fils, 16 févr. 1853. « Rev. du Berry », mars 1907, 73.

4. *Id.*, ibid.

où elle a « vu extraire autrefois toute une première couche de sépultures et d'ossements [1] ».

Rien ne nous apprend si elle mit son projet à exécution.

George Sand avait, comme on l'a vu, l'esprit très ouvert. Elle s'intéressait presque à toutes les branches des connaissances humaines et particulièrement aux questions qui concernent le Berry. Elle en a abordé un certain nombre et les a traitées d'une façon plus ou moins complète. Mais c'est surtout la nature et le paysan qui ont attiré sa sympathie et captivé son cœur.

On ne s'explique pas comment George Sand, qui aimait la précision, a commis une erreur grave au sujet de la prison de La Châtre. Dans *Mauprat* (318), elle l'appelle l'ancienne forteresse des Élevains de Lombaud, seigneurs de la province. Dans l'*Histoire de ma Vie*, elle parle de cette vieille tour carrée comme du « château seigneurial [2] des Lombaud ». Or, d'après M. Duguet, qui a étudié minutieusement tous les souvenirs du passé dans la ville de La Châtre, il n'en est rien.

« On a raconté bien des histoires sur notre prison, dit-il..., M^me^ Sand l'appelle « l'antique château des Lombeau ». Notre illustre compatriote a rêvé cela. La prison n'est pas antique et jamais, que je sache, un Lombeau n'y mit le pied... Tout indique une construction du XV^e^ siècle [3]. »

M^me^ Dudevant suivait certainement en cela l'opinion de quelqu'un qui l'avait mal renseignée.

A part quelques erreurs, peut-être de ce genre, on doit reconnaître, chez elle, le souci de l'exactitude et le désir d'être vraie.

1. J. Pierre, *Corr. A. Guillard*, Lettre de G. Sand à son fils, 16 fév. 1853, « Rev. du Berry », mars 1907, 73. — Maurice Sand s'intéressait beaucoup aussi à ces recherches. Vers la même époque il faisait faire des fouilles à 6 k. de Vic, aux Loges la Fouillouse, et on découvrait un atelier néolithique ; il y avait des haches, des couteaux, des lances, des polissoirs, des marteaux, des flèches, etc.

2. *H. Vie*, I, 188.

3. Duguet, *La Châtre en Bas-Berry*, XV.

CHAPITRE III

DESCRIPTIONS

Le Berry, tout le Berry n'est pas également cher à George Sand. C'est le Bas-Berry et tout spécialement la vallée de l'Indre, le Boischaut, c'est-à-dire les environs de ses propriétés, qui ont captivé son attention, et attiré son admiration.

Plus tard, vers 1827, elle visitera les bords de la Creuse. Séduite par la beauté des sites qu'ils offrent au touriste, elle fera, à partir de 1857, des séjours prolongés à Gargilesse, et décrira ce pays pittoresque dans *Promenades autour d'un village*. Son roman, *Jeanne*, écrit en 1844, sera le résultat d'une visite aux environs de Boussac, en 1843 [1]. Ce sont donc ces trois régions qui ont surtout intéressé l'auteur des romans champêtres.

La Vallée Noire occupe, au sud du département de l'Indre, un espace de quarante à cinquante lieues carrées [2]. Ses limites au Sud, un peu plus haut qu'Aigurande jusqu'à Vijon, se confondent avec celles du département ; à l'Est, après avoir suivi quelque temps ces mêmes limites, elle empiète sur le département du

1. Cf. *Corr.*, II, à Mme Marliani, 2 oct. 1843 : « J'arrive d'un petit voyage aux bords de la Creuse, à travers de fort petites montagnes, mais très pittoresques et beaucoup plus impraticables que les Alpes, vu qu'il n'y a guère ni chemins, ni auberges. Nous avons grimpé partout, tant à pied qu'à cheval ou à âne. Nous avons couché sur la paille et nous ne nous sommes jamais mieux portés que pendant ces hasards et ces fatigues. » — A Boussac, George Sand était en relations avec Pierre Leroux, qui s'y établit en 1844 ; et à Toulx-Sainte-Croix avec M. Pasquier, maire de la commune, celui qui fut l'héritier de Mme Deshoulières.

2. « La Vallée Noire, dit George Sand, a selon moi une quarantaine de lieues de superficie » (*La Vallée Noire* à la suite du *Secrét. Int.*, 285) ; et dans *Angibault*, 31, l'auteur pense qu'elle peut en avoir cinquante.

Cher, puisque George Sand lui donne, à l'est, comme point extrême, Châteaumeillant. Elle rentre ensuite dans le département de l'Indre, pour ne plus en sortir.

Ce pays est sillonné par « une vingtaine de petites rivières formant affluents aux principales, qui sont : l'Indre, la Bouzanne, la Vauvre, et l'Igneraie [1] ». Cette abondance de petits cours d'eau indique la configuration du pays ; ce sont de petites vallées, de petits encaissements réguliers, qui retiennent les alluvions de transport et ne les envoient pas au loin.

D'où vient cette dénomination de *Vallée Noire*, donnée par Mme Dudevant à la vallée de l'Indre, dans l'arrondissement de La Châtre ? A l'époque où l'auteur de *la Petite Fadette* avait commencé à appeler ainsi sa chère vallée, elle fut en butte à plusieurs objections : « Puisqu'on veut que la Vallée Noire n'existe que dans ma cervelle, je prétends, dit-elle, prouver qu'elle existe, distincte de toutes les régions environnantes et qu'elle mérite un nom propre [2]. » Elle explique que sa coloration provient de ses bois : « Toutes les hauteurs sont boisées, c'est ce qui donne à nos lointains cette belle couleur bleue, qui devient violette et quasi noire dans les jours orageux [3]. »

Quand le voyageur « embrasse, des hauteurs de Corlay ou de celles de Vilchère, l'immensité de cet abîme de sombre verdure, relevé à l'horizon par les montagnes bleues de la Marche et du Bourbonnais, il croit entrer dans le paradis terrestre [4] ».

Et George Sand, toujours ravie de retrouver son cher Berry, disait, au retour d'un voyage en Normandie : « Force nous a été

1. *La Vallée Noire*, *Secrét. Int.*, 285.

2. *Id.*, 283-284. — *La Vallée Noire* a paru pour la première fois dans l'*Éclaireur de l'Indre*, 28 nov. et 5 déc. 1846. Mais déjà, en 1836, nous constatons que George Sand donnait ce nom à la vallée de l'Indre, dans l'arrondissement de La Châtre. Cf. *Corr.*, II, à Franz Liszt, 18 août 1836 : « Je suis maintenant... dans la chère Vallée Noire. »

3. *Id.*, 284.

4. *Le cercle Hippique de Mézières-en-Brenne*, à la suite d'*Isidora*, 271. — La Vallée Noire n'est pas le seul pays qui ait, en Bas-Berry, cette coloration merveilleuse. Orsennes, par exemple, situé en dehors de la Vallée Noire, au sud-ouest, est aussi « un paradis terrestre ». Le sol y est mouvementé, la verdure des prairies admirable, les bois plantureux, au feuillage dru et sombre. Des chênes noueux et touffus décorent ce riche paysage, et lui donnent à certains endroits un aspect sauvage, qui évoque le temps où ces contrées étaient habitées par les Celtes ou leurs frères, les Gaulois.

de reconnaître que la grande coupe de la vallée noire, vue de Corlay, enfonçait tous les paysages vus en route [1]. »

L'auteur de *la Petite Fadette* va nous fixer sur les limites qu'elle donne à sa vallée :

« Faites courir une ligne circulaire, partant, si vous voulez de Cluis-Dessus, qui est le point de mire de tous les horizons de la Vallée Noire, et faites-la passer par toutes les hauteurs qui enferment et protègent notre bocage... C'est, d'un côté, le bois Fonteny ; de l'autre, le bois Mavoye, le bois Gros, le bois Saint-Georges. Dirigez votre ligne d'enceinte vers les plateaux d'Aigurande, de Sazeray, Vijon, les sources de l'Indre, les bois de Vicher, la forêt de Maritet, Châteaumeillant, le bois de Boulaise, Thevet, Verneuil, Vilchère, Corlay. De là, vous dirigez votre vol d'oiseau vers les bois du Magnié, où la vallée s'abaisse et se perd avec le cours de l'Indre, dans les brandes d'Ardentes. Si vous voulez la retrouver, il faut vous éloigner de ces tristes steppes et remonter vers le Lys-Saint-Georges, d'où vous la verrez se perdre, à votre droite, avec le cours de la Bouzanne, dans la direction de Jeu-les-Bois et des brandes d'Arthon. A votre gauche, elle se creuse majestueusement, pour se relever vers Neuvy-Saint-Sépulcre et vous ramener au clocher de Cluis, votre point de départ, que, dans toute cette tournée, vous n'avez guère perdu de vue [2]. »

C'est d'après les indications de George Sand, que nous avons donné les limites de la Vallée Noire, dans la carte ci-jointe.

GÉOLOGIE

Cette dénomination de *Vallée Noire*, qui soulevait des protestations du vivant de l'auteur, n'est pas admise encore aujourd'hui par tous les Berrichons. Un certain nombre d'entre eux font remarquer que, d'après la nature du sol, on n'est pas autorisé à donner un nom spécial à la portion de territoire que l'auteur de *la Mare au Diable* a désignée sous ce nom de *Vallée Noire*.

Jetons les yeux sur la carte géologique.

1. *Corr.*, VI, à Ed. Plauchut, 26 août 1872.
2. *La Vallée Noire*, *Secrét. Int.*, 284.

Le nord de la Vallée Noire est formé par une bande de *lias* [1] qui traverse le Bas-Berry ; infralias I^1, lias inférieur I^2, lias moyen I^3, lias supérieur I^4. Nohant est situé dans ce terrain, ainsi que La Châtre, Saint-Chartier, Lourouer, Sarzay, Montipouret, Thevet, les environs de Neuvy-Saint-Sépulcre. Il occupe une portion importante de la région.

A l'ouest de La Châtre, le lias se prolonge dans la direction de Cluis, quoique cette petite ville soit située déjà dans un autre terrain.

Au sud de La Châtre, en se dirigeant à l'Est, vers Chateaumeillant, on traverse une bande assez large *de grès argileux bariolés*, $t^{m\text{-}IV}$ ou t^2.

Ces argiles sableuses s'étendent sur la bordure du terrain primitif. Ce terrain est celui de La Rochaille, au sud-est de La Châtre, du Magny, de Briantes, La Motte-Feuilly, Champillet, Urciers, Néret, Châteaumeillant.

Au centre de la Vallée Noire, se trouve du *gneiss* ζ^1 (Fougerolles, forêt de Villefort, Mouhet, Champalet).

Les *micaschistes*, ζ^2, occupent tout le sud de cette vallée, c'est-à-dire un tiers environ du territoire que lui a assigné George Sand. La *granulite*, γ^1, terrain éruptif, s'y présente en massifs et en filons.

Tels sont, dans leurs grandes lignes, les divers terrains dont se compose la Vallée Noire. Ils sont donc différents. La « bande de lias forme une sorte d'îlot très peuplé, dit M. Lasne, au milieu de contrées relativement désertes ; et l'on peut remarquer sans peine, en examinant la carte d'état-major, que les villages, les hameaux et les domaines y sont incomparablement plus rapprochés que partout alentour [3] ».

La fertilité du sol caractérise tout particulièrement cette petite région.

1. Cf. Lasne, *Contribution à l'étude géologique du département de l'Indre*, 1. — Cf. aussi Hector de Corlay, *Verneuil, les grandes céramiques de l'Indre*. On trouve dans cet intéressant ouvrage une étude géologique très approfondie, relative à Verneuil et à ses environs.

2. Dans la notation des signes de la carte ci-jointe, $m^{\text{-}IV}$ a été plusieurs fois oublié après le t ; ce qui amène une confusion avec le même t indiquant les marnes irisées.

3. Lasne, *Contrib. à l'étude géol. du dép. de l'Indre*, 29.

« L'ensemble formé par le sommet du Sinémurien et la base du Liasien, dit encore le même géologue, est donc constitué d'une série de roches calcaires dures qui ont résisté à l'érosion en bien des points où les étages supérieurs, que nous verrons être en grande partie composés d'argiles et de marnes tendres, ont été enlevés. C'est ce qui explique comment il se fait que, malgré son peu de puissance, cet étage (il ne dépasse pas 10 mètres) affleure sur de vastes surfaces [1] ».

C'est ce terrain qui est propre à la culture du froment. « Quand on demande aux gens du pays comment s'appelle cette pierre, ils répondent : « C'est du Fromental. » Cela signifie que cette roche donne par sa désagrégation d'excellents terrains argilo-calcaires qui n'ont qu'un défaut, c'est de n'être pas assez perméables : ils contiennent du phosphate en abondance, et équivalent pour la fertilité aux meilleures terres de France. Cela ressort d'une façon d'autant plus remarquable qu'au Nord et au Sud, cette étroite bande, qui n'a pas plus de 6 kilomètres de largeur moyenne, est bordée par de vastes étendues de terrains presque stériles : au Sud, par les produits de la désagrégation des schistes primitifs et des psammites du Trias ; au Nord, par les terrains sidérolithiques (silicates d'alumine et de fer) et les sables miocènes [2]. »

Les terrains formés de sables miocènes « sont encore en partie incultes, et couverts de *brandes* (nom local de la *lande*) ou portent quelques maigres bois. Les parties défrichées ne peuvent produire que du seigle, et ont besoin pour être améliorées, de recevoir de copieux amendements calcaires et phosphatés [3] ».

Ces terrains se rencontrent dans la direction d'Ardentes et aux environs de Châteauroux.

Bien que la terre arable soit, en général, cultivée avec soin en Bas-Berry, l'aspect du pays et celui de la végétation varient avec ces terrains.

Aux champs plantureux du fromental, aux arbres majestueux du Boischaut — ces deux dénominations représentent la partie

1. Lasne, *Contrib. à l'étude géol. du dép. de l'Indre*, 28.
2. *Id.*, ibid.
3. *Id.*, 29. — Il est inutile de dire ici que les soins donnés à la culture ont, ces dernières années, notablement amélioré cette région.

t

Marnes irisées

J

Calcaire oolithique

m

Argilithes

a^1

Alluvions anciennes

P

Limon des plateaux.

$t^{m.tr}$

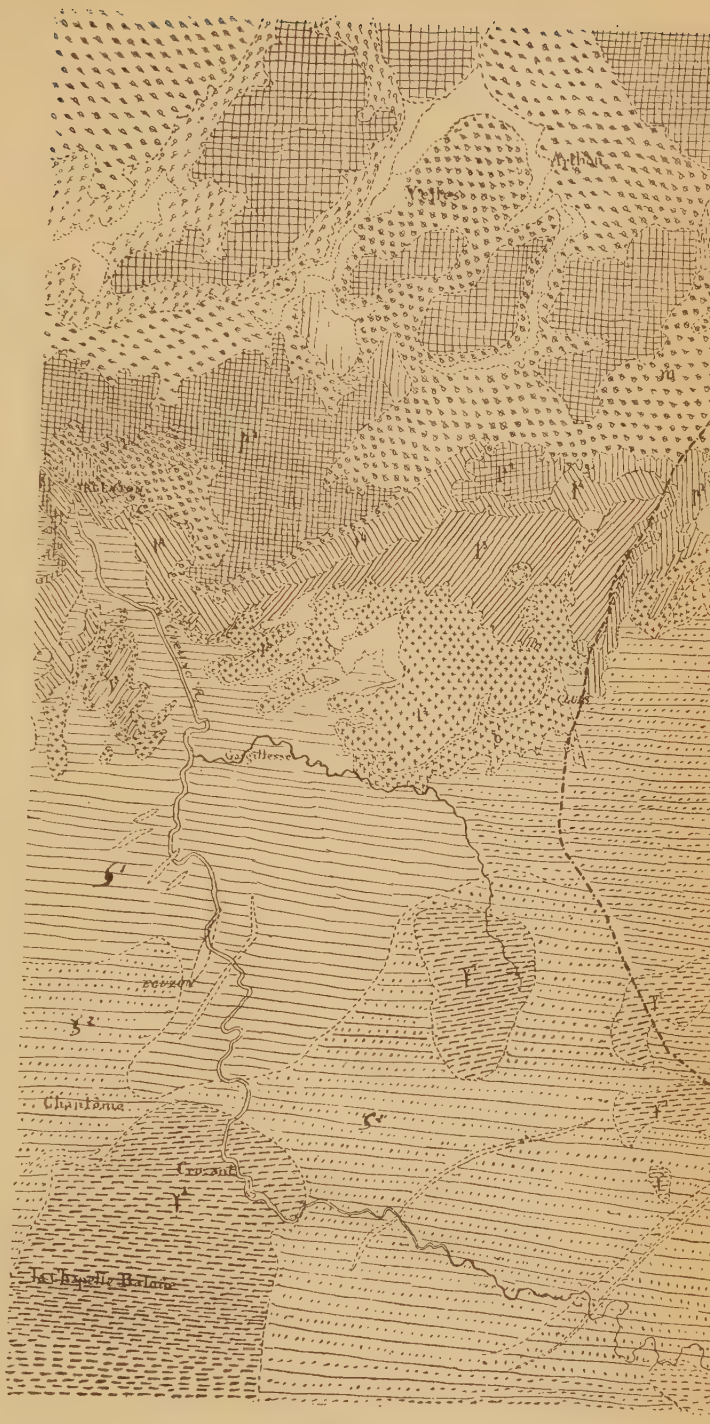
très argileux

ζ^2

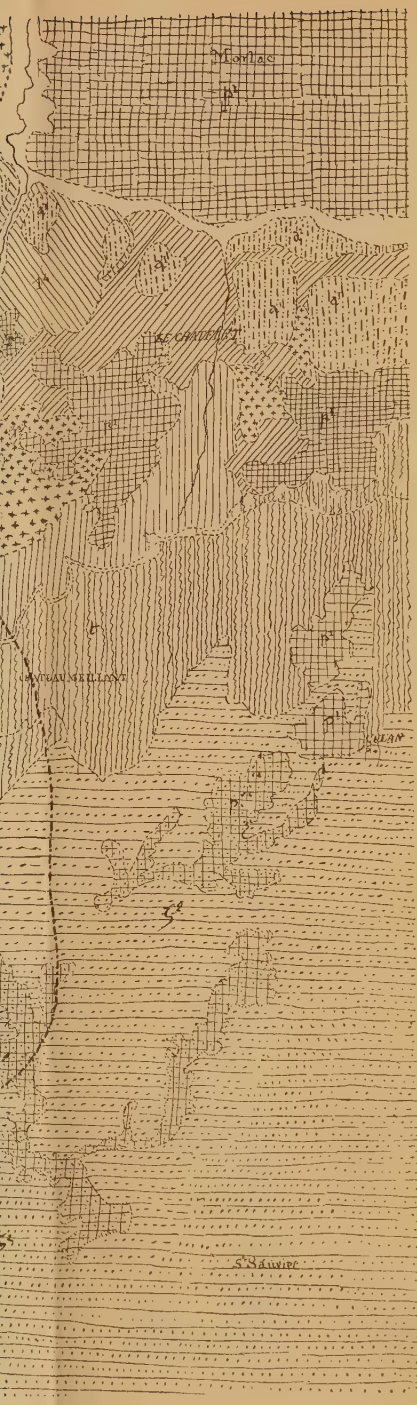
Micaschistes

ζ^1

Gneiss



Carte g



l^2

Lias inferieur

γ^1

Granulite

l^1

Infra lias

p^1

Argile et sable des plateaux

l^3

Lias moyen

l^4

Lias supérieur

e^{3b}

Calcaire sidérolithique

fertile du Nord de la vallée — succèdent les terrains plus arides du Sud.

A Sainte-Sevère, village situé dans un pays des plus pittoresques, qui domine les campagnes environnantes, les arbres ne sont pas beaux; les fougères y pullulent.

Un peu plus au sud, La Varenne, terre sablonneuse, pays maigre et très pauvre, nourrit à peine ses habitants [1]. Les environs d'Aigurande sont loin d'avoir la fertilité du fromental. Tandis que dans le Boischaut toutes les terres sont cultivées avec un soin jaloux, dans le sud de la Vallée Noire, on voit de nombreuses friches ; c'est souvent un pays de broussailles, de petits bois, très propre à la chasse.

« George Sand, lorsqu'elle a voulu limiter la Vallée Noire, dit M. Vacher, y a compris une partie de la bordure Nord du Massif central, la partie drainée par la haute Indre, et qui ressemble en réalité à la haute vallée de la Creuse. Il est illégitime, même d'après le simple critère du paysage, de réunir sous la même dénomination la région bocagère qui correspond aux affleurements liasiques, largement déblayés par les eaux courantes, et le rebord du Massif Central ; cela ressort de la description même de George Sand ; on y lit d'une part : « Cette contrée (la Vallée Noire) est *une prairie* coupée à l'infini par des buissons splendides et des bordures d'arbres ramassés, semée de bestiaux superbes et arrosée de ruisseaux qu'on voit çà et là courir sous l'épaisse végétation qui les ombrage »... et de l'autre :

« Vers Eguzon.., le pays change tellement d'aspect que c'est bien réellement un autre pays, une autre nature... : plus vous avancez vers Le Pin et le cours de la Creuse et la Gargilesse, plus vous entrez dans la Suisse du Berry : *La Vallée Noire en est le bocage* [2]. »

En donnant le nom de *Vallée Noire* à la portion de territoire indiquée par elle, George Sand est donc en contradiction avec elle-même. La similitude qui existe entre les bords de la Creuse et les paysages de la haute vallée de l'Indre, aurait dû avertir l'auteur qu'il était difficile de désigner sous un nom unique le Boischaut, et les terrains maigres du sud de la vallée.

1. Cf. *Claudie*, 224. — Dans *Mauprat*, G. Sand a plusieurs fois rappelé la pauvreté des habitants de la Varenne.
2. Vacher, *Le Berry*, 473.

Mais si George Sand a fait entrer dans les limites de la Vallée Noire des térrains qui ne sont pas de même nature ; d'autre part les terrains qui la constituent se retrouvent en dehors de cette vallée. Les limites de la Vallée Noire coupent, en effet, au nord, la bande de lias qui, au delà, se prolonge au nord-est et au nord-ouest. Les grès argileux dépassent de beaucoup Châteaumeillant à l'est. Les micaschistes continuent à s'étendre au sud, à l'est et à l'ouest de la Vallée Noire. Pour tous ces motifs, les limites que George Sand a assignés à sa vallée paraissent tout à fait arbitraires ; sa définition n'est pas scientifique.

Cependant, si la nature du sol n'autorise pas ce nom de *Vallée Noire*, donné à la vallée supérieure de l'Indre, la configuration du pays semble donner raison à George Sand. Des hauteurs l'environnent ; l'œil les embrasse d'un des points de vue élevé, de Corlay ou de Verneuil, par exemple. La végétation luxuriante, qui s'étend immédiatement sous ces collines, revêt des tons foncés. Ce feuillage touffu qui se multiplie à l'infini, grâce aux haies qui entourent chaque pré, chaque champ, chaque petite propriété, jette une note sombre dans cette vallée.

De ces collines situées au nord, la vue n'atteint pas les terrains plus maigres du sud. Le feuillage moins touffu de leurs arbres, d'un vert aussi moins sombre, se masse, grâce à la perspective, et ne jette pas de note discordante dans l'ensemble de ce pays boisé. Les horizons sont bleutés. L'aspect est tout différent quand on regarde la vallée de l'Indre, du haut des petites collines qui font face à celles de Corlay et de Verneuil, de Sainte-Sevère par exemple ; l'horizon est beaucoup moins étendu, il n'y a plus cette harmonie de verdure qui frappe les regards par sa couleur foncée ; on aperçoit des landes, des broussailles, des rochers, c'est intéressant à un autre point de vue.

George Sand a donc englobé une partie du Boischaut de l'Indre [1] avec des terrains maigres, dans la région à laquelle elle a donné le nom de Vallée Noire. C'est la partie la plus fertile de la région ; elle occupe environ les deux tiers de l'arrondissement

1. Ce terme de Boischaut, d'après M. Vacher, doit s'étendre « aux trois tronçons de vallées monoclinales parcourues par l'Indre-Igneray, par l'Arnon et par la Marmande-Cher ». Le langage populaire « n'a appliqué ce terme qu'au premier tronçon » (*Le Berry*, 474).

de La Châtre. Elle est tout entière contenue dans les terrains liasiques.

Le Boischaut est un pays de bocage, de champs fertiles, de prairies magnifiques et d'excellents pâturages. Il a intéressé tout particulièrement George Sand.

« Elle a analysé avec une exactitude délicate le thème du paysage du Boischaut, dit M. Vacher, et elle a bien marqué, du côté du Nord-Ouest, la région où ce paysage passait au paysage de la Brenne [1]. »

L'auteur, dans son étude sur *le Cercle hippique de Mézières-en-Brenne*, a aussi décrit cette région marécageuse, où dominent les argiles sidérolitiques.

Elle représente la Brenne comme un « plateau uni, triste, malsain et pauvre », couvert d'étangs et de bruyères, portant une végétation folle d'herbes inutiles. Pour le « peintre et le romancier, cette... terre... ne manque pas de caractère. Il y a même une certaine poésie de désolation dans ces plaines de roseaux desséchés par la canicule... Si l'on peut trouver un tertre, un donjon, le château du Bouchet, par exemple, et que la vue parvienne à planer sur une grande étendue de terrain, cela est aussi beau, dans son genre, que nos tableaux chéris de l'Indre, de la Creuze, ou de la Bouzanne [2]. »

La Champagne berrichonne, qui forme en grande partie l'arrondissement d'Issoudun, est un pays plat. Son aspect n'a pas attiré l'attention de George Sand. Il est à remarquer qu'elle n'a placé aucun de ses romans dans cette région et n'a pas cherché à la décrire.

Pénétrons maintenant dans la Vallée Noire, car c'est là que se déroulent presque toutes les scènes champêtres dont nous aurons à parler. Là, en effet, ont vécu le meunier d'Angibault, la petite Marie, Germain, *le fin laboureur*, Madeleine Blanchet, le pauvre Champi, la petite Fadette et son ami Landry, Joset *l'ébervigé*, Brulette et Tiennet. Dans ces récits, il est sans cesse question de Nohant, Saint-Chartier, Belair, Corlay, Mers, Montipouret, Angibault, Sarzay, etc...

1. Vacher, *Le Berry*, 472.
2. *Le cercle hippique de Mézières-en-Brenne*, à la suite d'*Isidora*, 272.

Deux questions se posent à ce sujet. Nous nous demandons quelles pouvaient être les connaissances topographiques de George Sand et son talent descriptif.

D'une part, nous aurons donc à examiner l'exactitude avec laquelle l'auteur du Champi a mentionné les lieux où se meuvent ses personnages, d'autre part, avec quel art elle les a fait revivre à nos yeux.

TOPOGRAPHIE

George Sand avait parcouru en tous sens la Vallée Noire. Avec ses enfants et ses amis, elle allait sans cesse à la découverte des sites pittoresques. Que de lieux, inconnus jusqu'à elle, sont devenus célèbres : la mare au Diable, le moulin d'Angibault, la forêt de Saint-Chartier, les étangs Brisses, et tant d'autres sur lesquels nous aurons l'occasion de revenir.

La châtelaine de Nohant avait la connaissance topographique des lieux qui l'entouraient.

Il suffira, pour le montrer, d'examiner quelques-uns de ses romans, dont l'action se passe dans sa région. *Les beaux messieurs de Bois-Doré* sont tout particulièrement intéressants à ce sujet. Cette œuvre, de pure imagination, dont l'action est mêlée à des faits historiques, se déroule presque entièrement aux environs de Nohant.

Le lecteur voudra bien suivre sur la carte les déplacements successifs des personnages. Il se rendra mieux compte des connaissances topographiques de l'auteur.

C'est au château d'*Ars*, à un kilomètre et demi de La Châtre, à trois kilomètres et demi de Nohant, qu'Alvimar vient demander l'hospitalité à son ami Guillaume d'Ars. Ce gentilhomme était prêt à partir pour Bourges. Il était huit heures du matin, et il comptait faire à cheval, dans sa journée, les dix-huit lieues [1] qui le séparaient de la capitale de sa province. Avant son départ, il se rend à *Briantes* pour confier son ami aux bons soins de son voisin, le vieux marquis de Bois-Doré :

« Ils sortirent du château par la Garenne, gagnèrent, par le travers, le grand chemin de Bourges, qu'ils laissèrent tout aussi-

1. Cf. *B.-D.*, I, 8.

tôt sur leur gauche, passèrent encore par les sentiers pour rejoindre le grand chemin de Château-Meillant, en laissant sur leur droite la ville baroniale de La Châtre, et enfin quittèrent ce dernier chemin pour descendre, à travers les champs, au château et village de Briantes [1]. »

Ce trajet, parfaitement indiqué, devait demander une heure environ. En effet, en prenant les chemins de traverse, ils avaient à faire six à sept kilomètres. « Le bon monsieur Sylvain » était absent, il passait la journée à *La Motte-Seuilly*, chez son voisin, M. de Beuvres. « La Motte-Seuilly n'est pas à une lieue d'ici [2] », dit Guillaume. Et il se disposa à y conduire son ami.

Là, s'est glissée une légère erreur dans cette approximation : les deux châteaux sont distants l'un de l'autre de cinq kilomètres, au moins, par les chemins de traverse.

Ils arrivèrent au château de la Motte-Seuilly « situé plus bas que la plaine du *Chaumois* [3] ».

Au retour, la carroche les emporta, passant à grand bruit sur la herse de la Motte-Seuilly, « vacarme qui fut entendu jusqu'au hameau de *Champillé*, à un bon quart de lieue de distance [4] ». Il y a, à la vérité, un peu plus que cela entre le château et le petit village.

Guillaume est de retour ; il accourt à Briantes pour prendre son ami et le ramener à Ars : « Guillaume et d'Alvimar... se dirigeaient assez lentement vers le château d'Ars, par le chemin d'en bas, c'est-à-dire par celui qui laisse les plateaux du Chaumois sur la droite et qui passe assez près de La Châtre [5]. »

Le marquis, suivi de ses hommes d'armes, les rejoint bientôt en un endroit que l'on appelle *La Rochaille*, « assez voisin des habitations aujourd'hui, mais, en ce temps-là, très aride et complètement désert [6] ».

Antonio d'Alvimar vient d'être tué en duel par le marquis. A qui confier le soin d'enterrer son cadavre? Adamas propose de rebrousser chemin : « Nous trouverons à cent pas d'ici, le long du pré *Chambon*, la maison de la jardinière..., Marie la Caille-

1. *B.-D.*, I, 10.
2. *Id.*, I, 16.
3. *Id.*, I, 17.
4. *Id.*, I, 59.
5. *Id.*, I, 245.
6. *Id.*, I, 248.

bottée [1]. » Cette vieille femme était, en effet, très connue au temps de George Sand, et habitait à l'endroit indiqué par elle.

Quand le marquis se voit contraint de cacher Maître Jovelin, il cherche dans les environs un lieu sûr. Il se rend chez M. Robin de Coulogne, au *Coudray*, « jolie capitainerie sur les hauteurs de Verneuil, à une lieue environ du château d'Ars [2] ». Ici, on peut signaler encore une légère inexactitude relative à la distance, car il n'y a pas moins de six kilomètres d'Ars au Coudray.

Le marquis demande à son voisin la permission de cacher son ami dans une de ses propriétés.

« Vous possédez ici près un vieux manoir inhabité qui m'a paru encore fort logeable... L'endroit est assez voisin de chez moi pour qu'en une heure de marche, un homme pressé s'y puisse réfugier [3]. »

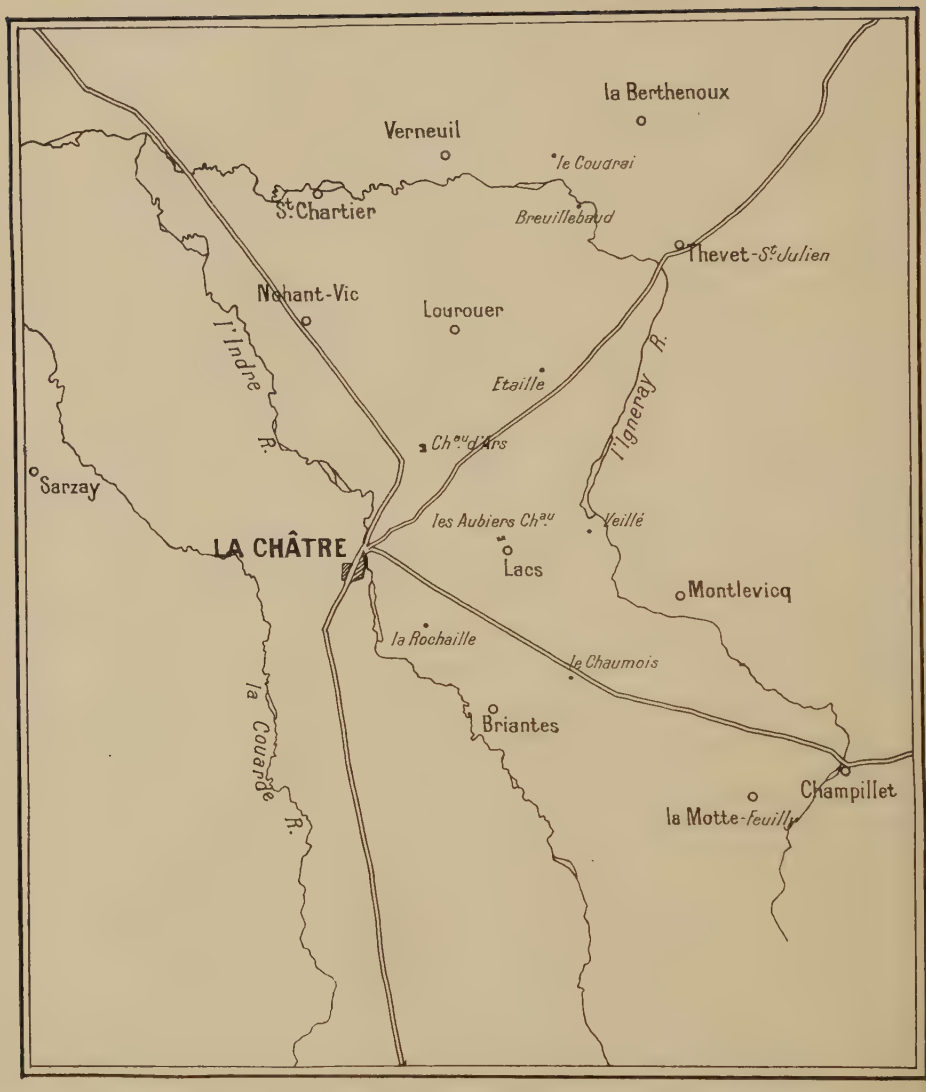
C'est de *Brilbault*, situé à deux ou trois kilomètres au plus du Coudray, dont il était question. Mais de Briantes à Brilbault, la distance est au moins de neuf ou dix kilomètres. Or, un homme, même pressé, ne pouvait guère parcourir *à pied* ce chemin en une heure. C'est donc encore là une légère erreur; elle est due sans doute à une distraction, puisque l'auteur, dans ce même roman (II, 118), met Étalié proche de Brilbault, à deux lieues de Briantes, ce qui est assez exact.

Brilbault, comme Briantes, comme La Motte-Seuilly, Saint-Chartier, la Motte-de-Presles... « était planté au milieu des méandres d'une rivière capable d'alimenter de ses eaux courantes le double fossé circulaire de l'enceinte [4] ».

Quand M. Robin se décide à « examiner et bouleverser cette masure de fond en comble... pour voir... quelles gens elle abrite [5] », lui-même avec ses gens, Bois-Doré et Guillaume d'Ars avec les leurs, devaient former un cercle autour de Brilbault et le rétrécir pour cerner plus sûrement les habitants suspects de cette ruine.

Bois-Doré irait s'embusquer du côté de *Thevet*, Jovelin, du

1. Cf. *B.-D.*, I, 270. — Le pré Chambon, situé au bord de l'Indre, près de la porte de La Châtre, appelée « les Scabignats », avait été donné à la ville en 1400, par une dame Chambon.
2. *B.-D.*, II, 32. — Le Coudray appartint plus tard à la famille Duvernet.
3. *Id.*, II, 33.
4. *Id.*, II, 41.
5. *Id.*, II, 66.



Carte servant à l'intelligence du roman *Les Beaux Messieurs de Bois-Doré.*

La route de La Châtre à Bourges passe par Thevet ; celle de La Châtre à Châteaumeillant, pa
Champillet ; celle de La Châtre à Châteauroux, par Nohant-Vic ; la quatrième descend à Guéret.

côté de *Lourouer*, M. Robin se tiendrait au *Coudray*, Guillaume prendrait bon nombre de ses serviteurs et feindrait de partir pour Bourges. « Il se séparerait de ses gens à la *Berthenoux*, et ceux-ci se disséminеraient le long de l'*Igneraie*. M. Robin irait seul chez son métayer (de Brilbault), tandis que son monde franchirait, par vingt pistes différentes, la petite distance entre le Coudray et Brilbault, en ayant soin de garder toute la ligne de Saint-Chartier [1]. »

On admire avec quelle précision ce plan est indiqué.

Nous voyons le vieux marquis aller à *Montlevic* pour rendre visite à son ami M. d'Orsanne ; de là se rendre seul à *Étalié*, à *Thevet*, pendant que Mario revient seul à Briantes. Mais comme on se battait déjà rude à l'huis et à l'huisset du château, l'enfant ne songe qu'à rejoindre son oncle. Il se dirige donc vers le plateau du *Chaumois*, puis, par les chemins de traverse, arrive « en vue du grand arbre dont se couronne encore aujourd'hui le tertre d'*Étalié* [2] ». Il entre à l'auberge du *Geault Rouge* (*coq rouge*). Il est impossible de retrouver les traces de cette auberge ; les vieillards n'en ont gardé aucun souvenir. Bois-Doré et Mario regagnent tous deux *Briantes* par le bourg de *Lacs*, à travers les chemins creux [3], « en passant le long de la taille de *Veille* qui, à cette époque, s'étendait jusqu'à la métairie d'*Aubier* [4] ».

Dorénavant, les allées et venues des personnages de ce roman n'ont plus rien de nouveau à nous apprendre sur les lieux qui avoisinent La Châtre et Nohant.

George Sand, dans tous les détails topographiques qu'elle nous a donnés n'a commis que de légères erreurs. La situation des lieux, les distances, les raccourcis, tout lui est familier ; elle a tout indiqué avec une exactitude étonnante.

En ce qui concerne *la Mare au Diable*, la topographie a été aussi absolument respectée. Germain, *le fin laboureur*, et la petite Marie habitent *Belair*, à deux kilomètres de Saint-Chartier. L'un se propose d'aller à *Fourche*, situé à douze kilomètres, pour voir

1. *B.-D.*, II, 69.
2. *Id.*, II, 102.
3. Cf. *Id.*, II, 158.
4. *Id.*, 159. — Cette ferme fait partie aujourd'hui du bourg de Lacs.

la belle Catherine; l'autre doit se rendre, tout près de là, à la ferme des *Ormeaux*, pour se *louer*. Je n'ai pu retrouver les traces de cette ferme; c'est le seul point obscur. Le lecteur peut suivre nos voyageurs sur la carte de la Vallée Noire. Germain et Marie partent de Belair montés sur la Grise ; en passant ils prennent un léger repas chez Marie Rébec, *au Point du Jour*. Cette auberge existe encore; elle est située au pied de *Corlay*.

Ils se remettent en route, traversent la grande *brande*... « Le soleil était couché quand ils quittèrent la route pour gagner les bois [1]. » Germain, trompé par l'obscurité, hésita : au lieu de prendre l'avenue de *Chanteloube*, il préféra, pour aller plus vite, descendre par *Presles* [2]. C'est là que la nuit surprit nos voyageurs. Germain se trompa de direction dans les bois. Il tourna le dos à *Fourche*. En revenant sur ses pas dans la direction du nord, après avoir erré à l'aventure, il se trouva près de *la Mare au Diable*. Cette mare ensorcelée les retint jusqu'au jour dans le bois. Ils ne purent le quitter qu'au matin et arrivèrent enfin au terme de leur voyage.

Pendant de nombreuses années, on avait perdu les traces de la mare au Diable. Mme Palazzi, petite-fille de George Sand, ne savait plus où elle était exactement située; elle finissait même par douter de son existence. Ces années dernières, elle a retrouvé son emplacement, qui correspond parfaitement au lieu que lui a assigné l'auteur, dans son roman. On la trouve cependant avec assez de peine.

En partant de Nohant, lorsqu'on est arrivé presque sur les hauteurs de Corlay, on doit s'engager à droite dans les bois de Chanteloube. Une multitude d'allées délicieuses, en sous-bois, partent d'un rond-point; il faut prendre la bonne, et on finit par trouver une petite mare desséchée en été, mais qui doit contenir de l'eau à la saison des pluies. Sa forme est elliptique; elle a environ 40 mètres de longueur et de 20 à 30 de largeur; sa profondeur peut être de 1 mètre à 1 m. 50. Cette mare est traversée par une allée surélevée. Elle est située au milieu d'un ravissant bois de chênes de cinquante à soixante ans. Le feuillage léger laisse passer la lumière.

1. *Mare D.*, 62.
2. Cf. *Id.*, ibid. — Cf. l'intéressante notice de M. Touratier sur *le Tumulus ou Motte de Presle*.

Partout du lierre et des plantes grimpantes. Rien d'effrayant, rien de sinistre dans ce lieu solitaire. Mais que là, une nuit brumeuse surprenne et enveloppe le voyageur, tout devient confus, et au milieu de ce bois il est bien difficile de retrouver son chemin.

D'ailleurs, au temps où George Sand écrivait son roman, de vieux chênes séculaires peuplaient ces lieux d'obscurités et de mystères. Il est donc impossible aujourd'hui de revivre les émotions de Germain et de la petite Marie. L'aspect de la mare n'est plus le même [1].

Sur le mauvais génie, le diable, qui se plaît à égarer les voyageurs, je n'ai pu recueillir aucune confidence spéciale, mais il est certain que la forêt de Chanteloube avait une très mauvaise réputation et que personne n'aurait osé s'y aventurer de nuit. C'est de tradition dans le pays.

Mme Adam visitait en 1869 ce lieu charmant, et résumait ainsi ses impressions :

« Nous allons à la mare au Diable et au tumulus de Presles. Imagine-t-on ma joie de voir la mare au Diable avec George Sand! En face de ce tout petit et si doux paysage, de cette mare qui est un miroir d'un blanc laiteux où le ciel se reflète, qui n'a pas de rives et s'arrête en glissant son eau sur l'herbe, je répète au grand George des passages tout entiers de *la Mare au Diable* [2]. »

Le moulin de *Cormouer*, où le pauvre Champi trouva une protectrice, « n'existe pas nominativement : mais, en remontant un des petits ruisseaux affluents de l'Indre, dit M. Duvernet, vous reconnaîtrez facilement, d'après la description de l'auteur, le moulin où demeurait Madeleine Blanchet [3] ».

M. Mornet [4], un Berrichon, lui aussi en quête de ce moulin, que George Sand avait si bien décrit, le place au bas de la côte du *Plessis*, aux environs de *Ripoton* et de *Barbotte*. Ces deux

1. Cf. Touratier, *La Mare au Diable*, petite plaquette.
2. Mme Adam, *Mes sentiments et nos idées avant 1870*, 287.
3. Ch. Duvernet, *Une promenade dans la Vallée Noire, Compte rendu des travaux de la Soc. du B.*, 1863-1864, 555.
4. M. Mornet, substitut du procureur de la République à Paris, m'avait conseillé de m'adresser à un vieux paysan de Barbotte, M. Lœillet, qui m'a donné des renseignements précieux.

hameaux, excessivement pittoresques, sont situés au bord de l'Indre, et ne sont séparés de Vic que par la côte du Plessis.

Barbotte en particulier est dans une situation ravissante. Ses trois ou quatre maisons, adossées à la colline, se trouvent presque sur les rives de la petite rivière, qui fait là de sinueux détours ; l'endroit est poétique et sauvage.

Si nous admettons que le moulin du Cormouer se trouve au bas de la côte du Plessis, tous les autres lieux sont exactement indiqués.

La Zabelle était de *Mers* [1], qui n'est éloigné de Barbotte que de quelques kilomètres. Celle-ci, ayant résolu d'envoyer l'enfant à l'hospice, le conduit par les prairies jusqu'à *Corlay* [2], où passe la diligence de La Châtre à Châteauroux. C'était, en effet, à deux ou trois kilomètres de là.

Dans ses moments perdus, Madeleine filait pour la dame de *Presles* [3]. Nous avons déjà vu le nom de ce petit village, situé aux environs de Mers.

La méchante Sévère, maîtresse de Blanchet, habitait aux *Dollins* [4] (*Dolin*, sur la carte d'état-major). Ce domaine est tout à fait dans le voisinage de Ripoton et de Barbotte.

Le Champi étant allé, avec son maître Blanchet, conduire des bêtes à la foire de *Saint-Denis-de-Jouet* [5], en revenant avec la Sévère, passe près de l'étang de *Rochefolle* [6], et c'est bien là son chemin. Le pauvre enfant, obligé de quitter Madeleine, *se loue* chez un meunier du pays d'*Aigurande*, « du côté de *Villechiron*, dans un beau moulin qui s'appelle *Haut-Champault*, ou *Bas-Champault*, ou *Fréchampault*, car dans ce pays-là, comme dans le nôtre, Champault est un nom très répandu [7] ».

Enfin François, en apprenant les malheurs de sa bienfaitrice, quitte son nouveau maître et reprend le chemin du moulin du Cormouer ; il traverse du sud-ouest au nord-est la Vallée Noire.

1. Cf. *Champi*, 30.
2. Cf. *Id.*, 46.
3. Cf. *Id.*, 51.
4. Cf. *Id.*, 97.
5. Cf. *Id.*, 90.
6. Cf. *Id.*, 91.
7. *Id.*, 127. — Sur la carte d'état-major, près de Villechiron, on ne trouve que Champeau-Bas et Haut-Champeau.

« Il alla si vite qu'il ne sentit pas la froidure et ne songea ni à boire, ni à manger, ni à souffler tant qu'il n'eut pas laissé la grand'route et attrapé, par le devers du chemin de Presles, la croix du Plessys [1]. » Il ne peut être question ici de Presles, situé près de Mers, ni d'une croix qui se trouverait près de la côte du Plessis, qui sépare Ripoton de Vic. Sans doute, dans ses pérégrinations, George Sand avait-elle remarqué ces lieux divers que je n'ai pu identifier sur la carte. Ils devaient se trouver, d'après elle, non loin de l'endroit où le Champi quittait la grande route, c'est-à-dire au sud de Sarsay.

« Quand il fut là, continue-t-elle, il se mit à genoux et embrassa le bois de la croix avec l'amitié d'un bon chrétien... Après quoi il se mit à dévaler le grand carroir qui est en forme de chemin, sauf qu'il est large comme un champ, et qui est bien le plus beau communal du monde, en belle vue, en grand air et en plein ciel... François... arriva sans culbute à la passerelle. Il laissa Montipouret sur sa gauche, non sans dire un beau bonjour au gros vieux clocher qui est l'ami à tout le monde, car c'est toujours lui qui se montre le premier à ceux qui reviennent au pays [2]. » Cette passerelle devait se trouver sur la Vauvre, et pour gagner Ripoton ou Barbotte, il devait en effet laisser à gauche Montipouret.

Il arriva au moulin du Cormouer vers midi. En huit ou neuf heures, il avait fait 35 à 40 kilomètres, ce qui est assez vraisemblable.

Sauf la localité de Presles et la croix du Plessys que je ne puis mettre à leur place, tout est conforme à la situation des lieux.

On pourrait faire, pour les *Maîtres sonneurs*, la même étude que pour les romans précédents, et on verrait que tous les lieux sont, en général, parfaitement indiqués. L'action se passe aux environs de Nohant, à Saint-Chartier, dans la forêt mystérieuse de ce nom, où se trouve *le grand chêne*, au château du Chassin, etc. Mais il faudrait aussi sortir de la Vallée Noire, nous promener dans le Bourbonnais, à Saint-Palais, Sidiailles, Mesples, Huriel, le bois de l'Alleu, la forêt du Tronçay, de l'Espinasse, etc. Ces lieux nous écarteraient de notre sujet.

1. *Champi*, 151.
2. *Id.*, ibid.

Quant au roman de *la Petite Fadette*, au premier coup d'œil et en examinant la carte, on est tenté de dire avec M. Duvernet :

« Il est difficile de suivre l'auteur dans ses pérégrinations. Il a certainement décrit des sites et des lieux connus, mais sa fantaisie les a pris au hasard, et pour les grouper ne s'est pas le moins du monde occupée de la topographie [1]. »

En étudiant de près la question, on change absolument d'avis, et on constate que les lieux ne sont pas du tout pris au hasard; ils sont au contraire très nettement déterminés. L'auteur de *la Petite Fadette* a seulement changé certains noms [2], ne voulant pas souligner les personnages qui étaient peut-être en jeu.

A part le séjour de la petite Fadette à *Châteaumeillant*, et celui de Landry à *Arton*, l'action se passe autour de Nohant. La carte la plus détaillée ne renseignant pas sur la plupart des lieux indiqués dans *la Petite Fadette*, c'est donc sur place qu'il faut les chercher.

Fixons d'abord quelques points. Quand George Sand dit *notre rivière* [3], il ne peut être question que de l'Indre. Il est certain que la *Bessonnière*, ferme du père Barbeau, ainsi nommée depuis qu'il avait eu des *bessons*, deux enfants jumeaux, n'existe pas sous ce nom. De plus, cette propriété, nous dit George Sand, est située au bourg de la Cosse. Or, le bourg ou village de la Cosse est dans les environs de Saint-Août, à 15 kilomètres à peu près de Nohant. Mais plusieurs terres de ce nom existent près de l'Indre. J'en vois une faisant partie du domaine de Côte-Noire, appartenant à M^me^ Dudevant [4], et située à 2 kilomètres de Nohant. Un autre pré de la Cosse, d'après M. Lœillet, se trouve entre Nohant et Vic. Le nom de *Cosse* est donc répandu dans la commune de Nohant. Le père Barbeau habitait au sud de Nohant. La ferme du père Caillaud, *la Priche*, qui n'est pas

1. Ch. Duvernet, *Une prom. dans la V. Noire, Compte rendu des travaux de la Soc. du B.*, 1863-1864, 556.

2. La Saint-Andoche, fête du bourg de la Cosse, où se rendaient Landry et la petite Fadette, ne peut être que la Sainte-Anne, fête de Nohant. George Sand a placé la Saint-Andoche en septembre, toujours avec l'intention de dérouter le lecteur.

3. Cf. *Fad.*, 77.

4. Cf. la vente de Côte Noire, bureau des Hypothèques de La Châtre, vol. 99, n° 57.

connue sous ce nom, se trouvait de l'autre côté de l'Indre, à l'ouest de la Cosse ; car Landry devait traverser la rivière pour revenir chez lui. La Priche se trouvait donc dans les plaines situées au nord de Labœuf. Ces deux points établis, il est facile de suivre les allées et venues de nos personnages ; elles ont lieu entre les deux métairies. Il n'est question par conséquent que de chemins creux, de sentiers, de champs, et c'est ce qui rend très délicate l'identification de ces lieux.

Pour aller de la Priche à la Cosse, Landry passait au *gué des Roulettes*. Ce nom lui venait « des cailloux ronds qui s'y trouvaient en grande quantité [1] », dit George Sand. Ce gué, aujourd'hui, présente le même aspect. Quand les eaux sont basses, il laisse à découvert de gros galets arrondis. De part et d'autre, on y voit des creux assez profonds. A côté du gué, se trouve le Moulin Neuf, sur la rive droite de l'Indre. C'est là que George Sand a placé l'habitation de la mère Fadet [2], également voisine de la Priche et de la Cosse [3].

La croix des *Bossons* est située près de Nohant. La croix *au Lièvre* n'existe plus depuis une vingtaine d'années. La *Joncière* du père Barbeau, c'est-à-dire le pré où les joncs croissent en abondance, se trouvait *au droit* du moulin neuf, sur la rive droite de l'Indre, du côté de la Cosse.

Par côte du *Chaumois* [4], il ne faut point entendre ici la côte du Chaumois située entre La Châtre et la Motte-Feuilly, mais une petite côte qui se trouvait sur les propriétés de M^me^ Dudevant, au nord de la route qui va de Châteauroux à La Châtre, tout proche de Nohant.

La *Traîne-au-Gendarme* [5] est un chemin creux qui n'a jamais eu, paraît-il, cette dénomination, mais il existe ; c'est celui qui va de Nohant à Montgivray en passant par Côte-Noire.

La *tour à Jacot* [6] était un ancien colombier abandonné. On le

1. *Fad.*, 100.
2. Ce moulin a subi de notables modifications. Il a été refait au moins trois fois depuis le temps où George Sand écrivait son roman. L'auteur, du reste, ne nous présente pas la maison comme un moulin (cf. *Fad.*, 62).
3. Cf. *Fad.*, 91.
4. Cf. *Id.*, 133.
5. Cf. *Id.*, 174.
6. Cf. *Id.*, 197.

voyait encore, il y a vingt ou vingt-cinq ans, dans un champ situé près de la gare actuelle de Nohant-Vic, très près de la ferme de la Biauce.

Les *tailles* de *Champeaux* [1] se trouvent sur la rive gauche de l'Indre, près de Labœuf et de Vieilleville.

L'étude de la topographie, dans le roman de *la Petite Fadette*, nous montre une fois de plus que George Sand connaissait tous les champs, les petits chemins, les « traques, les traquettes » qui environnaient son domaine.

Dans *Mauprat*, on constate que les lieux ont été aussi fidèlement décrits :

Je ne dirai rien de Sainte-Sévère, de Briantes, de la Tour-Gazeau, de Notre-Dame de Pouligny, de la Berthenoux, que George Sand a mis exactement à leur place [2].

La seule difficulté est de retrouver la fameuse Roche-Mauprat, derniers vestiges d'un petit château fort. George Sand le place sur les confins de la Marche et du Berry, dans le pays pauvre et maigre de la Varenne, « vaste lande coupée de bois de chênes et de châtaigniers [3] ». Les ruines du vieux manoir sont en partie cachées par les « arbres séculaires qui l'entourent, dit l'auteur, et les roches éparses qui le dominent l'ensevelissent dans une perpétuelle obscurité [4] ».

M. Duvernet nous dit que les ruines de ce château étaient situées aux environs d'Aigurande [5]. Plusieurs personnes ont cru qu'il s'agissait du château du Plaix-Joliet. C'est l'opinion de MM. de la Tremblais et de la Villegille dans *Esquisses pittoresques de l'Indre* [6].

Il est difficile de donner à ce vieux château sa véritable situation. Devant quelques vestiges du passé, George Sand a dû se

1. Cf. *Fad.*, 42.

2. La *Fontaine des Fougères* (*Mauprat*, 261), où l'abbé Aubert eut une conversation avec Jean de Mauprat, dit coupe-jarret, appartient à la commune de Briantes ; elle se trouve dans le bois de Tanière, à quelques centaines de mètres du domaine des Loyers. Et la ferme des *Goulets* (*Mauprat*, 263) n'est pas éloignée de là.

3. *Mauprat*, 5.

4. *Id.*, ibid.

5. Cf. Ch. Duvernet, *Une prom. dans la V. Noire, Compte rendu des travaux de la Soc. du B.*, 1863-1864, 559.

6. Cf. MM. de la Tremblais et de la Villegille, *Esquisses pittoresques de l'Indre*, 125.

livrer au plaisir de reconstruire le vieux manoir des Duprat [1].

En ce qui concerne *le Meunier d'Angibault*, tous les lieux sont réels et se retrouvent sur la carte d'état-major. Le château de *Blanchemont* seul a changé de nom. Pour quelle raison George Sand n'a-t-elle pas voulu dans son roman nommer *Sarzay*, derniers restes d'une forteresse imposante. On peut d'autant moins le dire que la description, comme nous le verrons, est si fidèle que personne ne pouvait s'y tromper dans le pays.

Dans *André*, le château de Morand sera, dit M. Duvernet, le petit castel de *Virolan*, situé au delà de Briantes. « Le livre à la main, vous vous promènerez avec délice dans un pays enchanté [2]. » L'auteur a rendu admirablement les impressions qu'il avait reçues.

Geneviève, la charmante fleuriste, aimée d'André, habitait, à La Châtre, la maison rouge, jolie construction renaissance, en briques, avec des pans de bois sculptés.

En se dirigeant vers le midi, à quatre kilomètres environ au sud de Briantes, dans un pays excessivement pittoresque, coupé de ruisseaux, on trouvera, sur une colline, le château de la *Côte-Perdrix*, demeure de la famille de Germandre. George Sand avait sans doute aussi ses raisons pour donner un nom fantaisiste à cette dernière localité.

Pour ne pas allonger indéfiniment cette liste, nous nous bornerons à dire que dans *le Péché de M. Antoine*, qui a pour cadre la Petite Suisse, c'est-à-dire les bords de la Creuse, la topographie a été scrupuleusement respectée.

Remarquons toutefois qu'il n'y eut jamais d'usine sur la Gargilesse. « Peu de temps avant la conception du roman, un riche industriel fit construire sur les bords de l'Indre une usine, qui, à cette époque, dit M. Duvernet, était par son mécanisme une innovation pour la contrée. Il eut, pour combattre les envahissements de la rivière, à faire des travaux considérables d'endiguement [3]. »

1. Nous verrons plus loin que cette famille Duprat a existé. George Sand a changé ce nom en celui de Mauprat dans son roman.

2. Du Vernet, *Une prom. dans la V. Noire, Compte rendu des travaux de la Soc. du B.*, 1863-1864, 558.

3. Du Vernet, *Excursion sur les bords de la Creuse, Compte rendu des travaux de la Soc. du B.*, 1864-1865, 356.

George Sand a donc transporté sur la Gargilesse l'usine qui se trouvait sur l'Indre. L'auteur a jugé cette fantaisie nécessaire pour la conduite du roman. Pour la même raison, elle a placé l'habitation et le parc du marquis de Boisguilbault [1] entre Gargilesse et Châteaubrun.

En ce qui concerne *Jeanne*, bien qu'ayant tenu à visiter les lieux décrits dans ce roman, je me bornerai à signaler l'admiration des habitants de Toulx-Sainte-Croix pour cette œuvre. Ils déclarent que c'est une merveille d'exactitude. George Sand a montré, là, tout particulièrement, à quel point son esprit était observateur [2].

Cet examen un peu long nous a montré combien l'auteur de *la Mare au Diable* aimait la précision, et quelle connaissance elle avait des lieux qui l'environnaient.

GÉOGRAPHIE PITTORESQUE

Si George Sand a généralement situé exactement les lieux dont elle nous a parlé, elle nous a communiqué aussi les impressions qu'elle éprouvait devant les spectacles de la nature et devant les œuvres des hommes. Elle aime à décrire. C'est là une forme, et une des meilleures, de son talent d'écrivain.

Ne perdant pas de vue le but de cette étude, il y aura lieu de se demander si George Sand ne s'est pas laissée emporter par un amour exagéré de cette terre où elle avait passé de si heureuses années. Le lecteur, charmé par les descriptions délicieuses de l'auteur des romans champêtres, n'éprouve-t-il pas une réelle déception en parcourant lui-même ce pays tant vanté, et serait-il forcé d'avouer que l'imagination poétique de George Sand a eu le don de transformer les sites les plus ordinaires et les plus vulgaires ?

« Le touriste, dit M. Devaux, qui, sur la foi de l'auteur de *la*

1. Sous ce nom emprunté, l'auteur désignait un de ses amis dont l'habitation était située loin des bords de la Creuse. Cf. plus loin.

2. Je ne dirai rien au sujet de *Nanon*, dont l'action se passe tantôt en Berry et le plus souvent dans la Marche. Le monastère de Valcreux ne paraît pas avoir existé, mais beaucoup d'autres localités sont parfaitement indiquées ; on en retrouvera quelques-unes sur la carte de la Vallée Noire.

Mare au Diable, s'aventurerait en ces parages, serait sans doute fort désappointé de n'y rencontrer qu'une assez large prairie, semée de buissons et de bosquets, coupée çà et là de quelques eaux vives et bornée au loin par des coteaux boisés [1]. »

Examinons donc jusqu'à quel point George Sand a été réaliste dans ses descriptions.

Cette tâche présente toutefois quelque difficulté.

Pour apprécier à leur juste valeur les descriptions de George Sand, il faudrait avoir vécu longtemps dans le pays qu'elle a décrit, pour en connaître tous les aspects, pour surprendre la nature dans ses diverses manifestations ; mais surtout il faudrait avoir comme l'auteur un esprit observateur. Que d'aspects réels dans la nature échappent aux âmes vulgaires, parce qu'elles ne savent ni les chercher ni les voir. Elles passent devant de véritables merveilles sans en être émues, sans leur accorder la moindre attention. Le paysage, qui charme le poète et l'artiste, laisse absolument froid le passant qui n'est pas doué comme eux d'une sensibilité vive et d'une imagination puissante. Puisqu'on a pu dire qu'un paysage est un état de l'âme, on comprendra combien il est délicat d'apprécier le talent descriptif de George Sand.

Cette étude, quelque imparfaite qu'elle soit, nous servira encore à un autre point de vue : elle nous aidera à comprendre le paysan.

S'il est vrai que la terre imprime, à ceux qu'elle a vus naître et qu'elle a nourris, un caractère spécial et ineffaçable, il est indispensable de connaître la Vallée Noire pour se faire une idée de ceux qui l'habitent.

George Sand, comme Taine, a fait peut-être une trop large part à l'influence du sol sur le tempérament et le caractère de l'homme :

« J'ai dit que comprendre la physionomie de cette contrée c'était connaître le caractère de ses habitants, et j'ai dit là une grande naïveté. Le sol ne communique-t-il pas à l'homme des instincts et une organisation analogue à ses propriétés essentielles ? La terre, et le bras et le cerveau de l'homme qui la cultivent, ne réagissent-ils pas continuellement l'un sur l'autre ?

1. Devaux, 65.

A intensité égale de soleil, le plus ou moins de vertu du sol fait un air plus ou moins souple et sain, plus ou moins pur et vivifiant [1]. »

Quel est donc l'aspect général de cette contrée ?

« Aucun grand fleuve, dit-elle, ne sillonne ces campagnes où le soleil ne se mire dans aucun toit d'ardoise. Point de montagnes pittoresques, rien de frappant, rien d'extraordinaire dans cette nature paisible ; mais un développement grandiose de terres cultivées, un morcellement infini de champs, de prairies, de taillis et de larges chemins communaux offrant la variété des formes et des nuances, dans une harmonie générale de verdure sombre tirant sur le bleu ; un pêle-mêle de clôtures plantureuses, de chaumines cachées sous les vergers, de rideaux de peupliers, de pacages touffus dans les profondeurs ; des champs plus pâles et des haies plus claires sur les plateaux faisant ressortir les masses voisines ; enfin, un accord et un ensemble remarquables..., que du haut des chaumières de Labreuil ou de Corlay on embrasse d'un seul regard [2]. »

C'est donc une nature moyenne. Rien ne frappe d'étonnement les yeux du voyageur.

« Le Berry n'est pas doué d'une nature éclatante, dit-elle encore ailleurs. Ni le paysage, ni l'habitant ne sautent aux yeux par le côté pittoresque... C'est la patrie du calme et du sang-froid... Tout y est tranquille, patient, lent à mûrir [3]. » En effet, « il n'y a là ni grands rochers, ni bruyantes cascades, ni sombres forêts, ni cavernes mystérieuses..., des brigands encore moins [4] ».

Ce pays est sain, son climat est doux, son air « est admirablement... respirable [5]. » « Point de grandes rivières, conducteurs électriques des ouragans et des maladies ; point d'eaux stagnantes, de marécages conservateurs perfides des germes pestilentiels. Partout des mouvements de terrain... qui... facilitent naturellement un rapide écoulement aux inondations ; des terres qui ne

1. *La Vallée Noire*, à la suite du *Sec. int.*, 288.
2. *Angibault*, 31.
3. *Le Berry*, à la suite de *Promenades autour d'un village*, 144.
4. *Id.*, ibid.
5. *La Vallée Noire*, à la suite du *Sec. int.*, 289.

sèchent pas vite, mais qui ne s'imbibent pas vite non plus, et qui ne communiquent pas de brusques transitions à l'atmosphère [1]. »

Ces petits cours d'eau calmes et tranquilles, en été, ont toujours un cours sinueux, ombragé et fleuri. Les bords de la Vauvre sont « jonchés de menthe et de saponaire [2] ».

« La Couarde est ainsi nommée parce que son cours est partout caché sous les buissons, où elle semble avoir peur d'être découverte [3]. C'est un ruisseau noir, étroit et profond, qui coule en silence et qui est, disent les paysans, plus traître qu'il n'est gros [4]. »

George Sand invitait Victor de Laprade à venir à Nohant et lui faisait ainsi la description d'un pays qu'il ne connaissait pas.

« Vous ne trouverez à Nohant ni fleuve, ni cours d'eau digne du nom de rivière, mais un ruisselet, un *rio*, comme disent nos paysans, l'Indre, que l'on enjambe pendant l'été, et qui, l'hiver, devient parfois large et impétueux comme le Rhône à Lyon. On ne croirait jamais cela à le voir dans son habit d'été. Il n'y a rien de si tranquille, de si humble, de si caché sous le feuillage, de si bon enfant quand il se promène, la canne à la main, à travers nos prés. C'est une baignoire de poche, mais elle est bien jolie, bien claire, courante, ombragée, avec des monticules de sable pour s'asseoir et fumer son cigare en voyant courir les goujons, des iris, des joncs et des demoiselles [5]. »

L'Indre est vraiment une charmante petite rivière en Bas-Berry. Ses eaux claires ont un reflet noirâtre qui est dû, dit-on, au voisinage des vergnes. Au milieu de son lit, de véritables îlots tiennent à peine à la rive par une languette de terre. Au moment des crues, souvent ce petit ruisseau, devenu formidable, laisse à découvert, en se retirant, de vieilles souches noueuses. Ses rives

1. *La Vallée Noire*, à la suite du *Sec. int.*, 289.
2. *Angibault*, 43.
3. Que vaut cette étymologie, je ne saurais le dire. Couarde signifie queue en vieux français, et au figuré lâche, poltron, timide : le chien peureux marche la tête baissée, la queue dans les jambes. Cf. Godefroy, La Curne, Trévoux. La *Creuse* signifie la profonde ou, du moins, celle dont le cours est encaissé. « La *Tarde*, dira encore G. Sand, est une rivière molle et paresseuse. » (Ang. 33).
4. *Angibault*, 33.
5. W. Kar., III, 502 ; lettre à Victor de Laprade.

sinueuses, bordées de beaux arbres sont, en été, d'une fraîcheur délicieuse.

Cette *Vallée* est un pays de petites propriétés. C'est précisément à cela, comme l'a dit George Sand, qu'elle doit son harmonie.

Celui qui pénètre pour la première fois dans la *Vallée Noire* est saisi à l'aspect tout particulier de cette contrée ; elle fait songer à la Bretagne, malgré la différence des terrains. En effet, vue d'une des hauteurs qui l'entourent, de Corlay par exemple, elle ressemblerait à une vaste forêt, si de temps à autre, un clocher ou quelque tour d'un vieux manoir, ne s'élançait du milieu des arbres. Cependant, à mesure qu'on s'avance dans la *vallée*, on découvre des prairies bien vertes, des champs de petite étendue, admirablement cultivés, soigneusement entourés d'une haie, d'une *traîne* ou large *bouchure*, du milieu de laquelle s'élèvent de beaux têteaux de chênes, d'ormeaux, de saules ou de peupliers.

C'est la mutilation des arbres, dit George Sand, qui donne un caractère particulier à la Vallée Noire ; tous, excepté les noyers, sont impitoyablement ébranchés pour la nourriture des bestiaux. Aussi « la verdure touffue des têteaux renouvelée ainsi chaque année, prend une intensité extraordinaire ».

Les amateurs de *style* en peinture se plaindraient de cette « monstrueuse coutume [1] ». Mais, « l'artiste qui rêve en contemplant l'horizon... perdrait (au développement naturel des arbres) le spectacle de sites enchanteurs [2] ».

Cette coutume d'ébrancher les arbres donne un aspect très particulier au paysage, comme le fait remarquer l'auteur des romans champêtres. Ces têteaux ont parfois une physionomie troublante, surtout dans la pénombre ou au clair de lune :

« Ces grands arbres dépouillés, ces troncs si gros et si tourmentés de bosses et de nœuds, me faisaient peur avec leurs chevelures de lierre et de mousses [3]. »

Chaque maison, fût-elle très rapprochée de la route, a devant

1. *La Vallée Noire*, à la suite du *Secrét. Int.*, 290.
2. *Id.*, ibid.
3. *Nanon*, 230-231.

elle une cour, un petit enclos ou un jardin muni d'une barrière, qui établit une distance entre le passant et la porte du logis. Le paysan berrichon aime à être chez lui et à éviter les regards indiscrets.

La propriété, champ ou pré, si petite qu'elle soit, est limitée par une haie vive, et toujours fermée par une barrière, qui ne s'ouvre que pour livrer passage aux animaux et aux voitures. A côté de cette porte, on a disposé pour la commodité des cultivateurs un *échalier* ou un *sautoir*, sortes de petites échelles que l'on peut franchir avec facilité, sans déchirer ses vêtements aux épines et qui suffisent pour empêcher les animaux d'escalader la clôture et de faire des dégâts.

Dans le Boischaut, entre chaque propriété entretenue avec un soin jaloux, de petits passages appelés *traquettes* servent de chemin de desserte. Le Champi « connaissait si bien... toutes les *traques* et *traquettes* et jusqu'aux *échaliers* et *bouchures*, qu'en pleine nuit il aurait passé aussi droit qu'un pigeon dans le ciel [1] ». Il ne faut pas confondre ces sentiers avec les chemins creux, que George Sand a appelés *traînes*. Ceux-ci conduisent d'une maison, d'un *domaine* isolé à un autre, ou même quelquefois relient entre eux de petits hameaux [2].

L'auteur du *Meunier d'Angibault* a parlé souvent du charme des chemins creux qui serpentent dans la campagne, de ces chemins encaissés entre deux buissons, où deux chars ne peuvent se croiser. Elle a vanté les chemins verts, ces pelouses perfides, où l'on enfonce presque en toute saison.

« Une fois engagé dans les versants de la Vallée Noire, on change de spectacle. Descendant et gravissant tour à tour des chemins encaissés de buissons élevés, on ne côtoie point de précipices, mais ces chemins sont des précipices eux-mêmes. Le soleil, en s'abaissant derrière les arbres, leur donne une physionomie particulière, étrangement gracieuse et sauvage. Ce sont des fuyants mystérieux sous d'épais ombrages, des *traînes* d'un vert

1. *Champi*, 152.

2. Il y a, dans certains villages, ce que le paysan appelle le *chemin de la messe*, un raccourci qui permet d'arriver plus vite à l'église, mais c'est surtout dans les pays de plaine, dans la Champagne berrichonne que le fait se remarque.

d'émeraude, qui conduisent à des impasses ou à des mares stagnantes, des tournants rapides qu'on ne peut plus remonter quand on les a descendus en voiture, enfin, un enchantement continuel pour l'imagination avec des dangers très réels pour ceux qui vont à l'aventure, essayer, autrement qu'à pied, et tout au plus à cheval, ces détours séduisants, capricieux et perfides [1]. »

Pendant la saison des pluies, quelques-uns de ces chemins ressemblent à un terrain fraîchement labouré. D'autres sont tapissés d'un gazon vert et n'en sont que plus dangereux. On croit pouvoir s'y engager sans crainte, mais tout à coup, on enfonce et on se trouve enlisé dans la boue. Dans certains cas, c'est un vrai marais qui s'étend à vos pieds, au bas d'une côte.

Ce pays, par sa tranquillité et sa sérénité, invite la châtelaine de Nohant à la rêverie. Il élève ses pensées, lui rend le calme.

« L'idée du bonheur est là, sinon la réalité. Pour moi, dit-elle, je l'avoue, il n'est point d'amertumes que la vue de mon horizon natal n'ait endormies, et, après avoir vu l'Italie, Majorque et la Suisse, trois contrées au-dessus de toute description, je ne puis rêver pour mes vieux jours qu'une chaumière un peu confortable dans la Vallée Noire [2]. »

Elle écrivait à Mazzini, en 1847 : « Venez donc en France, venez donc me voir, chez moi, dans ma Vallée-Noire, si bête et si bonne [3] ! »

Ce pays si doux et si monotone en apparence, réserve à chaque instant, d'agréables surprises. Derrière la *bouchure* ou la *traîne*, ornée de têteaux fantastiques, c'est une prairie délicieuse, limitée par un petit cours d'eau ombragé, où de belles *aumailles* paissent une herbe d'un beau vert. Plus loin, au détour d'un chemin, une métairie cachée sous un feuillage épais, avec sa *fosse* où barbotent une multitude d'oies et où se rafraîchit le troupeau qui rentre à l'étable. Puis, tout à coup, à un tournant, surgit un vieux château, construction du XIV^e^ ou du XV^e^ siècle : c'est Saint-Chartier, Ars, Sarzay ou Briantes.

Le chemin creux encaissé entre deux haies, qui conduit dans les champs, est plein de poésie et de mystère.

1. *Angibault*, 31.
2. *La Vallée Noire*, à la suite du *Secrét. int.*, 291.
3. *Corr.*, II, 366. A Mazzini, 22 mai 1847.

Châteaubrun (*Esquisses pittoresques sur le dép. de l'Indre*, p. 172).

Dans le chemin vert, plus à découvert, la bergère conduit ses ouailles qui paissent autour d'elle. Les chèvres, accrochées aux buissons de la *traîne*, broutent les jeunes pousses des arbres et les oies vagabondes suivent en troupeau, sans direction déterminée, le chemin qui leur convient.

C'est le pays des beaux horizons bleus, des couchers de soleil splendides. C'est aussi celui du repos, de la méditation, de la réflexion, du silence.

Un attrait irrésistible s'attache à cette vallée. On la quitte toujours avec regret, on y revient toujours avec plaisir. « Il en est bien peu, dit Raynal, qui, venus au hasard dans le Berry, ne finissent par s'y établir, ou par le quitter avec peine [1]. »

Remarquons en passant, que quelquefois George Sand a déprécié ce pays auquel elle reconnaissait tant de beauté et tant de charme. Dans la *Vallée Noire*, après avoir donné au voyageur des conseils pour le visiter, « et, au fait, dit-elle, pourquoi voudrait-on venir de loin pour le voir ce pays modeste qui n'appelle personne, et dont l'humble et calme beauté n'est pas faite pour piquer la curiosité des oisifs [2] ? »

Ailleurs, elle dira à Alexandre Dumas : « Je trouve le Berry petit, maigre, laid, mais toujours si bonhomme [3]. » Elle invite Henry Harrisse à venir la voir à Nohant, mais elle le prévient que le Berry n'est « pas beau généralement chez elle : terrain calcaire, très fromental, mais peu propre au développement des arbres ; des lignes douces et harmonieuses ; beaucoup d'arbres, mais petits ; un grand air de solitude, voilà tout son mérite... Il a du bon quand on le connaît [4] ».

Qu'est-ce que cela prouve ? Rien du tout. Cela signifie-t-il que George Sand n'admire plus son pays ? C'est bien plutôt, à mon sens, une sorte de coquetterie ; elle souffrirait trop de voir la déception de ses hôtes ; elle préfère jouir de leur surprise, et pour leur faire aimer davantage ce coin de terre privilégiée,

1. Raynal, *Histoire du Berry*, I, xv.
2. *La Vallée Noire*, à la suite du *Secrét. int.*, 288.
3. *Corr.*, IV, à Dumas fils ; 8 juin 1861.
4. *Corr.*, V, à H. Harrisse ; 14 fév. 1867. — George Sand ira jusqu'à dire un jour à E. Périgois : « Je ne tiens pas à ma terre et à mon endroit » (*Corr.*, IV, 30 mai 1858), mais c'est là une simple boutade.

lorsqu'ils en auront compris le charme, elle les avertit qu'il n'a rien de remarquable.

Quand elle reviendra de la Savoie, après avoir admiré les montagnes et la végétation splendide de cette contrée, elle jettera ce cri de dépit en écrivant à Maurice : « Le pauvre Berry m'a paru bien laid [1]. » Mais c'est là seulement un peu de jalousie ; le lendemain, elle n'y pensera plus, et rêvera devant ses beaux horizons et ses lointains bleutés.

En définitive, George Sand n'a pas surfait la Vallée Noire quand elle a vanté son charme monotone et discret. Ses impressions, quelque subjectives qu'elles soient, n'empêchent pas le trait d'être juste. Il est donc facile de retrouver le Berry, de l'arrondissement de La Châtre, et plus spécialement le Boischaut, à travers les descriptions délicieuses qu'elle en a fait ; et, parmi les habitants du pays, ceux qui ont voulu en parler après elle, n'ont fait, bien souvent, que traduire sa pensée [2]. Quant aux autres, ils reconnaissent que l'auteur du *Champi* a été vraiment le peintre par excellence de la Vallée Noire.

Touchée plus vivement que d'autres par une nature qui parlait à son cœur, qui réveillait en elle de douces émotions, elle a trouvé des accents d'une tendresse infinie pour la décrire. Il n'est pas donné à tout le monde de l'admirer et de l'aimer à ce point.

Dans ses descriptions, George Sand a montré à quel degré l'esprit d'observation était puissant chez elle. L'imagination n'a pour ainsi dire presque rien créé. Nous jugerons mieux encore de son exactitude par quelques descriptions de sites particuliers.

L'auteur de *Jeanne* avait pour principe que lorsqu'« on nomme une localité réellement existante, on ne saurait la peindre trop consciencieusement [3] ».

Nous allons voir comment elle a su se conformer à ce principe.

George Sand ne s'est pas étendue longuement sur le chef-lieu de son arrondissement. Elle avait de vieilles rancunes contre la petite ville et plus d'une fois, elle a lancé quelque trait amer contre les lieux, en haine, sans doute, des habitants.

1. *Corr.*, IV, à Maurice Sand, 8 juin 1861.

2. Cf. *La Vallée Noire*, par le capitaine Duguet : *Choses diverses du pays de La Châtre*. On trouve aussi de jolies descriptions du Berry dans les ouvrages de M. Ageorges, de M. Hugues Lapaire, de H. de Corlay, de M. l'abbé Imoff, sur Gargilesse (*Croix de l'Indre*, 1911).

3. *Valvèdre*, 3.

« O mes chers compatriotes ! pourquoi êtes-vous si malpropres ?... Vous vivez dans le climat le plus sain, et au milieu de la population rustique de la Vallée Noire, qui est d'une propreté exquise, et pourtant, vous semblez vous plaire à faire de votre ville un cloaque infect, où l'on ne sait où poser le pied, et où vous respirez à toute heure des miasmes fétides... Il est bien difficile d'assainir et d'entretenir propres des cités comme Lyon et Marseille ; mais La Châtre ! un groupe de maisonnettes jetées dans une oasis de prairies aromatiques et de vergers en fleurs [1] ! »

George Sand, avec sa propreté exquise, ne pouvait pardonner à la petite ville cet état d'abandon et de saleté dans lesquels ses habitants semblaient se complaire. « La malpropreté est indécente, elle révèle dans les mœurs une absence de respect de soi-même, et dans l'esprit une habitude d'engourdissement honteux. Fi de La Châtre sous ce rapport ! [2] »

Mais à part cette sortie contre le chef-lieu de son arrondissement [2], la châtelaine de Nohant constate que la ville est bien située et qu'elle sort de la banalité de la plupart des petites villes de province.

« Sans cette affreuse malpropreté, La Châtre serait un séjour agréable. La plus belle rue, la rue Royale, est, en réalité, la plus laide ; elle est sans caractère. Mais le vieux quartier est pittoresque et conserve quelques-unes de ces maisons en bois de la Renaissance, si élégantes et d'une si belle couleur. La ville, jetée en pente, monte toujours vers la prison, et des rues étroites, qui serpentent entre des rangées de pignons inégaux, envahis par la mousse et les pigeons, vont appuyer le flanc de l'antique cité à un ravin coupé à pic, au fond duquel l'Indre dessine ses frais méandres dans un paysage étroit mais ravissant. Ce côté-là est remarquable [3]. »

On a, en effet, de ce lieu élevé de la ville, un point de vue admirable, qu'on ne peut se lasser de contempler. Par une belle matinée d'avril ce spectacle est délicieux. Les arbres fruitiers sont en pleine floraison, les prairies émaillées de fleurs. Aux premières heures du jour, une brume légère emplit l'atmosphère,

1. *H. Vie*, I, 189.
2. *Id.* ibid.
3. *Id.*, I, 190.

227751

estompe le bleu du ciel. Le chant du coq monte de la vallée, la remplit de notes sonores. Les oiseaux chantent à gorge déployée. Le parfum du lilas et des fleurs de pommier embaume l'air. C'est un site véritablement enchanteur dont on se détache avec peine.

George Sand, malgré ses rancunes, ajoutait :

« J'ai décrit La Châtre, je l'ai sermonnée, parce qu'au fond je l'aime, et je l'aime parce que mon père y eut des amis dont les enfants sont mes amis[1]. »

Nicolas de Nicolay, dans ses descriptions sur le Berry, avait déjà vanté les agréments de la petite ville :

« La Chastre en Berry est ville de médiocre grandeur, l'une des belles, plaisantes et bien assises du Berry, et habitée d'un peuple fort gratieux et civil... Le tout sistué sur le fleuve d'Indre en fort belle et plaisante assiette, en païs gras et aquaticq de l'un des coustez ; mais de l'aultre part qui est entre le Midy et l'Occident, c'est païs sec[2]. »

La dame de Nohant admirait beaucoup les jolis paysages qui avoisinent la petite sous-préfecture. « Quand on sort de la ville par la promenade de l'abbaye, pour suivre le petit chemin sablonneux de la *Renardière*, on arrive aux *Couperies*, un des sites les plus délicieux du pays, au delà duquel on peut se perdre dans un terrain miné par les eaux, déchiré de ravines charmantes et semé d'accidents pittoresques[3]. »

C'était là, en effet, sous ces frais ombrages, que George Sand aimait à deviser avec ses amis.

« En remontant la *Rochaille*, j'ai pris par habitude le chemin de Nohant. Un instant j'ai oublié où j'allais : je voyais devant moi cette route qui monte en terrasse, et au sommet les tourelles blanches et la garenne de notre chevaleresque voisin, de notre loyal ami, le châtelain d'Ars[4]. »

En quittant La Châtre par le Pont-aux-Laies, la Rochaille est une colline située à gauche, au sortir de la ville. Le plateau a été de tout temps cultivé, mais le versant était rocheux. On y voyait

1. *H. Vie*, I, 191.
2. Nicolas de Nicolay, *Description... de Berry*, 189.
3. *H. Vie*, I, 190.
4. *Lett. d'un voy.*, 269.

d'énormes *rôs* (rochers), comme on dit dans le pays, qui rendaient la route assez pittoresque. Tout est cultivé aujourd'hui et des champs, des prairies s'étendent en tapis verdoyants, là où le sol était si tourmenté. De la Rochaille, le point de vue est magnifique. On domine La Châtre. Au loin la côte de Corlay, les hauteurs de Verneuil, de Saint-Christophe-en-Boucherie limitent l'horizon. C'est un endroit exquis.

Dans ses romans champêtres, George Sand n'avait garde de passer sous silence Saint-Chartier. Trop de souvenirs d'enfance l'attachaient à ces lieux voisins de son cher Nohant. L'action des *Maîtres sonneurs* se déroule dans la petite ville et ses alentours, dans la forêt du même nom, sous le gros chêne, dont nous aurons à parler ailleurs. C'était un monument curieux, au temps de la jeunesse d'Aurore Dupin, que cette imposante forteresse en ruines. Entourée de ses fossés, encore pleins d'eau, elle s'élevait menaçante au-dessus des habitations qui s'étaient groupées autour d'elle et qu'elle avait protégées autrefois par des murs extérieurs [1]. L'Igneraie entourait littéralement cette place forte.

George Sand se souvenait avec délices des déjeuners qu'elle avait faits, le dimanche, au sortir de la messe, dans les ruines de l'antique château fort des princes de Chauvigny [2].

Jusqu'au moment où il fut vendu, ce fut un but de promenade pour la châtelaine de Nohant ; elle aimait à rêver assise sur les pierres branlantes des vieux remparts éventrés, couverts de lierre et de mousse.

« C'était un redoutable manoir, bien entier et très habitable, quoique dégarni de meubles. Il y avait des salles immenses, des cheminées colossales et des oubliettes que je me rappelle parfaitement. Ce château est célèbre dans l'histoire du pays... C'est un grand carré flanqué de quatre tours énormes. Le propriétaire, lassé de l'entretenir, voulut l'abattre pour vendre les matériaux. On réussit à enlever la charpente et à effondrer toutes les cloisons et murailles intérieures. Mais on ne put entamer les tours bâties en ciment romain, et les cheminées furent impossibles à déraciner. Elles sont encore debout, élevant leurs longs tuyaux à quarante

1. La restauration, entreprise par M. Germain, acquéreur du château, date de 1876.

2. Cf. *H. Vie*, II, 279.

pieds dans les airs, sans que jamais, depuis trente ans, la tempête ou la gelée en ait détaché une seule brique... C'est une ruine magnifique... qui bravera le temps et les hommes pendant bien des siècles encore [1]. »

Le château et ses abords, tout était familier à George Sand ; elle avait tant circulé à travers tous les chemins environnants.

« De la rivière, qui arrosait le mur en contre-bas de l'auberge du *Bœuf couronné*, on montait, raide comme pique, à la place, qui était, comme aujourd'hui, cette longue chaussée raboteuse, plantée d'arbres, bordée à gauche par des maisons fort anciennes, à droite par le grand fossé, alors rempli d'eau, et la grande muraille alors bien entière du château. Au bout, l'église finit la place, et deux ruelles descendent, l'une à la cure, l'autre le long du cimetière [2]. » Cette description des lieux est parfaitement exacte, mais le fossé a été comblé depuis.

La poterne de la Tour aux Anglais, comme le dit ailleurs l'auteur, débouchait dans la campagne [3] ; on la trouvait à l'extrémité de la ruelle qui longeait le cimetière, et que les habitants appellent encore « la rouette aux Anglais [4] ».

Les souterrains de la forteresse ont joué un grand rôle dans *Les Maîtres sonneurs*. Là, peut-être, l'auteur a-t-il exagéré, pour les besoins de la circonstance, leur profondeur et leurs dimensions. De fait, on ne les retrouve plus aujourd'hui tels qu'ils ont été décrits.

Peut-être certaines parties ont-elles été comblées ou murées ; car il est probable qu'un château fort de l'importance de celui de Saint-Chartier devait posséder, comme presque tous ceux de cette époque, d'immenses souterrains.

C'est toujours avec un vif intérêt que l'on visite la charmante petite ville de Saint-Chartier. Les dépendances du château, dans

1. *H. Vie*, II, 280.

Pour tout ce qui concerne ce château, cf. *Le Saint-Chartier des Romans pastoraux de George Sand*, par M. l'abbé Jacob. Etude très documentée avec plan, gravures, représentant l'ancien château. Critique minutieuse de tout ce que l'auteur des *Maîtres Sonneurs* a dit de cette forteresse et des lieux d'alentour. — Cf. aussi Fr. Sœhnée, *Notes sur l'Histoire de Saint-Chartier* ; *Rev. du Ber.*, 1897, 139-144.

2. *Les M. Sonneurs*, 359.

3. *Id.*, 360.

4. *Id.*, 365.

plusieurs de leurs parties, ont conservé l'aspect que nous a signalé George Sand ; le vieux mur, le bâtiment qui s'élève à l'entrée de la place, la tour d'angle qui se trouve à l'autre extrémité de cette place, aucune de ces parties n'a été transformée.

Comment ne pas reconnaître dans le moulin d'Angibault, l'oasis fraîche et délicieuse, qui ravissait Mme de Blanchemont. On a coupé encore dernièrement un grand nombre d'arbres, les troncs sont là, hors de l'eau, pour l'attester, et, malgré ces fortes entailles, l'endroit est encore exquis. Le bassin forme toujours une belle nappe d'eau, du milieu de laquelle s'élèvent des bouquets de saules non ébranchés, qui se reflètent dans ses eaux d'un calme profond. La Vauvre, qui alimente le bassin, coule silencieuse entre deux rangées d'arbres magnifiques. C'est là que le grand Louis jetait ses filets pour servir à Mme de Blanchemont un déjeuner rustique.

La route qui conduit d'Angibault au château de Sarzay (château de Blanchemont), n'existait pas au temps où George Sand écrivait son roman. Pour retrouver à peu près le chemin que parcourait la jeune femme, en allant du moulin au château, il faut sortir du moulin par une ancienne avenue presque seigneuriale [1], traverser le pont rustique qui s'étend sur la Vauvre, gravir la colline, passer au milieu d'un groupe de maisons. On se trouve alors en rase campagne. On aperçoit de nouveau la Vauvre, qui décrit mille sinuosités et coule au milieu d'un petit bois qui n'a pas été ébranché. Enfin, on arrive au *tré*, au tertre du village. Le château est à côté.

Le château de Sarzay « date de la fin des guerres de la féodalité, dit George Sand. Cependant la petitesse des portes, la rareté des fenêtres, et les nombreux débris de murailles et de tourelles qui lui servaient d'enceinte, signalent un temps de méfiance où l'on se mettait encore à l'abri d'un coup de main. C'est un castel assez élégant, un carré long renfermant à tous les étages une seule grande pièce, avec quatre tours contenant de plus petites chambres aux angles, et une autre tour sur la face de derrière servant de cage à l'unique escalier. La chapelle est isolée par la destruction d'anciens communs [2]. »

1. Autrefois, un château devait s'élever non loin du moulin. On a retrouvé des fondations dans un champ voisin.

2. *Angibault*, 66.

Le donjon reste d'une construction gigantesque, la chapelle, la maison, habitée par les Bricolin, les bâtiments d'exploitation, l'entrée, tout a été reproduit par l'auteur du *Meunier d'Angibault* avec une scrupuleuse exactitude. C'était l'avis de M. Duvernet :

Cette « description est parfaite, dit-il, la garenne qui l'avoisine (le château), ainsi que le petit village qui l'entoure, tout est fidèlement décrit [1] ».

Ce château n'ayant pas subi de modification depuis l'époque où George Sand écrivait son roman, le touriste peut donc vérifier par lui-même la précision de ces descriptions.

Le roman des *Beaux Messieurs de Bois-Doré* fournira à George Sand l'occasion de nombreuses descriptions. Celle de Briantes nous montrera un autre procédé descriptif dont l'auteur a rarement usé.

Briantes est délicieusement situé. « Cet endroit est, au reste, un des plus jolis du Bas-Berry, dit l'auteur... Deux jolis petits ruisseaux lui font une défense naturelle... Un de ces ruisseaux alimentait les fossés du château ; l'autre, au-dessous du village, traversait deux petits étangs. L'Indre, qui coule à trois pas de là, reçoit ces eaux courantes, et les emmène le long d'une étroite vallée coupée de chemins creux, ombragés et parsemés de terrains vagues et incultes, d'un aspect sauvage. Il ne faut pas chercher la grandeur, mais la grâce dans ce petit désert, où les beaux terrains vierges, les buissons, les folles herbes, les genêts, les bruyères et les châtaigniers vous enferment de toutes parts [2]. »

Ce sont bien là les caractères que présente la campagne à quelques kilomètres au sud et au sud-est de La Châtre. On a quitté le *fromental*. Nous sommes en dehors de la bande de lias, nous entrons dans une région de grès argileux qui s'étend sur la bordure du terrain primitif. La terre moins riche, moins productive, se couvre d'une végétation moins luxuriante, mais qui lui donne un aspect plus pittoresque. Dans certains endroits, les fleurs y abondent ; et les chemins y sont toujours secs et agréables.

Le manoir n'était pas important. « Ce n'était qu'un pavillon

1. Ch. Duvernet, *Une prom. dans la V. Noire ; Compte rendu des travaux de la Soc. du Ber.*, 1863-1864, 554.
2. *Bois-D.*, I, 97.

de chasse et un logis de garçon [1] », au dire du marquis. Les bâtiments étaient de diverses époques. « Un pavillon tout neuf, blanc, fluet, couvert d'ardoises, grand luxe dans un pays où l'on employait tout au plus la tuile... Un autre pavillon déjà très ancien, mais bien restauré, avec toit de mairain (tuilage en bois de chêne)... *Ce logis*, qui contenait les cuisines, les offices et les chambres d'amis, offrait la disposition sauvage des vieux temps d'alarme... Une tour prismatique à porte ogivale, délicatement travaillée, ladite tour à toit d'ardoises, également quinquagone et surmontée d'un clocheton à épi et à girouette très élancée. Cette tour contenait l'unique escalier du manoir et reliait le vieux logis et le logis neuf [2]. »

Bien que ce château ait subi plusieurs modifications, on retrouve exactement les deux corps de bâtiment réunis par la tour prismatique, avec cette différence toutefois que le pavillon est moins élevé que dans le roman, où George Sand lui attribue trois étages. En face de ces constructions, il y avait encore, comme dit l'auteur, « un autre logis à un seul étage, orné... de mansardes à boules de pierre, et destiné aux écuries, gens de suite et équipages de chasse [3] ».

Jusque là, George Sand s'est maintenue dans l'exacte description des lieux. Mais elle s'est aussi confiée à son imagination pour donner à cet ancien château l'aspect que, peut-être, il avait eu quelques siècles auparavant.

L'étang, dont elle parle, sur lequel la vue s'étendait, « d'où un large fossé sortait, pour y rentrer après avoir fait le tour des bâtiments [4] », n'est plus que le fossé lui-même plein d'eau, encore à l'heure actuelle, et d'une assez grande profondeur. « La double enceinte de fossés » n'existe plus, à supposer qu'elle ait existé. Aucune tour d'entrée ne défend le petit pont charmant par lequel on aborde le préau. Pas de « mur de défense, percé de meurtrières à fauconneaux [5] ».

George Sand a donné aussi une très grande étendue aux jardins

1. *Bois-D.*, I, 64.
2. *Id.*, I, 93.
3. *Id.*, I, 94.
4. *Id.*, I, 93.
5. *Id.*, I, 94.

situés à la droite du pont, et au verger placé à gauche, qui, avec le mail, le chenil, la ferme, le pigeonnier, la héronnière et la fauconnerie, allait jusqu'aux maisons du village. On ne voit pas très bien comment toutes ces dépendances pouvaient trouver place autour du manoir.

Mme Dudevant a donc agrandi le cadre de Briantes, elle l'a transformé suivant les besoins de l'époque et la nécessité du roman : il fallait que le manoir pût soutenir une attaque sérieuse, comme il y en avait tant encore au commencement du règne de Louis XIII. Il était donc fortifié suffisamment pour être défendu.

C'est un des rares exemples de transformations auxquels George Sand se soit livrée. Encore n'a-t-elle fait qu'embellir et agrandir la réalité. Nous ne suivrons pas l'auteur dans la description de l'intérieur du château. Dans ce petit local, le vieux marquis avait accumulé tapis et tapisseries anciennes, bibelots rares, tout ce qu'il y avait de plus artistique et de plus précieux. L'auteur a créé ce mobilier au gré de sa fantaisie, en lui conservant le caractère de l'époque.

Elle s'est étendue avec complaisance sur ce petit manoir qui lui plaisait infiniment par sa situation. Il était gai, agréable, ensoleillé ; elle a pris plaisir à étaler là le luxe du *bon Monsieur ;* elle aurait aimé, on le sent, à y habiter elle-même.

« En examinant les lieux, dit M. Duvernet, on voit que l'auteur, pour reconstruire tout l'édifice, a pu s'inspirer de ce qui reste d'un ancien manoir, quoiqu'on puisse avec peine retrouver le pavillon luxueux, les jardins merveilleux et les riches dépendances du bon M. Silvain [1]. »

Le château de la Motte-Feuilly n'est pas aussi heureusement situé que celui de Briantes. Au lieu d'être dans un joli vallon, « il est tristement planté dans une région plate et sans étendue [2] ». Ce lieu n'était pas agréable à George Sand. Le château a gardé, presque intacte, la physionomie qu'il avait au temps où il était habité par Charlotte d'Albret, la malheureuse épouse de César Borgia. Il n'était pas pour autant du goût de l'auteur des *Beaux Messieurs de Bois-Doré*. « Le château de la Motte-Seuilly (c'est

1. Ch. Duvernet, *Une Prom. dans la V. Noire, Compte rendu des travaux de la Soc. du Berry*, 1863-1864 ; 562.
2. *Bois-D.*, I, 18.

le nom qui a prévalu) [1]... est un petit manoir composé d'une tour d'entrée hexagone toute féodale, dit-elle, d'un corps de logis tout nu, percé de fenêtres très espacées, avec deux autres corps en retour, l'un desquels est flanqué d'un donjon. Dans le bâtiment de gauche, les écuries voûtées à fortes nervures, les cuisines et logements des gens de suite ; dans celui de droite, la chapelle à fenêtre ogivale, du temps de Louis XII, traverse, au-dessus d'une courte galerie à l'air libre, que soutiennent deux piliers trapus, entourés de nervures en relief, comme de gros troncs étreints par des lianes. Cette galerie conduit à la grande tour ou donjon, qui date, comme la tour d'entrée, du XII[e] siècle.

« Elle contient des chambres rondes, très sobrement mais très joliment ornées de colonnes engagées avec des socles à griffes. L'escalier, qui tourne dans une petite tour accotée à la grande, aboutit à une de ces antiques charpentes, savamment et hardiment agencées, qui sont encore des objets d'art [2]. »

Et presque aussitôt George Sand ajoute : « C'est dans ce manoir exigu, pauvre et morne, que la belle Charlotte d'Albret... passa quinze ans et mourut, toute jeune encore, après une vie de douleur et de sainteté [3]. »

Bien que M. Ch. Duvernet certifie que la description de l'auteur est d'une exactitude parfaite [4], il semble que George Sand ait amoindri l'intérêt qui s'attache à cette construction féodale, d'aspect agréable et imposant. Son exiguïté ne frappe pas au premier abord. La suite dont Charlotte d'Albret était entourée, l'importance de sa maison laissent supposer que ce manoir offrait des appartements suffisamment vastes. Elle avait un personnel assez considérable, plus de vingt serviteurs.

L'inventaire de la Duchesse de Valentinois ne compte pas moins de 677 pièces, parmi lesquelles se trouvent beaucoup de meubles importants : lits, bahuts, coffres, tapisseries, de nombreuses pièces d'argenterie [5]. Il fallait de la place pour loger tout cela.

1. A l'époque de George Sand on disait plus volontiers la Motte-Seuilly que la Motte-Feuilly.
2. *Bois-D.*, I, 25.
3. *Id.*, I, 26.
4. Cf. Ch. Duvernet, *Une prom. dans la V. Noire. Compte rendu des travaux de la S. du Berry*, 1863-1864, 564.
5. Cf. Ed. Bonnaffé, *Inventaire de la duchesse de Valentinois, Charlotte d'Albret*, 32-108.

Ce château fut construit par Drouin de Voudenay, dans les premières années du XVe siècle. « La Renaissance, avec ses ajustements et ses coquetteries, n'a pas encore passé par là », dit M. Bonnaffé [1].

George Sand, attristée par « l'horizon... toujours maussade, le paysage navrant », semble mépriser ces restes d'un autre âge. « Pourtant, notre siècle artistique, fait-elle remarquer, aime ces demeures sombres, ces vieux nids désolés, fortes constructions d'un passé dur et amer [2]. »

Elle voit d'un œil moins sévère le vieux manoir, depuis sa restauration : « Aujourd'hui, le castel... s'égaye un peu au soleil, que la disparition d'un grand pan de mur laisse entrer dans son préau sablé ; l'eau des anciens fossés qu'alimente, je crois, une source voisine, coule en petite rivière assez gracieuse, dans le jardin anglais, nouvellement dessiné [3]. »

L'auteur n'a pas oublié de mentionner le « *cheval de bois* ou chevalet, instrument de torture [4] », qui fait corps avec la charpente du château. Elle donne aussi un souvenir attendri au splendide mausolée de Charlotte, œuvre de Martin Claustre [5], « dont les élégants débris gisent épars aujourd'hui sur le pavé. La statue de Charlotte est dressée contre le mur, rompue en trois morceaux [6] ». Enfin un if splendide a attiré l'attention de George Sand : « L'if monstrueux qui date du temps de Charlotte d'Albret, appuie ses vénérables segments affaissés sur des quartiers de roche pieusement disposés, pour soutenir sa monumentale décrépitude [7]. »

L'auteur des *Beaux Messieurs de Bois-Doré* avait sans doute visité La Motte-Feuilly un jour où elle était assaillie par des pensées de tristesse, car tout dans ce lieu lui inspirait de la mélancolie ; à présent, du moins, la vue de cet ancien manoir ne justifie pas cette sombre impression.

1. Bonnaffé, *Invent. de la duch. de Valent.*, 14.
2. *Bois-D.*, I, 28.
3. *Id.*, I, 27.
4. *Id.*, I, 26. — Cf. De La Tremblais et de La Villegille, *Esquisses Pittoresques*, 90.
5. Ce tombeau fut élevé par les ordres de Loyse, fille de Charlotte, qui épousa Philippe de Bourbon, seigneur de Busset.
6. *Bois-D.*, I, 27. — Ce mausolée fut détruit à la Révolution.
7. *Id.*, I, 28.

Breuillebault, repaire de Sanche et d'Alvimar, dont les vieux murs sont baignés au levant par l'Igneraie, a eu, peut-être jadis, une certaine importance.

Une ferme a été restaurée sur les murs de celle qui existait autrefois. Quant au château, il ne reste que quelques ruines, entre autres une tour. Mais ces vieux débris d'un passé déjà lointain ont beaucoup diminué depuis quelques années; l'aspect de ce vieux manoir, il y a quelque cinquante ans, pouvait donc être différent de ce qu'il est aujourd'hui. Néanmoins, George Sand a peut-être exagéré son importance dans le roman des *Beaux Messieurs*.

L'auteur de *Mauprat* s'est fort peu étendue sur la tour Gazeau, qui joue pourtant un si grand rôle dans ce roman. On a d'autant plus lieu de s'en étonner, que cette tour, d'aspect imposant, est pittoresquement située au milieu des bois de la Curat [1].

Nous ne trouvons pas non plus dans *Mauprat* de description du château de Sainte-Sévère, de la vieille tour majestueuse, du magnifique parc qui s'étend aux flancs de la colline. Plus tard, ce site merveilleux avait charmé George Sand, et elle écrivait l'article : *Un coin de la Marche et du Berry* [2], où elle vantait la situation et la beauté du paysage sans les exagérer. « La forteresse... élève encore ses ruines formidables et le squelette de sa grande tour sur un roc escarpé... fendue de haut en bas par une grande lézarde garnie de lierre, monument curieux pour le pays et superbe pour les peintres... Le... parc jeté en pente abrupte sur le flanc du ravin est une promenade admi-

1. Au sujet de cette magnifique ruine, consulter l'*Histoire de Sainte-Sévère*, par M. Chénon.

La Tour Gazeau, dernier vestige d'un important manoir, construction du XIII^e^ siècle, appartenait au XVIII^e^ siècle à Jean de Bigu. Celui-ci vendit le fief de la Tour en 1771. « La Tour, dit M. Chénon..., conserve toujours un aspect formidable. Elle se dresse sur une large motte lenticulaire, que baignaient jadis les eaux d'un étang, depuis longtemps transformé en pré. Du côté sud se trouve la tourelle d'escalier, dans laquelle on pénètre par une porte large, qui n'a que 1^m^ 60 de haut. De l'escalier lui-même qu'éclairaient quatre fenêtres placées dans le même axe que la porte, il ne reste rien. On passe ensuite par une porte semblable à la première..., cette cave voûtée... n'est éclairée que par une étroite ouverture percée du côté ouest, dans une muraille de 2^m^ 75 d'épaisseur..... » (*Histoire de Sainte-Sévère*, 337 et suiv.).

2. Cet article a paru dans l'*Illustration*, 3 juillet 1847.

rable [1]. » George Sand écrivait encore à Er. Périgois : « C'est bien beau le parc de Sainte-Sevère ! il y a un coin de rochers et de vieux pans de murs couverts de lierre, tombant dans un ravin avec une véritable majesté. C'est triste, c'est un site d'hiver [2]. »

Si nous franchissons la Vallée Noire à l'est de Cluis, nous trouvons un pays « maigre, ondulé, semé d'étangs, de bruyères et de bois de châtaigniers. Ce pays-là est superbe aussi pour les yeux, mais superbe autrement. C'est encore le ressort du tribunal de La Châtre, mais ce n'est plus la Vallée Noire [3] ». George Sand aimait à parcourir ce pays un peu sauvage. Elle le trouvait plus beau et plus agréable que les sites les plus pittoresques du midi de l'Europe [4].

Dans la vallée de la Creuse, il n'y a plus rien du calme et de la monotonie de la vallée de l'Indre. Le pays est si accidenté qu'on se croirait transporté dans la Suisse, de là le nom de *Petite Suisse* que Mme Dudevant a donné à cette région, comme nous l'avons vu.

Des rochers escarpés, inaccessibles, bordent la Creuse, et, brusquement, à certains tournants, formés par ses sinuosités, sans transition aucune, apparaissent sur ses rives, de beaux arbres ombrageant un champ fertile ou une prairie d'un vert sombre. C'est une oasis qui surgit tout à coup au milieu des rochers.

George Sand connaissait tout aussi bien les aspects variés de la Petite Suisse que ceux de la Vallée Noire. « Nous faisons une assez longue promenade à pied dans un des plus adorables coins de la France. Le ravin où coule la Creuse est bordé en cet endroit, sur une longueur de plusieurs lieues, par des plateaux élevés, soutenus de schistes redressés par de puissantes assises de gneiss et de granit pittoresquement disloqués. Une splendide végétation perce autour de ces blocs sauvages, et la Creuse, tantôt agitée, bouillonne parmi leurs débris, tantôt limpide et unie, les reflète comme un miroir. De la petite église de Ceaulmont, perchée au plus haut des rochers, la vue plonge dans ces profonds

1. *Un coin de la Marche et du Berry*, *Illustration*, 3 juill. 1847, 275.
2. *Corr.*, IV, à Ernest Périgois, 20 déc. 1856.
3. *La Vallée Noire*, à la suite du *Sec. Int.*, 284.
4. Cf. *Nouv. lett. d'un voy. : De Marseille à Menton*, 133.

méandres adorablement composés, et s'étend au-dessus des ravins et au-dessus des plateaux, jusqu'aux montagnes de la Marche [1]. »

Mais c'est surtout Gargilesse qui attire George Sand, c'est ce mystérieux pays, aperçu jadis, qui hante ses rêves. Elle veut le revoir et y entraîne ses amis. Ils vont à la découverte de ce nouvel Éden :

« Le village, le vrai village cherché, se présenta magnifiquement éclairé, sous nos pieds. Il faut arriver là, au soleil couchant : chaque chose a son heure pour être belle. C'est un nid bâti au fond d'un entonnoir de collines rocheuses où se sont glissées des zones de terre végétale. Au-dessus de ces collines s'étend un second amphithéâtre plus élevé. Ainsi, de toutes parts le vent se brise au-dessus de la vallée, et de faibles souffles ne pénètrent au fond de la gorge que pour lui donner la fraîcheur nécessaire à la vie. Vingt sources courant dans les plis du rocher, ou surgissant dans les enclos herbus, entretiennent la beauté de la végétation environnante [2]. »

Ailleurs elle dira : « Le village de Gargilesse, bâti en pain de sucre sur une éminence escarpée, et dominé par sa jolie église et son ancien monastère, semblait surgir du fond des précipices [3]. »

Mme Dudevant, ravie, pénètre enfin dans *son village*, visite l'église, cette merveille de l'art byzantin, construction du XIIe et du XIIIe siècle. « C'est un petit chef-d'œuvre que l'église romano-byzantine, dit-elle... A l'intérieur, le plein cintre et l'ogive molle se marient agréablement. Les détails sont d'un grand goût et d'une riche simplicité [4]. » L'auteur ne s'est pas attardée à décrire les beautés de ce monument remarquable ; peut-être comprenait-elle que ses connaissances archéologiques n'étaient pas suffisantes pour intéresser ses lecteurs [5].

L'église possède une magnifique crypte. George Sand en a parlé avec une inexpérience encore plus accusée. « Des curieuses fresques que j'ai vues autrefois dans cette crypte, il ne reste que

1. *Corr.*, IV, à Charles-Edmond, juillet 1857.
2. *Prom. aut. vill.*, 13.
3. *Le péché de M. Antoine*, I, 51.
4. *Prom. aut. vill.*, 14.
5. M. l'abbé Imoff, curé de Gargilesse, a donné dans la *Croix de l'Indre*, 8 oct. 1911, une description très intéressante de son église : « Les voûtes

des fragments épars, quelques personnages vêtus à la mode de Charles VII et de Louis XI, des scènes religieuses d'une laideur naïve et d'un sens énigmatique. Ailleurs, quelques anges aux longues ailes effilées d'un dessin assez élégant et portant sur la poitrine des écussons effacés. Malgré la sécheresse de la roche, l'humidité dévore ces précieux vestiges [1]. »

L'auteur regrette la disparition « d'une danse macabre extrêmement curieuse [2] ». Elle signale « le Christ assis, nimbé entièrement, qui surmonte le maître-autel de la nef supérieure [3] ».

La description de George Sand ne fait pas revivre pour le lecteur la beauté de ces peintures qui ont encore un coloris magnifique, et qui représentent des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament [4].

L'auteur retrouve son talent descriptif en nous parlant de l'aspect du château. « Le château moderne, bâti au siècle dernier dans un style quasi monastique, soutient le chevet de l'église. L'ancienne porte, flanquée de deux tours, espacée d'une ogive au-dessus de laquelle se dessinent les coulisses destinées à la herse, sert encore d'entrée au manoir. Le pied des fortifications plonge à pic dans le torrent [5]. »

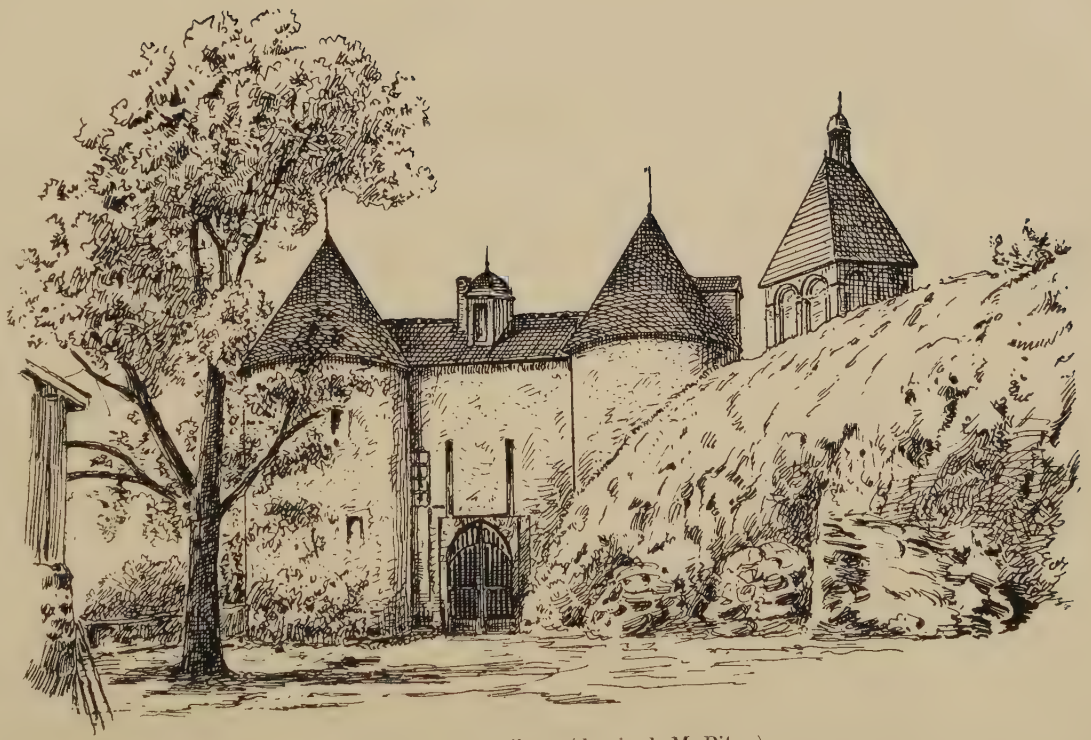
Mais voilà ce qui plaît, ce qui enchante l'auteur de *Promenades autour d'un village* :

« Nul château n'a une situation plus étrangement mystérieuse et romantique. Un seul grand arbre ombrage la petite place du bourg, qui, d'un côté, domine le précipice, et de l'autre, se pare naturellement d'un énorme bloc isolé, d'une forme et d'une couleur excellentes.

du vaisseau sont ogivales... L'immense coupole du chœur, percée d'une rosace fleuronnée... est reliée, par des pendentifs, à quatre gros piliers flanqués de huit colonnes engagées. Les huit chapiteaux ont chacun trois des vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse couronnés, portant des cythares et encadrés par les portiques de la Jérusalem céleste.

« Le sanctuaire, qui est à cinq pans coupés, est éclairé par trois fenêtres en plein cintre dans les arcatures à arc brisé, transition du roman au gothique. Au niveau du chœur, de chaque côté, une chapelle à absidiole forme un des bras du transept. Les voûtes de ces chapelles sont en quart de cercle, servant de contrefort, pour empêcher l'écartement du dôme. »

1. *Prom. aut. vill.*, 14.
2. *Id.*, 15.
3. *Id.*, ibid.
4. Cf. *La Croix de l'Indre*, 15 oct. 1911.
5. *Prom. aut. vill.*, 17.



Château de Gargilesse (dessin de M. Piton).

« Arbre, place, ravin, herse, église, château et rocher, tout cela se tient et forme, au centre du bourg, un tableau charmant et singulier qui ne ressemble qu'à lui-même [1]. »

La description est tellement exacte, qu'il n'y a pas une critique à formuler ; c'est une reconstitution admirable des lieux et de l'aspect que présentent ces deux constructions qui s'adossent l'une à l'autre.

On sera peut-être étonné de trouver un enthousiasme aussi grand pour Gargilesse, quand on aura parcouru ce village un jour de pluie, alors que les chemins sont transformés en torrents ou en bourbiers ; mais que le soleil vienne illuminer les coteaux environnants, cette nature pittoresque et sauvage, ce torrent de la Gargilesse, qui roule au fond du ravin, on comprend alors toute la poésie de ce lieu étrange. D'ailleurs, on sent que ce qui charme George Sand, c'est le caractère primitif du village. Là, en effet, on se croirait transporté à quelques centaines d'années en arrière. On s'y retrouve en pleine féodalité avec ce château qui domine le ravin, et ne fait qu'un avec l'église.

Si l'on aspire à fuir la civilisation et le confort moderne, à vivre d'une vie toute rustique avec des spectacles grandioses et sauvages à quelques pas de soi, il faut venir planter sa tente à Gargilesse. C'est ce que la dame de Nohant avait fait.

Sur les bords de la Creuse, cette pittoresque rivière qui bouillonne entre des rochers à pic, blanchissant de son écume les grosses pierres qu'elle rencontre sur son passage, on va de surprise en surprise. Les tableaux sévères ou ravissants se succèdent et se multiplient tout le long de ses bords. George Sand vivement saisie par ces beautés naturelles, a écrit sur ces sites pittoresques des pages délicieuses. Je ne la suivrai pas aux environs de Gargilesse. On peut dire que partout, elle a mis chaque chose à sa place et a envisagé la nature sous son vrai jour. Elle a été si exacte, qu'on a pu faire toute une série de cartes postales, représentant les paysages qui l'ont charmée, accompagnés d'une légende tirée de ses ouvrages [2].

1. *Prom. aut. vill.*, 17.

2. C'est à M. l'abbé Imoff, curé de Gargilesse, que l'on doit cette heureuse initiative. Pour toutes les descriptions concernant les bords de la Creuse, cf. *Promenades autour d'un village* ; et, à la suite de *Laura, Lettre d'un*

Près de Gargilesse, Châteaubrun, ancien château fort situé sur une colline, dominant tous les environs, a excité l'admiration de l'auteur du *Péché de Monsieur Antoine*. Les descriptions du lieu et das constructions en ruines [1] sont admirables de vérité. Le modeste intérieur du comte de Châteaubrun, visité par George Sand, n'est plus accessible aux touristes, mais ceux quiont pénétré dans cette partie habitable du château, conviennent que l'auteur a décrit tous ses aspects avec beaucoup de précision.

«e C fut à Châteaubrun, dit M. Duvernet, que George Sand construisit le château des Géants, habité par la famille Rudolstadt [2]. » Cette forteresse placée sur le sommet de la colline dominait toute la contrée environnante.

« Deux tours principales n'étaient reliées entre elles que par une poutrelle placée entre deux fenêtres du premier étage [3]. » C'est là, d'après M. Duvernet, que George Sand a puisé l'idée d'une scène émouvante dans *Mauprat* : Marcasse (le *preneux* de belettes) franchit le même obstacle pour dépister Antoine de Mauprat [3].

Ces transpositions ne sont pas rares chez George Sand. Elle a plus de plaisir à décrire ce qu'elle a vu qu'à créer de toutes pièces, même dans une œuvre de pure imagination.

Jeanne est encore un de ces romans qui, pour le réalisme des descriptions, excite l'admiration de ceux qui connaissent le mieux Boussac, Toulx-Sainte-Croix et leurs environs. Si nous en parlons ici, c'est que nous avons dit que Boussac appartenait à l'an-

voyageur; *Impressions de lecture et de printemps*, 263-323. — M. Imoff, dans une série d'articles parus dans *La Croix de l'Indre*, du 6 août 1911 au 6 oct. 1912, *Les sites du Bas-Berry*, a décrit d'une manière très intéressante aussi les paysages que George Sand a fait défiler sous nos yeux, dans *Promenades autour d'un village*.

1. « M. de Forges de Châteaubrun, dit M. Fauconneau-Dufresne, avait été page de la reine Marie-Antoinette. Mais ce rejeton d'une grande famille ne tenant aucun compte des souvenirs d'une si intéressante demeure, en vendit les pièces de charpente et les pierres de taille. Ce fut en 1827 que commencèrent ces dévastations. Après ces premières ventes, on détruisit le magnifique escalier en noyau ; puis créneaux, encoignures, etc. furent arrachés pour faire argent » (Fauconneau-Dufresne : *Notice sur Crozant, Châteaubrun et Gargilesse*, 56).

2. Duvernet, *Excursion dans l. Creuse*, *Compte rendu des travaux dé la Soc. du Berry*, 1864-1865, 354.

3. *Id.*, 355.

cien Berry, et peut-être aussi l'antique cité de Toulx, malgré des divisions administratives plus récentes.

« Non loin de Sainte-Sevère, on entre, par Boussac, dans le département de la Creuse. Mais, jusqu'à Toulx-Sainte-Croix, quatre lieues au delà, sur l'arête élevée des collines qui forment comme une limite naturelle aux deux provinces du Berry et de la Marche, on foule encore l'ancien sol *herruyer* [1]. »

George Sand a décrit avec une exactitude parfaite cette partie extrême du Berry. On peut se promener là, le livre à la main. Tout est à sa place. Arrêtons-nous quelques instants au château de Boussac.

Le château de Jean de Brosse, seigneur de Boussac « est moitié à la ville, et moitié à la campagne. La cour et la façade armoriée regardent la ville ; mais l'autre face plonge avec le roc perpendiculaire qui la porte jusqu'au lit de la Petite-Creuse, et domine un site admirable, le cours sinueux du torrent encaissé dans les rochers, d'immenses prairies semées de châtaigniers, un vaste horizon, une profondeur à donner des vertiges. Le château, avec ses fortifications, ferme la ville de ce côté-là. Les fortifications subsistent encore, la ville ne les a pas franchies... [2] »

Dans le *Journal d'un voyageur pendant la guerre*, nous trouvons encore cette admirable description :

« Ce vieux manoir des seigneurs de Boussac [3], occupé aujourd'hui par la sous-préfecture et la gendarmerie, est un rude massif, assez informe, très élevé, planté sur un bloc de roches vives presque à pic. La Petite-Creuse coule au fond du ravin et s'enfonce à ma droite et à ma gauche dans des gorges étroites et profondes, qui sont, avec leurs arbres mollement inclinés et leurs prairies sinueuses, de véritables arcadies. En face, le ravin se

1. *Un coin de la Marche et du Berry ; Illustration*, 3 juill. 1847.

2. *Jeanne*, 136.

3. Jean Chaumeau disait de la ville de Boussac : « Elle est bien close et fermée de murailles, tours, portaux et fossez. Mais le chasteau est de bien plus grande apparence et représentation de forteresse. Car il est situé et assiz sur un puyssant rocher entre deux rivières, l'une appelée la petite Creuze, et l'autre Veyron : et outre ce, bien remparé et muny de tours, forteresses et puyssantes murailles. Anciennement il fut destruit par les Angloys au temps de Édouard Roy d'Angleterre, et depuis rebasty par feu messire Jehan de la Brosse, jadiz chevalier de l'ordre, duc de Bretaigne et mareschal de France. » — Cf. Jean Chaumeau, *Histoire du Berry*, 264.

relève en étages vastes et bien fendus pour former un large mamelon cultivé, et couronné de hameaux heureusement groupés. Un troisième ravin coupe vers la gauche le flanc du mamelon et donne passage à un torrent microscopique qui alimente une gentille usine rustique, et vient se jeter dans la Petite-Creuse[1]. »

Lors de son séjour à Boussac, pendant la guerre de 1870, l'auteur de *Jeanne* avait multiplié les promenades, les excursions dans ces lieux pittoresques et elle en a parlé d'une manière très intéressante et très vraie dans le *Journal* qu'elle écrivit à cette époque.

Sans nous attarder longtemps à Toulx-Sainte-Croix, lisons les impressions que George Sand éprouvait du haut de la tour, qui, bien que rasée en grande partie, domine pourtant toute la contrée. C'est un point de vue unique en France, et qui embrasse une étendue de pays considérable. Il me semble impossible de rendre d'une manière plus vraie le saisissement et l'effroi qui s'emparent du touriste à la vue de ces espaces immenses qui se déroulent devant lui.

« Guillaume se dirigea vers la tour féodale, dont les fondements subsistent dans un bel état de conservation... (Il) fut étourdi de l'immensité qui se déploya sous ses yeux. Il vit, d'un côté la Marche stérile, sans arbres, sans habitations, avec ses collines pelées, ses étroits vallons, ses coteaux arides, où il semble parfois qu'une pluie de pierres ait à jamais étouffé la végétation... Au fond de ce morne paysage, le jeune baron de Boussac vit la petite ville dont il portait le nom, et son joli castel perdu comme un point jaunâtre dans les rochers de la Petite-Creuse. En se retournant, il vit à ses pieds le Combraille et plus loin encore le Bourbonnais avec ses belles eaux, sa riche végétation et ses vastes plaines qui s'étagent en zones bleues... C'est un coup d'œil magnifique, mais impossible à soutenir longtemps. Cet infini donne des vertiges... La profondeur du ciel qui vous enveloppe de toutes parts vous éblouit ; la vivacité de l'air, froid en toute saison, dans cette région élevée, vous pénètre et vous suffoque [2]... »

1. *Journ. d'un voy. pend. la guerre*, 57.
2. *Jeanne*, 26-28.

George Sand avait à un haut degré le respect de la nature, son œil aussi était très observateur. Voilà pourquoi elle ne déforme pas les lieux et les sites qu'elle décrit. Elle les transforme quelquefois, les embellit un peu ou les déprécie même, suivant les impressions du moment ou les nécessités demandées par son sujet. Malgré ces écarts, rares d'ailleurs, on peut dire que l'auteur de *la Petite Fadette* a rendu la physionomie exacte de son cher Berry; elle a été même, en bien des cas, d'une scrupuleuse exactitude, n'omettant aucun trait, aucun aspect caractéristique du lieu qu'elle nous met sous les yeux. C'est, en général, un tableau réel placé dans son jour le plus favorable, où les plus petits objets sont inondés d'une lumière pénétrante et douce. Il y a donc beaucoup plus à admirer qu'à critiquer, dans les descriptions de George Sand.

Autrefois, toute cette région était très mal desservie. Quelques grandes voies de communication sillonnaient le Berry, du nord au sud, de l'est à l'ouest; mais les pays, qui se trouvaient en dehors de ces grands chemins, n'en possédaient aucun qui fût praticable dans la mauvaise saison.

Dans ses romans relatifs au Berry, George Sand a de temps à autre mentionné ces routes importantes. Elle signale dans *Bois-Doré* l'ancienne voie romaine qui va de La Châtre à Châteaumeillant [1]; celle qui traversait la forêt de Châteauroux, allant dans la direction du Sud-Est, c'est-à-dire dans la direction d'Argenton [2]. Elle nous renseigne sur la route de Bourges à La Châtre qui passait par Lignières [3]. Mais elle a parlé surtout de la voie de Châteauroux à Paris, qu'elle avait tant de fois parcourue.

1. *Bois-Doré*, I, 63. — Cette voie romaine allait d'Argenton à Néris, passant par Châteaumeillant. « On la suit très bien, dit M. Duguet, de Châteaumeillant à Lacs. On prétend en avoir trouvé les traces entre La Châtre et Argenton » (*Origines de La Châtre*, 23).

2. *Nanon*, 185-192.

3. *Bois-Doré*, I, 10. — L'ancienne route de Lignières à La Châtre, pavée et rectifiée en 1780, était une merveille. Elle passait au milieu de l'étang de Thevet; mais à l'époque de George Sand, elle était de nouveau démantelée.

Châteauroux était un centre d'où rayonnaient sept grandes routes. Ch. Étienne, dans son *Guide des chemins de France*, 1552, les signale déjà : Châteauroux, Issoudun, Vierzon, Orléans, Paris. — Châteauroux, Vatan, Graçay, Romorantin, Orléans. — Châteauroux, Valençay. — Châteauroux, Le Blanc. — Châteauroux, Chatillon-sur-Indre. — Châteauroux, Argenton. — Châteauroux, Cluis. — La route de Châteauroux à La Châtre ne fut commencée qu'en 1782.

Les voyages de Nohant à la capitale avaient laissé dans les souvenirs de la jeune Aurore de fortes impressions. Dans l'*Histoire de ma Vie*, dans la *Correspondance*, nous trouvons des détails intéressants et pittoresques sur la manière de voyager, sur l'état des routes à la fin du XVIII^e^, et au commencement du XIX^e^ siècle. George Sand, à ce sujet, nous fait remonter plus haut que ses souvenirs personnels.

En 1796, pour aller de Nohant à Paris, « il fallait huit ou dix jours. Les diligences de Châteauroux à Orléans étaient d'affreuses pataches, si mal servies, que le plus prompt était de faire le voyage à cheval, à petites journées. Le chemin d'Issoudun à Vierzon étant le plus direct, mon père et Deschartres le prirent ; mais ce n'étaient que ravins, précipices, rivières peu guéables, *fondrières de tout calibre* (souligné)... D'Orléans à Paris, on ne trouvait de voitures que deux fois la semaine, et quelles voitures !... [1] »

Vers 1810, il y avait déjà de notables améliorations, on ne mettait plus que « trois grandes journées pour aller à Paris, quelquefois quatre [2] ».

On partait de Nohant vers cinq heures du matin pour arriver à la *Brande* vers sept ou huit heures, afin d'en être sorti au coucher du soleil. Il fallait toute une journée pour faire quatre ou cinq lieues de traverse !

La *Brande*, nom local de la lande, est formée de sables miocènes. C'est une terre maigre, située entre Nohant et Châteauroux, où foisonne la bruyère et qui ne porte que de maigres bois. George Sand la compare à la Sologne. A l'époque où elle traversait en voiture ce pays, il était presque inculte, mais aujourd'hui il a changé d'aspect, et il est difficile en le parcourant de retrouver la Brande de 1810.

« D'ailleurs, le terrain a quelque mouvement, et derrière les grandes nappes de bruyère, on retrouve presque partout les horizons bleus des terres fertiles, au centre desquelles s'étend ce petit désert [3]... »

Et c'est bien un désert, dit George Sand, « car il est à peine

1. *H. Vie*, I, 151-152.
2. *Id.*, II, 288.
3. *Id.*, II, 336.

semé de quelques fermes et de quelques chaumières aujourd'hui, et à l'époque de mon récit, il n'en comptait pas une seule [1]... »

C'était là le trajet le plus pénible du voyage. « La Brande était encore, au temps dont je parle, un cloaque impraticable et un sol complètement abandonné. Il n'y avait point de route tracée, ou plutôt il y en avait cent, chaque charrette ou patâche essayant de se frayer une voie plus sûre et plus facile que les autres dans la saison des pluies. Il y en avait bien une qui s'appelait la route ; mais, outre que c'était la plus gâtée, elle n'était pas la plus facile à suivre, au milieu de toutes celles qui la croisaient [2]. »

Châteauroux était la première halte des voyageurs. Là, on pouvait se reposer et reprendre des forces pour continuer la route. L'Hôtel Sainte-Catherine, celui-là même qui avait abrité pendant quelques jours, vers 1722, Mme de Barbançois, future belle-sœur de M. Dupin, l'arrière-grand-père de George Sand, offrait aux voyageurs un certain confortable.

Le lendemain on reprenait la route d'Orléans [3]. Il fallait traverser toute « la Sologne, pays aride, sans grandeur et sans poésie [4] », au dire de George Sand.

1. *H. Vie*, II, 336. — Un peu plus loin, *H. Vie*, II, 338, George Sand se reprendra pour dire qu'il y avait *une* habitation dans la Brande « c'était le point de concours qu'il fallait trouver... pour se diriger ensuite sur la Vallée Noire... »

2. *H. Vie*, II, 337.

3. Dans le voyage de Nohant à Paris, c'était encore le passage de la Forêt d'Orléans qui inspirait le plus de crainte à la jeune Aurore : « Traverser la forêt d'Orléans n'est plus rien. Dans mon enfance, c'était encore quelque chose d'imposant et de redoutable. Les grands arbres ombrageaient encore la route durant un parcours de deux heures, et les voitures y étaient souvent arrêtées par les brigands... » (*H. Vie*, II, 290). Au cours de son premier voyage de Nohant à Paris, l'enfant avait tremblé, « ses dents avaient claqué de peur » en écoutant les récits de sa grand'mère à Mlle Julie : Mme Dupin, avant la Révolution, avait vu fréquemment les cadavres des malfaiteurs accrochés aux branches, balancés par le vent, dévorés par les corbeaux, entre autres celui d'« une grande femme... restée entière fort longtemps et dont les cheveux noirs flottaient au vent... » (*H. Vie*, II, 291).

La charmante Louise de Buchepot, pleine de santé et de vie, mourut de frayeur en voyant le cadavre d'un pendu dans la forêt de Fougerolles (cf. *La Croix de Fougerolles*, par Claudius X, *Revue du Centre*, 1881, 134-150).

4. *H. Vie*, II, 289. — George Sand a été dure pour la Sologne. Elle qui savait découvrir dans la nature le côté pittoresque et poétique, aurait dû trouver là, matière à de charmantes descriptions. Mais elle ne connaît ce

Le retour de Paris à Nohant ne s'était pas effectué sans dangers. Mille péripéties attendaient les voyageurs dans la *Brande* triste et désolée.

Aurore avec sa mère et Rose avaient pris place à Châteauroux dans une *patache* de louage : Un *patachon* de douze à treize ans conduisait « une pauvre haridelle très efflanquée ». Tout à coup, vers minuit, nos voyageurs se trouvèrent dans un trou; le sable était épais et la bête refusa de remonter la pente. L'enfant dételant son cheval, monta dessus et s'enfuit, laissant les voyageuses consternées. Deux heures après, il revenait avec l'ancien *Jardinier*, du Magnier, le seul habitant de ces lieux déserts. Celui-ci amenait « ses fils, ses chevaux, et la chandelle de résine entourée d'un grand papier huilé et lié au bout d'une perche, sorte de phare qui avertissait de loin les naufragés de la Brande [1] ». Quelque temps après, Aurore et sa mère étaient heureuses de trouver chez la jardinière « un souper rustique », et de dormir dans les vieux lits à quenouille, ornés de baldaquins de serge jaune, dans lesquels on avait mis « de gros draps bien blancs ».

Cet épisode de voyage a fourni à George Sand une des scènes du *Meunier d'Angibault* : Marcelle se rendant au château de Blanchemont avec son fils et sa femme de chambre, eut la même aventure :

« Plus d'une fois, voyant le chemin rapide, mais sec, Marcelle et ses gens avaient mis pied à terre ; mais on ne pouvait marcher cinq minutes sans arriver à un de ces fonds où le chemin se resserre et se trouve entièrement occupé par une source à fleur de terre, sans écoulement, et formant une mare liquide, impossible à franchir à pied, pour une femme délicate [2]. »

Avait-on surmonté cette difficulté, tout à coup le chemin se rétrécissait de nouveau :

« Plus on avançait, plus le chemin devenait quasi impossible ; mais il était trop étroit pour retourner la voiture : deux haies

pays que par la route qui la mène à Paris, et elle la trouve laide. Loyalement, devant l'admiration d'Eugène Sue, elle pense que l'auteur des *Mystères de Paris* « connaît, dans la Sologne, une autre Sologne que celle qu'elle a parcourue » (*H. Vie*, 290). Certainement George Sand n'avait jamais vu les bords de la Sauldre.

1. *H. Vie*, II, 340.
2. *Angibault*, 33.

splendides le serraient de près... Le chemin s'élargit tout à coup et l'on se voit en face d'une grande flaque d'eau dormante qui ne ressemblait guère au gué d'une rivière [1]. »

La voiture s'enfonça au beau milieu, le patachon dut dételer Bucéphale qui s'était abattu, et il fut obligé d'abandonner les voyageurs pour aller chercher du secours. C'est alors que le Grand Louis les tira de ce mauvais pas.

Les chemins de la Vallée Noire sont perfides ; la difficulté se compliquait encore si l'on rencontrait, ou si l'on dépassait des piétons. Ceux-ci ne se dérangeaient jamais pour laisser passer une voiture. Ils préféraient se faire écraser. George Sand a rappelé ce trait de mœurs, dans *Angibault :*

« Il est contraire à la dignité du paysan berrichon de se déranger jamais pour une voiture, quelque avertissement qu'il reçoive, quelque difficulté qu'il y ait à se déranger pour lui [2]. » C'est ainsi que Cadoche, le vieux mendiant, faillit être deux fois écrasé, dans le roman.

Inutile de dire qu'aujourd'hui, la circulation des voitures étant plus grande qu'autrefois, l'esprit de conservation a modifié cet usage.

A cette époque et pendant longtemps encore, il n'y eut, dans la Vallée Noire, qu'un seul mode pratique pour voyager, pour voisiner, pour sortir de chez soi, c'était d'enfourcher un cheval, « tout le monde, en ce temps-là, montait à cheval, dit Duguet, hommes et femmes, bourgeois et ecclésiastiques ; et l'on offrait au passant la croupe de sa monture, comme aujourd'hui une place dans sa voiture [3]. »

Dans presque tous ses romans champêtres, George Sand a signalé cette coutume qui persista jusque vers 1850 [4] : *Germain* prenait en croupe la petite Marie pour aller à Fourche [5] ; c'était une bonne occasion pour ménager ses souliers, et un souci de moins pour sa mère, qui l'aurait vue avec inquiétude circuler dans des mauvais chemins.

1. *Angibault*, 35.
2. *Id.*, 325. Cf. aussi 230-231.
3. Duguet, *La Châtre av. la Révolution*, 25.
4. Il y a soixante-cinq ans environ que Mme Johanneau, de Lalœuf, est montée pour la première fois dans une voiture, sorte de tombereau.
5. Cf. *Mare au Diable*, 45.

Le *Champi* ramenait en croupe *la Sévère* de la foire de Saint-Denis-de-Jouhet [1]. Elle en profita pour lui faire mille agaceries ce jour-là.

« Si vous voulez aller à l'assemblée, je prendrai la petite noire et je vous mènerai en croupe, disait le grand Louis à sa mère [2]. »

C'est l'époque où la « bourgeoise allait à la ville, montée en croupe derrière son métayer ou son valet de charrue [3] ».

Les femmes montaient à califourchon, bien entendu; leurs jambes étaient cachées par leurs grands manteaux.

Le paysan avait-il des denrées à vendre, il les mettait soit dans des sacs sur le dos du cheval, soit dans des paniers qu'il portait au bras. Conduisait-il des bêtes à la foire, il les poussait devant lui, monté sur son cheval.

De Nohant, nous dit George Sand, dans l'*Histoire de ma Vie*, « c'était un voyage... que d'aller à Saint-Chartier. Les chemins étaient impraticables pendant neuf mois de l'année. Il fallait aller par les sentiers des prairies, où se risquer avec le pauvre âne, qui resta plus d'une fois planté dans la glaise avec son fardeau [4]. »

Aussi, voyait-on souvent, nous l'avons dit, le bon curé de Saint-Chartier, l'abbé Montpeyroux, ramener en croupe, à Nohant, la jeune Aurore pour lui éviter les difficultés du chemin ; et plus tard, Aurore ramener en croupe le curé, après une journée passée chez M^me^ Dupin.

« Nous sommes bloqués par les boues, dans notre tanière, raconte Laisnel de la Salle, en 1838... ; nous voilà réduits, pour tout divertissement, à lécher notre patte, en vrais ours, jusqu'à la belle saison [5]. »

« C'est à peine si..... quelques rares amis osent se hasarder à nous visiter. Dernièrement, Jules Néraud..... regarda comme une bonne fortune l'offre que je lui fis de venir à Cosnay. Il s'occupa donc aussitôt, ainsi qu'il est d'usage dans les expéditions hasardeuses, de former une espèce de caravane. Il s'adjoignit Delavau

1. Cf. *Champi*, 90.
2. *Angibault*, 252.
3. *Marianne*, à la suite de *La Tour de Percemont*, 254.
4. *H. Vie*, II, 280.
5. Lais. de la Salle, *Anciennes mœurs*, 97.

comme médecin ; Alphonse Fleury et Dumonteil comme hommes de sens et de résolution, et partit de La Châtre sur les neuf heures du matin, le 13 octobre de la présente année (1838)... Ils nous arrivèrent les uns après les autres, tout éclopés, traînant l'aile, crottés par-dessus l'échine, et affamés [1]. »

Quel voyage! il s'agissait de faire six kilomètres ! Le retour fut plus terrible encore. Le Malgache avait voulu rentrer chez lui, le soir, lui qui avait « doublé maintes fois, sans encombre, le cap des Tempêtes, avait été réduit, dans cette nuit de désolation, à appeler ses mains au secours de ses pieds [2] ».

« Les mauvais chemins, dit Nanon..., nous séparaient du reste du monde [3]. »

Si le châtelain arrivait à la campagne pour faire un séjour dans ses terres, il devait nécessairement quitter sa voiture à l'endroit où la route s'arrêtait. Il laissait sa calèche à l'auberge et une voiture à bœufs venait prendre le seigneur, qui arrivait chez lui dans l'équipage des rois fainéants [4].

Mme Dupin était peut-être la seule personne de la Vallée Noire qui eût, vers 1796, une voiture assez solide, des chevaux assez robustes, pour affronter, tantôt les terrains gras, tantôt les sables mouvants de la région.

« Cette voiture de voyage était une véritable maison roulante [5] », raconte George Sand. Elle pouvait contenir une foule

1. Lais. de la Salle, *Anciennes mœurs*, 97 et suiv.
2. *Id.*, 102.
3. *Nanon*, 115.
4. Voici ce que raconte, à ce sujet, M. Ch. Duvernet : « Mon père, receveur particulier, fut le premier qui eut une patache en osier, suspendue sur des cuirs faisant ressort. Ce fut un grand luxe. Les quelques autres voitures qui existaient étaient montées sur brancard et grossièrement recouvertes... Il faut faire attention qu'il n'existait aucune route. Celle de Châteauroux, était seulement commencée. A partir de la Brande jusqu'à l'Isle on trouvait des terrains défoncés qui demandaient plusieurs heures de marche. En partant à six heures du matin de La Châtre, on n'était pas sûr d'arriver à huit heures du soir à Châteauroux. Au mois de juin, des amis venant au Coudray pour les tondailles, s'embourbèrent auprès de chez Jeanny Couladon, et on fut obligé d'aller les arracher avec des bœufs. Mon père et moi... quand nous venions au Coudray, dans la mauvaise saison du printemps ou de l'automne, nous faisions venir des bœufs à Thevet, pour tirer notre voiture et le cheval. » H. de Corlay, *Un clocher du Bas-Berry de George Sand. Rev. du Ber.*, 1912 ; 221-222.
5. *H. Vie*, II, 288. — Cette voiture faisait l'admiration des gens du pays :

de choses nécessaires pour un long voyage. « Les innombrables poches de ce véhicule étaient remplies de provisions de bouche, de friandises, de parfums, de jeux de cartes, de livres, d'itinéraires, d'argent, que sais-je? On eût dit que nous nous embarquions pour un mois [1]. »

Les quelques routes ou chemins qui aboutissaient à La Châtre, les rues de la ville, étaient mal entretenues. Les voitures étaient si rares, encore vers 1830, que les dames, pour aller en soirée, mettaient des sabots ; un serviteur les précédait avec une lanterne et portait leurs chaussures. Venaient-elles d'un peu loin, elles montaient en croupe avec leur domestique et emportaient leur robe dans un carton [2].

La voiture qui se trouvait à la disposition des voyageurs dans la Vallée Noire, quand les routes permettaient à ce véhicule de circuler, était, comme nous l'avons dit, la *patache*, « longue et basse comme un cercueil ; aucune espèce de ressort ne gênait ses allures ; les roues aussi hautes que la capote, pouvaient braver ces fossés bourbeux qui sillonnent nos routes de traverse... enfin la capote elle-même n'était qu'un tissu d'osier confortablement enduit, à l'intérieur, de bourre et de terre gâchée, dont chaque cahot un peu accentué détachait des fragments sur la tête des voyageurs [3] ». Ce n'était donc pas une voiture confortable. Le conducteur, appelé *patachon*, s'asseyait de côté, sur le brancard.

Ces voitures, qui, au temps où George Sand écrivait *le Meunier d'Angibault*, étaient devenues rares, sont maintenant introuvables ; mais la description qu'en a faite l'auteur est tout à fait conforme au souvenir qu'en ont gardé les personnes âgées.

« Mme Dupin, dit M. Ch. Duvernet, avait une grande berline à deux chevaux, dont l'un était monté en selle par un cocher habillé en postillon appelé Saint-Jean. Cette voiture était une merveille pour la localité. » H. de Corlay, *Un clocher du Bas-Berry de G. Sand*. *Rev. du Ber.*, 1912 ; 221.

1. Cf. H. de Corlay, *Un clocher...*, 221.

2. En 1758, les particuliers, à La Châtre, n'avaient point de voitures à chevaux, d'après le capitaine Duguet (*La Châtre av. la Révol.*, 25). Une seule voiture à cheval était celle du *Messager de Bourges*, qui apportait et emportait, une fois par semaine, les lettres et les paquets. Quand la route de Châteauroux fut faite « le sieur Auboyer, dit Pérament, aubergiste de la *Tête Noire*, organise le 1er service *de voiture pour Châteauroux*, une fois par semaine, tous les lundy ».

3. *Angibault*, 29.

De 1820 à 1830, les voyages entre Nohant et Paris étaient devenus moins difficiles ; nous avons vu qu'assez souvent M. et Mme Dudevant faisaient des séjours dans la capitale. Mais pendant longtemps encore, ces voyages présentèrent certaines difficultés, qui rendaient la circulation pénible [1]. La lettre suivante nous l'indique. Elle fut écrite vers 1843.

« Les voyageurs qui voulaient aller de Nohant à Blois par la diligence viennent de recevoir une réponse de Châteauroux, qui leur annonce qu'il n'y a pas de place pour ce soir. Ces personnes prendront donc la poste et Mme Sand prie Mme Chauvet de ne pas lui garder de place dans la diligence de La Châtre, mais de lui envoyer, à 5 heures précises, trois chevaux de poste avec un bon postillon. Mme Chauvet aura-t-elle aussi l'obligeance de s'occuper du relais de la Brande, afin qu'il s'y trouve des chevaux et un postillon *sachant conduire*? Celui qui a mené deux fois cette année la voiture de Mme Sand, met en grand danger l'existence des voyageurs. Il ne tient pas sur son cheval, il ne tient pas ses chevaux, il est sourd, et il ne sait pas descendre la côte de Corlay. Il serait bien à propos de mettre là un véritable postillon, autrement, il arrivera un jour ou l'autre un accident sérieux... [2] »

Enfin, le 28 juillet 1847, George Sand écrivait à Mazzini, en l'invitant à venir la voir :

« Dans peu de jours nous aurons un chemin de fer depuis Paris jusqu'à Châteauroux [3]. » La Vallée Noire n'était plus isolée de la capitale.

D'après tout ce qui précède, nous voyons que l'auteur des romans champêtres a rendu la véritable physionomie de son pays, aux différents points de vue qui viennent d'être étudiés. C'est toujours le réalisme qui frappe dans ses descriptions et l'exactitude dans ses indications.

1. En 1837, ce n'était pas facile de faire voyager des meubles de Paris à Nohant : « Mon voiturier sera à Paris le 12 ou le 14, disait George Sand à Mme d'Agoult... Si le piano est prêt, il le rapportera en huit ou neuf jours » (*Corr.*, II, 10 avril 1837).

2. Fragment d'une lettre inédite de George Sand, appartenant à Mme Chauvet.

3. *Corr.*, II, à Mazzini, 28 juill. 1847.

CHAPITRE IV

USAGES

HABITATION

Quand l'auteur de *la Petite Fadette* a parlé de l'habitation des cultivateurs du Berry, elle n'est pas entrée chaque fois dans les plus petits détails, à la manière de V. Hugo. Son intention était seulement de placer le paysan dans son véritable milieu, de nous le montrer dans son cadre. Mais, en recueillant avec soin les descriptions qu'elle a semées çà et là dans ses romans champêtres, on arriverait à se faire une idée presque complète de l'habitation du paysan berrichon, soit dans la Vallée Noire, soit dans la Petite Suisse.

De longue date, dans la Vallée Noire, il y a des habitations solides et bien bâties, « de vieilles maisons rustiques, dit George Sand, du XVI^e^ et du XV^e^ siècle, encore debout, et bien reconnaissables à leurs énormes toits de tuiles..., et à leurs mansardes surmontées de gros épis historiés en terre cuite [1] ».

Ailleurs, elle a fait observer aussi que le chaume était un mythe, même en Bas-Berry. « On ne s'en sert plus que pour les petits hangars et appentis provisoires [2] », prétend-elle.

Cette dernière remarque paraît exagérée, car actuellement encore, on rencontre çà et là quelques toits de chaume. Tout un groupe de maisons, couvertes ainsi, se trouve au hameau de la Corne, sur les hauteurs de Corlay. Du temps de George Sand, bien des maisons qui, aujourd'hui, sont couvertes en tuile,

1. *Bois-Doré*, II, 37.
2. *Prom. aut. vill.*, 66.

l'étaient en chaume : l'auberge de Marie Rébec, par exemple, au bas de la descente de Corlay.

Si quelques maisons rustiques avaient un extérieur confortable, que de misérables logis abritaient le paysan de la Vallée Noire !

La masure de la *Piaulette* avait pour toutes huisseries une porte : « Dans les anciennes constructions de nos paysans, les croisées indépendantes de la porte et garnies de vitres étaient inconnues [1]. »

Dans ces pauvres habitations, en effet, la porte, coupée en deux transversalement, servait à deux fins. La partie supérieure, ouverte, laissait entrer l'air et la lumière, tandis que l'autre restait fermée pour empêcher les animaux d'entrer.

La maison de Nanon n'était pas plus confortable : « Quand j'ouvris le contrevent qui servait de fenêtre, — nous ne connaissions pas l'usage des vitres, — je vis la terre toute trempée [2]. »

Pour ceux qui n'avaient pas le moyen d'avoir de la chandelle ou une *pétrelle*, « pas de milieu entre supporter à toute heure les intempéries du climat, ou s'ensevelir dans le néant de l'oisiveté comme le mouton dans la bergerie [3] ! »

Pierre « couvrait le feu qui était notre seule clarté dans la chambre [4] ». La Piaulette était obligée de faire de même. Sa maison, cependant, avait été bâtie cinquante ans auparavant « pour des gens aisés [5] ».

Cette porte coupée, comme on le voit dans la gravure, se retrouve encore dans certaines vieilles maisons, mais elle est presque toujours accompagnée d'une petite fenêtre. « Aujourd'hui, les plus pauvres, pour peu qu'ils habitent une maison neuve, ont des croisées à espagnolettes et des portes à serrure [6] », dit George Sand.

La porte « fermait en dedans et en dehors à l'aide d'un *coret*, c'est-à-dire d'une cheville en bois que l'on plante dans un trou de

1. *Angibault*, 279.
2. *Nanon*, 24.
3. *Angibault*, 280.
4. *Nanon*, 23.
5. *Angibault*, 279.
6. *Id.*, 279.

la muraille, d'où vient le vieux mot *coriller* et *décoriller*, pour dire fermer et ouvrir [1] ».

Quand l'habitation avait une cave, et c'était l'exception, il y avait des marches de pierres disposées en perron [2].

Il n'était pas question de plancher ou de briques pour assainir ce pauvre logis. « Le sol de la chambre était inégal et raboteux. »

La *Zabelle* n'avait pas une demeure plus confortable. « Elle venait habiter la petite locature dépendante du moulin du Connouer... mais la maison était... mauvaise... mal close [3]... »

La maison! De combien de pièces se composait-elle? Le logement du cultivateur en Bas-Berry, riche ou pauvre, se réduit souvent encore à une seule pièce, plus ou moins vaste. Les bâtiments, réservés à l'exploitation : écuries, remises, bien que se trouvant sous le même toit, n'ont pas droit à la dénomination de maison. L'ensemble de la construction prend le nom de bâtiment.

La *maison*, c'est la chambre, pièce unique, servant à la fois de cuisine, de salle à manger, de chambre à coucher. Elle est accompagnée d'un petit cabinet, placé à la suite du four, appelé fouretout, dans lequel on met le vin, quand on en a, les pommes de terre et tout ce qui embarrasserait la pièce. Le plafond à solives n'est pas garni de gypse.

La chambre est ornée quelquefois d'une belle cheminée ; celle de Nanon « rentrait dans le mur, en arcade pointue, avec des bancs de pierre dans le renfoncement ».

Souvent, la cheminée du paysan de la Vallée Noire a un assez vaste manteau, sur lequel sont rangés les pots contenant les assaisonnements pour la cuisine. On y voit aussi, parfois, un fusil suspendu, et au-dessous deux épaulettes qui encadrent le vieux certificat de celui qui a été militaire. Mais, dans les pauvres demeures, la cheminée n'est pas aussi luxueuse. La photographie qui suit donne l'intérieur d'une vieille maison. Nous sommes à Saint-Chartier, chez M. et M^me^ Rémy. Les landiers bien brillants soutiennent les bûches. Une *casse* suspendue à la crémaillère contient l'eau nécessaire aux soins du ménage, la

1. *Angibault*, 279.
2. Cf. *Mare au Diable*, 106.
3. *Champi*, 30.

Vieille maison de Saint-Chartier à porte coupée; M^me^ Rémy, à gauche, occupée à mettre la laine en écheveau avec le *trioux*; à droite, sa fille la met en peloton avec le *devide*. — Cliché de l'auteur.

soupe se fait dans des pots en terre, placés autour du feu. A gauche de la casse se trouve l'ouverture du four qui sert à cuire le pain. Au-dessous, une autre ouverture est celle du cendrier. Là, chaque jour, on jette les cendres qui, jamais n'encombrent le foyer. Sous la cheminée, une *pétrelle* est fichée dans le mur à l'aide de son *fendois*, toute prête à être allumée, quand la nuit sera venue.

La pétrelle n'est pas autre chose qu'une mèche entourée de résine [1]. Il est inutile de dire que les paysans ne s'en servent plus, mais on retrouve le *fendois* [2] dans leur vieille ferraille.

Quand on se réunissait dans la *bergerie*, pour passer la veillée, on brûlait plus volontiers de la chandelle, quand on en avait.

Le *chalin*, comme le dit Laisnel de la Salle, est aussi une vieille « lampe rustique qui, quelquefois, consiste en une simple coquille fossile, que l'on suspend à la poutre ou à la cheminée [3] ». Mais l'auteur des romans champêtres ne l'a pas signalé.

Les meubles de la maison ne sont pas nombreux.

George Sand nous a parlé souvent de ces lits à quenouille, « en forme de corbillard, garnis de rideaux de serge [4] », tantôt bleue, tantôt jaune, de ces « lits ventrus, où on dort dans la plume jusque par-dessus les yeux [5] ». Il y en a deux ou trois dans la chambre ; ils sont placés dos à dos. Les rideaux glissent, à l'aide de boucles, sur une tringle placée autour du ciel de lit, et forment une véritable cellule pour le dormeur.

Très souvent, plus souvent autrefois qu'aujourd'hui, une petite ruelle, en patois *rouette*, était ménagée entre le mur et le lit.

Cette disposition permettait de s'habiller à l'abri des regards. La chambre restait libre : « P'tit crapiaud, disait un père à son enfant, t'es donc tombé dans la *rouette*, *y faut terjous qu' tu te vires.* »

Dans les familles riches, la pièce était immense, et pouvait contenir jusqu'à sept lits à quenouille, avec ruelle. Celui du père

1. Cf. Laisnel de la Salle, I, 337.
2. C'est un piquet à deux branches qui font ressort, et qui maintiennent la *pétrelle* droite.
3. Laisnel de la Salle, I, 352.
4. Cf. *Angibault*, 280 ; *La famille de Germandre*, 219 ; *Le Champi*, 155 ; *Jeanne*, 42.
5. *Les M. Sonneurs*, 77.

et de la mère était le plus rapproché de la cheminée ; ensuite venait celui du gendre ou du fils aîné [1].

Les inventaires donnent des détails sur ces lits à colonnes et sur leur garniture. Depuis deux siècles, ils étaient répandus en Berry [2].

Le lit à *bateau*, en *châgne* ou en *guigner* (en chêne ou en cerisier), comme dit le paysan, a été introduit assez récemment en Berry.

Les vieux lits à quenouille deviennent de plus en plus rares. Le paysan s'en défait ; il les brûle et les remplace par des lits à la mode. On en voit encore deux chez les frères Salleron à Vic, près de Nohant. A Lourouer, on en trouve aussi, mais ils sont presque toujours accompagnés d'autres lits, tout à fait modernes.

Autrefois, il n'y avait pas toujours plusieurs lits chez les pauvres gens, et souvent, les jeunes ménages couchaient sur la fougère. *Patience*, le paysan philosophe, dormait sur la mousse [3]. Ce cas-là était fréquent.

Avec les lits, l'*arche* est le meuble indispensable des plus modestes ménages. C'est un grand coffre en chêne, muni d'un couvercle ; il repose sur des pieds qui lui sont fixés ; ceux-ci sont plus ou moins élevés et quelquefois ornés. Dans ce coffre on fait le pain. Il sert ensuite à ranger les provisions de ménage. George Sand a plusieurs fois rappelé son emploi.

Dans *La famille de Germandre*, il est question de dressoirs, de crédences, d'armoires, de grandes tables : « Corisandre rangeait elle-même et entretenait ce mobilier respectable, ces grandes

1. Le fond de ces lits est une caisse remplie de paille coupée, sans être enveloppée dans une toile. On peut donc la remuer et la changer facilement. Sur la paille se trouve la couette, appelée aussi *piuntie*, énorme lit de plume. Le Berry est le pays des oies.

2. Inventaire de meubles après décès. Me Pichon notaire à Saint-Benoist-du-Sault : « Un banc foncé fermant à clé contenant des papiers, une pale ; ciel et rideau de lit de serge jaune, garni de crespine de passement jaune et rouge ; un baheu d'une contenance de trois setiers de blé, renfermant diverses pièces de linge et de vêtements, vingt livres de vaiselle d'étain ; une casse, un passe-purée, une couvretoire, une chaise à bras ; une pertuisane, une arquebuse de roue de quatre pieds avec la clef ; un pistolet de cheval, une pluntie, trente-cinq poupées de lin de chanvre, un busard de vin... un chétif feulet (feuillet de scie), chanvre et lin non brié, dans l'écurie sous le fais de la grange... » (Arch. dép. Indre, E 666 (liasse), 1640-1641).

3. Cf. *Mauprat*, 31.

armoires dont les panneaux sculptés représentent des chasses ou des batailles, ces tables de chêne noir que rehausse une lourde guirlande de fruits et de feuillage en relief; ces sièges à double fond où les protestants cachaient leur Bible, et où, plus tard, on cachait le sel de contrebande ; ces dressoirs et ces crédences, qui n'ont jamais perdu leurs noms classiques dans les campagnes [1]. »

C'était là un des plus riches mobiliers du pays ; mais la grande table en chêne, simple plateau, sans aucun ornement, placée au milieu de la pièce, entourée de bancs ; le salinier, chaise à double fond [2], se retrouvent dans les ménages aisés de cultivateurs.

Le mobilier des métayers de Marianne était bien modeste.

« Longtemps, elle n'avait pas eu d'autre salon que cette pièce à solives enfumées, d'où pendaient des grappes d'oignons dorés, et au centre de laquelle, en guise de lustre, se balançait la cage à claire-voie où l'on met les fromages [3]... » Dans cette salle, on voyait aussi les « grands lits de serge jaune, fanés jusqu'à avoir pris la teinte feuille morte ; la noire cheminée à crémaillère, encombrée de pots, de chats et d'enfants, le dallage inégal et crevassé, la petitesse de l'unique fenêtre, l'écrasement d'un plafond garni de provisions et d'ustensiles qu'il faut éviter en marchant, tout cela n'offrait pas au jeune Parisien l'idée d'un bien-être suffisant [4] ».

Cependant, c'était encore du luxe, en comparaison du pauvre mobilier de la *Zabelle*, « un grabat, deux chaises, un bahut et quelques *vaisseaux* de terre [5] ».

Parmi les ustensiles, George Sand n'a pas oublié de parler du *pichet*, petite amphore à une anse, en terre de Verneuil, qu'on remplit de vin ou d'eau, suivant les besoins [6].

1. *La Famille de Germandre*, 218.

2. Dans les pauvres familles les chaises étaient souvent inconnues. Autrefois, on s'asseyait sur des bancs, mais plus habituellement encore sur des citrouilles.

3. *Marianne*, faisant suite à *La Tour de Percemont*, 339.

4. *Id.*, 340.

5. *Champi*, 30.

6. Voici d'autres inventaires qui nous renseignent sur les diverses parties du mobilier chez le paysan berrichon :

Inventaire des biens meubles délaissés par la mort et trépas de deffunt Pierre Basset, Arraby notaire et tabeillon à Verneille (1664-1667).

« Soixante dix livres de vesselle destin maneufvrés estime la livre la somme

Dans toutes les maisons un peu aisées, il y avait une lanterne ; celle dont nous lisons la description dans Bois-Doré, se retrouve encore chez les vieux paysans : « Il avait fermé sa lanterne, qui n'était garnie ni de vitre, ni de corne, mais d'un demi-cylindre de fer battu, percé de petits trous, suivant l'usage du pays [1]. »

La *besace*, si commode pour les travailleurs, qui leur permet d'emporter, sans fatigue, leurs repas aux champs, se trouve sur le dos du mendiant Cadoche : « On fait un somme sur une pierre ou sur sa *besace*, quand elle n'est pas trop plate, dit-il. — M'est avis que la vôtre est assez ronde ce soir [2]... », lui répond le grand Louis.

Cette besace, c'est tout simplement un sac de toile avec deux ouvertures longitudinales, assez près des extrémités. D'un côté, on met les bouteilles de vin, de l'autre, les provisions solides, on jette une partie du sac sur son épaule, la charge se trouve ainsi répartie devant et derrière.

Après tous les renseignements qui nous ont été donnés par George Sand sur le mobilier des habitants du Berry, lisons ce que dit Duguet sur la *maison* du paysan.

« Vous la connaissez bien cette grande chambre, où, de plain-pied, bêtes et gens entrent de la cour; cette grande chambre, à la fois cuisine, salle à manger et chambre à coucher, avec sa haute cheminée aux landiers de fer et ses deux lits carrés aux courtines de droguet vert ; cette grande chambre, avec sa longue table et ses bancs, ses bancelles, quelques chaises et un fauteuil rouge respectable ; l'armoire et, sur sa corniche, la bouteille de

de neuf solz. Une bassine darin estime la somme de III livres, un paltret, une pesle bresche, un trian a fombreier (nettoyer les étables, relever le fumier), un collier, une selle, la douzière, la ruzière (lien avec lequel on attache les chevaux), avec la chaînette estimé le tout ensemble six livres ». (Arch. dép. de l'Indre, E. 584, liasse, d. 99.)

Autre inventaire tiré des minutes et pièces diverses, Me Thabaud notaire de la Chalille, de Bouesse et Cluis Dessus (1671) :

« Des lincieux (draps de lit), des coffres, ung meschant banc, une arche (coffre à faire le pain), deux socs d'arreau, ung tran, une tranche (pioche) deulx besochons ; (besocher, c'est casser les mottes de terre), deulx palles à besser, ung cousteau à deulx manches, cinq mouches à miel (ruches) deux broches à roustir », etc., etc. (Arch. dép. Indre, E 556 liasse. p. 85.)

1. *Bois-D.*, II, 44. — Celle que représente la gravure appartient à M. Fourratier, de Lourouer.

2. *Anjibault*, 233.

coing et de cassis et la rangée de pommes d'hiver... l'arche antique, le salinier énorme, qui rappelle le temps des gabelles, le dressoir, où s'étalent un saladier, au fond duquel chante un jau multicolore... Pas de parquet, pas même de carrelage le plus souvent. Pas de plafond, des solives saillantes et noires de fumée auxquelles pendent un paquet d'ail, un petit pochon, un quart de lard et quelques autres objets. Des chiens s'y chauffent, ainsi que des chats, tout roulés près des grands pots où cuisent les pommes de terre et les châtaignes, les poules y picorent... tandis que sur le battant inférieur de la porte à moitié ouverte, une vache à l'œil placide pose sa tête [1]. »

L'armoire, chez les paysans de Nohant et des environs, est un meuble très moderne. Pour ranger les vêtements, on avait un coffre plus petit que l'arche, mais plus profond [2]. George Sand n'a pas cru devoir en parler. Elle a passé sous silence aussi certains ustensiles : le *tortier*, sorte de claire-voie, suspendue aux solives, sur lequel on range les miches de pain, les *tourtes*, pour qu'elles soient à l'air. Le *cofignô*, bassin en bois pour prendre l'eau dans le seau ; à l'intérieur du manche est pratiqué un petit tube, c'est par là que l'on peut facilement boire [3].

La *bourole*, sorte d'amphore sans anse, de grandeur très variable, sert à conserver les grains. Elle peut contenir jusqu'à cinquante doubles décalitres de blé. Sa fabrication est toute rustique. Elle est faite de paille tressée avec des ronces. Sa solidité est telle que des bouroles de plus de cent ans, placées dans des greniers, n'ont jamais pu être entamées par la dent des rats.

On voit encore dans les anciens ménages l'*ébordiau* ou tamis, le *sassois* pour *sasser*, passer la farine. La *rinse*, sorte de panier en osier sert à mettre les pommes de terre, les légumes [4].

1. Duguet, *Choses diverses du pays de la Châtre*, 85.

2. Cf. Laisnel de la Salle, I, 274, note 1 : « Beaucoup de nos paysans, dit-il, se servent encore d'un coffre pour mettre leurs hardes et ce qu'ils ont de plus précieux. »

3. La pâte du pain se met dans des corbeilles d'*oisil*, faites de rouleaux de paille réunis, tressés avec des ronces ; le pain lève mieux dans la paille que dans les corbeilles en vannerie : « mettre la pâte dans les oisils », telle est l'expression du paysan berrichon.

4. Au moment où le paysan berrichon se défait de ses anciens meubles, les brûle, Mme Lauth-Sand a eu l'heureuse pensée de faire un musée berrichon, d'acheter un spécimen des meubles d'autrefois, et des ustensiles dont se servaient les vieux paysans de la Vallée Noire.

Dans les plus modestes demeures de la Vallée Noire, règne une propreté minutieuse. George Sand a souvent insisté sur ce trait de mœurs. Elle aimait ce soin scrupuleux à mettre tout en ordre, à faire reluire les meubles les plus pauvres. Chez la Piaulette « le sol inégal et raboteux n'avait pas un grain de poussière... La petite vaisselle de terre, dressée à la muraille et sur des planches, était lavée et rangée avec soin [1] ».

La maison de la Guillette, bien pauvre aussi, était « propre et bien tenue [2] ». La petite Marie frottait les meubles qu'elle rendait « clairs comme des miroirs [3] ».

« Dix fois sur douze, dit l'auteur de *la Mare au Diable*, vous trouverez la maisonnette bien balayée, la vaisselle brillante sur le dressoir, le lit propre, l'âtre sans tache, pas un grain de poussière sur les solives enfumées : une misère profonde, parfois déchirante à voir, toujours respectable et jamais repoussante. Oui, la propreté est la dignité du pauvre, c'est par elle qu'il se montre supérieur à sa destinée... L'indigence... qui lutte contre son dénuement, qui lave ses haillons, qui assainit et purifie sa pauvre demeure, mérite du respect et de l'amitié. Mais la saleté gratuite et volontaire n'inspire que le dégoût. Elle n'est autre chose qu'une dépravation et une ignominie [4]. »

Ailleurs, George Sand dit encore : « Chez la plupart des paysans de la Vallée Noire, la misère la plus réelle, la plus complète, se dissimule discrètement et noblement sous ces habitudes consciencieuses d'ordre et de propreté. La pauvreté rustique y est attendrissante et affectueuse. On vivrait de bon cœur avec ces indigents ; ils n'inspirent pas le dégoût [5], mais l'intérêt et une sorte de respect [6]. »

1. *Angibault*, 275.
2. *Mare au Diable*, 41.
3. *Id.*, 44.
4. *H. Vie*, I, 190.
5. J'avoue que deux choses m'ont vivement frappée en parcourant la Vallée Noire : la propreté, l'ordre qui règnent dans les habitations, et la bonne tenue de ces braves gens. Je me suis demandé, si ce rêve de la fusion des classes, si cher à George Sand, n'était pas un peu moins chimérique là que partout ailleurs. Si ce paysan a reçu de l'éducation, s'il est devenu Bénédict ou Simon, il paraît moins invraisemblable, quand on connaît le Berry, que Fiamma ou Valentine de Raimbault se soient laissé séduire. Si George Sand avait habité la région de l'Est, elle aurait eu bien plus de peine à concevoir la possibilité de ces unions.
6. *Angibault*, 275.

Le voyageur est, en effet, surpris en entrant dans la chambre unique du paysan de la Vallée Noire, de ne rien voir qui puisse choquer la vue. Les lits sont bien faits, les meubles reluisants, la vaisselle bien lavée. Si c'est un jour de fête, une nappe bien blanche est étendue sur la table. Si la paysanne vous offre à boire, elle lave devant vous le verre et l'essuie avec une serviette propre qu'elle prend dans son armoire. George Sand nous l'avait dit : « La villageoise... ne vous présentera rien sans l'avoir, avec ostentation, rincé, essuyé, épousseté devant vous [1]. »

On ne voit pas de hardes qui traînent dans un coin, pas un ustensile sur la table, tout est à sa place. La femme elle-même est propre sur elle. Si l'armoire s'ouvre, le linge est bien rangé, et il s'en échappe des parfums de sauge ou de lavande : ce raffinement est habituel aux bonnes paysannes de la Vallée Noire [2].

En ce qui concerne la « Petite Suisse », George Sand est entrée aussi dans de nombreux détails sur l'habitation. L'ouvrage qui a pour but de faire connaître « Son Village », nous renseigne exactement sur l'architecture et le mobilier. Elle constate que les maisons de Gargilesse sont renaissance, et que toutes paraissent avoir été construites sur le même modèle.

« Sauf les grands pignons qui ont été remplacés par des toits tombants, communs à plusieurs habitations mitoyennes, toutes sont construites sur le même plan.

« Le rez-de-chaussée, avec une porte à cintre surbaissé, ou à linteau droit, formée d'une seule pierre gravée en arc à contre-courbe, n'est qu'un cellier dont l'entrée s'enfonce sous le balcon du premier étage, quelquefois entre deux escaliers de sept à huit marches assez larges, descendant de face. Au premier une ou deux chambres, au-dessus un grenier, dont la mansarde en bois ne manque pas de caractère [3]. »

L'habitation du cultivateur est donc plus vaste à Gargilesse qu'à Nohant et aux environs.

1. *Prom. aut. vill.*, 72.

2. Au cours de mes recherches, je suis entrée dans nombre de maisons ; même celles qui n'étaient habitées que par des hommes veufs ou de vieux garçons, ne présentaient aucun désordre extérieur. Cette propreté ne serait-elle qu'extérieure ? Je n'ai pas vécu chez les paysans ; mais je me suis laissé dire que, dans de très pauvres ménages, là où, sans doute, il n'y a pas de ménagère, une marmite unique servait à tous les usages.

3. *Prom. aut. vill.*, 19.

« Beaucoup de ces maisons paraissent dater du xv^e^ siècle. Elles ont des murs épais de trois ou quatre pieds et d'étroites fenêtres à embrasures profondes, avec un banc de pierre posé en biais [1]. »

« Les maisonnettes sont généralement disposées par trois, soudées ensemble, faisant face à deux ou trois autres toutes pareilles [2]. »

C'était le cas, nous l'avons vu, de la petite maison que Manceau avait achetée pour George Sand [3], et qui abrita l'illustre écrivain chaque année, pendant plusieurs mois, à partir de 1857. Cette maison, complètement transformée par le propriétaire actuel, a perdu tout son caractère. Il est toutefois facile de la reconstituer en voyant la maisonnette sœur, qui lui est soudée.

La maison du paysan a subi, à l'intérieur, des changements :

« On a presque partout remplacé le manteau des antiques cheminées par des cadres de bois [4]. » C'est une remarque de George Sand.

Les fenêtres de ces habitations ne sont pas grandes non plus :

« Les chambres de ces vieilles maisons rustiques sont mal éclairées, d'autant plus qu'elles sont très spacieuses. Le plafond, à solives nues, est parfois séparé en deux par une poutre transversale et s'inclinant en forme de toit, des deux côtés [5]. »

Comme dans la Vallée Noire, il n'y a ni parquet, ni briquetage. « Le pavé est en dalles brutes, inégales et raboteuses [6]. »

Là, il ne faut pas chercher les lits à quenouille, le paysan des bords de la Creuse ne les connaît pas. « L'ameublement se compose toujours de grands lits à dossier élevé, à couverture d'indienne piquée, et à rideaux de serge verte ou jaune sortant d'un lambrequin découpé, de hautes armoires très belles, de tables massives et de chaises de paille. Le coucou y fait entendre son bruit monotone, et les accessoires encombrent les solives : partout le filet de pêche et le fusil de chasse [7]. » Il y a plus d'élégance dans

1. *Prom. aut. vill.*, 20.
2. *Id.*, 29.
3. Cf. 1^re^ partie de ce travail.
4. *Prom. aut. vill.*, 20.
5. *Id.*, 20.
6. *Id.*, ibid.
7. *Id.*, ibid.

le mobilier du paysan de Gargilesse que dans celui du berrichon des bords de l'Indre. « Les berceaux, les armoires et les crédences, dit ailleurs George Sand, sont encore, dans la demeure de beaucoup de ces paysans, des meubles très anciens et très remarquables [1]. » Ce qui prouve que les menuisiers étaient de vrais artistes, dans cette région.

On regrette de ne pouvoir chaque fois montrer à quel point sont exactes les descriptions de George Sand. Pour cela, il faudrait multiplier les photographies. On est étonné et émerveillé, en parcourant ce pays, de la façon dont l'auteur des *Promenades* l'a décrit. Il est vrai, cependant, qu'aujourd'hui, on ne trouve plus guère de ces beaux meubles sculptés dont parle Mme Dudevant; ils ont été, comme dans bien d'autres pays, achetés par les antiquaires ou par les touristes avisés, qui, depuis trente ou quarante ans, visitent et admirent ces sites pittoresques. Ce fait m'a été certifié plusieurs fois.

NOURRITURE

De quoi se nourrissaient les bons paysans de la Vallée Noire? L'auteur de *la Petite Fadette* n'a pas oublié de nous le dire :

« Le paysan de chez nous... ne manquant presque jamais de son vin aigrelet et léger qu'il boit sans eau, serait dans les meilleures conditions hygiéniques, s'il mangeait tous les jours un peu de viande. Mais, lui qui fournit de bœufs gras les marchés de Poissy, il ne mange de la viande que les jours de fête. Beaucoup n'en mangent jamais. Sa maigre soupe au beurre, son pain d'orge trop lourd, ses légumes farineux sont une nourriture insuffisante [2]. »

Le pain, en effet, que tous les vieillards de soixante-dix ans ont mangé, dans leur enfance, était si noir « que les chiens aujourd'hui n'en voudraient point », disent les *vieux*. Ce pain fait, en général, avec de l'orge et du seigle, ressemblait à de la terre glaise [3].

1. *Prom. aut. vill.*, 59.
2. *Le Berry*, à la suite de *Prom. aut. vill.*, 149.
3. A cette époque, vers 1840 ou 1850, les meuniers ne blutaient pas la farine. Ils écrasaient seulement le blé, et chacun séparait, chez soi, le son de

La soupe aux légumes, les pois, les haricots fricassés, les pommes de terre, le fromage de chèvre, quelquefois des harengs, voilà bien, dans ce temps-là, le fonds de la nourriture du paysan berrichon.

Le vin n'entrait pas, quoi qu'en dise George Sand, dans les habitudes de chaque jour ; les femmes n'en buvaient. pour ainsi dire, jamais, et les hommes rarement : le dimanche et à l'époque des grands travaux. *La petite Marie,* du reste, à l'Auberge de Marie Rébec, goûtait du vin pour la deuxième fois de sa vie [1].

Patience n'avait jamais bu de vin ni mangé de viande de boucherie, ce qui semble un peu exagéré. Mais, dans la *Varenne*, le paysan était d'une sobriété excessive. Il s'accordait beaucoup moins de bien-être encore que dans le *Boischaut* [2].

Bien qu'il y ait eu, de tout temps, des ivrognes, en Berry comme ailleurs, on doit dire cependant que le cultivateur de la Vallée Noire est généralement sobre. Il l'était à l'époque où vivait George Sand, comme aujourd'hui. Quant aux bourgeois de campagne, ce défaut était assez répandu chez eux. Il était même courant chez les hommes de la bonne société. A ce point de vue, on constate une amélioration sensible sur les coutumes dissolues d'autrefois. Une vie plus occupée et plus active a détourné les hommes de l'auberge, où ils passaient généralement leur temps.

La viande de porc salé faisait pour les familles aisées, le régal du dimanche.

Dans les grandes occasions, on mangeait aussi « le *gâteau de poires, à la crème poivrée* », que la mère du grand Louis offrit à Mme de Blanchemont [3]. Ailleurs, George Sand l'appelle de son vrai nom, *poirat* : « Françoise, écrit-elle à Maurice, fait un *poirat* superbe [4]. » Les *goires*, sorte de gâteau au fromage [5], si dur et si

la farine, avec l'*étamine* ou *ébordiau*. Le propriétaire, qui avait plusieurs domestiques, faisait plusieurs sortes de pain ; le sien avec la fleur de farine et celui des domestiques et des journaliers contenait beaucoup de son ; on y ajoutait soit du seigle, soit de l'orge. Quant aux pauvres gens, ils ne faisaient pas leur pain avec la farine du froment.

1. Cf. *Mare au Diable*, 74.
2. *Mauprat*, 31.
3. *Angibault*, 57
4. *Correspondance*, II, 28 nov. 1843.
5. Cf. *Prom. aut. vill.*, 111.

Intérieur de paysans à Saint-Chartier.
Les landiers, la casse, la pétrelle soutenue par son fendouais sous la cheminée.

étouffant qu'on l'appelait aussi *cassemuseau* [1], étaient très appréciées. On s'en régale encore, surtout à Cluis.

Le *galeton*, fait avec de la farine de blé noir, était plus fréquemment en usage sur les bords de la Creuse. Il faisait partie du repas que le *grand bûcheux* servit à ses amis de la Vallée Noire [2].

Mais le mets que les Berrichons préféraient à tout le reste, à l'exemple de leurs ancêtres, les Celtes, c'était la *fromentée*, « pâte compacte de blé crevé dans l'eau et *habillé* dans le lait [3] ».

Cette excellente bouillie, dont nous a parlé l'auteur dans *Angibault*, n'est plus guère appréciée. Quelques rares familles ont conservé l'usage de faire de la *fromentée*, certains jours de fête. A Nohant, par exemple, Mme Palazzi, petite-fille de George Sand, ne manquait jamais de faire servir à ses invités de la Sainte-Anne, cet antique régal.

Pour faire la *fromentée*, on commençait par broyer le blé dans d'énormes mortiers en pierre, hauts de 60 à 80 centimètres, et d'un diamètre de 40 centimètres environ. Ce bloc de pierre, en forme de tronc de cône, creusé d'une cavité, pouvait contenir trois à quatre litres de blé. A cause de ses dimensions et de son poids, il restait généralement dehors [4]. Le blé, concassé, mondé, réduit presque en farine, était mis sur le feu avec de l'eau. On ajoutait ensuite du lait pour rendre la bouillie plus onctueuse.

Le paysan berrichon dégustait ces mets simples avec lenteur, le chapeau sur la tête, les coudes appuyés sur la table, dans l'attitude de quelqu'un qui se repose de ses fatigues : George Sand a remarqué plusieurs fois ce trait de mœurs :

« Vous mettez à chaque repas une bonne heure pour vous lester, vous mâchonnez comme des bœufs qui ruminent... Le dimanche, accoudés sur des tables, mangeant plus que votre faim, et buvant plus que votre soif, croyant vous divertir et vous réconforter... vous faites d'un jour de liesse et de repos une

1. Cf. Laisnel de la Salle, *Le Berry*, II, 276.
2. Cf. *Maîtres Sonneurs*, 150.
3. *Angibault*, 57.
4. La photographie de cette pierre est due à l'amabilité de M. Baucheron de Lécherolles.

pesanteur de plus sur vos estomacs et vos esprits [1]. » C'est ainsi que le beau muletier critiquait les habitudes du paysan de la Vallée Noire. Ils « faisaient durer leurs petits fromages et leurs grandes pintes de vin, dit-elle ailleurs, avec cette majestueuse lenteur qui est presque un art chez le Berrichon [2]. » Ces conditions d'existence n'étaient cependant pas très confortables.

Au repas du dimanche et des jours de fête, le paysan s'offrait le luxe d'une nappe : « Nos ancêtres, dit Duguet, se seraient passés de chemises plutôt que de nappes. » M. Devillebanois raconte, en parlant du pèlerinage de Vaudouan : « Mesme y remarque-t-on... quantitez de gens qui par veu y viennent nuds pieds et en chemise ou *pliez de napes*, s'en retournent de mesme [3]. »

A cette expression *pliez de napes*, à laquelle Duguet attribue le sens de couverts de nappes de table, faut-il plutôt entendre celui de couverts d'un linge ? Je ne saurais le dire.

George Sand avait examiné de près ses voisins de Nohant ; elle nous à donné, en général, sur leurs repas, des détails parfaitement exacts. Elle en a passé quelques-uns sous silence, qui présentent toutefois un certain intérêt :

On ne laisse jamais passer, en Berry, la naissance d'un veau sans manger la soupe au lait. On ne fait jamais le pain sans préparer une galette appelée *radia* : la pâte broyée avec un peu de beurre, rendue extrêmement dure, étendue, avec un centimètre d'épaisseur, est sillonnée de raies dans lesquelles on fait circuler du beurre. C'est encore, actuellement, ce gâteau que l'on sert dans toutes les églises, comme pain bénit ; il est excellent.

Autrefois on mangeait très souvent le *clafoutis* ou *guignat*. C'était un composé de prunes ou de guignes mélangées à de la farine, du beurre et de l'eau. Cette tarte cuisait au four avec le pain. Elle était si compacte qu'il fallait y être habitué dès l'enfance pour pouvoir la manger [4]. George Sand ne l'appréciait pas.

1. *Maîtres Sonneurs*, 78. — George Sand dit ailleurs que les paysans laissent leur chapeau sur leur tête même pour manger. Cf. *Angibault*, 108. — Cf. aussi *Bois-D.*, I, 75.

2. *Péché de M. Antoine*, I, 27.

3. Duguet, *Choses diverses du pays de La Châtre*, 86.

4. Cf. Duguet, *Le Clafoutis* ; « *Rev. du Berry* », 1895, 94-97.

C'est un vieux mets aussi que ce pâté réservé encore actuellement pour les jours de foires et d'assemblées : on enveloppe de pâte un hachis de viande mêlé à des œufs durs et fortement assaisonné de poivre, d'ail et de hauts goûts.

Si le paysan a conservé quelques anciennes coutumes, au point de vue de la nourriture, son régime a complètement changé : la viande, le vin, le café, le sucre, et les *douceurs* de toutes sortes, sont devenues les conditions ordinaires, et je dirai presque nécessaires, de son alimentation.

VÊTEMENT

Au moment où George Sand écrivait ses romans champêtres, le costume des habitants de la Vallée Noire n'avait pas encore beaucoup changé.

« C'était le dimanche... les laboureurs sur le pas de la porte (étaient) dans leurs habits de fête, c'est-à-dire en gros drap bleu de Prusse, de la tête aux pieds [1]. »

Ce drap, tissé dans le pays, était de mode dans tout le Berry ; il servait au costume d'hiver. En été, la toile et le droguet avaient la préférence.

Avec ce costume complet de drap bleu, on portait un gilet d'un bleu plus clair ; il était quelquefois gris. Les culottes étaient courtes. La veste, à l'époque du Directoire, et longtemps après, avait un col montant et de grands revers.

« Étaler, à la grand'messe, un bas bien blanc avec une jarretière rouge sur le genou [2] », semble avoir été, comme le dit George Sand, la suprême élégance du paysan berrichon, même après la Révolution.

D'ailleurs, jusque vers 1850 ou 1860, le laboureur ne portait jamais qu'une culotte pour travailler dans les champs. Il ne voulait pas être gêné dans ses mouvements : des guêtres en droguet, en toile ou en drap, fixées avec des boutons, une veste courte, appelée *chemisette*, qui s'arrêtait *au jû* de la taille, complétaient son costume de travail.

1. *Angibault*, 68.

2. *Mauprat*, 228. Ailleurs, G. Sand dira encore que Therince retint Huriel « pour lui arranger sa cravate et lui nouer ses jarretières de dessus », *Maîtres Sonneurs*, 272.

Un vieillard du Châgne, près Nohant, mort il y a deux ans à peine, le père Delôme, n'avait rien changé à ce costume.

Les cultivateurs demi-bourgeois, demi-rustres s'offraient le luxe d'une queue de cheveux.

« M. Llery... chauffait paisiblement ses tibias chaussés de bas blancs... C'était un brave homme encore vert, qui portait des culottes rayées, un grand gilet à fleurs, une veste longue et une queue [1]. » Mais c'était là une élégance que le vrai paysan ne se permettait pas.

La blouse ou *biaude* était un vêtement assez récent, au moment où George Sand décrivait les mœurs de son pays.

Le grand Louis était vêtu « d'une blouse gros bleu et d'un pantalon de toile grise [2] ».

Cette blouse s'appelait aussi *grand chemise*. Elle se mettait sur l'habillement complet de drap bleu, pour aller à la messe ou à la foire; ce n'est que plus tard qu'elle devint un vrai vêtement. Ces blouses *fleuries* sur les épaules, c'est-à-dire brodées, étaient garnies de galons rouges, autour des poches et de l'encolure. Elles n'étaient pas ouvertes devant comme les blouses actuelles. Le père Remy, de Saint-Chartier, âgé de quatre-vingt-six ans, porte encore le modèle d'autrefois.

Le vrai paysan ne quittait jamais ses sabots : tout le monde vient aux *assemblées*, dit l'auteur de *Valentine*, « en sabots de bois de peuplier [3] ».

Le chapeau de tous les habitants du pays avait de larges bords désignés par l'expression « *en clabaud* ».

Le père Bricolin, « demi-bourgeois, demi-manant... portait le dimanche un costume mixte entre le paysan et le *monsieur*. Son chapeau avait la forme plus basse que celui des uns et les bords moins larges que celui des autres. Il avait une blouse grise à ceinture et à plis fixés sur sa taille [4] ».

Le pantalon devenu long, pour les vêtements du dimanche et des jours de fête, était à pont, c'est-à-dire qu'il se boutonnait sur les côtés.

1. *Valentine*, 7.
2. *Angibault*, 25.
3. *Valentine*, 6.
4. *Angibault*, 79.

L'habit à la *paysanne* du marquis de Bois-Doré était tout en velours et satin blanc [1]. C'est qu'en Berry, avant la Révolution, le blanc (couleur pain bis) était la couleur des vêtements du paysan. En toute saison, il était vêtu soit de grosse futaine, étoffe moitié fil et moitié coton, soit de droguet, mélange de coton et de laine.

On conservait à ces étoffes leur teinte naturelle. Le paysan d'il y a cent cinquante ans ne teignait ni la laine ni le chanvre, destinés à ses vêtements de travail.

Pendant longtemps encore, les bouviers ont mis chez eux de longues blouses, en toile bise, pour vaquer aux soins de leurs bestiaux.

Le complément nécessaire du costume d'homme était la bourse en peau d'anguille. C'était une ceinture qu'on portait autour de la taille, « où il y avait du *logement* pour mettre l'argent », suivant l'expression du père Bonnin de Saint-Chartier. C'était une sorte de tirelire, de bas de laine, où l'on rangeait son épargne.

La petite Fadette, à la mort de sa grand'mère, avait trouvé des trésors dans une *cache* pratiquée dans le mur, elle les apporta au père de Landry : « Elle tira une bourse de peau d'anguille qu'elle versa dans le chapeau du père Barbeau. Il y avait cent louis d'or frappés à l'ancien coin... elle en tira une seconde de la même contenance, et puis une troisième, et puis une quatrième [2]... »

Avec cette ceinture, il était facile d'emporter avec soi ses économies.

George Sand, dans ses romans, s'est étendue avec plus de complaisance sur le costume des jolies femmes de la Vallée Noire.

Catherine, « la lionne du village », était très élégante pour plaire à ses amoureux. « Ses cornettes garnies d'un triple rang de dentelle, son tablier de soie et son fichu de blonde noire étaient peu en rapport avec l'idée qu'il (Germain) s'était faite d'une veuve sérieuse et rangée [3]. »

Bien différent était le costume de la pauvre petite Fadette. On la voyait toujours bien mal mise, à cause de l'avarice de sa

1. *Bois-D.*, I, 282. — Laurianne aussi avait coutume de s'habiller souvent en blanc pour imiter les paysans.
2. *Fadette*, 246.
3. *Mare au Diable*, 108.

grand'mère. Le jour de la fête du village, la Saint-Andoche, elle était dix fois plus laide que de coutume :

« Elle avait une coiffe toute jaunie par le renfermé, qui, au lieu d'être petite et bien retroussée par le derrière, selon la nouvelle mode du pays, montrait de chaque côté de la tête deux grands *orcillons* bien larges et bien plats; et, sur le derrière de sa tête, la *cayenne* retombait jusque sur son cou, ce qui lui donnait l'air de sa grand'mère et lui faisait une tête large comme un boisseau... son cotillon de droguet était trop court de deux mains... Elle avait cependant un tablier d'*incarnat* dont elle était bien fière... dont elle n'avait point songé à retirer la bavousette, que, depuis plus de dix ans, les jeunesses ne portent plus [1]. »

Pour faire son invitation aux Noces, la petite Marie avait un costume convenable, mais simple ; « une robe de gros drap sombre, un fichu blanc à grands ramages de couleurs voyantes, un tablier d'*incarnat*, indienne rouge fort à la mode alors et dédaignée aujourd'hui, une coiffe de mousseline très blanche, et dans cette forme heureusement conservée, qui rappelle la coiffure d'Anne Boleyn et d'Agnès Sorel [2]. »

Tablier, fichu, coiffe, voilà les trois éléments distinctifs du costume des anciennes paysannes. Ajoutons la jeannette, petite croix attachée autour du cou par un ruban. George Sand n'a pas signalé cette coquetterie indispensable.

Le tablier, plus ou moins élégant, en soie ou en indienne, avec ou sans *bavousette*, pouvait varier un peu de forme.

Le fichu était plus ou moins riche. Il pouvait être en soie, en cachemire, en indienne [3] :

« Vite à l'ouvrage ! écrivait, le 9 mai 1842, George Sand à Mlle de Rozières, votre maître le grand Chopin, a oublié (ce à quoi il tenait pourtant beaucoup) d'acheter un beau cadeau à Françoise [4],

1. *Fadette*, 118.

2. *Mare au Diable*, 154.

3. Mme Girod, à La Châtre, rue de la Barre, possède plusieurs fichus anciens en cachemire français, remarquables par leurs jolies couleurs.

4. Françoise Meillant, veuve d'André Caillaud, allait épouser, en secondes noces, Jean Aucante, le 12 sept. 1843. Ce mariage fut célébré « en présence d'Urbain Caillaud, beau-père de l'épouse, de Sylvain Biaud, aubergiste à Nohant, de Maurice Dudevant, de Mme Dudevant et de Julien Champy, musicien, lesquels ont signé avec nous. — Marty, curé de Saint-Chartier. » — (Extrait du registre des actes de mariage de Saint-Chartier, année 1843.)

Le Chéret, ancien vêtement des paysannes du Berry.

ma fidèle servante qu'il adore, et il a bien raison. Il vous prie donc de lui envoyer tout de suite, quatre aunes de dentelle, haute de deux doigts au moins dans le prix de dix francs l'aune ; de plus un châle de ce que vous voudrez, dans le prix de quarante francs. Nos paysannes portent ces châles en fichu, en faisant plusieurs plis retenus par une épingle sur la nuque, et en laissant descendre la pointe jusqu'au-dessous de la taille, et les côtés jusqu'au-dessus du coude, très croisés sur la poitrine. C'est donc plutôt un grand fichu qu'un châle, mais avec de la frange tout autour, quand elles sont en grande tenue. Il faut une bordure dans le dessin, ou un semis, ou encore un châle uni. Vous comprenez qu'une rayure en biais n'irait pas avec ce déploiement régulier sur le dos. Vous pouvez le prendre ou en soie ou en laine, peut-être en cachemire français léger [1]. » Au sujet de la teinte, George Sand donnait aussi des explications intéressantes.

« Quant à la couleur, comme Françoise porte le deuil toute sa vie en sa qualité de veuve berrichonne, il faut que ce soit un châle de deuil; mais le deuil de nos paysannes admet le gros bleu, le gris, le gros vert, le violet, le brun, le puce et le marron. Toutes les autres couleurs sont proscrites, un seul point rouge serait une abomination. »

Ces indications, d'une précision admirable, dispensent de tout commentaire.

Le jour où la petite Marie épousa Germain, sa toilette, moins riche que celle de Françoise, était plus en rapport avec son âge. « Sa cornette de mousseline claire et brodée partout, avait (aussi) les barbes garnies de dentelle [2]. » Son fichu était blanc « chastement croisé sur son sein... Son déshabillé de drap fin vert myrthe dessinait sa petite taille... Elle portait un tablier de soie violet-pensée avec la bavette... qui donne tant d'élégance et de modestie à la poitrine [3] ».

L'auteur des *Noces de Campagne* n'a pas décrit le costume de Germain; peut-être se rapprochait-il de celui du *père Bonnin*,

La date de cette lettre, 1842, est certainement fausse ; car G. Sand n'aurait pas pressé Mlle de Rozières pour acheter, plus d'un an à l'avance, ces cadeaux destinés à Françoise.

1. *Corr.*, II, 203, 9 mai 1842.
2. *Mare au Diable*, 187.
3. *Id.*, 188.

dont nous trouvons la description dans *Impressions et Souvenirs* : « Le jour de son mariage, celui-ci portait un habillement complet de droguet gris pointillé de bleu, le gilet long de trois doigts, les basques de la veste tombant jusqu'aux jarrets, le grand chapeau noir relevé de côté par un bouquet de rubans [1]. » Je pense toutefois que Germain, étant veuf, n'étalait, sans doute, pas autant d'élégance.

La coiffe, d'après le récit de George Sand, était assez différente suivant l'époque et l'âge des personnes qui la portaient. Et c'est exact : de vieilles gravures, datant de 1820 ou 1830, représentent des coiffes avec un fond d'une dimension énorme ; plus tard on le réduisit et actuellement la coiffe n'a que l'ampleur nécessaire pour contenir la chevelure.

La coiffe, ou cornette, comprend l'ensemble des éléments qui constituent cette coiffure compliquée.

C'est d'abord une *cayenne*, c'est-à-dire une calotte à fond arrondi, servant de charpente à la coiffe. Elle est formée par de l'ouate placée entre deux morceaux de toile et piquée à petits carreaux. *Le satin*, c'est-à-dire un morceau de satin blanc ou bleu pâle, est placé sur la cayenne. Enfin vient la coiffe en mousseline claire, unie ou à fond brodé. Deux barbes garnies de dentelle pendent sur les oreilles, ce sont les *oreillons*. On les relève et ils viennent s'attacher sur la tête avec des épingles ; celles-ci sont souvent en or. Autrefois, en signe de deuil, on laissait pendre les *oreillons*.

Cette coiffure est quelquefois très riche, car la dentelle nécessaire à son ornementation peut représenter une valeur de deux cents francs, mais aussi était-ce la coiffure des jours de fête. En temps ordinaire, les femmes portaient de grands *calots* ou coiffes en toile, noués sous le cou par des cordons. Jeanne « rejeta en arrière sa coiffe de toile grise [2] ». Il y avait aussi de petites cayennes en indienne ou en soie *fleurée*, pour les enfants. Ce n'est que vers l'âge de douze ans, comme l'a dit George Sand, que les fillettes commençaient à porter la vraie coiffe [3].

Cette coiffure, que M. Duguet fait remonter au règne de

1. *Pierre Bonnin ; Imp. et Souv.*, 303.
2. *Jeanne*, 12.
3. Cf. *Les M. Sonneurs*, 8.

Charles VIII ou à celui de Louis XII [1], aurait été, selon lui, apportée à La Châtre par Charlotte d'Albret, la malheureuse épouse de César Borgia, qui vécut au château de la Motte-Feuilly, de 1504 à 1514. Adoptée par les femmes du monde, elle serait devenue plus tard la coiffure des paysannes. Elle est maintenant presque abandonnée. Les vieilles femmes seules la portent encore ; quelques jeunes femmes, et de rares jeunes filles la reprennent quelquefois à l'occasion de certaines fêtes.

Autrefois, en Berry, paraître en cheveux devant son mari ou devant ses fils, était d'une telle inconvenance que jamais les femmes ne se coiffaient devant eux.

« Dans ce temps-là les paysannes, dit George Sand, ne se permettaient pas de montrer un seul cheveu [2] ; et quoiqu'elles cachent sous leurs cornettes de magnifiques chevelures roulées dans des rubans de fil blanc pour soutenir la coiffe, encore aujourd'hui, ce serait une action indécente et honteuse que de se montrer aux hommes la tête nue. Cependant elles se permettent à présent de laisser passer sur le front un mince bandeau qui les embellit beaucoup [3]. »

Il est inutile de dire que ce sentiment de pruderie a complète-

1. Duguet, *La Coiffe de La Châtre* ; *Rev. du Berry*, 1897, 273-288.

2. Laisnel de la Salle signale lui aussi, ce trait de mœurs : « Il n'y a pas encore très longtemps, dit-il, les femmes de nos campagnes regardaient non-seulement comme incivil, mais comme de la dernière inconvenance, de laisser voir leur chevelure. » (*Le Berry*, II, 146.)

3. *La Mare au Diable*, 187. — Cf. *Angibault*, 251 ; *Les M. Sonneurs*, 291 ; *Jeanne*, 12 ; *La famille de Germandre*, 69-70. — Les femmes ne veulent plus porter la coiffe, parce que, disent-elles, il est trop long et trop difficile de se coiffer ainsi. C'est un fait qu'il y a dans les villages les plus reculés du Berry, tout aussi bien que dans les villes, des personnes qui vont coiffer à domicile. On a recours à elles, lorsque, par hasard, on veut reprendre cette vieille mode.

Pour être coiffée élégamment, il est nécessaire de rouler avec grand soin les cheveux au bord du front. On y arrive en se servant de bigoudis... Puis on ramène les cheveux par derrière, pour les réunir en un chignon très serré. On entoure ensuite la tête d'un ruban noir ou blanc, appelé serre-tête Il doit maintenir les cheveux, et les empêcher de s'échapper d'aucun côté. Sur ce ruban on ajuste cayenne, satin et coiffe avec des épingles, et on relève les oreillons sur la tête. La coiffe a toujours une *floque* par derrière, c'est-à-dire un nœud de ruban.

Ces soins sont certainement minutieux pour des gens pressés par le travail, et obligés de vaquer à leurs affaires dès le grand matin.

ment disparu aujourd'hui. Les jeunes filles du Berry, tout comme les autres, aiment à faire valoir leur belle chevelure.

Pour se garantir de la pluie ou du froid les femmes avaient trois sortes de manteaux.

Le *chéret*, vêtement de laine que *Madeleine* avait donné à *la Zabelle* pour en faire un habillement au *Champi* [1].

Il pouvait être aussi en droguet. Comme forme, il ressemblait à une écharpe. Ce vêtement est aujourd'hui presque introuvable. Celui qui est représenté dans la photographie garnissait depuis trente ans la planche à repasser de Mme Remy à Saint-Chartier.

La *cape* que *la petite Marie* étendait sur le corps de petit Pierre endormi [2] était un capuchon, d'ordinaire en laine blanche, formant comme une sorte d'étui à la coiffe et protégeant les épaules.

La cape se portait, soit seule, soit avec le chéret. Elle n'était pas confectionnée dans le pays et venait d'Orléans.

La grande mante appelée *capiche*, dont nous a parlé souvent George Sand, est encore le vêtement chaud de toutes les femmes âgées en Berry. Il est muni d'un capuchon qu'on met sur la tête; il remplace donc avantageusement la cape et le chéret : « Allons mon parrain, disait la pastoure d'Ep-Nell à Guillaume, *faut pas* vous mouiller; *faut* prendre ma *capiche* sur votre dos [3]... »

L'auteur de *la Mare au Diable* nous a dépeint jusqu'au costume des enfants. Pour assister au mariage de son père avec Marie, « Petit-Pierre avait un habit complet de drap bleu barbeau, un gilet rouge si coquet et si court qu'il ne lui descendait guère au-dessous du menton... Il avait un chapeau rond avec une ganse noir et or, et une plume de paon sortant crânement d'une touffe de plumes de pintade. Un bouquet de fleurs plus gros que sa tête lui couvrait l'épaule, et les rubans lui flottaient jusqu'aux pieds [4]. » C'était un costume de grande fête. « Le chanvreur, qui

1. Cf. *Champi*, 31.

2. *Mare au Diable*, 68. — On ne peut plus retrouver de cape aujourd'hui. — Cf. *Nanon*, 160 : « Je sortis de la ville, avec ma cape grise sur la tête et mon paquet sous ma cape. » Il est évident ici que cape est synonyme de capiche.

3. *Jeanne*, 65. — A la page 55 du même ouvrage, George Sand fait dire à la grand' Gothe : « Prendras-tu ta *cape* ? » *Cape* et *capiche* sont ici le même vêtement ; car, du côté de la *Creuse*, on appelle *cape* une sorte de grande mante sans capuchon.

4. *Mare au Diable*, 185.

était aussi le barbier et le perruquier de l'endroit, lui avait coupé les cheveux en rond en lui couvrant la tête d'une écuelle et retranchant tout ce qui passait [1]... »

Si nous ne vivons plus au temps où l'on habillait ainsi les petits garçons, en Berry, pourquoi douterions-nous de l'exactitude de ces détails puisque, jusqu'à présent, George Sand a fait un portrait si fidèle du costume de ses chers paysans de la Vallée Noire ?

1. *Mare au Diable*, 185.

CHAPITRE V

TRAVAUX RUSTIQUES

George Sand a dit que la terre en Berry est éminemment propre à la poésie pastorale. Et c'est vrai, car elle est fertile, elle nourrit l'homme qui l'arrose de ses sueurs. Non seulement il n'est point révolté contre elle, mais il l'aime passionnément. Tandis que souvent, ailleurs, le paysan abandonne le sol qui l'a vu naître pour demander soit à l'industrie, soit au commerce un travail plus lucratif, le paysan de la Vallée Noire cultive avec amour la terre natale, et c'est toujours avec un serrement de cœur profond qu'il s'éloigne du toit paternel, ou avec une joie infinie qu'il y revient : « J'aime mieux une ortie en mon pays, dit Tiennet, qu'un chêne en pays d'étranger. Le cœur me saute de joie à chaque pierre, à chaque buisson que je reconnais... [1] »

Le paysan « considère, avant tout, la terre qui le nourrit, et le peu qu'il en a est pour lui comme la moitié de son âme ; celle qu'il n'a pas, il la convoite, et, qu'elle soit à lui ou non, il la respecte, car c'est toujours de la terre, une chose où il croit voir et toucher le bienfait du ciel [2] ».

C'est un sentiment absolument naturel chez le paysan de penser que « celui qui a la terre est au-dessus de celui qui a l'argent [3] ».

Le paysan berrichon est, en effet, tellement attaché à la terre qu'il rêve sans cesse d'accroître sa propriété. Si quelqu'un vient à vendre quelque champ pour des raisons majeures, il trouve des

1. *Les M. Sonneurs*, 217.
2. *Nanon*, 12.
3. *Id.*, 53.

Le charreton berrichon . — Cliché de l'auteur.

acquéreurs en quantité. Les plus pauvres mêmes achètent un lopin de terre qu'ils ne pourront pas payer ; mais alors, pendant des années, ils se gênent pour apporter l'intérêt au jour fixé, afin de pouvoir conserver, le plus longtemps possible, ce fonds qui ne pourra jamais leur appartenir, et qu'un jour il faudra bien rendre. Dans *le Champi*, l'auteur a mis en évidence cet amour que le paysan de la Vallée Noire éprouve pour le sol, et c'est tout à fait ainsi que les choses se passent.

« La terreur et la consternation de nos paysans, dit encore George Sand, à la vue d'un sinistre destructeur de la propriété échappe à toute description [1]. » Mais ils ont aussi une constance, une patience et une philosophie admirables dans l'adversité. L'espoir de la récolte les soutient dans leurs travaux, et si parfois elle vient à manquer, le découragement n'effleure même pas leur âme. Le paysan berrichon ne perd jamais sa confiance dans la terre [2].

George Sand écrivait en 1870 : « Le paysan laboure et refait ses prairies, piochant toujours, triste ou gai. Il est bête, dit-on : non, il est enfant dans la prospérité, homme dans le désastre, plus homme que nous qui nous plaignons ; lui, ne dit rien, et, pendant qu'on tue, il sème, réparant toujours d'un côté ce qu'on détruit de l'autre [3]. »

Cet amour de la terre s'explique chez l'habitant du Berry. Car la principale richesse du pays vient de l'agriculture, c'est elle qui fait vivre la population.

Celui qui possède deux hectares de terre, dans ce pays fertile, peut nourrir six têtes de gros bétail, et élever tranquillement sa petite famille. L'hectare actuellement vaut de 3 à 4.000 francs. On ne voit pas un coin de terre en friche, pas une maison inhabitée ou en ruines.

Un moyen infaillible de gagner le cœur de l'habitant de la Vallée Noire, de délier sa langue, de vaincre sa timidité ou sa réserve naturelle, c'est de vanter son pays, de l'admirer devant lui. Sa physionomie s'éclaire aussitôt ; il se déride, et sans aucune modestie, il vous répond : « Ah ! oui, pour un beau pays,

1. *Jeanne*, 95.
2. Cf. Ed. Plauchut, *Autour de Nohant*, 89.
3. *Corr.*, à Flaubert, 8 août 1870.

c'est un beau pays ! » Ce cri d'admiration part du cœur, on le sent.

Nicolas de Nicolay, comme Chaumeau, tous deux historiens du Berry, avaient déjà vanté les richesses de cette contrée : les rivières donnent en abondance du poisson ; « les garoennes et taillis sont fort propres pour la grosse et menue chasse... » Le gros bétail est d'un excellent rapport, les moutons aussi : « Moutons et brebis, lesquelz (à cause de la température et doulceur de l'air qui y rend les herbes plus savoureuses et délicates) portent les laines beaucoup plus fines et déliées qu'en nul aultres endroictz de ce Royaume, et d'icelles tirent les Berruyers merveilleux proffict, tant à cause de la grande trafique et commerce qu'ilz en font par toutes les foires, que pour la quantité des draps fins estametz et serges qu'ilz en font et qu'ilz vendent et distribuent en divers païs, ce qui rend la province très fameuse et riche [1]. »

Pour Catherinot, l'auteur des *Pasquinades* [2], « les moutons du Berry sont aussi célèbres que les chouettes d'Athènes... La capitale de notre province en a pris trois pour ses armes... Les laines de ces moutons étaient si estimées que dans les contrats de mariage le futur époux stipulait que sa future épouse serait vêtue « de drap du Berry ».

Les bois, le fer, sont encore d'autres avantages pour cette province. L'industrie, la petite industrie, potiers, tisserands, s'y est développée de bonne heure. Ce pays se suffit à lui-même.

Tous ces thèmes vont être repris par George Sand. Enfant du Berry, née de cette race amoureuse du sol, rien de ce qui touche à la terre berrichonne n'a échappé à son attention. Soit dans ses ouvrages spéciaux sur le pays, soit dans ses romans champêtres, l'auteur de *la Mare au Diable* a rappelé tous les traits généraux ou particuliers qui caractérisent le Bas-Berry. Elle nous renseigne, çà et là, au point de vue économique, sans avoir consacré à ce sujet une étude particulière.

En propriétaire, elle sait ce que rapporte la terre. C'est en général le 2 ou le 2 1/2 %, impôts défalqués [3]. Nous nous souvenons des conseils qu'elle donnait à Montigny, avec la sûreté

1. Nicolay, *Description générale du païs et duché de Berry*, 12.
2. Catherinot, *Pasquinades*, II, 33.
3. Cf. *Angibault*, 83.

d'un homme d'affaires, au sujet de la propriété qu'il voulait acheter en Berry [1]. George Sand estime que le vrai paysan seul peut s'enrichir, faire de bonnes affaires à la campagne ; pour lui seul la terre est une richesse ; pour le bourgeois elle ne peut être qu'un placement d'agrément, quand il n'y vit pas. « Nous autres, dit Nanon, avec nos gros habits de droguet et de toile fabriqués dans la commune, et cousus par nous-mêmes, avec nos pieds nus l'été et nos sabots l'hiver, avec notre nourriture de raves, de sarrasin et de châtaignes, que nous trouvons suffisante, avec notre piquette de prunelles que nous trouvons bonne, avec notre travail personnel qui nous épargne celui de plusieurs domestiques et qui nous conserve la santé ; avec notre surveillance de tous les instants..., avec nos mille petites économies dont vous n'avez par même l'idée, nous faisons rendre à la terre tout ce qu'elle peut rendre. Donc, en vous payant un intérêt de deux pour cent, j'aurai encore de quoi amasser pour vous payer le capital [2]. »

George Sand connaît les richesses de la terre fromentale. « Grasse et lourde », c'est « la plus rude maîtresse qu'il y ait [3] », disait Tiennet. Cette grosse terre brune rend généreusement la semence qu'on lui confie.

La Champagne berrichonne et la Brenne, couvertes d'étangs, sont moins favorisées au point de vue de l'agriculture. Les améliorations de ces dernières années n'arrivent pas à lui donner la fertilité du Boischaut.

M^me^ Dudevant nous renseigne aussi sur les produits de la Petite Suisse : Les récoltes y sont maigres ; les fourrages sont beaux, mais grossiers [4]. Sur les hauteurs, le froment vient mal, l'orge pourtant et l'avoine sont d'un assez bon rapport. Les paysans trouvent une compensation dans leurs châtaigniers, qui donnent des fruits en abondance.

L'auteur du *Champi* est fière de penser que les vieux vins d'Issoudun pourraient rivaliser avec les meilleurs crus de Bourgogne [5]. Elle aime le petit vin clairet des coteaux de La Châtre.

1. Cf. première partie de ce travail.
2. *Nanon*, 269.
3. *Les M. Sonneurs*, 22.
4. Cf. *Prom. aut. vill.*, 97 ; cf. aussi *Nanon*, 219.
5. Cf. *Bois-D.*, I, 70.

Les rivières du Berry fournissent d'excellents poissons. Certains ruisseaux de la Vallée Noire nourrissent de belles truites. Mme de Blanchemont se régala de celles de la Vauvre, servies par la mère du grand Louis [1].

Dans la Creuse, on pêche des tacons, autrement dit le saumon en bas âge. « Les saumons... remontant la Loire viennent frayer dans les eaux vives de la Creuse, et ce n'est point là un mets à dédaigner [2]. » L'Indre fournit en abondance brochets, goujons et ablettes [3]. Les étangs de la Brenne sont aussi très poissonneux. Les grenouilles sautent au bord des mares et des *fosses*. L'industrieuse Nanon faisait dans les bois une abondante récolte de champignons [4]. Perdrix, cailles, alouettes et menus oisillons sont nombreux dans les campagnes, où les champs sont bordés de haies épaisses et élevées. Les lièvres et les lapins bondissent dans les garennes [5].

Dans de nombreux passages, l'auteur de *la Petite Fadette* a parlé des *ouailles* [6], une des principales richesses du Berry. C'est la nécessité de recueillir de la feuille, pour nourrir en hiver les moutons, qui a obligé les habitants du pays à couper les branches des arbres, à les étêter. George Sand ne manque pas de le faire remarquer [7]. Elle rappelle aussi cette coutume, si répandue en Berry, de *sereiner les ouailles*, c'est-à-dire de faire paître les brebis à la rosée du soir, de la mi-juillet à la fin de septembre [8]. Elle sait aussi que les brebis ont la poitrine délicate [9], et quels soins leur sont nécessaires; à quelles maladies sont sujets les animaux, et quels remèdes on doit leur appliquer pour les guérir [10].

La châtelaine de Nohant a vanté les chevaux de la Brenne. « Sans soin, sans nourriture substantielle, le cheval du pays arrive néanmoins à la constitution la plus robuste. Il est petit,

1. *Angibault*, 57.
2. *Prom. aut. vill.*, 23.
3. Cf. *Nanon*, 208.
4. Cf. *Nanon*, 199.
5. *Nanon*, 208.
6. George Sand a parlé fréquemment des ouailles dans *Fadette*, *Les M. Sonneurs*, *Champi*, *Claudie*, *Nanon*.
7. *La Vallée Noire*, à la suite du *Secrétaire intime*, 290.
8. Cf. *Jeanne*, 279.
9. Cf. *Nanon*, 9.
10. Cf. *André*, 65. — Cf. *Fadette*, 192.

mais vigoureux : ses naseaux ouverts indiquent que l'air arrive facilement aux organes de la respiration. Sa poitrine haute et large, loge des poumons d'une nature exceptionnelle. Ces animaux font souvent des trajets de 40 à 50 kilomètres, sans en éprouver d'altération, et il n'est pas rare de rencontrer des chevaux brennoux qui font dans une journée jusqu'à 100 et 120 kilomètres [1]. » Ce cheval a, en un mot, toutes les qualités du cheval de guerre : sobriété et vigueur. Si on sait perfectionner l'élevage de cette race robuste, elle espère qu'un jour on pourra dire en toute vérité :

« Berrichon je suis, et mon cheval aussi. L'un portant l'autre, nous irons vite et loin [2]. »

L'élevage du cheval doit être considéré comme la principale ressource de la Brenne.

L'auteur de *Jeanne* nous a parlé des belles *aumailles* du Berry. Nous les retrouverons plus loin. Elle aimait ces animaux magnifiques, au regard paisible et doux. Dans sa ferme des Oiseaux, elle se livrait au plaisir de faire de l'élevage : bœufs, vaches et veaux animaient ses prairies. Elle aimait aussi à y voir gambader des poulains.

Elle a élevé des poulets, cherchant à vulgariser dans le pays des espèces vigoureuses et productives. Quelquefois, cependant, elle était ravie d'avoir des poulets de luxe. « *Ils* et *elles* sont arrivés ce soir bien vivants, écrit George Sand à Charles Jacque [3], et je ne peux pas vous dépeindre la scène d'étonnement et d'admiration de toute la famille, bêtes et autres, à la vue de ces superbes animaux. Quand tout cela ne donnerait ni œufs ni poulets, c'est tellement beau à voir qu'on se le payerait encore avec plaisir. On a tout de suite installé la compagnie dans son domicile et mis à l'engrais toute la valetaille, indigne de frayer avec pareille seigneurie [4]. »

Ch. Jacque avait attiré l'attention de George Sand sur les gallinacées, qui l'intéressaient tout particulièrement, en qualité de peintre.

1. *Le Cercle Hippique de Mézières-en-Brenne*, à la suite d'*Isidora*, p. 281.
2. Id., 286. Cf. aussi *Péché de M. Ant*, I, 7.
3. Cf. *Prom. aut. vill.*, 88, où G. Sand dit qu'elle doit à l'éminent peintre « un redoublement d'amitié pour le coq et la poule ».
4. *Corr.*, IV, à Ch. Jacque, à Barbison, 7 janvier 1855.

On élève beaucoup de volaille en Berry. La production n'est cependant pas aussi importante qu'en Bresse et aux environs du Mans ; toutefois les paysannes se font de bons revenus avec leurs oies, leurs dindons, leurs poulets, leurs canards.

Le bois est encore une des grandes richesses du pays : chênes, ormeaux, peupliers, noyers, châtaigniers, hêtres, cerisiers, sont magnifiques. Les chênes d'un mètre vingt-cinq de diamètre ne sont pas rares. Un seul de ces arbres peut donner, à lui seul, trente cordes de bois. On a beaucoup déboisé depuis soixante ans ; George Sand le regrettait. Cette abondance de chênes explique la présence de meubles solides et confortables, même chez les pauvres habitants de la Vallée Noire et de la Petite Suisse. Arches, coffres, lits, armoires, tables, sièges, sont faits de beaux plateaux de chêne, et brillent à qui mieux mieux. On fait aussi beaucoup de meubles en *guigner*, espèce de cerisier dont le bois a une coloration rouge assez foncé.

Le Berry est donc un pays riche, plus particulièrement le Boischaut, dans lequel est comprise, en partie, la Vallée Noire.

George Sand fait remarquer qu'au début du siècle dernier l'agriculture était très arriérée dans sa région : « Le paysan de ce temps-là donnait à la terre son temps et sa sueur, mais son argent, jamais. Quand il n'avait pas d'engrais, la terre s'en passait [1]. »

Les prairies naturelles, magnifiques dans le Boischaut, étaient cependant, à cette époque, insuffisantes pour la nourriture des bestiaux, et par conséquent pour l'engrais de la terre. Impossible, dit George Sand, de faire comprendre au cultivateur berrichon qu'un moindre espace emblédé (comme il dit pour emblavé) rapporterait le triple et le quadruple s'il était abondamment fumé... « Mettre du trèfle et de la luzerne là où le blé peut pousser ! vous répond-il ; Ah ! ce serait trop dommage ! »

Mais le temps allait venir où il aurait une intelligence plus complète de ses véritables intérêts.

Les progrès de l'agriculture étaient déjà sensibles en Berry, à l'époque où George Sand écrivait ses romans champêtres, mais elle appelait de tous ses vœux le moment où la terre, mieux

1. *Nanon*, 264.

fécondée encore par l'intelligence et le travail de l'homme, multiplierait ses fruits pour le bien-être de ceux qui la cultivent. « Cela viendra, ne nous désolons pas, pour notre descendance, disait-elle. Nous traversons les jours d'enfantement de l'agriculture. La terre n'est ingrate que parce que le génie de l'homme a été paresseux. Nous sortons des ténèbres de la routine. La science et la pratique prennent un magnifique essor au point de vue de l'utilité sociale. La vie matérielle absorbe tout, la question du pain enfante des prodiges [1]. »

L'auteur du *Cercle Hippique de Mézières-en-Brenne* louait le comte de Lancosme-Brèves des efforts qu'il faisait, pour améliorer les terres humides de sa région. « Il y a en Brenne un magnifique avenir pour les riches : car les améliorations commencent à porter leurs fruits », engrais, irrigations du sol... « Que la richesse se tourne donc vers l'agriculture ; que le gouvernement l'aide, et la Brenne, qui a déjà plusieurs routes importantes, aura des canaux, des moissons, des haras, de vastes fermes et de riches villages [2]. »

George Sand encourageait, de ses exhortations, fermiers et propriétaires à concourir, par leurs efforts, à l'amélioration du sol. De grands progrès ont été encore réalisés, depuis le jour où elle excitait leur zèle [3].

Le commerce des bestiaux est très important en Berry. Vendeurs et maquignons arrivent de loin sur certains marchés renommés. Sur le plateau « qui côtoie celui de la Vallée Noire », entre Linières et Issoudun, la foire de la Berthenoux est une des plus anciennes en Bas-Berry. Cette foire dure deux jours, les 8 et 9 septembre. Le premier jour est appelé la *Bounne-Dame des ouailles*, parce qu'on ne trouve que des moutons sur l'immense champ de foire de cent boisselées (plus de six hectares).

En 1852, George Sand donnait des renseignements très précis sur cette foire célèbre [4]. On s'y rend de la Creuse, du Nivernais, du Limousin et de l'Auvergne. « On évalue de douze à treize

1. *Prom. aut. vill.*, 103 et suiv.
2. *Le Cercle Hippique de Mézières-en-Brenne*, à la suite d'*Isidora*, 272-273.
3. Cf. Le Bidouet, *La production agricole dans le Bas-Berry*.
4. *La Berthenoux*, *l'Illustration*, 28 octobre 1852, 220; article réimprimé dans *Nouvelles Lettres d'un Voyageur*, 263-267.

mille têtes, le bétail qui s'y est présenté cette année, dit-elle : quatre cents paires de bœufs de travail, trois cents génisses et taureaux, denrée que l'on désigne communément dans le pays sous le nom de *jeunesse*...; trois cents vaches, douze cents chevaux, quatre mille bêtes à laine, trois cents chèvres et une centaine d'ânes..., trois mille porcs, qui ont un champ de foire particulier, de quatre-vingts boisselées d'étendue, et vous aurez la moyenne d'un des grands marchés de bestiaux du Berry. »

Actuellement, le nombre des bestiaux est plus considérable encore. George Sand nous dira que les chevaux y sont rarement beaux, les vaches laitières encore plus mauvaises ; « on ne vend les belles vaches que quand elles ne peuvent plus faire d'élèves ». Elle entrera dans le détail des prix : « Une belle paire de bœufs assortis se vend aujourd'hui six cents francs ; la *tourinaille* ou la *jeunesse*, quatre-vingts francs par tête ; les chevaux cent trente, les vaches cent vingt..., les porcs vingt-cinq, les ânes vingt-cinq, les chèvres dix, les chevreaux de quinze à trente sous [1]. »

Là, les Berrichons se trouvent aux prises avec les Marchois, car beaucoup de ceux-ci sont maquignons. C'est là qu'on peut recueillir les figures, les métaphores, les jurons les plus expressifs. Acheteurs et vendeurs déploient, de part et d'autre, toutes les ressources de leur finesse, joignant aux protestations les plus comiques les expressions les plus pittoresques : « Si je les paie vingt-trois francs pièce, j'aime mieux que les trente-six cochons me passent à travers le corps ! Et même... il disait le *cadavre*, et encore prononçait-il *calabre*... » Ils emploient d'autres formules comme celle-ci : « Je veux que la patte du diable me serve de crucifix à mon dernier jour, si je mens..., que cette paire de bœufs me serve de poison... [2], etc. » Ces luttes durent jusqu'au soir, âpres et interminables. « Tandis que vingt musettes braillent à qui mieux mieux du haut des tréteaux, les propos des buveurs sous la ramée, les chansons de table, les cris des charlatans et des montreurs de curiosités à l'*esprit-de-vin*, l'antienne des mendiants, le grincement des vielles, le mugissement des animaux forment un charivari à bri-

1. *La Berthenoux, Nouv. Let. d'un Voy.*, 265.
2. *Id.*, 266.

ser la cervelle la plus aguerrie. Il y a mille tableaux pittoresques à saisir, mille types bien accusés à observer... [1] »

La foire de la Berthenoux est, en effet, une des plus intéressantes du Bas-Berry. Ce vaste champ de foire, situé dans un site pittoresque, offre un aspect des plus curieux. Les ramées y sont nombreuses. Les tentes bariolées de plusieurs couleurs ; les tons fauves, rouges, noirs ou blancs des animaux égaient le paysage [2]. Une multitude d'hommes, de femmes, de *jeunesses* circulent autour des ramées, y entrent pour manger et se rafraîchir, en sortent pour danser au son des musettes et des vielles, pendant que les marchés se concluent ; tout ce bruit, ce mouvement, cet entrain, cette gaieté offrent un spectacle vraiment curieux. Quand on vient pour la première fois à la foire de la Berthenoux, on vous attache un bouquet au corsage, et il faut ensuite l'arroser abondamment.

Les foires de Cluis-Dessus, au point de vue commercial, sont très importantes aussi. Elles offrent un aspect moins pittoresque. C'est un grand marché pour les bestiaux ; elles ont lieu quinze fois par an.

On y trouve veaux de lait, génisses, taureaux, châtrons, bœufs de trait, bœufs gras, vaches laitières, vaches d'embauche, agneaux de lait, brebis maigres, brebis grasses, moutons gras, petits porcs et porcs gras.

Les foires de La Châtre attirent aussi beaucoup de monde. La plus importante est celle des Rois, le 5 janvier.

Saint-Denis-de-Jouhet, comme la Berthenoux, a une foire champêtre où se rendent beaucoup de *drôles* et de *drôlières ;* elle a lieu le 4 octobre. C'est en revenant de cette foire que le Champi prit en croupe la méchante Sévère.

George Sand a signalé aussi la foire d'Orval, près de Saint-Amand. Celle-ci dure huit jours ; il y a de nombreux bestiaux et surtout des poulinières. Un jour est consacré à la *foire aux dames*. Elles ne manquent pas de mettre leurs plus belles toilettes pour la circonstance.

Si, de temps à autre, la châtelaine de Nohant nous a donné

1. *La Berthenoux*, *Nouv. Let. d'un Voy.*, 266.
2. M. Fernand Maillaud, dans un tableau plein de vérité et de vie, a représenté cette scène rustique.

des renseignements sur les ressources et les occupations des paysans du Bas-Berry, elle a pris un plaisir tout particulier à décrire les grandes scènes pastorales : le labourage, la fenaison, les moissons. Elle a aimé à montrer l'homme aux prises avec la terre, la fécondant de ses sueurs. Disciple fervent de Jean-Jacques, elle entre plus avant que lui dans la nature, elle en pénètre davantage les mystères. Elle est plus profondément émue devant ses secrètes beautés. C'est à la manière des anciens qu'elle nous fait goûter les scènes qu'elle représente.

Ses tableaux, par leur grandeur, leur simplicité rustique, leur naïveté, sont dignes des plus grands maîtres. C'est tantôt à Homère, tantôt à Théocrite, tantôt à Virgile ou à Lucrèce, le poète le plus épris de la nature, chez les Latins, qu'elle nous fait penser.

Comme ce dernier, George Sand ne s'est jamais lassée d'admirer « la nature... éternellement jeune, belle et généreuse... (qui) verse la poésie et la beauté à tous les êtres, à toutes les plantes qu'on laisse s'y développer à souhait [1] ». Une terre fertile avait plus de prix à ses yeux que les sites les plus enchanteurs. Un guéret bien ensemencé, une prairie verdoyante lui inspiraient un sentiment de joie inexprimable ; là était pour elle la manifestation complète de la vie : l'homme s'unissant à la nature pour lui faire répandre ses trésors.

Dès son enfance, les travaux des champs l'ont vivement intéressée. Aussi, plus tard, a-t-elle multiplié, dans un grand nombre de ses romans, les scènes champêtres. Celle du labourage, qui ouvre le récit de *la Mare au Diable*, est tout particulièrement remarquable par sa grandeur et sa simplicité.

Trois tableaux se déroulent sous nos yeux :

Premier tableau : « Un vieillard, dont le dos large et la figure sévère rappelaient celui d'Holbein..., poussait gravement son *areau* de forme antique, traîné par deux bœufs tranquilles, à la robe d'un jaune pâle, véritables patriarches de la prairie, hauts de taille, un peu maigres, les cornes longues et rabattues, de ces vieux travailleurs qu'une longue habitude a rendus *frères*... Le vieux laboureur travaillait lentement, en silence, sans efforts inutiles [2]... »

1. *La Mare au Diable*, 13.
2. *Id.*, 16.

Le charreton berrichon chargé de foin. — Cliché de l'auteur.

Deuxième tableau : « Son fils... menait, à quelque distance, quatre bœufs moins robustes dans une veine de terres plus fortes et plus pierreuses [1]. »

Troisième tableau : « A l'autre extrémité de la plaine labourable, un jeune homme, de bonne mine, conduisait un attelage magnifique : quatre paires de jeunes animaux, à robe sombre, mêlée de noir fauve à reflets de feu, avec ces têtes courtes et frisées qui sentent encore le taureau sauvage, ces gros yeux farouches, ces mouvements brusques, ce travail nerveux et saccadé qui s'irrite encore du joug et de l'aiguillon, et n'obéit qu'en frémissant de colère à la domination nouvellement imposée. C'est ce qu'on appelle des bœufs *fraîchement liés*. L'homme qui les gouvernait avait à défricher un coin naguère abandonné au pâturage et rempli de souches séculaires [2]. »

Ces vigoureux animaux, encore inaccoutumés au travail, impatients sous le joug, se laissaient conduire par un tout petit garçon : « Un enfant de six à sept ans, beau comme un ange, et les épaules couvertes, sur sa blouse, d'une peau d'agneau..., marchait dans le sillon parallèle à la charrue et piquait le flanc des bœufs avec une gaule longue et légère, armée d'un aiguillon peu acéré. Les fiers animaux frémissaient sous la petite main de l'enfant et faisaient grincer les jougs et les courroies liés à leur front, en imprimant au timon de violentes secousses... [3] »

Ce récit, d'une admirable poésie, plein de contrastes saisissants, nous renseigne très exactement sur les diverses manières dont se pratique le labourage en Berry. La terre y est, en général, forte et humide. Elle doit être labourée très profondément pour qu'elle puisse s'aérer et se sécher. Voilà pourquoi « on laboure à sillons étroits et profonds », comme George Sand l'a dit ailleurs [4]. Ce travail nécessite une grande dépense d'énergie. Quand il s'agit de labourer un champ déjà en culture, une paire de bœufs forts et robustes suffit à cette besogne. Il en faut deux ou trois paires s'il faut *dévirer*, selon l'expression du pays, un champ de trèfle ou de luzerne pour l'ensemencer en blé. Et main-

1. *La Mare au Diable*, 17.
2. *Id.*, ibid.
3. *Id.*, 18.
4. *Prom. aut. vill., Le Berry*, 147.

tenant, si le terrain a été abandonné au pâturage, s'il est devenu *patureau*, s'il a été, par conséquent, piétiné par de lourds animaux, quatre paires de bœufs deviennent nécessaires pour ouvrir cette terre durcie.

Ce qui peut paraître une exagération, c'est de faire passer la charrue dans un « terrain rempli de souches séculaires ». Mais il s'agissait peut-être de racines qui, dans un bois anciennement arraché, sillonnent en tous sens le sol. Le paysan de la Vallée Noire est si avare de son terrain qu'il ne laisse pas un pouce de terre inculte.

L'*areau*, cette ancienne charrue que George Sand fait remonter au temps des Romains, est maintenant presque introuvable ; elle était à crémaillère et n'avait pas de roues ; son oreille était en bois, le soc seul était de fer. Elle exigeait une dépense de force extraordinaire ; c'est pour cela que le paysan a fini par l'abandonner.

Quant à la description des animaux, à la distinction que l'auteur établit entre les bœufs accoutumés au travail et les jeunes taureaux qui frémissent sous le joug, il suffit d'avoir vécu quelque temps à la campagne pour comprendre combien elle est réelle. Et tandis que le vieillard et son fils peuvent conduire eux-mêmes leur attelage, Germain a besoin de l'enfant, du *bouaron*, pour maintenir ces animaux indociles dans le sillon, d'où ils ne doivent pas s'écarter.

Mais la scène du labourage n'est pas encore achevée.

Quand l'effort était pénible, quand « une racine arrêtait le soc, le laboureur criait d'une voix puissante, appelant chaque bête par son nom, mais plutôt pour calmer que pour exciter ; car les bœufs, irrités..., bondissaient, creusaient la terre de leurs larges pieds fourchus [1] ».

Lorsque la difficulté était surmontée, « la voix mâle de ce jeune père de famille entonnait le chant solennel et mélancolique que l'antique tradition du pays transmet, non à tous les laboureurs... mais aux plus consommés dans l'art d'exciter et de soutenir l'ardeur des bœufs au travail [2] ». On n'est point un parfait laboureur, si on ne sait « chanter aux bœufs », ajoute George Sand.

1. *La Mare au Diable*, 19.
2. *Id.*, 20.

Le « fin laboureur » de la Vallée Noire sait, en effet, encourager ses bœufs, les exciter, les soutenir, les caresser par ses paroles et par ses chants : « Brioler » est un des plus anciens usages du pays, et il s'y est conservé presque intact. Au moment du labourage, soit au printemps, soit en automne, l'air retentit de ce chant aigu, plaintif et triste, aux « intonations fausses selon les règles de l'art musical [1] ». Oui certes, selon les règles de l'art musical classique; mais nos musiciens modernes pourraient tirer des effets merveilleux de cette mélodie rustique, vraiment belle et originale. George Sand la déclare intraduisible; mais « ce n'en est pas moins un beau chant », dit-elle. Il est approprié « à l'allure du bœuf, au calme des lieux agrestes, à la simplicité des hommes qui le disent ». On sent que toute l'âme du paysan passe dans ces modulations bizarres, dans ces notes « ténues et tremblées avec une longueur et une puissance d'haleine incroyables [2] ». Personne n'a su définir ce chant « sauvage » et plein de charme, aussi bien que George Sand. C'est toujours à elle qu'il faut s'adresser pour en parler avec exactitude.

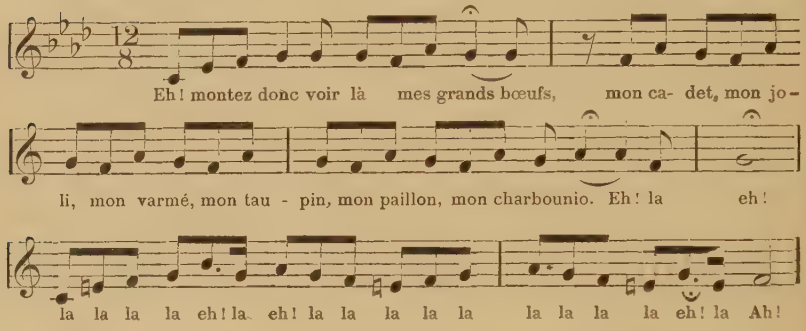
Laisnel de la Salle a consacré au *briolage* un article très intéressant aussi. Il rend justice à la définition qu'en a donnée George Sand [3]. L'air de ce chant varie à volonté, les paroles aussi, ainsi que le nom des bœufs.

Ça, Gaya, Sarzé, Guivé,
Fauviau, Charbouniau, Varmé,
Cerison, Morin,
Rossigneu, Châtain [4],
Eh ! Eh ! Eh ! mes maignons !
Eh ! mes valets, allons ! [5]

1. *La Mare au Diable*, 21.
2. *Id.*, ibid.
3. Cf. Laisnel de la Salle, *Le Berry*, II, 186. — Consulter les Archives de la Parole : trois enregistrements de briolages ont été faits à Nohant et à Saint-Chartier sous la direction de M. Brunot, professeur à la Sorbonne.
4. On voit, d'après ce briolage, que l attelage se compose de cinq paires de bœufs.
5. Laisnel de la Salle, *Le Berry*, II, 188. — Pour encourager les laboureurs à conserver ce poétique usage, on a organisé depuis quelques années, aux concours agricoles de La Châtre, des concours de *Brioleux*. On réunit

Voici un autre briolage. On a essayé de le noter, mais je ne puis dire qu'il rende exactement le caractère de ce chant bizarre. D'ailleurs, le paysan le varie à l'infini.

CHANT DU BRIOLEUX, OU CHANT AUX BŒUFS



« Bien brioler est chose rare, dit M. Duguet ; aussi prise-t-on beaucoup les laboureurs dont la voix pleine et sonore sait trembler et soutenir indéfiniment les notes graves et lentes de ce chant primitif. On cite encore à Cosnay, dans la paroisse de Lacs, comme un maître *brioleux*, le grand Renard, de Fontenay, mort il y a plus d'un demi-siècle. On assure que lorsqu'il labourait dans le Chaumoi de Montlevic et que le temps était *sarge* (calme), *on l'acoutait brioler au biau mitan de la grand'place* de La Châtre, c'est-à-dire à une distance d'une lieue [1]. »

La scène du labourage est belle et grandiose en Berry ; George Sand n'a pas exagéré la beauté de ces tableaux rustiques. Actuellement encore, en parcourant la campagne, le touriste peut les contempler.

J'arrive sur le plateau qui s'élève au-dessus de Cosnay, petit village à quelques kilomètres de Montlevic. Il est bordé par une lisière de beaux arbres. A travers leur feuillage, on aperçoit en bas la jolie vallée de l'Igneraie, avec ses prairies d'un vert

dans une plaine les plus beaux attelages de la Vallée Noire, et on donne des prix à ceux des laboureurs qui ont creusé le plus profondément leur sillon en briolant (voir : *Réjouissances publiques*, *Rev. du Berry*, 1896, par J. du Pontaulais).

1. Duguet, *Choses diverses*, 84.

d'émeraude. Le soleil va disparaître derrière la colline. Il dore les troncs rugueux des arbres et fait scintiller de mille feux le petit ruisseau qui serpente dans la vallée. On entend au loin la voix d'un laboureur et celle d'un enfant : ils encouragent alternativement leurs bœufs et lancent des notes sonores, aiguës, qui remplissent l'air. Bientôt on aperçoit, à l'extrémité d'un beau guéret, qu'on prépare pour la semence, un superbe attelage qui sort d'un repli de terrain : six magnifiques bœufs aux formes arrondies, au large poitrail, aux cornes puissantes. D'un pas lent et régulier, ils tirent, avec un ensemble admirable, la charrue que le laboureur enfonce avec peine dans le sol.

Le sillon, d'une rectitude parfaite, est enfin terminé ; l'homme, l'enfant et les animaux s'arrêtent pour reprendre haleine : Joli, Ghivé, Breton, Sauvageon, Chauvet et Paillon respirent profondément. Des colonnes de vapeur s'échappent de leurs naseaux. Puis l'attelage reposé se retourne, il reprend avec lenteur et courage sa course vers la lisière du bois. Les chants, interrompus, un instant, recommencent et ne cessent que lorsque la journée est achevée.

Les gens qui labourent avec des chevaux ne briolent pas. Les chevaux vont trop vite. Le bœuf est lent. Le paysan se délasse en chantant et en encourageant son attelage.

Le bœuf, dans la Vallée Noire, est le compagnon de l'homme, l'associé indispensable de tous ses travaux. « Notre petit coin de Berry est bien spécial, m'écrivait un Berrichon, M. Kiesgen, et la partie qui a intéressé George Sand ne s'étend guère à plus de deux ou trois lieues aux environs de La Châtre, et en dehors de cette limite, qui est celle du *briolage*, les chansons et les coutumes changent sensiblement, même pour nous, enfants du pays. La partie du Boischaut, qui est cultivée par les bœufs spécialement, a un charme tranquille que l'on ne retrouve pas dans le reste du Berry, où la culture avec les chevaux est plus répandue ; il semble que nos paysans ont pris au bœuf une partie de son allure calme et réfléchie, de son caractère paisible et doux, et leurs chansons, leurs mœurs, s'en ressentent ; leurs allures sont plus lentes, leur langage chante et traîne, et dans toutes les manifestations de leurs douleurs ou de leurs joies, vous retrouverez cette même lenteur : *ce sont les bœufs qui battent la mesure...* » Admirable définition !

Dans *Valvèdre*, George Sand a fait une remarque analogue : « Les paysans qui élèvent des bœufs sont, dit-elle, plus lents et plus lourds que ceux qui élèvent des chevaux, et ils naissent ainsi de père en fils [1]. »

L'auteur de *Jeanne* avait compris les liens étroits qui unissent l'homme des champs à ces pacifiques auxiliaires. Elle fait dire à Guillaume de Boussac : « Il y a du dieu dans ce large front si bien armé, et dans cet œil noir à la fois si fier et si doux. Il y a de l'enfant aussi dans ces naseaux si courts et dans le poil fin et blanc qui entoure proprement cette lèvre délicate. Il y a du paysan dans ces genoux larges et rapprochés, dans la lenteur de cette démarche tranquille. Il y a du lion dans cette queue vigoureuse qui fouette l'échine toujours noueuse et sèche... On prétend que la face est stupide : c'est faux ; elle exprime la force et l'innocence ; elle a du rapport avec la physionomie de l'homme qui cultive la terre et soumet l'animal [2]. »

Il faut aller en Berry pour comprendre jusqu'à quel point est « imposante la physionomie des grands bœufs ». Ces bêtes qu'on engraisse pour approvisionner les marchés de Paris, qui remportent les premiers prix dans les concours, ont un caractère doux, un air majestueux. C'est bien d'eux que Leconte de Lisle a pu dire :

> Non loin, quelques bœufs blancs, couchés parmi les herbes,
> Bavent avec lenteur sur leurs fanons épais,
> Et suivent, de leurs yeux languissants et superbes,
> Le songe intérieur qu'ils n'achèvent jamais [3].

Après les rudes travaux du labourage, qui se font en automne et au printemps, arrive la saison des récoltes. Vers la Saint-Jean, on commence les *fauchailles*. Nous avons vu George Sand, enfant, se rouler sur les *miloches*, petites meules d'attente, préparées pour charger le foin sur les voitures.

Avec *Jeanne*, nous assistons à la récolte du foin. La *pastoure* lançait de grosses fourchées sur la voiture, où Sir Arthur les recevait pour les disposer comme il faut. Mais ce qui excite sur-

1. *Valvèdre*, 27.
2. *Jeanne*, 248.
3. *Poèmes antiques* (Midi), 293.

tout l'admiration de l'auteur, ce sont ces « énormes bœufs, magnifiquement attelés à de monumentales charrettes, et traînant avec une lenteur imposante de véritables montagnes de fourrage dans de grands chemins verts [1] ».

Quiconque n'a jamais pénétré dans la Vallée Noire se fait difficilement une idée de la manière dont on rentre le foin dans ce pays. Là, on ne connaît pas le grand char à quatre roues des paysans de l'Est ; la charrette à deux roues sert à tous les usages. Ces roues sont reliées entre elles par une traverse solide, au milieu de laquelle se trouve fixée une pièce de bois nommée *âte*, longue d'environ un mètre et demi et large de vingt centimètres. Elle se termine en pointe à ses deux extrémités. Tel qu'il est, avec ses roues et l'*âte*, ce véhicule s'appelle un *charreton*. Sur l'*âte*, suivant les besoins, s'adaptent différents systèmes. Si l'on veut transporter du fumier, c'est un caisson en planche que l'on dispose. Est-ce du foin ou des gerbes de blé? ce sont des *échalles* (échelles), que l'on appuie contre les *élardes*, quatre pièces de bois, fixées deux à deux à l'*âte*.

Ces échelles sont longues de quatre à cinq mètres, et larges de cinquante à soixante centimètres.

En avant, elles viennent se fixer bien près de l'extrémité de l'*âte*, à quarante ou cinquante centimètres au plus ; par derrière, elles s'étendent à trois mètres et demi environ au delà.

Aux deux extrémités, les échelles sont réunies par une tige de fer ou de bois, afin qu'elles ne puissent pas s'écarter sous le poids de la charge, et venir frotter contre les roues. Celles-ci sont très grandes, et par conséquent tout le système est assez élevé. L'échelle, sur le côté, dépasse la roue en hauteur. On presse le foin dans cette espèce de berceau formé par les échelles. Puis on dispose de grosses fourchées sur les bords, pour élargir la base. Les roues sont bientôt couvertes, et disparaissent sous la charge, sans être gênées en aucune façon dans leurs mouvements. La montagne s'élève donc sur une longueur de quatre mètres cinquante, environ, et sur une largeur de trois mètres.

Les bœufs ont été placés à l'extrémité de l'*âte*. Ce timon, extrêmement court, passe au milieu du joug et se trouve arrêté

1. *Prom. aut. vill.*, 62. — Autrefois le paysan aimait à faire d'énormes voitures; aussi la photographie ci-jointe ne donne pas une idée suffisante de ces « monumentales charrettes ».

par une *adjulle* (cheville). Si l'on se souvient que les échelles arrivent tout près de l'extrémité de l'*âte*, on comprend que les bœufs sont couverts presque entièrement par le foin. On ne voit d'eux que leurs épaules, leurs têtes majestueuses et leurs poitrails puissants. Ils s'avancent sous cette montagne : on dirait Atlas portant le monde sur ses épaules. Attelés ainsi, deux bœufs peuvent aisément traîner quatre mille kilos de fourrage [1].

La moisson se rentre de même. Le blé, coupé à la faucille du temps de George Sand, était mis en gerbes, et on dressait avec ces gerbes de gigantesques voitures.

Une cérémonie spéciale couronnait la moisson. C'est tout particulièrement dans *Claudie*, que George Sand a raconté l'antique usage de la *gerbaude :*

On place sur la dernière charretée de froment une gerbe énorme, parée de rubans, de fleurs et de feuillages, tenue par deux hommes ; c'est la *gerbaude* [2]. L'entrée à la ferme est solennelle : « On voit paraître d'abord le cornemuseux suivi d'enfants, ensuite les moissonneurs [3]... », puis la magnifique *charrette* de blé surmontée de la *gerbaude*. La cérémonie va commencer. Qui va détacher le bouquet pour l'offrir à la *bourgeoise?* Le plus jeune ou le plus vieux ; ainsi le veut la coutume. Sylvain réclame le plus âgé. Le père Rémy se présente. Il examine si la gerbe est entourée d'autant de liens qu'il y a eu de moissonneurs. Puis il demande l'arrosage avec le vin du bon Dieu. On apporte des rafraîchissements. C'est à lui que doit revenir la *gerbaude*, mais comme il ne peut l'emporter, chacun dépose un présent qui sera pour lui un dédommagement. Il a aussi l'honneur de prendre la parole, comme lieutenant de *gerbaude*.

Il entonne une chanson :

1. Dans *Promenades autour d'un village*, 162, George Sand a montré la différence qui existe, au sujet de la culture, entre la Vallée Noire et la Petite Suisse. Là, les récoltes se rentrent tout différemment : « On ne voyait que chevaux maigres et agiles, mulets et baudets vigoureux, portant sur leur dos des charges très artistement serrées en bottes tordues, et descendant avec une adresse incroyable des sentiers rapides. La moindre petite ânesse porte ainsi, dix fois par jour, trois cents kilos et ne bronche jamais. » Aux environs de Gargilesse, les pauvres étaient même obligés de rentrer leurs récoltes sur leur dos.

2. Cf. *Claudie*, 247.

3. *Id.*, ibid.

La gerbaude (la dernière gerbe).
Dessin de M. Piton d'après celui de M. Sand (*L'Illustration*, 14 août 1852.)

A la sueur de ton visaige.
Tu gagneras ton pauvre sort... [1]

... Puis il remercie Dieu, appelle ses bénédictions sur les fruits de la terre : « Salut à la gerbe ! et merci à Dieu pour ses grandes bontés !... Voilà l'or du paysan, voilà le pain du riche et du pauvre ! Merci à Dieu pour la *gerbaude !*... Faites comme moi, mes enfants, buvez et arrosez la *gerbaude* [2] *!* »

Tout ce récit est d'une scrupuleuse exactitude. L'indisposition subite du père Rémy n'a pas permis à l'auteur de parler du repas qui termine cette fête rustique.

Actuellement, cette coutume tombe comme bien d'autres en désuétude, mais les vieillards l'ont conservée vivante dans leurs souvenirs.

Dans *Promenades autour d'un village*, George Sand est revenue sur cet antique usage :

« Avant le départ du charroi de gerbaude, on entend planer d'horizon en horizon une grande clameur dont le voyageur s'étonne. Il regarde, il voit des bandes de moissonneurs et de glaneuses s'élancer, les bras levés vers le ciel et rugissant de triomphe, vers le chargeur qui lève vers le ciel aussi la dernière gerbe avant de la placer sur le faîte du char. Il semble que cette population de travailleurs se rue sur lui pour lui arracher la gerbe ; on croit qu'on va assister à une bataille furieuse, inique, de tous contre un seul ; mais loin de là ! c'est une acclamation de joie et d'amitié ; c'est une bénédiction enthousiaste et fraternelle [3]. »

Laisnel de la Salle a rappelé cette coutume [4] et il admire l'exactitude avec laquelle George Sand nous en a parlé [5].

1. *Claudie*, 250.

2. *Id.*, 252. — On constate certaines variantes, suivant les pays. Dans la commune de Bouesse, on mettait la *gerbaude* aux enchères. Celui qui estimait, en blé, son rendement le plus considérable la gardait pour lui. On la battait au fléau séance tenante, le grain était mesuré, son prix fixé suivant le cours actuel. Si elle rendait neuf boisseaux, par exemple, la valeur de ces neuf boisseaux de blé devait se changer en vin pour le repas, appelé *berlot*. Il fallait une *riotte* de trois à quatre mètres pour lier cette *gerbaude*.

3. *Prom. aut. vill.*, 176. — Mme Lauth-Sand a essayé de raviver cette coutume pour la fête de Nohant, la Sainte-Anne, en 1911.

4. Cf. Laisnel de la Salle, *Le Berry*, II, 182.

5. *Id.*, II, 184.

A l'époque où vivait l'auteur de *la Petite Fadette*, le paysan de la Vallée Noire se livrait encore à d'autres occupations fort intéressantes. Isolé dans sa contrée, il était habitué à se suffire à lui-même, et ne connaissait pas encore le luxe des villes. Nous avons vu que sa mise était simple. Et sauf de rares exceptions, il était vêtu du drap qu'il faisait avec la laine de ses moutons, ou de la toile qu'il tissait lui-même [1].

La préparation du chanvre donne lieu à des opérations multiples, dont nous trouvons le détail dans *la Mare au Diable*.

Le chanvre coupé est placé dans un ruisseau. « Quand... (il) est *arrivé* à point, c'est-à-dire suffisamment trempé dans les eaux courantes et à demi séché à la rive, on le rapporte dans la cour des habitations ; on le place debout, par petites gerbes qui, avec leurs tiges écartées du bas et leurs têtes liées en boules, ressemblent déjà passablement, le soir, à une longue procession de petits fantômes blancs, plantés sur leurs jambes grêles, et marchant sans bruit le long des murs [2]. »

On attend la fin des travaux les plus pressants pour travailler à la décortication du chanvre.

« C'est à la fin de septembre, quand les nuits sont encore tièdes, qu'à la pâle clarté de la lune, on commence à *broyer*. Dans la journée, le chanvre a été chauffé au four ; on l'en retire, le soir, pour le broyer chaud. On se sert pour cela d'une sorte de chevalet surmonté d'un levier en bois, qui, retombant sur les rainures, hache la plante sans la couper. C'est alors qu'on entend, la nuit, dans les campagnes, ce bruit sec et saccadé de trois coups frappés rapidement. Puis, un silence se fait ; c'est le mouvement du bras qui retire la poignée de chanvre pour le broyer sur une autre partie de sa longueur. Et les trois coups recommencent ; c'est l'autre bras qui agit sur le levier, et toujours ainsi jusqu'à ce que la lune soit voilée par les premières lueurs de l'aube. Comme ce travail ne dure que quelques jours dans l'année, les chiens ne s'y habituent pas et poussent des hurlements plaintifs vers tous les points de l'horizon. »

La culture du chanvre est beaucoup plus restreinte qu'autre-

1. Le métier de tisserand devient bien rare en Berry. A Lourouère, M. Fourratier tisse encore le chanvre

2. *Mare au Diable*, 158.

fois, en Berry. Les paysans achètent leur toile, c'est plus vite fait, mais la manière de préparer et de récolter le chanvre est toujours la même.

La plante mâle est arrachée vers la Saint-Jean (24 juin). On laisse la plante femelle plus longtemps dans la terre, afin de récolter la graine bien mûre. Pendant une quinzaine de jours, on maintient le chanvre dans l'eau, pour le rouir.

Les *broyes*[1] ne sont plus guère en usage, il faut les chercher dans les greniers, où elles gisent, devenues presque inutiles.

La photographie qu'on trouvera ici est une preuve de l'exacte description de George Sand. Le manche qui retombe sur le chanvre est garni de plusieurs lames en bois dur, effilées et tranchantes, qui brisent le bois sans couper les fibres textiles.

Le *broyage* correspond au *teillage*, dont J.-J. Rousseau nous a fait le récit dans *la Nouvelle Héloïse*.

Les femmes, aussi bien que les hommes, *broient* le chanvre dans la Vallée Noire. Ce travail se fait dans la cour, toute la nuit jusqu'au matin, pour ne pas encombrer de bûchettes l'unique pièce de la maison.

Après la décortication commence le travail du chanvreur. Il va réduire l'écorce en fibres de plus en plus fines. Il se sert pour cet usage de peignes en fer, dont les dents plus ou moins distancées, et plus ou moins fines, sont tournées en l'air. Prenant un paquet de chanvre dans ses deux mains, il le jette sur son dos, puis, avec énergie, il le ramène sur les dents du peigne solidement fixé, en faisant glisser sur elles le chanvre dans toute sa longueur. Les dents sont-elles grosses et espacées, on obtient le *grou*, qui est employé pour les draps. Ces fibres grossières sont passées sur un autre peigne, à dents plus fines et plus serrées, afin d'obtenir ce qu'on appelle le *plein*, réservé aux chemises. Le premier est noué en *pouperons*, le second en *poupées*.

C'est pendant les soirées où on peignait le chanvre, que les habitants de la Vallée Noire passaient les meilleurs moments de l'année.

Le *chanvreur* est un « homme disert et beau parleur ». C'est

1. Le père Delôme, au Chagne, possède une *broye* en excellent état. Celle qui est donnée dans la gravure appartient à Mme Rémi, de Saint-Chartier.

lui qui tient sous le charme son auditoire par des histoires interminables, pleines d'intérêt. Ou bien il jette l'épouvante dans les cœurs par ses « étranges aventures de follets et de lièvres blancs, d'âmes en peine, et de sorciers transformés en loups, de sabbat au carrefour, et de chouettes prophétesses au cimetière [1] ».

Pendant l'hiver, ces réunions avaient lieu dans la bergerie. Les femmes filaient ou tricotaient leurs bas à la faible lueur de la *pétrelle*, les enfants se blottissaient dans un coin, écoutant de leurs deux oreilles les récits du chanvreur, et frémissant au souvenir des maux cruels envoyés par *Georgeon* ou les *Laveuses de nuit*.

L'œuvre du chanvreur terminée, il s'agit ensuite de filer le chanvre ; c'est l'ouvrage des bergères. Pas une femme, en Berry, qui, autrefois, ne filât sa *quenouillette* en gardant son troupeau. Du fuseau, le fil de chanvre passait sur le *trioux*, sorte de dévidoir qui tourne verticalement comme une meule de repasseur, pour le mettre en écheveau. On mettait ensuite le fil en peloton à l'aide du *devide* (dévidoir), qui tourne horizontalement ; il était ainsi tout prêt pour le tissage.

Chaque ménage récoltait assez de chanvre pour suffire à l'entretien du linge et des vêtements de toute la famille.

Dans presque tous ses ouvrages sur le Berry, George Sand a rappelé l'occupation importante du filage, à laquelle les femmes consacraient tous les moments dont elles diposaient, après avoir vaqué aux soins du ménage et raccommodé leur linge.

Jeanne, la belle pastoure, active et laborieuse, ne cessait de filer : « Sa quenouille était encore attachée à son côté ; son fuseau avait roulé à terre, et le fil était rompu. Sa belle tête s'était penchée contre le rocher, et le chanvre de sa quenouille servait d'oreiller à sa joue candide. Elle était assise dans l'attitude la plus chaste, et sa main droite, pendante à son côté, avait, de temps à autre, le mouvement machinal, mais faible, de faire pirouetter le fuseau [2]. »

Madeleine Blanchet [3], la petite Fadette, Brulette, la rose de Nohant, filaient aussi. La mère Guite était « assise sur une

1. *La Mare au Diable*, 162.
2. *Jeanne*, 218.
3. Cf. *Champi*, 33.

grosse racine à fleur de terre, tout en filant sa quenouille chargée de laine bleue [1] », car on filait aussi la laine.

Quand le chanvre et la laine étaient préparés, on les portait chez le tisserand. Celui-ci savait dégraisser la laine et la teindre en bleu, en marron, ou en noir. Il faisait la toile, le drap [2], le *lingeot*, mélange de fil et de laine ; le droguet, mélange de laine et de coton ; la *futaine*, mélange de fil et de coton, et la *poulangine*, tissu du même genre. Il faisait venir le coton dont il avait besoin d'une ville, comme Orléans ou Bourges. « Quand vous aurez des moutons, disait la Mariotte à Nanon, vous aurez de la laine ; je t'apprendrai à la dégraisser, à la filer, et à la teindre en bleu ou en noir ; et puis, en allant aux champs avec les autres petites bergères, tu apprendras à tricoter, et je gage que tu seras fière de pouvoir faire des bas au père Jean, qui va les jambes quasi nues, pauvre cher homme, jusqu'au milieu de l'hiver, tant ses chausses sont mal rapiécées [3]. »

Linge et vêtements se tiraient des matières premières du pays. Des menuisiers, quelquefois très habiles, faisaient les meubles avec le bois des forêts.

« Ce ne fut guère que sous Louis XIV que la centralisation du luxe et de la mode fit de Paris l'école du goût et l'arbitre de l'élégance. Richelieu commença l'œuvre de cette centralisation en détruisant le pouvoir des princes. Avant lui, on avait la cour dans les grands centres de province, et les artisans des moindres localités servaient le luxe des seigneurs avec une habileté traditionnelle. Un riche châtelain avait des artisans parmi ses vassaux ; et, même dans les maisons bourgeoises, on faisait faire à domicile les meubles, les habits, les souliers et les bottes [4]. »

Il y avait autrefois des forges importantes dans le Bas-Berry Crozon, Ardentes occupaient un assez grand nombre d'ouvriers.

Enfin, les poteries de Verneuil fournissaient toute la contrée d'ustensiles de ménage. George Sand ne s'est pas étendue sur ce sujet. On s'étonne qu'elle n'ait pas consacré quelques pages aux

1. *Jeanne*, 29.
2. Il y a peu d'années, le vieux père Acolas fabriquait encore du drap à La Châtre.
3. *Nanon*, 4.
4. *Bois-D.*, I, 222.

potiers, elle qui avait à cœur tout ce qui intéresse la Vallée Noire. Ce travail n'a rien de mécanique ; il est l'œuvre personnelle de l'artiste qui, avec une dextérité étonnante, fait prendre toutes les formes à la masse de glaise qu'il prend entre ses mains :

La roue (le tour) tourne rapidement, mise en mouvement avec un bâton qui tourne entre les jambes. « Une masse encore informe est sur l'appareil. Mais voici que le potier y met la main. Aussitôt elle se transforme. Elle s'arrondit. Elle se creuse. Elle se resserre. Elle s'élève, Elle s'évase. Elle se rétrécit. Elle s'ouvre encore. Puis elle se referme. Et voilà, en quelques secondes, une pièce irréprochable [1]. »

Cette industrie, en Berry, date peut-être de l'époque romaine. La châtelaine de Nohant se servait de la poterie de Verneuil ; elle en achetait pour ses amis : « Maurice embrasse Pauline. A propos, j'ai un ménage entier de porcelaine de Verneuil pour elle ; mais comment le lui envoyer ? Le port coûtera plus que la chose ne vaut ; fixez-moi là-dessus [2]. »

Au sujet des constructions de la Vallée Noire qui, souvent, ont des mansardes surmontées de gros épis historiés, en terre cuite, George Sand fait la remarque suivante : « Ces épis, qui sont d'une rareté curieuse pour les archéologues, sont restés, en certaines localités, une mode traditionnelle ; les potiers de Verneuil en fabriquent de fort jolis sur les modèles anciens. Le petit vase à quatre ou six anses, monté sur plusieurs pièces et surmonté de fleurs et d'oiseaux, se retrouve dans leur système d'ornement [3]. »

Ce sont là, à peu près, les seules remarques que la châtelaine de Nohant ait consacrées à l'art des potiers de son pays.

En 1864, George Sand résumait ainsi la situation économique des gens qui l'entouraient : « Le paysan d'ici n'est pas dans la dernière misère : il a une maison, un petit champ et ses journées ; mais, s'il tombe malade, il est perdu. Les journées n'allant plus, le champ ne suffit pas s'il a des enfants ; quant au médecin et aux remèdes, impossible à lui de les payer, et il s'en passe si je ne suis pas là. Il fait des remèdes de sorcier, des remèdes

1. *Les potiers de Verneuil*, par M. l'abbé Jacob, curé de Saint-Chartier, 15.

2. *Corr.*, I, à Caron, 20 janv. 1829.

3. *Bois-D.*, II, 37.

de cheval, et il en meurt. La femme sans mari est perdue. Elle ne peut pas cultiver son champ, il faut un journalier payé..... Les fonds de la commune consacrés à fournir des remèdes et à payer les médecins ne sont distribués qu'aux véritables indigents, qui sont peu nombreux..... Nos bourgeois de campagne ne sont pas mauvais ; ils rendent des services, donnent quelquefois des soins. Mais délier la bourse est une grande douleur en Berry ; et, quand on a donné dix sous, on soupire longtemps [1]. »

Le bien-être des paysans s'est sensiblement amélioré. Depuis longtemps déjà les moutons, les œufs, la volaille se vendant à un prix très élevé, le *ménageot* est donc souvent dans l'aisance. Pour la plupart, ceux qui ont de l'ordre et de l'entente, peuvent faire des économies pour les jours mauvais.

L'auteur des romans champêtres, en nous donnant de nombreuses informations sur la situation économique des habitants du Berry, sur leurs occupations, leur industrie, leurs travaux rustiques, a respecté l'exactitude, nous venons de le voir, et s'est montrée tout à fait réaliste.

1. *Corr.*, V, à Edouard Rodrigues, 12 janvier 1864.

CHAPITRE VI

LES PAYSANS

En sa qualité d'artiste, George Sand a toujours été sensible aux formes extérieures ; la beauté ou la laideur l'ont vivement frappée. Elle possédait le don de découvrir le beau partout où il se cachait sous des apparences modestes, et aimait à le tirer de l'obscurité pour le faire admirer.

Un jeune gars « planté comme un jeune chêne », à l'air honnête et franc, fût-il vêtu d'une blouse ; un frais et gracieux visage encadré d'une coiffe, ou dissimulé sous une capiche, lui paraissaient tout aussi dignes d'attention que le jeune homme élégant et la jeune fille artistement parée. Aussi George Sand n'a-t-elle pas négligé de nous faire connaître l'extérieur du paysan berrichon, de nous intéresser à la physionomie de ses personnages [1].

« Le paysan de la Vallée Noire est généralement trapu et ramassé jusqu'à l'âge de vingt ans. Il grandit tard et n'est complètement développé qu'après l'âge où la conscription s'empare de lui. Il se marie jeune... Il est grand et maigre quand il a atteint toute sa force, et reste maigre, droit et fort jusque dans un âge très avancé. Il n'est pas rare de voir travailler un homme de quatre-vingts ans, et à soixante ans un ouvrier est plus fort... à la peine qu'un jeune homme. Ils ont peu d'infirmité, et ne

1. L'auteur du *Meunier d'Angibault* se demandait s'il était « conforme aux règles de l'art de décrire minutieusement les traits et le costume des gens qu'on met en scène dans un roman » (*Angibault*, 188). Elle se reproche d'avoir peut-être abusé « de la mode des portraits ». Cependant, dit-elle, « c'est un vieil usage et tout en espérant que les maîtres futurs, condamnant nos minuties, esquisseront leurs figures en traits plus larges et plus nets, nous ne nous sentons pas la main assez ferme pour ne pas suivre la route battue » (*Ang.*, 188).

Mme Rémy, de Saint-Chartier, occupée à décortiquer le chanvre avec sa brayeuse.
(Cliché de l'auteur.)

craignent que le passage du chaud au froid. C'est ce qu'ils appellent la *sang-glaçure* [1]. »

Le paysan berrichon est donc un homme bien constitué, de tempérament sain et robuste, « toujours maigre, bien proportionné, et d'un teint basané qui a sa beauté [2] ». Sa démarche est lente et lourde [3]. Il travaille avec énergie, sans jamais se hâter.

A ces remarques générales viennent s'ajouter les traits particuliers : le grand Louis avait les « yeux noirs et bien fendus, les dents éblouissantes et ses longs cheveux châtains ondulés et crépus comme ceux d'un homme très fort, encadraient carrément un front large et bien rempli, qui annonçait plus de finesse et de bon sens que d'idéal poétique [4] ».

La figure de M. Bricolin était moins sympathique : « Ses traits courts et fortement accentués annonçaient une énergie et une âpreté peu communes. Il avait l'œil vif, noir et dur, la bouche sensuelle, le front étroit et bas, les cheveux crépus [5]. »

Joset, l'ébervigé, d' « une chétive corporence » dans ses jeunes années, jaune et maigre avec des cheveux noirs et des yeux vairons, avait dans « sa mâchoire sèchement coudée [6] », quelque chose de particulier qui annonçait l'énergie.

Huriel, le beau muletier, né sur les confins du Berry et du Bourbonnais, était la coqueluche de toutes les filles ; « grand comme un chêne, bien pris de tout son corps, la jambe sèche et nerveuse, les dents comme un chapelet de graines d'ivoire, les yeux comme deux lames de couteau, et l'air avenant d'un bon seigneur [7] ». Quand il avait quitté son sarreau encharbonné, il était le plus bel homme que Tiennet eût vu de sa vie.

Cadet Blanchet, le rougeot, le mendiant Cadoche, tous nous sont présentés avec des traits distinctifs.

Les femmes de la Vallée Noire ont, d'après George Sand, un charme tout particulier. Brulette, la rose de Nohant, était la plus jolie fille du pays ; de mémoire d'homme, on n'avait vu « des yeux

1. *Le Berry*, à la suite de *Prom. aut. vill.*, 148.
2. *Angibault*, 77.
3. Cf. *Prom. aut. vill.*, 60.
4. *Angibault*, 25.
5. *Id.*, 78.
6. *Les M. Sonneurs*, 25.
7. *Id.*, 88.

plus beaux, une plus fine taille, des cheveux d'un or plus doux avec une joue plus rose ; la main comme un satin, et le pied mignon comme celui d'une demoiselle [1] ».

Thérèse, la charmante sœur d'Huriel, « blanche et menue comme un flambeau de cire vierge (avec)... ses cheveux noirs... son visage pâle, ses yeux bleu clair, bordés de soies très épaisses » [2], offrait un type différent de celui de la Vallée Noire.

La petite Fadette, dans son enfance, maigre et « noire comme un grelet [3] », ébouriffée et hardie, devenue plus tard une jeune fille posée, d'une physionomie spirituelle et aimable. La douce et gracieuse Madeleine Blanchet, aux traits réguliers, la veuve Guérin fraîche et bien faite [4], Jeanne au profil d'une pureté angélique. Tous, hommes et femmes forment une galerie de tableaux variés.

En parcourant la Vallée Noire, il n'est pas difficile de retrouver les traits généraux qui, dans les romans champêtres, distinguent le paysan de cette contrée. Cependant, sa démarche est plutôt lente que lourde. Un préfet de l'Indre, donnait, vers 1830, comme signalement de ses administrés : « Les habitants de ce pays lèvent l'un après l'autre les pieds pour danser !... Ils ont le regard timide, les yeux sans vivacité [5]. »

On peut dire aussi, avec George Sand, qu'il y a beaucoup de dignité dans leur physionomie et dans leurs manières. Il suffit d'assister, soit aux offices du dimanche, soit aux *Assemblées*, pour s'en convaincre.

A l'église, le recueillement des hommes et des femmes est admirable, leur tenue est très respectueuse. On n'entend ni parler, ni rire. On voit de ces petites vieilles bien proprement vêtues, au profil de vierge, enfouies dans leurs vastes capiches ; la sérénité et la paix sont répandues sur leur visage ; elles font penser à M^me^ Féline, la mère de Simon [6]. Les jeunes filles ont, pour la plupart, des traits réguliers, de beaux yeux noirs, le regard

1. *Les M. Sonneurs*, 23.
2. *Id.*, 19.
3. *Fadette*, 66.
4. *Mare au Diable*, 108.
5. Laisnel de la Salle, *Anciennes mœurs*, 10 et 11.
6. Cf. *Simon*.

doux et caressant. Les tailles élégantes et fines ne manquent pas, et malgré la lenteur des mouvements, elles ont beaucoup de grâce.

De beaux garçons bien pris, bien plantés, aux cheveux blonds, aux yeux bleus, d'une physionomie honnête, loyale, et quelquefois très naïve, respirent la santé, la force. Voyez ces jeunes gens et ces jeunes filles réunis un jour d'*assemblée* : ils n'ont pas de manières grossières, pas de familiarités blessantes. Ils dansent avec grâce, avec dignité, et forment un ensemble très agréable à voir. Pendant des heures, vous pouvez suivre leurs évolutions dans la salle de bal sans rien remarquer de choquant.

« Les gens de ce pays, disait Eug. Delacroix, offrent un type remarquable de douceur et de bonhommie ; la laideur y est rare, sans que la beauté y saute aux yeux fréquemment ; mais il n'y a pas cette espèce de fièvre qui se dénote dans les paysans des environs de Paris. Les femmes ont toutes l'air de ces figures douces qu'on ne voit que dans les tableaux des vieux maîtres. Ce sont toutes des sainte Anne[1]. »

On peut dire que les traits caractéristiques de la race berrichonne se retrouvent chez les paysans que nous présente George Sand. S'il a plu à l'auteur d'embellir quelquefois ses héros et ses héroïnes, il nous est impossible de le vérifier, mais, du moins, pouvons-nous les reconnaître à distance. En outre, l'auteur des romans champêtres a rendu à merveille certaines poses, certains gestes qui, tout en appartenant au paysan en général, n'en sont pas moins frappants. Aux environs de Gargilesse « on ne perd pas le temps en raisonnements à perte de vue, dit-elle, le bras passé dans sa fourche, un sabot planté sur l'autre[2] ».

Et ailleurs, l'auteur des *Maîtres Sonneurs* rappelle l'attitude du paysan fatigué : « Bien las moi-même, je m'assis contre une table où j'allongeai les deux bras et la tête dessus, comme on se met quand on veut se refaire d'une ou deux minutes de sommeil[3]. »

George Sand avait l'œil observateur, rien ne lui échappait.

Les hommes en Berry sont durs à la peine. Ils peuvent être lents, mais le travail ne les rebute jamais.

1. Robaut, *L'œuvre complet de Eug. Delacroix*, 202. A propos du n° 753 : *Une filandière à Nohant.*
2. *Prom. aut. vill.*, 63.
3. *Les M. Sonneurs*, 301.

Les femmes, comme l'a dit encore Mme Dudevant, s'occupent peu des travaux des champs. Elles prennent part à la fenaison et à la moisson, car, à ce moment-là, chacun doit payer de sa personne, l'ouvrage est pressant ; mais en temps ordinaire, elles restent chez elles.

Dès que les jeunes femmes « ont une famille, elles ne quittent plus la maison, elles font la soupe, filent, tricotent, rapiècent [1]. » Elles lavent le linge comme Madeleine Blanchet ou Corisandre de Germandre, s'occupent de leur menu bétail, le conduisent dans les *patureaux* quand leurs enfants ne sont pas d'âge à le faire ; elles préparent, comme Mme Lhéry, des pâtées pour leurs poules, leurs canards ou leurs oies. Enfin, elles tiennent leur ménage, nous avons vu avec quelle propreté, et préparent la laine ou le fil qui leur donnera des vêtements et du linge.

Nous nous expliquons mieux que ces paysannes, qui ne sortent presque pas de chez elles, aient des tailles sveltes, les mains presque blanches, les joues roses : rien ne déforme comme le travail des champs.

Souvent, cependant, la jeune fille née de parents pauvres, se place comme domestique jusqu'à son mariage ; mais il faut qu'elle y soit contrainte par la nécessité.

Il y a lieu de se demander aussi, si les paysans des romans champêtres sont réels ou si ce sont des créations de l'auteur. Quand ils auraient vécu, on peut dire que tous, à quelques exceptions près, auraient disparu à cette heure ; et vivraient-ils encore, qu'il serait bien difficile de juger, en les voyant dans un âge avancé, de ce qu'ils ont été dans leur jeunesse.

Il est certain que plusieurs des personnages rustiques de George Sand ont existé ; nous en avons la preuve pour quelques-uns, il devient de plus en plus difficile de l'établir pour d'autres. Quelquefois, l'auteur du *Champi* a fait paraître dans ses romans certaines figures, sous leur vrai nom, en leur laissant en partie la physionomie et le caractère qu'on leur connaissait. Tels sont le vieux mendiant *Cadoche*, « l'oncle de tout le monde [2] »,

1. *Prom. aut. vill.*, 150.

2. M. Charles Yvernault m'a affirmé que le mendiant *Cadoche* était un pauvre diable qui avait eu, dans sa jeunesse, une certaine aisance ; il avait effectivement une petite chambre au moulin d'Angibault que le grand Louis lui offrait pour y passer la nuit.

le paysan *faraud*, *Denis Ronciat*, séducteur de Claudie. C'était plutôt un homme rude, orgueilleux, qu'un libertin et un sans-cœur. Il était fils de Ronciat, maréchal ferrant à Saint-Chartier [1].

Dans cette même petite ville, *Benoît Rival*, vers 1850, était, en effet, l'aubergiste du *Bœuf Couronné* [2]. Il fut si fier de figurer dans *les Maîtres Sonneurs*, qu'il vint remercier Mme Sand en la priant de faire un autre roman, où il jouerait un rôle plus important.

Le père *Depardieu*, des *Maîtres Sonneurs*, était chanvreur à Nohant ; le père *Bontemps*, fossoyeur à Saint-Chartier [3]. *Marie Rebec* était propriétaire de la petite auberge du Point-du-Jour, qui se trouve au pied de la côte de Corlay [4]. A Nohant, le cabaret de la Biaude existe encore. Il est tenu par Mlle Louise Biaud que, dans tout le pays, on appelle « *la Louise* ». Le *Champi* était, dit-on, connu aux environs de Nohant, mais je n'ai pu retrouver ses traces.

Le vieux Rémy, père de *Claudie*, était de Vic. Il s'appelait Rémy Autissier. C'était un homme d'une grande intelligence. George Sand s'était beaucoup occupée de lui ; elle l'avait soigné et guéri d'une coupure grave qu'il s'était faite au pouce. Il vécut même quelque temps, à ce moment-là, chez la châtelaine de Nohant, pour recevoir des soins plus réguliers. Claudie, la fille du père Rémy, serait la *Bonne Nounou* qui a élevé Mme Lauth-Sand, femme intelligente, pleine de délicatesse et de cœur. Marcasse, le *preneu' d' taupe*, dans *Mauprat*, était couvreur à La Châtre. Son nom, je l'ignore, mais on ne l'appelait jamais que par son surnom Marcasse. Il faisait, en effet, avec une adresse remarquable la chasse aux taupes et aux belettes.

George Sand n'a pas toujours procédé ainsi. Souvent, elle prend autour d'elle son modèle, mais lui donne un nom de con-

1. On raconte dans le pays, que Denis Ronciat, très mécontent de jouer dans *Claudie* un aussi vilain rôle (l'histoire ne dit pas qu'il le méritât), résolut de faire un procès à G. Sand ; il la menaça, puis abandonna son projet. Je ne puis garantir l'exactitude de cette anecdote.

2. Cette enseigne a disparu en 1911. Cette maison n'est plus un hôtel.

3. Cf. *Mare au Diable*. — Il s'est tué, vers 1850, en tombant de son grenier, sur le pavé de sa grange.

4. *Mare au Diable*, 60.

vention dans le roman. Le *grand Louis*, le beau *farinier* du moulin d'Angibault, s'appelait de son vrai nom Charles Yvernault, c'était le meunier lui-même. Son fils, âgé de soixante-seize ans environ, me confirmait le fait.

M. Bricolin, le fermier enrichi, avait comme original un type très connu dans le pays. A tort ou à raison, tout le monde avait nommé la personne que l'auteur cachait sous ce nom d'emprunt. Sa famille n'a jamais pardonné à Mme Sand de l'avoir représenté sous des traits aussi noirs. L'insouciante Mariette, sœur de Cadet Blanchet, (dans le *Champi*), était, paraît-il, à s'y méprendre, le type de Mlle Biaud, de Nohant, sœur de Mme Dru [1] : jolie, gaie, folâtre, élégante, quelque peu coquette.

La Sevère, ne portait pas ce nom-là, mais c'était une femme de La Châtre connue pour sa mauvaise réputation.

La petite Fadette, Landry le beau Besson, Joset l'ébervigé, Brulette la rose de Nohant, ou Tiennet, qui représente l'honnêteté berrichonne, toutes ces sympathiques figures, devaient rappeler sans doute, plus ou moins, les amis d'enfance d'Aurore, ou la jeunesse qu'elle voyait plus tard autour d'elle, pendant ses séjours à Nohant.

George Sand dira, d'ailleurs, en parlant de l'aînée des filles du père Bricolin :

« La folle qui joue un rôle dans cette histoire, m'est apparue ailleurs : c'était aussi une folle par amour. Elle fit une si pénible impression sur mes compagnons de voyage et sur moi, que malgré les vingt lieues de pays que nous avions faites pour explorer les ruines d'une magnifique abbaye de la Renaissance, nous ne pûmes y rester plus d'une heure. Cette malheureuse avait adopté ce lieu mélancolique pour sa promenade machinale, constante, éternelle [2]. »

C'est une vieille tradition répandue dans le pays qui a donné lieu au roman de *Mauprat*. Les personnages avaient existé sous un autre nom :

« Avant 1789, une famille *Duprat* habitait un petit castel situé dans les environs d'Aigurande. Cette famille nombreuse, comme

1. C'était une fille de Fanchon Caillaud, femme de chambre dévouée de Mme Sand.

2. *Angibault*, notice 2.

plusieurs petits hobereaux de ce temps-là, résista avec une certaine énergie au mouvement de la civilisation qui étendait son niveau sur la France entière. Les Duprat étaient en guerre avec leurs voisins qu'ils rançonnaient, et se déclaraient les ennemis de tous les représentants de la loi. On cite les mauvais tours qu'ils jouaient aux huissiers assez audacieux pour les approcher, et ils ne succombèrent que sous les assauts réitérés de la maréchaussée [1]. »

Il faut cependant ajouter, avec M. Duvernet, que jamais les Duprat n'ont rien eu à démêler avec la famille qui possède le château de Sainte-Sevère. Toute cette partie du roman est due à l'imagination de George Sand.

En ce qui concerne les principaux personnages du *Péché de Monsieur Antoine*, quelques renseignements sont intéressants. Nous les trouvons dans l'article de M. Duvernet : *Une excursion sur les bords de la Creuse.* En décrivant le caractère du marquis de Boisguilbault, George Sand avait sous les yeux l'original.

« Comme l'auteur, nous avons connu un personnage, noble par sa naissance, héritier d'une grande fortune... George Sand le voyait souvent : « C'est un philosophe, nous disait-elle, et si sa modestie n'était pas aussi grande que son âme est belle, ceux qui l'entendraient causer avec abandon, comme il le fait avec moi, l'accuseraient certainement de partager les théories de ces socialistes qui sont l'épouvante de nos jours. « A la mort de cet ami de George Sand, ses métayers ont béni sa mémoire et tous les pauvres de la contrée ont porté son deuil avec recueillement [2]. » « Il ne serait pas étonnant, ajoute M. Duvernet, que ce type ait servi à personnifier le marquis de Boisguilbault [3]. »

D'aucuns pensent qu'il s'agissait probablement du marquis de Barbançois ; sa situation importante en Berry, et sa devise « Tout pour le peuple », permettent de le supposer.

Antoine de Châteaubrun, le gentilhomme campagnard qui appelait son chien *Monsieur*, n'était autre qu'un parent éloigné

1. Ch. Duvernet, *Une prom. dans la V. Noire ; Compte rendu des travaux de la S. du Berry*, 1863-1864, p. 559. — Cette famille Duprat n'est pas mentionnée au Cabinet des Titres, département des manuscrits, B. N.

2. Ch. Duvernet, *Une prom. dans la V. Noire ; Compte rendu des travaux de la Société du Berry*, 1864-1865, 355.

3. *Id.*, ibid.

et un ami très intime de la châtelaine de Nohant, qui ne manquait jamais de donner ce titre à son fidèle compagnon. « Ce seigneur châtelain », dont M. Duvernet n'a pas révélé le nom [1], était M. Élevin de Lombaud ; il habitait à la Buxerette. Allié à la famille Dupin, dans une situation très gênée, George Sand le recevait à Nohant. L'auteur du *Péché de M. Antoine*, fait, d'ailleurs, allusion à cet ami dans *Les Contes d'une grand' mère :*

« Nous avions jadis pour voisin de campagne un homme dont le nom prêtait souvent à rire : il s'appelait M. Lechien. Il en plaisantait le premier et ne paraissait nullement contrarié quand les enfants l'appelaient Médor ou Azor. C'était un homme très bon, très doux, un peu froid de manières, mais très estimé pour la droiture et l'aménité de son caractère... Aussi nous étonna-t-il beaucoup, un jour où son chien avait fait quelque sottise au milieu du dîner. Au lieu de le gronder ou de le battre, il lui adressa d'un ton froid, et en le regardant fixement cette étrange mercuriale : « Si vous agissez ainsi, Monsieur, il se passera du temps avant que vous cessiez d'être chien [2]... »

C'est encore un riche industriel, possesseur d'une grande usine sur les bords de l'Indre, qui, d'après M. Duvernet, aurait servi de type à M. Cardonnet, l'industriel de Gargilesse.

« Il lutta avec les particuliers et la commune pour des empiétements qu'on lui reprochait. Au milieu de ses travaux, une inondation survint... Il éprouva des désastres considérables... voilà, dit M. Duvernet, l'histoire de M. Cardonnet [3]. »

Enfin, les uns disent que le menuisier Jean Jappeloup serait Pierre Bonnin, le menuisier de Nohant, avec lequel il a une certaine conformité de caractère : indépendance, franc parler, entrain, gaieté, courage. D'autres supposent que Pierre Moreau, le pêcheur de Gargilesse, aurait été l'original. D'autres enfin reconnaissent, dans la personne de Jean Jappeloup, un père Antoine, de Gargilesse [4].

1. Cf. Ch. Duvernet, *Une prom. dans la V. Noire; Compte rendu des travaux de la Société du Berry*, 1864-1865, 356.

2. *Les Contes d'une grand'mère*, 63-64.

3. Ch. Duvernet, *Une prom. dans la V. Noire ; Compte rendu des travaux de la Société du Berry*, 1864-1865, 356.

4. George Sand, nous l'avons déjà dit, aimait à peindre ses personnages d'après nature. Elle dira dans la notice de *Simon* : « Le roman n'est pas, je

Quant aux personnages que George Sand a décrits dans *Promenades autour d'un village*, ceux-là ont tous existé ; ce livre n'est pas un roman, d'ailleurs. L'auteur a parlé avec beaucoup de vérité du type particulier que l'on rencontre dans *Son Village*.

Parmi les jeunes filles « deux types très distincts nous frappèrent : la blonde fine, svelte, avec des yeux bleus d'une limpidité et d'une mélancolie particulières ; la brune, plus forte, très accentuée, d'un ton pâle et uni vraiment magnifique, avec des yeux espagnols, bistrés en dessous et ombragés de longs cils, l'air sérieux, même en riant. Toutes, quand elles rient, brunes et blondes, montrent des dents extraordinairement jolies et finement plantées dans des gencives roses. Les laides ont encore la bouche belle et l'œil pur [1]. »

Quand l'auteur trace des portraits particuliers, ils sont aussi très vivants. Marie, la fille du père Moreau, petite-fille de M^me^ Anne, est d'un « ton rose le plus fin et le plus pur ; son attitude et son accent sont singulièrement dégagés [2]. » Elle montre « ses deux rangées de petites dents éblouissantes qui sont le cachet de la race locale... son œil est animé, sa figure hardie et candide... ses mouvements sont souples et assurés... son entrain est d'un garçon, mais sa figure est d'une femme charmante [3]. »

Agée de soixante-quinze ans, Marie Moreau, M^me^ Chambland, vit encore. C'est une petite vieille délicieuse, aux traits encore fins et réguliers et d'une vivacité incroyable.

Sur les bords de la Creuse, l'existence des femmes est bien différente.

Là, « *celles du haut pays de Bas-Berry* nous ont paru beaucoup plus actives et plus fortes, portant de lourds fardeaux dans les rudes montées, ramenant hardiment leurs troupeaux à cheval dans les sentiers des plateaux, ou gravissant, à pied, comme des chèvres, les talus escarpés de la Creuse [4] ».

crois, des mieux conduits ; mais il m'a semblé que maître Parquet et sa fille Bonne étaient des personnages assez vrais. J'avais connu leurs types, en plusieurs exemplaires, dans la réalité. » (*Simon*, 1.)

1. *Prom. aut. vill.*, 60.
2. *Id.*, 136.
3. *Id.*, 61.
4. *Id.*, ibid.

C'est que les hommes, tous cultivateurs dans la Vallée Noire, sont presque tous maçons dans la Petite Suisse. Ils quittent leur famille au printemps jusqu'à l'entrée de l'hiver. Les femmes sont donc obligées de faucher, de moissonner, de rentrer elles-mêmes leurs récoltes.

L'auteur des romans champêtres nous a décrit, aussi fidèlement que possible, l'extérieur de l'habitant du Berry. Quel est donc le caractère de ce paysan, sans cesse absorbé par le travail de la terre ou par les soins du ménage ? George Sand, en maintes occasions, s'est étendue sur ce sujet. Elle n'a omis aucun des traits propres à nous le faire connaître. Suivant ses principes, elle a cherché ce qui pouvait rendre sympathique cet homme simple, en avouant toutefois ses défauts.

Le paysan de la Vallée Noire est « grave et silencieux [1] », nous dit-elle. Nous avons déjà eu l'occasion de remarquer combien cette indication nous paraissait juste, d'après le bon ordre, la réserve qu'il apporte jusqu'au milieu de ses fêtes.

Ce paysan est casanier ; il ne sort pas de chez lui, et appelle étrangers tous ceux qui habitent à une lieue à la ronde. « Nous ne courons guère au loin, dit Tiennet, surtout ceux de nous qui se donnent au travail de la terre, et qui vivent autour des habitations, comme des poussins autour de la mue [2]. » Huriel, le muletier du Bourbonnais, compare la race berrichonne à celle des colimaçons, « humant toujours même vent et suçant même écorce... Vous pensez que le monde finit à ces collines bleues qui cerclent votre ciel et qui sont les forêts de mon pays... Le Berrichon, je le sais, est une pierre qui roule d'un sillon sur l'autre, revenant toujours sur celui de droite quand la charrue l'a poussé pour une saison sur celui de gauche [3] ».

« Il y a des familles qui ne savent pas comment le pays est fait à la distance d'une lieue de leur demeure », disait Nanon, et c'est vrai. Aujourd'hui, l'homme est habitué à circuler, mais la vraie femme de campagne sort encore bien peu de chez elle. Demandez-lui votre chemin pour aller au village situé à deux ou trois kilomètres du sien ; si ce village n'est pas sa paroisse, elle

1. *Valentine*, 4.
2. *Les M. Sonneurs*, 38.
3. *Id.*, 75.

vous répondra souvent qu'elle n'y est jamais allée, et qu'elle est bien embarrassée de vous renseigner [1].

A Aigurande, le Champi se trouvait très isolé. C'était si loin du moulin du Courmouer, six lieues du pays ! qu'il n'avait jamais eu de nouvelles [2].

Quand il s'agissait « de faire une douzaine de lieues pour aller trouver un parent ou un ami », il était prudent, avant le départ, de se confesser et de « dresser son testament [3] ». Et c'est bien ainsi que les choses se passaient.

Pierre Vermond, dans ses *Chroniques* parues en 1830, signale ces habitudes casanières comme un des traits caractéristiques des habitants du Berry. Elles s'étendaient même à cette époque à la bourgeoisie. L'auteur raconte qu'en 1778, un de ses parents paternels, habitant le Bas-Berry, appelé dans la capitale, fit son testament avant de se mettre en route : « Ce voyage, dit-il, devint chez nous, comme en Turquie l'Hégire de Mahomet, une espèce d'ère nouvelle pour supputer les dates [4]. »

A l'époque où George Sand écrivait ses romans champêtres, voyager n'était pas encore devenu un besoin pour ses compatriotes. Vers 1852, les communications étaient encore bien difficiles dans la Vallée Noire ; seuls les habitants un peu aisés nourrissaient un cheval ; les autres se contentaient d'un petit âne, et on ne va pas loin avec un roussin d'Arcadie.

Ce paysan sédentaire est naturellement plein de méfiance à l'égard des étrangers : « (Il) ne connaissait point la retenue un peu glaçante des gens de chez nous », dit Tiennet [5], en parlant du muletier.

Depuis que George Sand a révélé le Berry dans ses romans, de nombreux visiteurs y affluent de partout : curieux, touristes, littérateurs, paysagistes, artistes de toute sorte ; aussi, l'habitant de la Vallée Noire, n'est-il plus en garde, comme il l'était autrefois, vis-à-vis des étrangers.

Sa méfiance le rend curieux [6]. « Les gens de notre pays...

1. Ceci m'est arrivé souvent au cours de mes pérégrinations.
2. Cf. *Champi*, 126.
3. *Les M. Sonneurs*, 80.
4. P. Vermond, *Chroniques du Berri*, Introduction.
5. *Les M. Sonneurs*, 266.
6 Dans certains villages un peu reculés, à Corlay, par exemple, quel ne

interrogent à tort et à travers tous les étrangers qu'ils rencontrent [1]. » Ils veulent, en effet, savoir d'où vient cet inconnu, où il va, ce qu'il fait. « Vous êtes ben sûr marchande de qu'euque chouse... mercière, pét-être ben, vous avez du fil, de la dentelle? Ou ben vous vendez des p'tits formaiges? » Si vous portez un sac, une valise, ces questions recommencent dans les hameaux isolés, à chaque nouvelle rencontre [2].

Le berrichon, avec son air froid et indifférent, sa défiance à l'égard de tout ce qu'il ne connaît pas, ne se livre pas tout d'abord. Il attend. La coquette Brulette, séduite par les manières franches d'Huriel et par son extérieur agréable, se tenait sur la réserve. Elle questionne à fond son ami Tiennet, au sujet du beau muletier qui faisait si bien danser la bourrée; « force me fut de... dire ce que j'en savais, et encore que ce ne fut pas grand' chose, elle regretta de l'entendre, car elle avait, comme beaucoup de gens du pays un grand préjugé contre les étrangers, et contre les muletiers principalement [3]. »

Le paysan de la Vallée Noire se tient donc longtemps sur la réserve. Si, curieux des usages de chez lui, votre intention est de lui faire subir, à brûle-pourpoint, un interrogatoire, il vous répondra à peine, et si vous insistez, il vous mettra carrément et avec rudesse à la porte de chez lui [4]. Mais si vous le traitez aimablement, si vous lui dites le but de votre visite, si vous prenez la peine de lui donner préalablement des explications sur ce que vous voulez faire, il voit que vous ne vous jouez pas de lui, et

fut pas mon étonnement, un matin, de voir à un détour du chemin tous les habitants de ces chaumières, hommes, femmes et enfants rassemblés pour me voir passer. A Etrangle-Chieube, on me prit pour une sorcière, et je vis bien qu'il fallait m'en aller, car les gens ne voulaient plus répondre à aucune de mes questions.

1. *Angibault*, 53.
2. Cf. *Jeanne*, 22.
3. *Les M. Sonneurs*, 100.
4. Aux environs de Nohant, j'entrai un jour dans un ménage de paysans; je ne les connaissais pas. Le vieux brave homme me reçoit d'abord très froidement, mais poliment. Je le questionne sur les usages du pays ; je le presse de me raconter comment les choses se passaient dans sa jeunesse, car je devais prendre le train... Tout à coup, me regardant d'un air méfiant, il me dit : « Qui êtes-vous? Pourquoi me questionnez-vous ? Est-ce que je vous connais, moi ! » Je dus me retirer bien vite. Un autre fit mieux, il me mit à la porte de chez lui, et ameuta tout le quartier de la rue Saint-Abdon, à La Châtre.

aussitôt, tout ce qu'il possède, il le met à votre disposition. Il va chercher au fond de son armoire, ou dans un coin de son grenier, l'ustensile ou l'objet que vous désirez voir. Il montre avec plaisir ses vieux meubles, ses instruments de culture, son bétail dont il est fier, ses champs bien ensemencés, en vous expliquant la manière dont il les cultive.

Le vielleux s'empresse de jouer tous ses vieux airs, le chef d'orchestre de faire danser la bourrée, la coiffeuse de village livre les secrets de son art. Les vieillards, charmés de voir que vous connaissez quelques coutumes du vieux temps, deviennent bavards, rappellent leurs souvenirs de jeunesse. C'est dire qu'il y a chez ce peuple de la bonhomie et de la bonté. George Sand nous a dit : « il est bon et hospitalier [1] ».

Le paysan berrichon ainsi apprivoisé, vous considérera bien vite comme un ami et ira jusqu'à vous confier ses peines, ses soucis avec une confiance presque enfantine ; vous voilà bientôt au courant de tout ce qui se passe dans la famille.

Si vous entrez chez lui à l'heure du repas, il ne manque pas de vous offrir quelque chose, du vin, du miel. D'autres vous font les honneurs de ce qu'ils ont de meilleur : ils vous présentent de la liqueur, des confitures.

La charitable Madeleine Blanchet qui secourut avec tant de bonté le pauvre Champi ; la mère Fauveau qui retint et garda chez elle le père Remy malade [2], ne sont pas des types absolument à part dans la Vallée Noire. Actuellement encore, dans le petit village de Vic, situé près de Nohant, le jour où l'on fait le pain, la maîtresse de maison réunit les débris de la pâte en petites miches, c'est la part des pauvres ; si personne ne vient la réclamer, on la porte au plus indigent du village. La coutume de glaner dans les champs n'est pas perdue. Les paysans berrichons sont très charitables entre eux ; ils assistent leurs pauvres. En cas de maladie, on rentre leurs récoltes ; on les soigne, on veille à leur chevet, si cela est nécessaire. Il y a entre eux un échange de bons procédés que George Sand a signalé :

Le grand Louis est plein de bonté pour la Piaulette : « Lui ?... c'est le meilleur cœur d'homme que le bon Dieu ait fait ! Sans

1. *Valentine*, 5.
2. Cf. *Claudie*, 236, 251-252.

lui nous serions morts de faim et de froid depuis trois hivers ; mais il nous donne du blé, du bois, il nous prête ses chevaux pour aller en pèlerinage quand nous avons des malades [1]. » Et c'est là, surtout, un service que les berrichons se rendent très fréquemment.

Le beau *farinier* n'est pas seul à venir en aide aux pauvres voyageurs en détresse [2]. Il n'est pas un paysan, aux environs de Nohant, qui abandonnerait sur la route des gens victimes d'un accident. Celui qui est en voiture, s'il a de la place, ne manque jamais de s'arrêter aimablement, pour inviter le piéton à monter auprès de lui [3]. Cet homme est vraiment accessible à la pitié.

« Le paysan du Bas-Berry est généralement bon et hospitalier ; pour peu qu'il soit dans l'aisance, il donne un morceau de pain à tous les pauvres qui se présentent à sa porte, et si un mendiant vient le soir lui demander l'hospitalité, il le reçoit, le fait asseoir au foyer domestique, et lui donne une part de son modeste repas : ce pauvre passe la nuit dans une grange ou dans une crêche, et le lendemain, il partage encore le déjeuner de la ferme avant son départ. » Tel est l'avis d'une personne autorisée, dont le nom m'échappe.

George Sand nous a parlé souvent de la bonté des maîtres pour leurs domestiques. Nous avons vu le père Caillaud traiter Landry comme son fils. Le père Barbeau, d'ailleurs, bien que riche propriétaire, avec sa maison bien bâtie, couverte en tuile, son excellent jardin, sa vigne de six journaux, son beau verger, ses champs, ses prés, n'hésite pas à mettre son fils au service. Telles sont bien les habitudes du pays. Quand on n'a pas besoin de tous ses enfants pour cultiver ses terres, on les *loue* pour qu'ils apprennent à travailler et qu'ils ne tombent pas dans la paresse. Celui qui les engage, les reçoit dans sa maison comme

1. *Angibault*, 276.
2. Cf. *Angibault*, 40 et suiv.
3. Le paysan de la Vallée Noire est très serviable, je l'ai éprouvé bien des fois au cours de mes recherches. Un jour, entre autres, je venais de faire neuf kilom. à pied, par une pluie battante. A trois kilom. de La Châtre, une voiture s'arrête, on m'offre une place et on me dit : « C'est y ben possible ! par ce temps-là, ma paure dame. On a dit : y faut qu'alle soit ben en peine de queuqu' chouse pour aller si vite. Ah ! ben pour sûr, on y voit ben qu'al est pas d' cheux nous. » Et ces braves gens eurent pour moi toutes les attentions ; ils allongèrent leur route pour abréger la mienne.

les enfants d'un ami, et les met au rang des membres de la famille. Le domestique peut aspirer à la main de la fille de la maison, sans manquer à aucune convenance.

Cette bonté, cette condescendance du maître pour son serviteur, est de tradition dans la Vallée Noire. Les châtelains savent s'y conformer, et je ne connais pas de pays en France où les maîtres soient plus aimés de leurs domestiques.

Le paysan de la Vallée Noire, bon pour l'étranger qu'il ne redoute plus, serviable pour le pauvre ou le voisin, est très attaché à sa famille. Les affections sont profondes et durables. Souvent, elles prennent naissance entre garçons et filles, au moment où ils se trouvent réunis pour le catéchisme, car d'écoles, il y a soixante ans, il n'y en avait point. A partir donc de l'âge de dix ou douze ans, un petit garçon distingue quelquefois, entre toutes, une petite fille pour laquelle il éprouve de la sympathie. Dès ce moment, il *la suit*, c'est-à-dire qu'il ne la perd pas de vue, jusqu'à l'époque où il pourra la demander en mariage. Il la recherche dans les assemblées pour la faire danser, invente mille prétextes pour la retrouver à la foire, sous la ramée, au sortir de la messe ; en un mot, on le voit toujours sur ses pas. Cette affection, née dans un âge très tendre, est quelquefois très fidèle. C'est ainsi que Tiennet et Joset l'*ébervigé* avaient remarqué la petite Brulette, la rose de Nohant. Tous deux aspiraient à sa main. Joset voulait être le premier des maîtres sonneurs, pour se rendre digne d'elle. Chacun d'eux eût souhaité ardemment la réalisation de son rêve, si d'autres circonstances n'étaient venues changer leur destinée. Mais c'est aussi à cet âge que commencent les *haïtions* [1], les inimitiés, et elles durent aussi autant que la vie.

Quand un jeune homme est fiancé, si pendant une absence prolongée, son service militaire, par exemple, il apprend que sa *promise* lui a été infidèle, sa douleur ne connaît pas de bornes, il ne peut plus ni dormir, ni boire, ni manger. M. Augras, dans une petite pièce en trois actes, *L'amour au Village*, a mis en relief le chagrin profond de l'homme qui se croît trompé. *Yiénard* est au régiment ; un de ses amis lui écrit que sa fiancée a un autre amoureux. Désespéré, il accourt au village dès qu'il peut avoir

1. Cf. *Les M. Sonneurs*, 10.

un congé. Après une enquête, il se rend compte que sa chère Zabelle a été calomniée. « Zabelle, lui dit-il, j'en tenai grou sur l' cœur. Y a des gens dans l' payi qui t'enviont, i m'avon écri au régiment que tu t' laissai suve par un aute galan. Ah ! vois-tu, ma Zabelle, quanque je pense que toi, la fumelle que jeume tant al aré éte à la jorné d'aujourd'hui à in n'aute, j'en farmi, du dépeure que j'ai arsu c'te lét l' mangé ni l' boière vlait rentré dans mon corps, j' te voyai habillé en mariée, j' voyai l'tchuré t' piqué dans l' doi l'anniau que j' me seu promis de t'acheter ; ni nuit ni jour ca m' sortai de l'idée. Oui, ma chère mignounne, sé coumme ça ; j'avai beau sarché a pu y penser tejou j' te revoyai ; j' t'entendai, j'avai dans les oreilles coumme une musique de tes chansons qu' tu chante si bramment ; en huit jours j'ai pas amendé ; ho ! vois-tu Zabelle, faut que j'arbige ! [1] »

Le paysan de la Vallée Noire n'est pas très passionné ; il aime cependant d'un amour profond, mais il sait attendre. Il y a dans cet amour une poésie inconsciente peut-être, mais très réelle, un idéal élevé ; le sentiment tient chez lui plus de place que la sensation. Landry pourtant était tellement épris du pauvre *grelet*, qu'il trouvait bien longs les jours qui le séparaient de son mariage. « C'était une espèce d'amour comme on n'en voit pas souvent chez les gens de campagne, lesquels aiment plus patiemment que ceux des villes. Et justement Landry était un caractère patient plus que d'autres, jamais on n'aurait pu présager qu'il se laisserait brûler si fort à la chandelle, et qui l'eût su (car il le cachait bien) s'en fût grandement émerveillé [2]. »

A toutes les règles il y a des exceptions. La sensibilité du paysan se manifeste surtout quand il perd un être qui lui était très cher ; c'est alors que son désespoir éclate violemment. Dans un autre petit conte, M. Augras a montré l'état du pauvre Youmi voyant mourir sa femme : « Bounes gens, qu'Youmi fasait d' la peine à vouer ; y s' jettai su l' lit, su l'arche en disant : ma poure femme j' t'arvoirai don pu ! Et son n'enfant dans ses bras, marchai dans la maison comme in houmme que pardai la tête. »

1. M. Augras (de Châteauroux), élevé à Saint-Août, connaît parfaitement les sentiments qu'éprouve le vrai paysan de la Vallée Noire ; ceux qui, comme lui, ont pénétré à fond le caractère des gens du pays, sont d'avis qu'il est resté dans la note juste et que ces petites scènes de mœurs berrichonnes sont prises sur le vif.

2. *Fadette*, 187.

Paysans occupés à peigner le chanvre. — Cliché de l'auteur.

Le brave Germain de la *Mare au Diable*, *le fin laboureur*, ne songe à se remarier que sur les instances du père Maurice. Celui-ci est un homme pratique : son gendre a besoin d'une femme pour s'occuper des enfants et faire la besogne du ménage. Mais Germain garde un souvenir si fidèle à sa belle et bonne Catherine ! Elle l'a rendu si heureux ! La seule idée de remplacer celle qu'il a tant aimée lui est très pénible. C'est bien à contre-cœur qu'il cède aux instances de son beau-père pour aller voir la veuve Guérin.

Cette affection prolongée, cette fidélité existe chez certains paysans. J'ai surpris des sentiments très délicats chez ces gens d'éducation rustique. Ils n'oublient pas leurs morts ; le dimanche, au prône, la recommandation de ceux-ci est interminable.

Cette sensibilité apparaît aussi dans les témoignages d'amitié qu'il donne. Cet homme lent et lourd [1], comme le dit George Sand, à la physionomie froide et timide, peut devenir singulièrement tendre. A-t-il pour vous de l'affection, disons seulement de la sympathie, avez-vous su gagner sa confiance, il faut qu'il vous embrasse. Et c'est là un témoignage de respect. Jeanne embrasse Guillaume de Boussac, son parrain : « Jetant ses bras au cou de Guillaume avec un abandon et une familiarité toute rustique, elle l'embrassa sur les deux joues [2], sans se départir un instant de sa tranquille et grave innocence [3]. »

Le grand bûcheux, le père Bastien, embrasse Brulette quand elle arrive dans la forêt [4]. La vieille Catherine se jette au cou de François [5], oubliant, pour une fois, qu'il était champi.

1. Cf. *Les M. Sonneurs*, 186, 336 et *H. Vie*, IV, 41.

2. Je vais me permettre encore ici un souvenir personnel. C'est si intéressant de constater que George Sand a si bien su rendre la physionomie des habitants du Berry. A Lourouer, un vieux tisserand vit seul. Tous ses enfants l'ont quitté ; ils sont au service ou mariés. Sa femme est morte depuis longtemps. Sa solitude lui pèse. Comme je connais son fils, le voilà bien vite en confiance ; il s'étend sur ses malheurs et j'y prends part. Je visite ensuite son écurie : « Oh ! la magnifique vache ! et ce veau, lui dis-je, est-il beau ! » Alors le bon vieux attendri, passant son bras autour de mon cou et m'attirant à lui pour m'embrasser, me dit : « Eh ben vous ! vous êtes aussi gente que mon viau. » C'était bien pour lui la manière la plus digne et la plus convenable de me remercier.

3. *Jeanne*, 89.

4. Cf. *Les M. Sonneurs*, 140.

5. Cf. *Champi*, 170.

Le maître se laisse embrasser par ses domestiques et les embrasse à son tour, pour leur donner un témoignage tout particulier d'affection.

Germain gronde la petite Marie de s'être laissée embrasser par le vilain fermier des Ormeaux, mais tout étonnée, elle répond : « J'ai cru que c'était une honnêteté, une coutume de l'endroit aux arrivées, comme, chez vous, la grand' mère embrasse les jeunes filles qui entrent à son service, pour leur faire voir qu'elle les adopte et qu'elle leur sera comme une mère [1]. »

Les jeunes gens et les jeunes filles s'embrassent au commencement et à la fin de chaque bourrée. On s'embrasse à tout propos dans la Vallée Noire. Ces élans, ces *bigeades*, si souvent répétés, entre les divers personnages de George Sand, et qui nous paraissent forcés, peignent au naturel leur manière d'être. Les mots tendres, qu'ils se disent à chaque instant, ce terme de mignonne qu'ils emploient, dans les romans champêtres, est un des plus fréquents de leur vocabulaire ; ils s'en servent même, en s'adressant à leurs animaux.

Cet homme « doux et timide [2] », est lent dans ses mouvements, il ne se presse jamais : « Il me sembla que ses domestiques le servaient avec une promptitude et une ponctualité fabuleuses pour des valets berrichons [3] », dit George Sand, dans *Mauprat*. Mais ce service, quoique lent, est régulier, et il ne connaît pas de défaillances. Le berrichon va toujours son petit bonhomme de chemin, sans se presser, mais on peut compter sur lui. Il est, en général, un serviteur dévoué et fidèle.

Tous les habitants du Bas-Berry ne sont pas cependant lents, lourds, timides et patients. George Sand a tracé le portrait du brave Bonnin, le menuisier de Nohant, qui était d'une pétulance si extraordinaire, qu'on eût pu douter qu'il fût un berrichon des bords de l'Indre :

« Un type très particulier, c'était Pierre Bonnin. D'où tenait-il cette activité fiévreuse, cette gaieté ironique, intarissable, cette décision soudaine, cette sorte de rage au travail, ce désintéressement extraordinaire chez un paysan, enfin toutes ces qualités qui

1. *Mare au Diable*, 132.
2. *Mauprat*, 15.
3. *Id.*, 8.

sont l'antipode du caractère berrichon ? Je ne sais, je n'ai pas connu ses parents, mais ils étaient bien berrichons et paysans de père en fils. Ils avaient vécu sur ce coin de terre, dans ces vieilles maisons que j'ai vu tomber en ruines dans mon enfance [1]. »

Un des bons côtés du caractère berrichon c'est, comme l'a dit encore Mme Dudevant, « son grand bon sens et son tranquille raisonnement [2] ». Sa sagesse est faite « moitié de patience et moitié de confiance dans l'effet du temps [3] ».

Le calme de cet homme est admirable. Il est fort et courageux dans l'adversité. Il a tellement de sagesse et de prudence qu'il n'affirme jamais. « Ah ! j' crè ben oui », dit-il. Il ne s'engage pas davantage.

Chez les vieillards de la Vallée Noire on trouve beaucoup de fierté, de dignité ; ils ont une politesse pleine d'aisance, et souvent des manières aristocratiques. Ces vieux paysans étaient heureux de recevoir, à leur table, le propriétaire, qu'ils appellent *nout' maître*. Pleins de déférence pour lui, on lui passait le plat ; on ne le servait jamais ; on n'insistait pas non plus pour qu'il prît tel ou tel morceau ; on le laissait libre, ne voulant pas le gêner. Il était, en effet, d'usage en Berry, et cet usage se perd comme bien d'autres, que le propriétaire, accompagné de sa famille, dînât chez son métayer le jour des *tondailles*, jour de la tonte des moutons. A son tour, le maître recevait à sa table le métayer, le jour de la Saint-Martin, époque où celui-ci fait ses paiements.

Cette coutume dénotait les bons rapports qui existaient entre le propriétaire et le fermier, entre le châtelain et le cultivateur.

Ce vieux paysan est aussi très fin, il a des bons mots, vraiment spirituels :

Le père Hémery est malade. C'est un vieillard de quatre-vingt-six ans. On va le voir : « Ah ! nout' maître, dit-il avec un fin sourire, c'té foué y faut le maillet. » Or, le maillet, c'est à la fois M. le curé, qui s'appelle Mayet, et l'instrument à tête de bois avec lequel on donne des coups. Il lui faudrait aussi ce maillet-là pour finir bien vite sa pauvre existence : « Quand on est vieux on n'est pu bon à ren, faut s'en aller pour pu donner d' peine... A pus j' veux

1. *Impressions et Souvenirs*, *Pierre Bonnin*, 300.
2. *Les M. Sonneurs*, 133.
3. *Fadette*, 24.

pas l'amender la terre ! ». Il n'a plus, en effet, que la peau sur les os.

Il y a quelques années, M. Dauthy, député radical de l'arrondissement de La Châtre, avait un concurrent sérieux dans M. Fougères, candidat conservateur. Celui-ci avait su gagner la sympathie de la population, et le père Hémery de dire, en parlant des élections : « Ah ! *Nout' maître*, l'autil (c'est-à-dire l'outil, Dauthy, par conséquent) s'use, mais la fougère pousse ! » Dauthy sera remplacé par Fougères [1].

Le paysan berrichon, grâce à son bon sens et à cette finesse d'esprit, excelle à bien faire ses affaires. Le Champi sut débrouiller avec habileté la situation compliquée de sa mère adoptive [2]. Avec adresse, ce garçon simple et naïf sait faire parler Mariette pour connaître les sentiments de la méchante Sévère. Quant à lui, il se tient sur la réserve et ne va pas plus loin qu'il ne faut. Actuellement encore, on trouve des femmes et des hommes de cinquante ans, qui ne savent ni lire, ni écrire, mais qui n'en savent pas moins s'occuper habilement de leurs intérêts.

Mais cette finesse frise souvent la fausseté, et ici nous entrons dans les défauts du paysan berrichon, que George Sand ne nous a pas cachés. Même le grand Louis aime à finasser [3]. Joset l'*ébervigé* n'ignore pas qu'on n'est pas tenu, selon la loi, à la parole donnée quand on n'a pas de témoins [4]. L'auteur des *Maîtres Sonneurs* sait aussi que le paysan peste contre les gardes et contre la loi, quand ses bêtes sont « prises en maraude [5] » ; s'il pensait, sans danger, pouvoir les tenir dans un bon pâturage, c'est sur le dos des gardes qu'il payerait l'amende à coups de trique.

George Sand sait aussi que le paysan berrichon est pillard. La *pastoure* nourrit sa chèvre et son mouton aux dépens de la

1. Les paysans berrichons sont très amis du calembour, comme on le voit. Laisnel de la Salle, dans son volume des *Coutumes du Berry* (édition épuisée, I, 300), raconte qu'un vigneron se plaignait de son âne : « J'ai jamais ren vu d' si mou que c't' animau, y se lasse ! — Eh ben, lui répond aussitôt son interlocuteur, appelle le donc *Stanislas* ! »

2. Cf. *Champi*, 194 et suivantes.

3. Cf. *Angibault*, 289-290.

4. Cf. *Les M. Sonneurs*, 62.

5. Cf. *Id.*, 76-77.

haie seigneuriale [1]. Actuellement encore, même dans la Vallée Noire, des propriétaires se plaignent de nourrir sur leurs terres plus de deux cents chèvres ou moutons, appartenant aux ménageots.

L'amour de l'argent est une des grandes passions du berrichon ; il n'y a pas jusqu'au brave Germain qui ne soit sensible à la sobriété de la petite Marie : « C'est commode, une femme comme toi ; ça ne fait pas de dépense [2] », lui dit-il, quand elle avoue qu'elle va souvent se coucher sans souper. Cet esprit d'économie dégénère souvent en avarice. L'auteur du *Meunier d'Angibault* a mis ce vice en relief. Le père Bricolin, paysan enrichi, est de la même famille qu'Harpagon. Il fait souffrir tout le monde autour de lui. Il est dur pour sa femme, pour ses enfants ; cruel pour Mme de Blanchemont [3]. Il n'a d'amour que pour l'argent. Il existe plus d'un Bricolin dans la Vallée Noire. Il y a peu de temps, on citait cet exemple d'une dureté inouïe : le frère chassant sa sœur du logis paternel, auquel elle avait droit, et la laissant errer de porte en porte, s'obstinant à lui refuser la part d'héritage qui lui revenait.

Le mari de la douce et charitable Madeleine Blanchet était avare et libertin. Denis Ronciat, le paysan *faraud*, le séducteur de Claudie, méchant et méprisable.

La Sévère était une femme de mauvaise vie, vindicative. La petite Mariette une coquette et une étourdie.

George Sand ne s'est pas abusée le moins du monde sur la valeur morale de l'habitant des campagnes :

« Le paysan est le meilleur des voisins. En même temps qu'il est pillard, tracassier, susceptible, indiscret, et despote, il est, dans les grandes occasions, tout zèle, tout cœur, tout élan. Insupportable dans les petites choses, il vous exerce à la patience, il vous enseigne l'égalité qu'il ne comprend pas en principe, mais qu'il pratique en fait ; il vous force à l'hospitalité, à la tolérance, à l'obligeance, au dévouement ; toutes vertus que vous perdez dans la solitude, ou dans la fréquentation exclusive de ceux qui n'ont jamais besoin de rien. Lui, il a besoin de tout ; il le

1. Cf. *La Vallée Noire, Secrét. Int.*, 294.
2. *La Mare au Diable*, 73.
3. *Le Meunier d'Angibault*, 86, 119, 362-367.

demande. Donnez-le-lui ou il le prendra. Si vous lui faites la guerre, vous serez vaincu ; si vous cédez, il n'abusera point trop, et il vous le rendra en services d'une autre nature, mais indispensables [1]. »

Les haines, les jalousies de village, nous les retrouvons dans *Angibault* ; le caquet des femmes, leurs médisances dans le *Champi*. Les rivalités de métier dans *Les Maîtres Sonneurs*. Les mauvaises passions humaines tiennent leur place dans les romans champêtres de George Sand.

Le paysan de la Vallée Noire, doux et timide, peut être excessivement dur dans certaines occasions. Une vieille femme, à Etaillé, vivait avec sa bru, elles ne s'entendaient pas. Un jour, la belle-mère tomba évanouie dans un champ. La belle-fille prévenue, accourut toute joyeuse, et s'écria : « Ah ! c' té foué j' te tins, vieille ! C' té foué te v'la morte ! » Et la vieille femme qui n'était point du tout morte, entendait tout.

Dans un petit hameau, voisin de Nohant, au Châgne, vivent deux vieux, la femme a dix ans de moins que son mari. Ils ont perdu leurs enfants ; il ne leur reste qu'une fille mariée dans un village, aux environs. Le vieux paysan, malgré son âge avancé, quatre-vingts ans, cultive encore ses terres, rentre ses récoltes ; mais l'automne est venu ; il se trouve très affaibli ; d'appétit, il n'en a plus, c'est mauvais signe ; il se chauffe tristement au soleil et me confie ses peines : ses champs vont rester à labourer, son blé à semer, que faire ? Sa femme, encore pleine de vie, l'entend gémir, elle s'approche, et lui crie d'un ton impérieux : « Allons vieux, tais-toi, il est temps de partir ! tu ne peux pas toujours durer ! »

Le berrichon, comme tous les gens qui habitent la campagne, a un langage qui n'est pas châtié. Il dit les choses, souvent, avec une brutalité qui choque les oreilles délicates.

George Sand, dans un roman destiné au public, ne pouvait guère y faire entrer des mots grossiers, des expressions triviales. Mais on sent très bien que, d'après leur caractère, Bricolin, Blanchet, Denis Ronciat, la Sévère devaient faire usage, dans les coulisses, d'un vocabulaire assorti à leur humeur et à leurs défauts. L'art ne permettait pas à l'auteur de l'employer.

1. *La Vallée Noire, Secrét. Int.*, 294-295.

Cet homme, disons-le encore, aime parfois à se venger. Voici une requête présentée au bailli de la justice de Cluis-Dessus, au XVIIIe siècle, par Maurice Landillon, laboureur de la métairie de Villebon : « Celui-ci remontre que cinq bœufs de trait, à lui appartenant, sont en danger de mort, par suite des mauvais traitements que Gabriel Hémery, aidé de ses deux enfants, leur fit subir pendant la nuit, dans leur pacage, à coups de pieux, fourches et autres instruments, ce qui le met hors d'état de faire ses labours, mener ses fumiers et faire la semaille de ses terres. En conséquence, il demande six cents livres de dommages et intérêts [1]. »

Cet esprit de vengeance ne s'est pas perdu, et il n'est pas rare de trouver dans les prairies, des bêtes auxquelles on a fait une plaie, ou une entaille profonde pour se venger d'injures personnelles. Dans plusieurs circonstances, George Sand nous a laissé entendre que le paysan était enclin à ce défaut.

D'après tout ce que nous venons de dire, les personnages de Mme Dudevant sont-ils vrais ?

Il est certain que Madeleine Blanchet, avec son inaltérable douceur, sa résignation admirable, sa charité sans bornes ; la petite Marie, avec son intelligence, son abnégation et sa tendresse ; le Champi, avec son désintéressement et son dévouement à toute épreuve, — pour ne parler que de ceux-là, — sont des êtres trop parfaits, qui ne correspondent à rien d'absolument réel. Ils ne connaissent pas de défaillances. Mais en supposant qu'ils ne puissent exister tels, il reste à se demander si les traits de caractère, que George Sand a accumulés en eux, n'appartiennent pas tous au paysan de la Vallée Noire. Si l'auteur n'aurait pas créé des types qui nous feraient connaître les signes distinctifs de la race, dans ce qu'elle a de bon. Madeleine, la petite Marie, le Champi deviendraient alors des spécimens de la bonté berrichonne. George Sand aurait fait en eux la synthèse des vertus de ce peuple : sensibilité, amour, tendresse, générosité, patience, dévouement, sobriété, travail persévérant.

D'autre part, les Bricolin, les Denis Ronciat, les Blanchet, les Sévère incarneraient en eux les défauts, les vices de cette même

1. *Arch. dép. de l'Indre.* Liasse E 569, p. 91 (1719-1738).

race : avarice, dureté, débauche, libertinage. Je crois que c'est ainsi qu'il faut envisager certains types trop parfaits et quelques autres, très pervers, que nous présente la châtelaine de Nohant. D'autres personnages, moyens, seraient dans la note juste :

Le père Barbeau, sans être ni généreux, ni avare, ne peut s'empêcher de passer du mécontentement à la joie, quand il contemple les trésors de la petite Fadette. Subitement, il éprouve pour elle de la tendresse, et tout ému l'appelle « ma chère Fanchon [1] ». Le père Caillaud, lui aussi, connaît parfaitement ses intérêts, ce sont tous deux de bons propriétaires de village, faisant valoir leurs terres, avec sagesse et bon sens, sans rien de plus. Le père Fauveau dispute et querelle pour ne pas payer au vieux Rémy et à sa fille Claudie, un prix raisonnable, pour leur travail. La mère Barbeau, excellente femme, s'occupe avec tendresse de la santé de ses bessons, en restant soumise à son mari; la vieille mère Fadet thésaurise plutôt que de faire *braves* ses petits enfants ; ce sont là vertus et défauts communs. La mère du grand Louis, honnête, serviable, ne dépasse pas le niveau d'une brave femme du pays. Les coquettes ne manquent pas : la Madelon, la grand' Rose, la veuve Guérin... Elles le sont sans perversion, comme la plupart des femmes ; leurs jalousies, leurs ambitions sont monnaie courante.

Convenons donc, avec le père Maurice, que dans la Vallée Noire « les méchantes femmes sont plus rares... que les bonnes [2] ».

Voici une poésie, composée par le maire de Châteauroux, qui me paraît résumer admirablement le caractère du paysan, dans le Bas-Berry.

Pas vif, peu pressant, s' bilant guère,
Prenant toujours l' temps comm' y vint
Y voit chaq' chous' a sa magnière,
Et sorti d' là y n'entend rin.

Bin bon gas pour ceux qu' savons l' prend,
Chti à mort quand on veut l' brusquer,
Y prefer' avant qu' d'enterprend,
Qu' son voisin il aye asseyé.

1. *Fadette*, 261.
2. *Mare au Diable*, 30.

Pas contrariant d' son caractère
Bin souvent y dira com' vous,
Mais quand qu' c'est qu'y s'agira d' faire,
Dam, ça sang'ra du tout au tout.

Bon ouvrier de gross' ouvrage
Y fignol' mêm' à des mouments ;
Pour les coups d' colliers y s' ménage
On n'a rin d' lui en l' tourmentant.

Quand qu' c'est qu' la mort veut sa carcasse,
Ça l'ennuye terjou, riche ou gueux,
Mais y sait la r'garder en face,
Résigné comme ses grands bœufs.

S'argarder dans les yeux des heures,
Et les premiers temps sans s' biger,
La main dans la main demeurer
Au temps où l'aubépine pleure.
Se blottir comm' les p'tits oiseaux
Dans un nid d' mous' ou d' roseaux,
C'est s' fréquenter. Dans le Boischaut
Pour s'aimer, la mode en demeure.

Vous d'mandez si c'est agréable ?
J' vous dirai qu' faut y avoir passé
Pour savoir au juste comment qu' c'est.
Moi j' trouve pas ça désagréable.
On ar' semble à ceux grous pigeons
Qui roucoulons et s'éreuillons;
Y ont pas l'air qui s'ennuyont
Tout en restant bin raisounables.

C'ment qu' ça c' mence, dam, c'est bin bizarre,
Ça dépend des mond' des endrets,
Y en a qu' ça prend com' un coup d' fouet,
D'un seul coup, sans même crier gare.
Y en a d'aut' qui sont bin pus longs
C'est p'tit à p'tit qu'y s'enflammont.
Dam, après c'est comm' des démons
On dirait qu' queuq' chous' les égare.

L' temps qu' ça dure ? Des fois une année,
Des fois plus et souvent bien moins.
Les premiers temps, c'est les p'tits soins
Dont on entoure la bien-aimée,

On y jure qu'on s' lass'ra jamais
D' rester à faire tout c' qui lui plait,
D'y jouer d' la musette, qu' désormais
On n' verra qu'elle à l'assemblée.

C'ment qu'ça finit? D'vant Monsieur l' maire
Qui, ses lunettes sus l' bout du nez,
Vous lit un tas d' petits papiers
Auquel lui-même ne comprend guère.
Y raconte un tas d' boniments,
Big' la mariée bin tendrement
En y souétant beaucoup d'enfants
Qu' fréquent'ront com' a fait yeu père.

Mais le paysan berrichon ne se contente pas d'aller trouver *Monsieur le maire*, il demande toujours à son curé la bénédiction nuptiale.

Le caractère du paysan, sur les bords de la Creuse, n'est plus le même qu'à Nohant et dans les environs immédiats. Les coutumes, les usages diffèrent aussi. C'est plutôt la nature que l'homme qui a intéressé George Sand, dans la Petite Suisse. Ce pays accidenté, maigre, aride, nourrit avec peine ses habitants. Les hommes émigrent souvent, nous l'avons vu, pour gagner leur vie ; l'harmonie de la famille est rompu. Les mœurs n'y sont point aussi patriarcales. Les esprits, en revanche, sont beaucoup plus aiguisés, plus vifs et plus déliés ; mais la naïveté n'est pas toujours le trait caractéristique des habitants de la Petite Suisse.

Dans le *Péché de M. Antoine*, George Sand nous fait faire connaissance avec eux ; mais dans ce roman, à part Jean Jappeloup, le paysan ne nous est pas représenté dans sa simplicité rustique. C'est dans *Nanon*, et surtout dans *Promenades autour d'un village*, que l'auteur a établi une comparaison entre le caractère du paysan de la Vallée Noire et celui des bords de la Creuse.

Les différences sont nombreuses : la vivacité, la spontanéité, l'amabilité des uns contrastent avec la lenteur, la lourdeur, la défiance des autres. A Gargilesse, l'étranger est reçu à bras ouverts. On se met de suite à sa disposition ; on lui offre ses services. George Sand raconte son arrivée avec des amis, dans *son village*, par une chaleur accablante : « J'ai grand soif, dit Amyntas en soupirant. — Voulez-vous du lait de ma chèvre ? lui cria

une pauvre femme, devant la porte de laquelle nous passions. Amyntas accepta, tout joyeux d'avoir à donner à cette aimable villageoise une pièce de monnaie. Elle ne la refusa pas, mais elle la reçut avec étonnement. — Comment ! dit-elle, vous voulez payer une écuellée de lait ? Ça n'en valait pas la peine, et j'étais bien aise de vous l'offrir. — Vous ne me connaissez pourtant pas ? — Non, mais on aime à faire plaisir aux passants. — Oh ! Oh ! me dit Amyntas, sommes-nous donc déjà si loin de la Vallée Noire ? Je n'y ai jamais vu un paysan prévenir les désirs d'un inconnu. Je sais bien que ce n'est pas avarice, mais c'est méfiance ou timidité [1]. »

Les femmes, sur les bords de la Creuse, ont beaucoup d'initiative, de vivacité dans l'intelligence, de décision ; elles sont, en un mot, très débrouillardes. Pendant que leurs maris quittent souvent, pendant six et huit mois, le pays, elles ont toute la responsabilité du ménage, des travaux agricoles.

Plus on remonte la Creuse, plus l'élément marchois se trouve mêlé à la population berrichonne, et plus nous retrouvons les qualités et les défauts de sa race.

Le paysan des bords de la Creuse est donc actif, industrieux et entreprenant : « comme tous ceux qu'une nature marâtre dresse au joug de la nécessité [2]. »

« Nous nous *artificions* à toute chose..., disait un paysan à George Sand. Nous savons faire pousser le noyer et le châtaignier côte à côte, chose réputée impossible dans vos endroits. Nous greffons toute sorte d'arbres fruitiers les uns sur les autres, tant pis pour ceux qui manquent. Nous ne craignons pas de recommencer, pas plus que d'apporter de la terre à dos de mulet, à dos d'âne et même à dos de chrétien, dans des hottes, pour nous faire un petit jardin dans un trou de rocher. On s'*invente* tout ce qu'on peut, et, si les courants d'eau emportent l'ouvrage à la mauvaise année, on recommence un peu plus haut, on endigue, on s'arrange et on se sauve [3]. »

George Sand a constaté que ce peuple était plus artiste que celui de la Vallée Noire ; elle admire les jolies bâtisses, les

1. *Prom. aut. vill.*, 10.
2. *Jeanne*, 19.
3. *Prom. aut. vill.*, 98.

meubles, la menuiserie fine et élégante, les belles armoires sculptées. Les habitants de la Petite Suisse sont, en un mot, des gens de goût.

Mais ce paysan « est moins solennel, moins poétique [1] » que celui des environs de Nohant, voilà pourquoi il a moins intéressé George Sand ; ce n'était pas pour elle le paysan idéal. D'ailleurs, ce n'est pas là qu'on retrouve cette poésie large, ces spectacles grandioses, offerts par le laboureur aux prises avec la nature. Ce n'est pas un pays de bœufs, mais de chevaux et de mulets. Il est intéressant à un autre point de vue. Le côté pittoresque, voilà son charme et son attrait.

Quant à Nanon, elle est tout à fait marchoise et à chaque instant elle nous le rappelle, pour nous expliquer qu'elle n'est jamais à court d'expédients. Elle sait se construire une cabane, trouver dans les bois sa nourriture ; conserver d'une manière toute particulière les châtaignes, tisser la laine, voyager à vol d'oiseau. Elle amène le bien-être là, où un habitant de la Vallée Noire mourrait de faim. C'est un esprit industrieux, presque à la hauteur de celui de Robinson Crusoé. Il semble bien que l'auteur, dans ce roman, ait donné plus libre cours à son imagination, voulant incarner le type, particulièrement débrouillard, du paysan qui habite cette partie de la Marche, limitrophe du Berry.

George Sand nous a promenés encore ailleurs, toujours sur les confins de la Marche et du Berry, aux environs de Boussac, dans le pays de Combraille. Elle a placé, dans le village pittoresque de Toulx-Sainte-Croix, son héroïne, Jeanne. Cette œuvre, trop oubliée de nos jours, présente un intérêt tout particulier, une étude de mœurs très approfondie, qui nous renseigne sur les habitants de ce pays. Jeanne est une manière de sainte, dont la pureté incorruptible surmonte toutes les tentations, résiste à tous les assauts, sort victorieuse de tous les efforts les mieux combinés par le perfide Marsillat, l'avocat de Boussac.

Mais ce type héroïque dans sa simplicité, sa naïveté, son innocence, rend à merveille, paraît-il, la vertu, souvent austère, de la jeune fille d'autrefois. Personne n'était mieux à même de me fixer, à ce sujet, que le prêtre distingué, M. Aguilhaume,

1. *Prom. aut. vill.*, 99.

curé de la paroisse de Toulx. Or, il est d'avis que George Sand a fait là une étude psychologique admirable : la pureté de Jeanne, son respect pour le prêtre et les enseignements de l'Église ; mais aussi son attachement aux anciennes superstitions ; son ardent amour pour la Sainte Vierge, et en même temps sa vénération pour les bonnes Fades ; sa croyance au bœuf d'or, caché dans la terre, et son horreur pour l'or ; son dévouement à toute épreuve pour sa mère ; sa tendre affection pour son parrain, tels sont bien les sentiments et les qualités propres à la race marchoise, dans ce qu'elle a de bon.

Telles sont les nuances de caractère que George Sand a rendues, sans forcer la note.

Les rôles de sir Arthur et de Guillaume de Boussac auprès de la belle pastoure sont certainement ridicules ; mais en ce qui concerne les caractères et les mœurs du pays, ce roman est un chef-d'œuvre.

Jeanne est entourée de personnages très vivants et très vrais, la coquette, intelligente et spirituelle Claudie ; le brave Cadet, toujours serviable et de bonne humeur. La grand' Gothe [1], sinistre figure, avare, cruelle, méchante et de mauvaises mœurs ; Raguet surnommé *Bridevache*, c'est-à-dire voleur de bestiaux [2], paysan retors, à la conduite louche, toujours aux aguets pour piller ; tous ces gens-là sont bien aussi des types marchois, avec les qualités et les défauts qui leur sont propres. « L'habitant de ces montagnes, attaché à un pays aride, et habitué à une sobriété parcimonieuse, est le plus âpre au gain qui soit au monde [3]. » L'avarice, comme le dit George Sand, est donc un défaut presque habituel dans ce pays, et il amène fréquemment la rapine, le vol.

Là, l'exquis côtoie le pire. Ce paysan-là, « quand il se mêle d'être estimable..., joint alors la probité et le dévouement à l'esprit, à l'activité, au courage, à la persévérance », dit l'auteur de *Jeanne* [4].

Les passions sont plus développées dans ces régions qu'aux environs de Nohant, il y a donc là plus de ressort, d'énergie, de

1. Cf. *Jeanne*, 43, 49, 50, 109.
2. Cf. *Id.*, 131.
3. *Id.*, 19.
4. *Id.*, 20.

vivacité que dans la Vallée Noire : partant plus de vertus ou de vices.

« Le Marchois, dit Joullietton, auteur de l'*Histoire de la Marche*, est, en général, sobre, ménager, laborieux et industrieux... Les habitans sont bons, compatissans, hospitaliers, disposés à s'entr'aider : ils ont du bon sens, de l'intelligence, et réussissent très bien dans les divers genres d'études et d'industrie auxquels on peut se livrer. Ces heureuses qualités n'excluent pas une certaine finesse d'esprit, qui se remarque souvent, même parmi les habitans de la campagne, et dont l'abus dégénère en défaut de franchise, en dissimulation, en chicane, source de procès souvent ruineux [1]. »

Voilà la grande différence qui existe entre le paysan des bords de la Creuse et celui des bords de l'Indre. Le premier est chicaneur : il discute, il menace, toujours prêt à avoir recours à la justice. « L'esprit procédurier [2] » des habitants d'Eguzon était connu de dix lieues à la ronde. Le paysan de la Vallée Noire est pacifique, il redoute les contestations. Le juge de paix de La Châtre, M. Loutil, me confirmait dans cette appréciation :

Tous les procès du tribunal de La Châtre viennent, en général, des habitants des bords de la Creuse. Le paysan marchois jouit d'une très mauvaise réputation chez le paysan de la Vallée Noire. Traiter quelqu'un de marchois est presque une injure. C'est lui dire qu'il est retors, roué, aigrefin, qu'il manque de loyauté. Le marchois, à son tour, appelle le berrichon du Boischaut « un mouton du Berry difficile à dégourdir ».

« La classe des métayers, dit M. le Bidouët, en rapportant les paroles d'une des personnalités les plus en vue du Berry [3], est la plus probe, la plus morale, la plus laborieuse, la plus économe, la plus attachée au sol, celle où les familles sont le plus nombreuses, celle qui est la plus contente de son sort et ne désire pas changer de vie [4]. »

Dans *Promenades autour d'un Village*, George Sand rappelle les paroles de L. Raynal, l'historien du Berry : « Ces populations,

1. Joullietton, *Histoire de la Marche...*, II, 271.
2. *Le Péché de M. Antoine*, I, 5.
3. Je regrette qu'il n'ait pas donné son nom.
4. Le Bidouët, *La production agricole en Bas-Berry*, 61.

auxquelles manquent, il faut en convenir, un certain éclat et une certaine vivacité d'intelligence, sont *généralement, sous le rapport moral, dignes d'une haute estime...* Il reste encore, surtout dans nos campagnes, *un fonds remarquable de probité et de loyauté*[1]. Des esprits chagrins le nient, soit pour exalter le passé au préjudice du présent, soit parce que les intérêts établissent trop souvent, entre la classe qui possède le sol et celle qui l'exploite, une sorte de rivalité malveillante... Combien n'existe-t-il pas encore dans les *Domaines* du Berry de familles vraiment patriarcales ? Ne confie-t-on pas tous les jours à nos paysans de riches troupeaux à vendre au loin, des marchés importants à conclure, sans que le maître puisse exercer de surveillance ? Et citerait-on beaucoup d'exemples que cette confiance ait été trompée[2] ? »

Et George Sand, après avoir fait cette citation, reprend aussitôt : « Digne magistrat, je ne vous le fais pas dire, et vous n'écrivez pas ceci pour les besoins de la cause, car votre grand ouvrage est l'œuvre d'une haute impartialité. Je me rassure en vous lisant, car j'ai été taxé souvent de bienveillance aveugle et de point de vue trop *florianesque*. Je ne tiens pas à m'en disculper, ne prenant pas le reproche pour une injure, tant s'en faut. Mais, si le doute fût entré dans mon cœur, j'en eusse été bien attristé[3]. »

Concluons donc, et reconnaissons que George Sand a consulté la nature, pour représenter ses personnages, beaucoup plus qu'elle n'a suivi les caprices de son imagination. En accentuant certains traits, elle n'a pas faussé la vérité. Dans ses romans, on retrouve le paysan de la Vallée Noire, celui de la Creuse et celui des confins de la Marche, avec sa physionomie spéciale, avec ses qualités et ses défauts.

Nous allons essayer de poursuivre cette étude et d'examiner comment George Sand a rendu les sentiments religieux de ce peuple et son amour incontestable pour la musique et les réjouissances publiques.

1. Tous ces mots sont soulignés dans le texte de George Sand.
2. *Prom. aut. vill.*, 75.
3. *Id.*, 76.

CHAPITRE VII

RELIGION ET SUPERSTITIONS

Dans ses romans champêtres, l'auteur de *La Petite Fadette* a fait une assez grande place à la religion des habitants du Berry. Elle a, en général, bien compris et bien rendu le sentiment religieux des paysans : ceux-ci ont l'esprit de foi, une grande confiance dans le prêtre, mais ils restent profondément attachés à une foule de superstitions.

Les personnages de George Sand vont aux offices du dimanche : Landry pendant la messe a de grandes distractions, en apercevant la petite Fadette si bien coiffée, si bien habillée [1]. Germain, le cœur plein de tristesse, suit de loin la belle Catherine qui se rend à l'église, accompagnée de ses amoureux [2].

Le grand Bûcheux se met à genoux pour faire sa prière du soir [3]. Le marquis de Bois-Doré, sous le coup de vives émotions, s'étant endormi sans avoir prié Dieu, son vieux serviteur, Adamas, après avoir considéré avec respect son maître, se met à genoux, en disant : « Monsieur dort bien ; mais il a oublié de faire sa prière, et c'est ma faute ; je vais la faire pour lui [4]. » Tous les soirs, petit Pierre, guidé par sa tante, prie pour sa bonne mère, morte l'année précédente [5]. Brulette, Tiennet, Joset, assistent fidèlement au catéchisme, et font pieusement leur première communion [6]. Le Champi aussi. Quand le père Rémy tombe malade, on

1. Cf. *Fadette*, 172.
2. Cf. *Mare au Diable*, 111.
3. Cf. *Les M. Sonneurs*, 184.
4. *Bois-Doré*, I, 91.
5. Cf. *Mare au Diable*, 81.
6. Cf. *Les M. Sonneurs*, 10-11.

Le lit à quenouilles. Sur le coffre, un pichet. — Cliché de l'auteur.

fait appeler le prêtre avec le médecin [1]. Madeleine Blanchet lit l'Évangile, la vie des Saints, pour se donner du courage dans les dures épreuves qu'elle doit supporter [2].

La mère des Bessons écoute plus volontiers les conseils de M. le curé que ceux de la mère Sagette, qui, pourtant, était considérée comme un oracle [3]. C'est par l'intermédiaire du curé d'Aigurande, que le pauvre Champi reçoit le petit héritage que lui a légué sa mère inconnue [4].

Si un enfant est malade, on se rend à l'église placée sous le vocable du saint, tout spécialement invoqué pour guérir la maladie du patient : « Je sais que tes parents partent le matin pour aller en pèlerinage, rapport à la fièvre de ton frère cadet [5]. »

Tiennet et Brulette n'ont pas manqué d'aller en pèlerinage à Vaudouan, qui est une « grande fête » dans la Vallée Noire [6].

Dans la cérémonie des Livrées, le fossoyeur joue la comédie à la porte de la fiancée. Pour entrer, il cherche à apitoyer son interlocuteur, en lui faisant croire qu'il revient du pèlerinage de Saint-Sylvain-de-Pouligny, de Sainte-Solange [7].

Sainte Solange : c'est la patronne du Berry, « la belle pastoure, nous dit George Sand, (qui) se laissa trancher la tête plutôt que de subir le droit du seigneur [8] ». Elle ne l'a pas oubliée : « Le bouquet est ce qu'il y a de plus précieux dans la succession, dit le mendiant Cadoche. C'est béni, vois-tu ! c'est de la chapelle de sainte Solange [9] ». Sylvain jurait aussi par sainte Solange « qu'il était innocent du meurtre de l'oiseau [10] ».

1. Cf. *Claudie*, 254.
2. Cf. *Champi*, 62.
3. Cf. *Fadette*, 17.
4. Cf. *Champi*, 141 et suiv.
5. *Les M. Sonneurs*, 52.
6. Cf. *Id.*, 233.
7. Cf. *Mare au Diable*, 167.
8. *Mauprat*, 152. — L'histoire de sainte Solange est celle-ci : La jeune fille gardait des moutons, quand le fils du prince chercha à la séduire. Sur son refus de le suivre, elle fut enlevée dans les bras du jeune homme, et placée sur son cheval. Au passage d'une rivière, s'arrachant des mains de son cavalier, elle s'élança et tomba sur la grève (l'endroit s'appela depuis Fontaine de Sainte-Solange). Le jeune insensé, se voyant vaincu, passa de l'amour à la haine. Il devint le meurtrier de la jeune Solange. (Voir le *Manuel du Pèlerin*, de Sainte-Solange, 1899, Tardy-Pigelet, Bourges.)
9. *Angibault*, 232.
10. *Mauprat*, 37.

En plusieurs circonstances, l'auteur du *Champi* a insisté sur la coutume habituelle des pèlerinages, en Berry.

Avec Madeleine Blanchet, George Sand a montré aussi l'admirable résignation des habitants de la Vallée Noire. Ils endurent sans se plaindre, avec patience et en silence, les peines de la vie : « Faut ben *durer* », disent-ils, c'est-à-dire il faut bien souffrir, supporter la douleur.

Cependant, George Sand a quelquefois prêté aux habitants de son pays ses propres sentiments, et sa façon d'entendre la religion.

Les dissertations de la petite Fadette n'ont, en général, pour but que de convertir les lecteurs à ses idées. « Il n'y a qu'un esprit et il est bon, dit la petite paysanne, car c'est celui de Dieu. Lucifer est de l'invention de M. le curé, et *Georgeon* de l'invention des vieilles commères de campagne. Quand j'étais toute petite, j'y croyais, et j'avais peur des maléfices de ma grand'mère. Mais elle se moquait de moi, car l'on a bien raison de dire que si quelqu'un doute de tout, c'est celui qui fait tout croire aux autres, et que personne ne croit moins à Satan que les sorciers qui feignent de l'invoquer à tout propos. Ils savent bien qu'ils ne l'ont jamais vu et qu'ils n'ont jamais reçu de lui aucune assistance... — Mais, disait Landry, ce que tu crois là, que le diable n'existe point, n'est pas déjà trop chrétien, ma petite Fanchon.

— ... S'il existe, je suis bien assurée qu'il n'a aucun pouvoir pour venir sur la terre nous abuser et nous demander notre âme, pour la retirer du bon Dieu... Puisque la terre est au bon Dieu, il n'y a que le bon Dieu qui puisse gouverner les choses et les hommes qui s'y trouvent [1]. »

La petite Fadette ne croyait donc ni à l'enfer, ni au démon, et cette sérénité lui donnait une dévotion « plus jolie que celle des autres », dit George Sand. « Elle aimait Dieu avec tout le feu de son cœur... et quand elle parlait de cet amour-là à Landry, il se sentait tout étonné d'avoir été enseigné à dire des prières et à suivre des pratiques qu'il n'avait jamais pensé à comprendre, et où il se portait respectueusement de sa personne, par l'idée de son devoir, sans que son cœur se fût jamais échauffé d'amour pour son créateur, comme celui de la petite Fadette [2]. »

1. *Fadette*, 189.
2. *Id.*, 191.

L'auteur essaye de rendre sa conception de la religion très sympathique, et de montrer sa supériorité sur l'enseignement de l'Église catholique. La petite Fadette possède toutes les qualités, et cette perfection lui vient de sa religion ; l'auteur lui fait appliquer les principes qui lui sont chers.

La petite Marie de la *Mare au Diable*, Nanon, sont de la même famille ; elles professent la même doctrine.

Dans ces études rustiques, George Sand ne perd pas de vue ses théories socialistes et religieuses, elles sont d'ailleurs, chez elle, intimement liées. C'est toujours Pierre Leroux qui l'inspire. La vie doit être douce, facile. Il faut aussi écarter toute espèce de crainte pour l'au-delà :

« Nous ne croyons plus ni au néant de la tombe, ni au salut acheté par un renoncement forcé ; nous voulons que la vie soit bonne, parce que nous voulons qu'elle soit féconde. Il faut que Lazare quitte son fumier, afin que le pauvre ne se réjouisse plus de la mort du riche. Il faut que tous soient heureux, afin que le bonheur de quelques-uns ne soit pas criminel et maudit de Dieu... Il faut enfin que la mort ne soit plus ni le châtiment de la prospérité, ni la consolation de la détresse. Dieu ne l'a destinée ni à punir, ni à dédommager de la vie ; car il a béni la vie, et la tombe ne doit pas être un refuge où il soit permis d'envoyer ceux qu'on ne veut pas rendre heureux [1]. »

En dehors des quelques circonstances, où George Sand n'a pas résisté à mettre dans la bouche de ses personnages ses idées personnelles, elle a su rendre l'esprit religieux de la population rustique de son pays.

Actuellement encore, les offices du dimanche sont très suivis dans la Vallée Noire. L'étranger admire la bonne tenue des paysans à l'église, leur recueillement. Dans quelques familles, on a conservé la pratique édifiante de la prière du soir en commun. Le culte des morts est toujours très vivace. Le paysan a le souvenir fidèle. Pendant longtemps, il fait dire des messes pour le repos de l'âme de ses défunts, et ne les oublie pas dans ses prières ; il aime aussi à porter un long deuil.

L'Évangile et la Vie des saints sont des livres assez répandus dans les familles.

1. *Mare au Diable*, 7-8.

Si le curé de la paroisse n'a plus, aux yeux de tous, le prestige d'autrefois, en général, il est respecté et regardé comme un homme savant, qui peut donner de bons conseils, même en dehors de son ministère.

On lui fait encore souvent bénir les greniers avant la récolte. On lui demande des prières quand il y a des personnes ou des animaux malades : « M. le curé de Vic n'est pas *çârtain* pour les p'tits cochons », disait, avec tristesse, un brave paysan, parce que, malgré les prières de M. le curé, les petits cochons avaient péri.

Les personnes très occupées, qui ont une grâce à demander, font faire des neuvaines par de bonnes femmes pauvres, à qui elles donnent une aumône : « J' fais ben des *neuvièmes*, dit Mme Jambut, de Saint-Chartier, ça m' rapporte ben des sous. »

La coutume de faire des pèlerinages en vue de la guérison des malades ne s'est nullement perdue.

Duguet signale, de son côté, que saint Martin ou saint Julien de Thevet, saint Gervais de Châteaumeillant sont excellents pour guérir les « *convictions* (convulsions), ou *mal à saint*... Saint Loup du Magny est réputé pour la peur[1] ».

A Cluis, saint Rô (Roch) est invoqué pour la peste. Le jour de sa fête, on ne mange que du poisson et des œufs.

Quant aux grands pèlerinages qui se font à des époques déterminées, le nombre des pèlerins est aussi considérable qu'autrefois. Le plus célèbre est celui de *Vaudouan*. George Sand n'a fait que le mentionner. Il remonte aux premiers siècles de l'ère chrétienne. M. de Villebanois[2] dit que, pendant des siècles, il n'y avait pas en France de dévotion plus grande que celle de Notre-Dame de Vaudouan, *la bonne Dame*, comme on dit en Berry. Louis XIII, sur son lit de mort, lui adressait un suprême hommage.

Actuellement, on y accourt de dix lieues à la ronde. Chaque année, le troisième dimanche de septembre, dix mille pèlerins sont fidèles au rendez-vous. Ils arrivent dès la première heure, les uns dans des voitures élégantes, les autres en charrettes du pays.

1. Duguet, *Choses diverses du pays de La Châtre*, 25.

2. M. de Villebanois a écrit une Histoire du pèlerinage de N.-D. de Vaudouan, au XVIIIe siècle.

Ceux-ci, pressés dans des carrioles, ceux-là dans de grands chars à bancs. Pour cette fête, toutes les voitures ont été réquisitionnées. Le boucher du village a prêté la sienne. On a placé des chaises à l'intérieur du caisson où, d'ordinaire, gémissent de pauvres veaux, étendus, les pieds liés. Les pèlerins y sont entassés. La place manque encore pour tout le monde, aussi les femmes se sont-elles assises sur les genoux des hommes. George Sand a rappelé cet usage : « Asseyez-vous là, dit Huriel, en... attirant (Brulette) sur ses genoux, comme cela se fait chez nous, sans qu'on y voie du mal [1]. »

Sur la route qui conduit à Vaudouan, c'est un défilé presque ininterrompu.

Les uns apportent des paniers chargés de leurs provisions de bouche. Les autres comptent trouver sur place ce qu'il leur faudra, pour déjeuner. Chaque propriétaire du village accueille aimablement les pèlerins, prête son enclos. C'est là que l'on installe les voitures. Après avoir attaché le cheval ou l'âne devant une botte de foin, chacun se rend tranquillement à ses dévotions.

La chapelle regorge de monde. On entre, on sort, on se bouscule aux issues, en attendant la messe solennelle. Des prêtres nombreux sont déjà occupés à lire des Évangiles sur la tête des fidèles [2]. L'office commence. L'église est trop petite pour contenir les pèlerins. On entoure au dehors le sanctuaire, pour suivre tant bien que mal la cérémonie.

La place ombragée, qui s'étend devant l'église, et les chemins qui y aboutissent, sont couverts de *ramées*, où les voyageurs trouveront tout à l'heure de quoi se restaurer : la soupe bout en plein air, dans de grandes marmites installées sur des trépieds. Des brasiers, s'échappent de grandes flammes qui s'inclinent sous la brise. Des colonnes de fumée et de vapeur montent dans l'air. Des odeurs de poulet rôti, d'oie grillée, de lapin sauté remplissent l'atmosphère, et se mêlent au parfum de l'encens et d'une multitude de cierges qui brûlent en dehors de l'église. On étale les pâtés et les galettes. Tout sera prêt pour le repas.

1. *Les M. Sonneurs*, 289.

2. Cette coutume est consignée par Saint-Simon, dans ses *Mémoires*, I, 133. (Édition spéciale pour la jeunesse, Delagrave.)

Après la messe, la procession se met en branle. Toute la foule se presse en troupeau à la suite du clergé. Après quelques détours, on gravit un large chemin vert, une pelouse magnifique, bordée de hautes haies, à l'extrémité de laquelle se trouvent trois croix. Le prédicateur, du haut de ce calvaire, adresse quelques paroles éloquentes à cette foule qui se tient à ses pieds. Le silence est profond, le recueillement édifiant. Cette multitude attentive s'unit de cœur aux paroles qu'elle entend à peine. Le prêtre congédie son auditoire en le bénissant. Les uns vont alors déjeuner sur l'herbe, les autres chez des amis, ou sous la *ramée*.

Les costumes, ce jour-là, sont des plus variés. Toute la société élégante des environs se trouve réunie. C'est fête pour tout le monde, comme l'a dit George Sand. Quelques jeunes paysannes riches, encore fidèles à la tradition, ont repris leurs coiffes de dentelle. Leurs traits fins et gracieux sont modestement encadrés par le *coiffage* antique. Mais elles n'ont pas eu le courage de reprendre le costume entier : plus de fichu, plus de janette, plus de *devanteau*. Leurs robes à la mode, fort élégantes, d'ailleurs, s'allient mal avec le joli bonnet berrichon. La même anomalie se remarque chez des personnes plus âgées. Toutefois, quelques vieilles paysannes ont gardé leur simplicité d'antan.

Souvent, on rencontre une jeune fille, avec une robe de satin couverte de flots de rubans et de dentelles, accompagnée de sa mère, au teint bronzé, dans toute sa simplicité rustique.

Le bal champêtre n'a pas été oublié ; c'est l'accessoire nécessaire de presque toutes les fêtes religieuses, en Berry. Dès que la cérémonie religieuse a cessé, les accords du cornet à piston, — car, hélas ! il n'est plus question de musette ni de vielle, — succèdent aux hymnes de l'harmonium.

Rien de curieux, encore de nos jours, comme ce pèlerinage. On y surprend une foule d'anciennes coutumes. C'est vraiment là qu'on retrouve la couleur locale, le pittoresque dont nous a donné tant d'échantillons l'auteur de *La Mare au Diable*.

Quelques autres lieux de pèlerinage sont aussi très fréquentés en Bas-Berry. Cluis, le jour de la fête de la Sainte-Trinité ; Neuvy-Saint-Sépulcre, le lundi de Pâques ; Villemont, le 10 mai, fête de sainte Solange, mais aucune de ces manifestations religieuses n'a un caractère aussi rustique, aussi berrichon que celle de Vaudouan.

La fête de Sainte-Sévère [1], exclusivement religieuse, réunit six à sept mille pèlerins, le dimanche qui suit l'Ascension. Le lendemain, seulement, on se livre à la danse.

En nous montrant la résignation des paysans, George Sand n'a pas cherché à l'analyser. Chez eux, ce sentiment prend sa source dans une sorte de fatalisme. Ils vont à la foire, le bétail a baissé : ils vendent tout de même, et reviennent sans regrets : « C'était le cours, Dieu le voulait : *Y a ren à faire à ça* ».

Quand un paysan tombe malade, s'il se croit perdu, il ne cherche pas à se guérir, et refuse les remèdes, souvent avec une énergie incroyable. Il faut, quelquefois, les lui administrer de force. Il ne veut pas contrarier le destin ; il ne fait rien volontiers pour éloigner la mort. Du reste, les habitants de ce pays croient peu à la médecine.

Chez eux, la volonté ne réagit pas contre certains événements. Ils ne s'accusent pas d'avoir mal agi, mal géré leurs affaires : c'était ainsi ; ça devait arriver ainsi.

Ces bons paysans matérialisent aussi la religion. « C'est à la figure même, dit George Sand, c'est à la pierre ou au bois façonné qu'ils croient, c'est l'idole qu'ils saluent et qu'ils prient... Je ne pus jamais faire comprendre qu'aucune image n'est douée de vertu miraculeuse dans le sens matériel que la superstition y attache [2]. »

L'auteur des *Légendes rustiques* a parfaitement compris le sentiment qu'ils éprouvent, devant une image pieuse. A l'appui, je citerai deux exemples que je dois à l'amabilité de M^lle^ le Tellier. Une bonne femme lui disait :

1. Voici une jolie légende, en patois berrichon, relative à la *bonne Dame* de Vaudouan et à celle de Sainte-Sévère. Dans les années de sécheresse, on fait une procession pour obtenir la pluie. Les deux *bonnes dames* vont à la rencontre l'une de l'autre :

« J' man va vou marqué la cauz' qué lio a lès v'nue qu'onl latandé casimand pue, ebin vla sa qu' sès : la boun' dam' dé Sint'-Sévère épi la boun' dam dé Vaud'vand, asqué ma di l'estrenaume, assont couzin', mé yavé lontamp quas sétient pâ vue ; lé deuz Mossieu l' quré i lavon ovu l'idée d' lé zanm' né lune au d'van d'laut', si bin qu'quan qu'asson vue asson mie a pieuré d' jouès tout' lé larm'dé yeuré zieux l' soulé i a pompé ceux larm', sala fé in groue nuaj' quila queurvé ; sès coum' sa qu'on la ovu d' lio i larient bin fé d' iyi pansé pu toû d'vant qu' tou seille grillé, mé enfin s' qué fé ès bin fé ». (Arnesse Tazon, *Écho de l'Indre*, 20 sept. 1911.)

2. *Le Berry*, à la suite de *Promenades autour d'un village*, 167.

« Quand j' seu piquée dans mon lit ben chaud, ben chaud, j'seu m'naise ; j' pense à c'té pouré Seigneur Jésus-Christ qu'est dans la brande de Vaud'van, ce ch'ti vent du Nord y tapien su li. J'ai envie de pieuré. »

A l'occasion d'une procession qui ramenait à Vaudouan la statue de la Vierge, restée à La Châtre, pendant une neuvaine, on surprit entre deux femmes la conversation suivante :

« A vous fait attention coumme la bounne Dame était pâle ? — Ah ! je crés ben ! pensez donc, brancillée sur les épaules des hoummes, à drète, à gauche, dépeu La Châtre ! Al peut ben ête pâlé. — Ben oui, mais d'abord qu'Al a été à la Font, al a repris sa mine. — Ça, ça se comprend, al s'y convint, c'est là qu'al a voulu ête. »

Cet esprit religieux, quelque peu matérialiste, s'est conservé encore parmi le peuple de ces régions et se manifeste dans les différentes circonstances de la vie [1] ; mais il est toujours mêlé à de nombreuses superstitions. George Sand aimait à les recueillir, à interroger les vieillards, à surprendre les secrets mystérieux qu'ils ne livrent qu'avec peine, redoutant la moquerie ou l'incrédulité de leurs interlocuteurs. « Le Berry est le pays des légendes », l'auteur de *la Mare au Diable* l'a dit, avec raison.

Nous avons vu que, pour l'esprit du paysan berrichon, c'est une difficulté de passer de l'image à la personne, du visible à

1. Voici un testament curieux trouvé dans les *Archives dép. de l'Indre*, liasse E. 604, à la date de 1625. Déposé chez Jean Aloncle, notaire à Maillac. Ce bourg, situé dans l'Indre, s'éloigne un peu de la Vallée Noire.

« Testament de Léonard Faizan, laboureur, et Léonarde Filloux, sa femme.

« Lesquels estant mal sains et indisposes tanct à cause de leur aiges vieilz et caductz que a cause d'aultres afflictions et grandz maladies... lesquels désirant pourvoir au salut de leurs âmes, sépultures de leurs corps et disposer daulcungs biens, qu'il a plu à N.-Seigneur leur envoyer et prester en ce monde... ont ordonné de leur propres bouches leur testament et ordonnance de dernieres volontés, au nom du Père, du Fils et du benoyst Sainct-Esprit, un seul Dieu en Trinité, ainsy qu'il s'ensuit : Premierement, comme tous chretiens et catholiques, ils ont recommandé et recommandent leurs âmes dès à présent et quant à leur corps, elles partiront à Dieu le createur, a la tres sacrée Vierge Marie, mère de N. S. et rédempteur J. Christ, à Mr St Michel ange et archange, à leurs bons anges, à Mrs St Pierre et St Paul, sainctz Gervays et Protaist, leurs patrons, à Mr St Léonard leur parrin, et à toute la cour celeste du paradis, etc., etc... »

l'invisible, mais, d'autre part, cet homme simple, comme l'a remarqué Mme Dudevant, possède « la faculté extraordinairement poétique de personnifier l'apparence des choses, et d'en saisir le côté merveilleux[1] ».

Partout, il voit des êtres fantastiques : sources, fontaines, rochers, arbres, plantes, animaux, fantômes nombreux, sorciers et remégeux constituent un ensemble d'êtres redoutables, au sujet desquels circulent des légendes de toutes sortes, des faits mystérieux qui frappent à chaque instant l'imagination, les yeux, les oreilles de ce peuple à l'esprit superstitieux.

La nature du pays favorise ces visions. Cette terre fertile, ressemble, nous l'avons vu, à une vaste forêt, chaque pré, chaque champ est entouré d'une bouchure, d'une *traîne*, d'où émergent des *têteaux* aux branches noueuses, aux formes fantastiques. A la tombée de la nuit, au clair de lune, ils prennent l'apparence de formes humaines, et le voyageur attardé ne sait pas au juste avec quel être il va se mesurer. Dans ces fourrés épais, règne une sorte de mystère. La moindre lueur, le moindre bruit deviennent significatifs : c'est le passage ou l'apparition de quelque fantôme. « Des paysans qui vivent aux champs de jour et de nuit, voient des choses que vous ne verrez jamais[2] », dit George Sand. L'habitant de ces campagnes, en effet, vit sans cesse avec des esprits bons et mauvais.

Que ces superstitions soient des survivances opiniâtres du culte des ancêtres, plutôt qu'un effet de l'imagination de ces populations paisibles, c'est possible. Néanmoins, ces hommes simples sont, par leur instinct, portés à croire à une multitude d'esprits et d'êtres surnaturels.

Une grande partie des légendes, mentionnées par George Sand dans ses romans champêtres, se retrouvent dans l'ouvrage de Laisnel de la Salle, toutefois avec de légères différences. Il ne faut pas s'en étonner. D'un village à l'autre, ces récits subissent des modifications ; au cours des âges, ils ont, d'ailleurs, varié. Et il est difficile de les retrouver dans leur simplicité primitive. Le fonds est toujours le même. Ces superstitions ont survécu longtemps dans l'esprit du paysan, beaucoup survivent encore,

1. *Lég. rust.*, 82.
2. *Jeanne*, 223.

envers et contre tout, malgré les efforts des prêtres qui, depuis des siècles, ont cherché à faire disparaître ces dernières traces des religions païennes de la Gaule.

En examinant les principales de ces superstitions, nous verrons que George Sand n'a rien inventé. Elle a suivi avec une parfaite exactitude la version qui lui a été donnée par les personnes qu'elle a consultées. Son imagination n'a eu aucune part dans la narration de ces croyances populaires. Néanmoins, si nous ne les retrouvons pas toutes, il peut arriver que l'auteur en ait recueilli quelques-unes, en dehors de la région que j'ai étudiée. Plusieurs aussi ont pu disparaître depuis l'époque où elle écrivait ses romans rustiques.

George Sand a signalé l'antique coutume qui consiste à allumer des feux de joie au solstice d'été [1], réjouissance profane, que le christianisme a sanctifiée. Ce feu de la Saint-Jean est appelé *Jaunée*, dans la Vallée Noire. La veille de la fête, on commençait à se réjouir.

« Les vieux de l'endroit avaient dressé les fagots et la paille de la *jaunée*. Brulette fut requise, comme étant arrivée la première, d'y mettre le feu, et bientôt la flamme s'éleva jusqu'au-dessus du porche de l'église [2]. »

Cette cérémonie était, comme toutes les fêtes, en Berry, suivie de la danse.

Mais l'auteur des *Maîtres Sonneurs* n'est pas entrée dans le détail des anciennes superstitions qui, là, comme souvent ailleurs, accompagnaient cette fête. Elle ne nous a point parlé des herbes de la Saint-Jean [3], et des différents rites qu'il fallait accomplir en cette circonstance.

1. A Rome, la fête du solstice d'été se nommait palilies. Elles « étaient une manifestation extérieure du vieux culte du feu, dit M. A. Bertrand, qui, avec le culte des morts, se retrouve à l'origine, chez toutes les tribus où l'esprit des Aryas a dominé, chez les Celtes, chez les Slaves aussi bien que chez les Perses, les Grecs et les Romains » (A. Bertrand, *Nos Origines*, III, 101).

2. *Les M. Sonneurs*, 87.

3. Nous trouvons des traces de ces superstitions dans le *Catéchisme*, de Bossuet. Une leçon est consacrée à la Nativité de saint Jean-Baptiste :

D. — Pourquoi l'Église témoigne-t-elle tant de joie à la naissance de saint Jean-Baptiste ? — R. — Elle ne fait cela que pour perpétuer la joie que l'ange avait prédite. — D. — Comment ? — R. — L'ange Gabriel avait

La Font-de-Font. — Cliché de l'auteur.

Laisnel de la Salle donne plus de renseignements précis que George Sand à ce sujet : la danse consistait en une ronde autour du feu ; jeunes et vieux se prenaient par la main et faisaient une joyeuse farandole. « Les jeunes gens les plus lestes s'en détachent de temps à autre, et s'élancent à plusieurs reprises, et non sans danger, à travers les flammes de l'incendie [1]. »

Dans les villages, dit le même auteur, c'était le vieillard le plus âgé qui avait l'honneur de mettre le feu à la jaunée ; dans les bourgs, cet honneur était réservé à M. le curé ou au maire de la commune [2].

La coutume de faire un feu de joie, la veille de la Saint-Jean, semble se perdre de plus en plus.

Avec l'ancien culte du soleil, les habitants de la Vallée Noire ont conservé celui des eaux.

L'eau, de tout temps, a été, chez les populations primitives de la Gaule, l'objet d'un culte spécial. Les hommes ont vu dans cet élément, la puissante manifestation d'une divinité bienfaisante. L'eau n'est-elle pas une condition essentielle à la vie de l'homme et à celle des animaux? L'eau désaltère, rafraîchit, lave, purifie, fait croître les plantes, rend la terre fertile et les fruits abondants. Les sources, les fontaines, les eaux courantes étaient dédiées à des génies. « Ce culte..., multiplié à l'infini dans les campagnes de la Gaule, y constituait à proprement parler, avec celui du soleil, la véritable religion du peuple [3]. »

prédit à son père Zacharie qu'on se réjouirait à sa naissance : Tu l'appelleras Jean et il sera ta joie. — D. — Est-ce pour cela que l'on allume des feux de joie? — R. — Oui, c'est pour cela. — D. — L'Église prend-elle part à ces feux ? — R. — Oui, puisque dans plusieurs diocèses, en particulier dans celui-ci, plusieurs paroisses font un feu qui s'appelle *ecclésiastique*. — D. — Quelle raison a-t-on de faire ce feu d'une manière ecclésiastique ? — R. — Pour en bannir les superstitions qu'on pratique au feu de la Saint-Jean. — D. — Quelles sont ces superstitions ? — R. — Danser à l'entour du feu, jouer, faire des festins, chanter des chansons déshonnêtes, jeter des herbes par-dessus le feu, en cueillir avant midi ou à jeun, en porter sur soi, les conserver le long de l'année, garder des tisons ou des charbons du feu et autres semblables. » (Bossuet, *Catéchisme de Meaux*, 267 ; texte cité par A. Bertrand, *Nos origines*, III, 115).

1. Laisnel de la Salle, *Le Berry*, I, 101-102.

2. Cf. *Id.*, 100.

3. Bulliot et Thiollier, *La mission et le culte de saint Martin*, 26. — Cf. A. Bertrand, *Nos origines*, III, 282. D'après cet auteur, le culte des eaux,

Tacite expliquait ainsi chez les Gaulois le culte des eaux : « Ils croient que ces lieux sont plus voisins du ciel, et qu'il n'en est point d'où les hommes puissent se faire entendre plus près des dieux. »

Le génie des eaux intervenait dans presque tous les actes de la vie. Voulait-on connaître l'avenir ? C'est à la source que le Celte, comme celui qui l'avait précédé dans la Gaule, allait chercher une réponse. C'est à elle qu'il demandait la guérison de son bétail ou celle de ses enfants. Les sources, les fleuves, les lacs et les marais étaient donc divinisés.

On jetait des offrandes dans les eaux courantes ou stagnantes : on offrait, dit dom Martin, des sacrifices au bord des fontaines, « au fond desquelles on jetait de l'or, de l'argent, des pains, des hardes et une infinité d'autres choses, comme on faisait ailleurs, dans les temples, devant les idoles [1] ». Combien de ces coutumes sont restées vivaces dans le peuple berrichon !

Actuellement encore, dans la Vallée Noire, à Saint-Chartier, jeter une bouchée de pain dans un puits, le premier jour de l'an, porte bonheur : « Parce que le puits boit toute l'année, disent les paysans, il faut qu'il mange ce jour-là. »

Ce culte des eaux, dont nous trouvons encore des traces dans les superstitions actuelles du Berry, avait attiré l'attention de George Sand. Elle a donc fait remarquer souvent l'importance qu'il avait dans la Vallée Noire.

« Lorsque le christianisme s'introduisit dans les campagnes de la vieille France, dit-elle, il n'y put vaincre le paganisme, qu'en donnant droit de cité, dans son culte, à diverses cérémonies pour lesquelles les paysans avaient un attachement invincible. Tels furent les honneurs rendus aux images et aux sta-

des fleuves, des rivières était répandu dans la Gaule avant l'occupation de ce pays par les Gaulois.

D'après le Dr Atgier (*Étude statistique, ethnographique de l'Indre*, « Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris », 1899, 171-199). C'est la race Celtique ou les Brachicéphales qui dominent dans le dép. de l'Indre ; la proportion est de 48,61 % ; 28,88 % de Kymris ou Dolichocéphales, et 22,50 % d'Ibères ou Mésaticéphales. L'élément brachiocéphale est encore plus important dans la Vienne ; il atteint la proportion de 55,80 %.

1. Dom Martin, *La Religion des Gaulois*, I, 131. — Un grand nombre de superstitions du même genre se trouvent relatées dans l'ouvrage de dom Martin et beaucoup se rapprochent de celles du Berry.

tuettes des saints dans certains carrefours, ou sous la voûte de certaines fontaines lustrales, ou lavoirs publics [1]. »

Au moment de la conversion des Gaules au christianisme, les missionnaires, trouvant les populations attachées au culte des sources, par exemple, cherchèrent à le transformer. Ils sanctifièrent ces rites païens. En substituant aux *bons génies* des Fontaines, la sainte Vierge ou les saints, ils persuadèrent aux fidèles de venir là, comme par le passé, demander la guérison, mais en invoquant les Saints ou la Mère du Christ. C'est ainsi qu'aux fêtes du solstice d'été, en l'honneur du soleil, on substitua la fête de saint Jean-Baptiste.

En s'appropriant le rite extérieur, pour ne pas mécontenter le peuple, l'Église a transformé la pensée. Elle a imprimé une autre direction à l'esprit humain, elle a donné aux actes de dévotion, aux cérémonies religieuses, un autre mobile ; transformation d'un culte à un autre, à laquelle M. Toutain a donné le nom de *greffe* [2].

C'est ainsi que l'on trouve en Berry des statuettes de la sainte Vierge ou des Saints sous la voûte de certaines fontaines. A la

1. *Prom. aut. vill.*, 160. — G. Sand profite d'ailleurs de la circonstance pour accuser l'Église catholique, au XIXe siècle, de matérialiser la religion, avec le culte des images : « Nous voyons aux premiers temps du christianisme, des Pères de l'Église s'élever avec éloquence, dit-elle, contre la coutume idolâtre d'orner de fleurs et d'offrandes les statues des dieux. Plus spiritualites que ne l'est notre époque, ils veulent qu'on adore le vrai Dieu en esprit et en vérité. Ils proscrivent les témoignages extérieurs » (*Prom. aut. vill.*, 161). G. Sand ne paraît pas établir de différence entre les honneurs rendus aux dieux du paganisme et ceux que l'on rend à la sainte Vierge et aux Saints.

2. M. Toutain, à propos des cultes païens, a employé cette expression qui rend admirablement bien la pénétration d'un nouveau culte dans un culte antérieur. *Les genii*, dit-il, « ces dieux et ces déesses alors invoqués sous des noms latins, étaient, en réalité, d'anciennes divinités du pays. Malgré les vocables qui leur étaient donnés, malgré les images purement gréco-romaines sous lesquelles on les représentait, c'étaient bien moins des dieux et des déesses importés de l'Italie, que des dieux et des déesses adorés dans la religion même avant la conquête romaine. S'il nous est permis de nous exprimer ainsi, il se produisit, dans tous les cas de ce genre, un phénomène de *greffe* religieuse : le culte, en apparence gréco-romain et italique, puisait par d'antiques racines toute sa vitalité dans le sol provincial. Ces deux séries de culte, les cultes entièrement importés et les cultes simplement *greffés* vécurent en parfait accord. » (*Les cultes païens dans l'empire romain*, I, 468).

Berthenoux, une petite chapelle est placée près de la source, à l'entrée du village. A La Châtre, un oratoire, dédié à la Vierge abrite le bassin d'une fontaine. Ce fait se renouvelle très souvent en Berry. Peut-être aussi, ces statues de la sainte Vierge et des Saints remplacent-elles des statues de divinités romaines.

Il y a des sources dans presque tous les lieux de pèlerinage [1]. A Vaudouan, à Sainte-Solange, la source est l'objet de la vénération des fidèles. A la fontaine de Saint-Sylvain, patron de Levroux, on accourt pour demander la guérison d'une foule de maladies, principalement celle du mal de tête. Les rhumatismes se guérissent avec l'eau de la fontaine de Saint-Sulpice, à Vandœuvres [2].

Si George Sand ne nous a pas renseignés longuement sur le culte des eaux, elle connaissait les fées qui protègent et habitent les cascades.

Dans la Vallée Noire, elles prennent souvent le nom de *martes*. Ce sont, dit l'auteur des *Légendes rustiques*, « des esprits mâles et femelles... Elles courent, les cheveux flottants jusqu'aux talons, les seins pendants jusqu'à terre [3]. »

A Montgarnaud, commune de Saint-Benoît-du-Sault, une cascade très pittoresque, située au milieu de rochers aux formes curieuses, s'appelle l'« aire aux martes [4] ». Là, « elles essaient...

1. Actuellement encore, à Saint-Chartier, pour obtenir la pluie dans les années de sécheresse, on se rend en procession à Saint-Pardoux, commune de Lourouer. Là, se trouve une source auprès de laquelle on fait des prières. Les femmes cassent des rameaux, les trempent dans l'eau et arrosent M. le curé qui doit se laisser faire, sans quoi la pluie ne viendrait pas. Un de ces Messieurs ayant demandé grâce, on lui répondit : « Ah ! mônsieu le curé, y faut qu' vous seyez saucé à fond ! »

2. M. Ludovic Martinet, dans *Le Berry préhistorique*, parle des nombreuses fontaines, où on vient chercher la guérison :

Parmi ces fontaines « ... je me bornerai à citer la fontaine Sainte-Claire à Vatan, souveraine contre les maux d'yeux... La fontaine à Michavant, sise à trois kilomètres d'Henrichemont, où, de tout temps, on a jeté des offrandes superstitieuses » (Ludovic Martinet, *Le Berry préhistorique*, 1882, 13-14).

Cf. aussi *Fontaines celtiques* de M. Bonnafoux, 39 pages, in-4°, chez Dugenest. Guéret, 1874. Il cite les principaux lieux de pèlerinage : Fontaine Sainte-Claire, près de Guéret. Font. de Sainte-Valéry. Font. de Saint-Martin, la Font aux Sers. La Font de Saint-Pardoux à Guéret. La Font-Lagoutte, des bois de la ville de Guéret. La divinité paysanne, Evahona, préside aux sources thermales des bains d'Évaux.

3. *Lég. rust.*, 8.

4. *Id.*, 9.

d'allumer du feu... et d'y faire bouillir leur marmite de granit [1] ».

Les *martes* ont, d'après George Sand et Laisnel de la Salle [2], un asile spécial dans le torrent de la Portefeuille.

Ces fées inoffensives, bien connues en Berry, se changent souvent en mauvais génies. Ces croyances aux martes et aux fades habitant les cascades sont de véritables survivances du culte des peuples primitifs de la Gaule. Chez les Celtes, n'était-ce pas à la source que le sorcier se rendait pour accomplir ses maléfices? Maintenant, n'est-ce pas encore là que va le sorcier berrichon, pour tirer le lait de la vache de son voisin, en prononçant certaines paroles cabalistiques? La rosée est aussi un objet de superstition chez les habitants de la Vallée Noire.

Le *ramasseux de rosée*, bien connu en Berry, est « un propriétaire matinal, dit George Sand, qui promène sur les prairies un chiffon, au moyen duquel toute l'humidité d'un pré passe dans le sien [3] ».

La vieille sorcière, qui ramasse la rosée bienfaisante dans une prairie, le jour de la Saint-Jean, prétend bien enlever en même temps tout le suc du fourrage [4]. C'est ce qui s'appelle *rousiner*. Les fées, dit aussi Laisnel de la Salle, balayent « avec les bords traînants de leurs longues robes blanches, la rosée des prairies qu'elles veulent rendre stériles [5]. »

Au bourg de Lacs, la Fontaine de la Dame de la Font-Chancela est perfide ; il y a toujours du danger à s'approcher de cet endroit, hanté par un mauvais génie.

Les meneurs de nuées ou grêleux habitent autour des mares et au beau milieu des étangs, nous dit George Sand. Ce sont des esprits nuisibles, qui « se montrent aux époques des débordements de rivières et provoquent le fléau des pluies torrentielles intempestives [6] ». Ils sont très redoutés des paysans, à cause des dégâts qu'ils occasionnent aux récoltes.

1. *Lég. rust.*, 9.
2. Cf. Laisnel de la Salle, *Le Berry*, I, 125.
3. *Prom. aut. vill.*, 222.
4. Superstition racontée par M. Bonnin, à Saint-Chartier.
5. Laisnel de la Salle, *Le Berry*, I, 139.
6. *Prom. aut. vill.*, 209. — Laisnel de la Salle a parlé du meneu de nuées, I, 222.

Mme Dudevant nous a raconté aussi les péripéties de Germain et de la Petite Marie autour de la Mare au Diable. Le mauvais génie les égarait, en les faisant revenir sans cesse au point de départ [1].

A Toulx-Sainte-Croix, on était étouffé par la vase des perfides *viviers* [2] :

« Ce sont de nombreuses sources, dit l'auteur de *Jeanne*, qui n'ont pas leur jaillissement à fleur de terre et qui minent le sol en filtrant par-dessous. Une vase compacte, tapissée d'un jonc fin et court... les recouvre et cache... à l'œil inexpérimenté ces glaises mouvantes [3]... » Si on s'y engage, « on y entre peu à peu jusqu'au genou, jusqu'à la ceinture, jusqu'aux épaules [4]. » C'est un piège des esprits malfaisants.

Souvent aussi, les êtres qui hantent les sources sont immondes et repoussants ; ils inspirent la terreur : Les *Lavandières* appelées surtout *Laveuses de nuit*, visions effrayantes dans l'obscurité, séjournent autour des mares stagnantes et des sources limpides. Ces êtres horribles causaient à Aurore Dupin, dès son enfance, une grande terreur. C'est « la plus sinistre des visions de la peur, dit-elle, c'est aussi la plus répandue [5] ». Ces femmes « battent et tordent quelque objet qui ressemble à du linge, mais qui, vu de près, n'est autre chose que des cadavres d'enfants [6] ».

Il n'est peut-être pas un habitant de la Vallée Noire, à l'heure actuelle, qui ne tremble encore à la pensée de ces terribles femmes. Elles hantent les fontaines et les sources, qui forment si souvent, en Berry, de petits bassins au bord des chemins ou au milieu des prairies. La nuit « on entend... le battoir précipité et le clapotement furieux des Lavandières fantastiques [7] ». Elles affectionnent certains lieux où on est à peu près sûr de les rencontrer, si on s'aventure la nuit dans ces parages. Les Étangs de Thévet, aujourd'hui desséchés, avaient une réputation sinistre. Les histoires les plus étranges circulaient sur les êtres

1. Cf. *Mare au Diable*, 67 et suiv.
2. Cf. *Jeanne*, 38.
3. *Id.*, ibid.
4. *Id.*, ibid.
5. *Lég. rust.*, 29.
6. *Visions*, à la suite de *Prom. aut. vill.*, 194. — Cf. aussi *Lég. rust.*, 29-40.
7. *Lég. rust.*, 30. — Cf. aussi *Jeanne*, 115, 117, 277.

Les étangs Brisses. — Cliché de l'auteur.

effrayants qui les peuplent. George Sand a raconté, dans ses *Légendes rustiques*, plusieurs histoires terrifiantes ; et je ne crois pas qu'elle ait exagéré l'impression d'effroi, produite sur l'ami qui lui avait confié ses émotions [1].

La *Font-de-Fonts*, située au bord de la route de Saint-Chartier à Lourouer, est aussi un lieu redoutable.

« A la pleine lune, on voit, dans le chemin de la Font-de-Fonts (Fontaine des Fontaines), d'étranges laveuses, ce sont les spectres des mauvaises mères qui ont été condamnées à laver, jusqu'au jugement dernier, les langes et les cadavres de leurs victimes [2]. »

Laisnel de la Salle a signalé les dangers que courent les voyageurs, aux abords de cette source. Un métayer du domaine des Ferrons, ayant conduit du linge à la Font-de-Fonts, trouva de grand matin trois femmes. Il les interroge, pas de réponse. Enfin, l'une d'elles lui tend un je ne sais quoi, il le prend et reconnaît l'image de son fils mort en tombant d'un arbre [3]. Ce n'était pas ici l'enfant de la Lavandière. Le fait n'en est que plus terrifiant. Le brave homme tomba évanoui, et mourut peu de temps après.

Les *Flambettes* ou *flamboires*, « météores bleuâtres, dit l'auteur des *Légendes rustiques*, que tout le monde a rencontrés ou vus danser sur la surface immobile des eaux dormantes [4] », n'appartiennent pas à la Vallée Noire ; mais elles sont très connues dans l'arrondissement d'Issoudun [5].

Quant à la *Gagne aux demoiselles*, ce bourbier, cette fosse herbue, dont il était si difficile de se tirer [6], personne ne sait plus aujourd'hui où on doit la situer. Le moine des Étangs-Brisses paraît aussi oublié [7]. Mais si le moine ne s'élève plus du milieu des gigantesques roseaux, pour adresser aux passants des discours perfides, les étangs sont toujours là, et le site qui les encadre

1. *Légendes rustiques*, 31-36. — Dans *Consuelo*, III, 41, G. Sand a aussi parlé des Laveuses de nuit.
2. *Lég. rust.*, 29.
3. Cf. Laisnel de la Salle, *Le Berry*, I, 142.
4. *Lég. rust.*, 133.
5. Cf. Pérémé, *Compte rendu... de la Soc. du Berry*, 1862-1863, 261.
6. Cf. *Lég. rust.*, 21.
7. *Ibid.*, 119-131.

est un des plus beaux et des plus sauvages de la Vallée Noire.

Des chênes magnifiques projettent leur ombre épaisse et sombre sur les eaux tranquilles du plus vaste des deux étangs. Çà et là, des bouquets de roseaux servent d'abri aux canards ou à la poule d'eau. Une berge élevée, faisant face au bois de chênes, vaste et longue allée, ornée de têteaux aux formes tourmentées, longe le lac dans sa plus grande dimension. Ces troncs énormes, à l'écorce noire, noueux et tordus, disséminés dans la verdure, donnent dans le lointain l'apparence de vagues formes humaines. Ce lieu a quelque chose de mystérieux, il saisit l'imagination. On se demande si, de ces profondeurs boisées, quelque druide ne va pas surgir tout à coup pour puiser l'eau lustrale, destinée au sacrifice. La vieille terre berrichonne se retrouve là dans toute sa sauvagerie primitive.

Sans doute, George Sand n'avait pas fait de cet endroit le but de ses promenades. Elle l'avait aperçu peut-être un jour d'hiver, à la nuit tombée, car elle aurait compris la poésie sauvage de ce lieu pittoresque :

« C'est un endroit, dit-elle, qui n'est pas gai, surtout le soir. Quand on a passé les bois, on arrive sur un grand plateau tout nu, où il n'y a que joncs et sables et de grandes flaques d'eau qui se rejoignent à la saison des pluies et font un lac dont le fond paraît tout noir [1]. »

Les pierres, en Berry, ainsi que les sources et les fontaines, sont l'objet de croyances superstitieuses. M^me^ Dudevant l'a souvent fait remarquer [2].

1. *Lég. rust.*, 119. — La photographie qu'on trouvera ici ne rend pas du tout l'aspect que présentent ces étangs. On peut dire qu'à l'époque de George Sand ce paysage était beaucoup plus sauvage, car depuis cinquante ans, on a coupé nombre de vieux chênes.

2. « Il n'est pas douteux, dit M. A. Bertrand, que les superstitions relatives au culte des pierres aient régné chez nous à l'époque néolithique, comme elles régnaient chez les Chaldéens... Deux faits le prouvent à nos yeux :

« 1° La présence de nombreux minéraux, pierres dures et rares, jades, jadéïtes, callaïs, chloromélanites et cristal, dans un certain nombre de sépultures mégalithiques, qui certainement y figuraient comme produits de la nature doués de vertus particulières, surnaturelles, etc...

« 2° Une seconde preuve peut être tirée de ce fait que certains monuments sépulcraux mégalithiques, certains blocs, débris de monuments détruits, étaient encore au moyen âge, malgré les défenses réitérées du

A Nohant-Vic, en effet, un fragment de grès rouge est en vénération sous le nom de saint Greluchon. « C'est le reste d'un dolmen qui, jusqu'en 1789, fut adoré, gratté et avalé par les femmes stériles pour avoir des enfants [1]. »

Il est probable que cette dévotion a ses racines dans le culte des populations primitives de la Gaule.

« Nous avons vu quelquefois de ces pierres appelées *pierres caillasses* ou *pierres sottes*, dit George Sand. Ce sont de vraies pierres de calcaires caverneux, dont les trous, nombreux et irréguliers, donnent facilement l'idée de figures monstrueuses [2]. »

La plupart sont redoutées. « On assure, dit l'auteur des *Légendes rustiques*, que, si on ne se dépêche de les briser et de les employer, elles quittent le bord du chemin où on les a rangées et se mettent, de nuit, tout en travers du passage, pour faire abattre les chevaux et verser les voitures [3]. »

Le dolmen de La Pierre à la Marte, à Saint-Plantaire, est aussi l'objet de terreurs superstitieuses.

La *Parelle*, aux environs de Crevant, a une mauvaise réputation, elle est hantée par un génie malfaisant ; il faut se garder d'en approcher [4].

Quelques-uns de ces blocs sont doués de mouvement. C'est ce qu'on appelle, dans d'autres contrées, des pierres qui virent ; la *Parelle* est dans ce cas. C'est une pierre enchantée.

« On croit que ces pierres celtiques... dansent à minuit et se déplacent pour livrer les trésors qu'elles renferment [5]. »

Les fades et les martes font souvent de ces rochers leur demeure habituelle.

Aux environs de Crevant se trouve encore « le *Trou aux fades* (la grotte aux fées)... C'était une habitation visiblement taillée dans le roc et composée de deux chambres, séparées par une sorte de cloison à jour [6] ». Le propriétaire d'un champ voisin « a

clergé, un but de pèlerinage en vue d'obtenir des guérisons miraculeuses, ou la satisfaction de vœux particuliers » (A. Bertrand, *Nos origines*, III, 43).

1. L. Martinet, *Le B. préhistorique*. Mém. de la Soc. hist. du Cher, 1882, 50.
2. *Lég. rust.*, 11.
3. *Id.*, 12.
4. Cf. *Nanon*, 211 et suiv.
5. *Id.*, 211.
6. *Lég. rust.*, 7. — Cf. aussi *Nanon*, 207.

jugé à propos d'ensevelir sous les terres (*ce trou*), dit George Sand, pour se préserver apparemment des malignes influences de ces *martes* [1] ».

Près d'Aigurande, une pierre levée s'appelle la pierre à la Marte [2].

Non loin de la Pierre levée de Sennevant, entourée d'un cromlech, se trouvent les Dorderins, ainsi que le trou aux Fades [3].

Les pierres Jomâtres, sur le mont Barlot, sont visitées souvent par les Fades. George Sand nous a beaucoup parlé, dans *Jeanne*, des superstitions auxquelles donnent lieu ces immenses blocs de roche. « Les fées... hantent, comme chacun sait, dit-elle, les pierres jômatres, au coup de midi et au coup de minuit [4]. »

Quant à la pierre d'Ep-Nell, c'est une bonne pierre, elle est visitée par un bon génie [5].

Pour apaiser et adoucir les mauvais génies et se concilier les bons, on leur offre des présents.

« Nous trouvâmes près de notre porte une peau d'anguille contenant sept gros clous. C'est une offrande aux mauvais esprits, bien connue dans nos campagnes [6]. »

Jeanne jetait aux bonnes fades, dans le trou du rocher, un peu de thym de bergère : c'était l'offrande des jeunes filles ; les garçons y introduisaient une pierre [7].

Aux environs de Boussac, on croit à un trésor enfoui dans la région ; « les uns supposent ce trésor enterré sous ces pierres druidiques ; d'autres le cherchent plus loin, dans la montagne de Toulx-Sainte-Croix [8] ».

Les trois hommes de pierre dont parle George Sand [9], et, après elle, M. de Pérémé [10], sont de grandes roches, de forme bizarre, qui s'élèvent sur les bords de la Creuse. La Vallée Noire ne connaît pas ces terribles géants.

1. *Lég. rust.*, 7.
2. Cf. *Id.*, 9.
3. Cf. *Nanon*, 232-233.
4. *Jeanne*, 15.
5. Cf. *Id.*, 115.
6. *Nanon*, 212.
7. *Jeanne*, 73-74.
8. *Id.*, 8.
9. *Lég. rust.*, 55-65.
10. Pérémé, *Compte rendu des travaux de la Soc. du Berry*, 1862-1863, 261.

Le culte des pierres est actuellement encore l'objet de superstitions très vivaces, qu'il est bien difficile de détruire. George Sand, en rappelant les nombreux faits, que je ne puis tous mentionner, ici, n'a rien exagéré.

Au culte du soleil, des eaux et des pierres se joint encore celui des arbres. Un certain nombre d'entre eux passent pour être hantés par des sorciers, des revenants. Ils ont une réputation terrible, et le paysan les évite avec soin, la nuit. Les vieux chênes sont particulièrement redoutés. N'est-ce pas sous les arbres que les Druides aimaient à célébrer leurs mystères, à offrir leurs sacrifices? A cette époque, objet de vénération, ces arbres, devinrent ensuite un objet de crainte. Actuellement encore, le magnifique chêne de la forêt de Saint-Chartier, que le paysan appelle le *chêne*, parce qu'il n'a pas son pareil dans la région, est considéré comme dangereux :

« Je connus que ce devait être *le chêne*, et que j'étais arrivé au fin bout de la forêt. Je n'avais jamais vu *l'arbre*, mais j'en avais ouï parler, pour ce qu'il était renommé un des plus anciens du pays ; et, par le dire des autres, je savais comment il était fait. Vous n'êtes point sans l'avoir vu. C'est un chêne bourru, étêté de jeunesse par quelque accident, et qui a poussé en épaisseur ; son feuillage, tout desséché par l'hiver, tenait encore dru, et il paraissait monter dans le ciel comme une roche [1]. »

Tiennet, à la recherche de Joset, s'était aventuré le soir dans la forêt de Saint-Chartier. Il avait frissonné dans cette obscurité profonde, en arrivant près du chêne, « lorsqu'il entendit le son d'une musique... qui menait si grand bruit qu'on eût dit d'un tonnerre [2] ». Ses jambes se dérobèrent sous lui, car cette musique lui paraissait endiablée. Puis tout à coup il vit gambader dans la fougeraie une troupe d'animaux qui lui parurent fantastiques ; l'un d'eux avait une clochette et tous se dirigeaient vers le *clairin* et aussi vers la musique. Puis le calme se fit ; il s'aperçut que Joseph se trouvait, alors, sous le chêne, et « il ne fut pas bien sûr de n'avoir point rêvé un sabbat de musique folle et de mauvaises bêtes [3] ».

1. *Les M. Sonneurs*, 39.
2. *Id.*, ibid, 39.
3. *Id.*, 40.

D'autres arbres que le chêne étaient sacrés aussi pour les peuples de la Gaule. On leur faisait des offrandes. On n'osait les couper pour les brûler quand ils venaient à tomber, soit par accident, soit par vétusté.

Avec le grand chêne de la forêt de Saint-Chartier, l'ormeau Râteau jouissait d'une réputation terrible. Il se trouvait à 300 mètres, environ, de Lourouer. Depuis des siècles il était l'objet du respect et de la crainte des gens du pays.

« L'orme Râteau est un arbre magnifique, qui existait, dit-on, déjà grand et fort au temps de Charles VII... Son branchage affecte assez la forme du râteau, dont il porte le nom [1]. »

Personne n'osait toucher à cet arbre, bien qu'il fût presque mort.

« Les paysans des environs ont une telle opinion de l'orme Râteau qu'ils prétendent qu'on ne peut l'abattre, parce qu'il est sur la carte de Cassini [2]. » Tel est l'avis de l'auteur des *Légendes rustiques*. Mais ce respect venait surtout de leur superstition. Ils auraient cru commettre un sacrilège en enfonçant la hache dans ce tronc tant de fois séculaire ; aussi le conservèrent-ils, jusqu'au jour où un orage le jeta à terre ; il y a de cela quinze ou dix-huit ans. Ils osèrent alors achever l'ouvrage commencé par la foudre.

Cet arbre était hanté par un monsieur de vingt pieds de haut, vêtu de noir. Il « porte toujours, dit George Sand, son grand râteau sur l'épaule, et gare aux jambes des gens ou des bêtes qui passent dans son ombre [3] ».

Le carroir de l'ormeau Râteau était un bien mauvais passage.

Une multitude d'herbes en Berry sont douées de propriétés bienfaisantes ou dangereuses. Jeanne ramassait pour ses vaches les *folles herbes* qui devaient leur donner du bon lait [4]. Pour prendre les taupes et les belettes, Marcasse avait un moyen mystérieux : « On parlait tout bas d'herbes enchantées, au moyen desquelles il faisait sortir... ces animaux méfiants pour les prendre au piège [5]. »

1. *Prom. aut. vill.*, *Visions*, 199.
2. *Id.*, 200.
3. *Id.*, 203. — Cf. aussi *Les M. Sonneurs*, 54.
4. Cf. *Jeanne*, 241.
5. *Mauprat*, 46.

Sur le chaumois de Montlevic on trouve, dit Laisnel de la Salle, l'herbe d'engaire, c'est-à-dire l'herbe qui égare [1].

M. Lucien Jeny a raconté une jolie légende sur cette herbe malfaisante qui trompe le voyageur [2].

L'auteur des *Légendes rustiques* nous a parlé encore d'animaux fantastiques, de « bêtes revenantes ». La grand'bête surtout inspire une profonde terreur : Elle apparaît tantôt sous la forme d'une génisse, tantôt sous la forme d'un chien de la grandeur d'un bœuf, tantôt sous celle d'une levrette blanche, haute comme un cheval. Quelquefois c'est un simple lièvre, une simple brebis [3]. Elle inspire toujours une terreur profonde, car son passage est signalé par une grande mortalité de bestiaux. Son souffle seul les fait périr.

Aussi, avec quel empressement on se met à combattre cette bête malfaisante. Dans l'*Histoire de ma vie*, George Sand a raconté au sujet de la grand'bête la scène émouvante à laquelle, tout enfant, elle assista avec son demi-frère, Chatiron ; j'en ai parlé ailleurs.

Il n'y a que les balles bénites qui puissent avoir raison de cet animal dangereux : « Je pris à la cheminée un vieux fusil à mon père, que je savais chargé de trois balles bénites [4], car la

1. Lais. de la Salle, *Le Berry*, I, 137.

2. « Il y a environ une douzaine d'années, dit M. Jeny, le garde champêtre d'une commune du Cher... s'était rendu au chef-lieu du canton pour affaires de service. Quelque peu enclin à la dive bouteille, il s'attarda, une fois ses commissions faites, dans les auberges de ce bourg... Comment s'y prit-il ? s'endormit-il au revers de quelque fossé ? Dieu seul le sait. Toujours est-il qu'au petit jour il s'aperçut qu'il n'avait fait que 2 kilom. au delà du chef-lieu ; hâtant le pas, il rentra chez lui assez penaud après cette nuit passée à la belle étoile, et pour conjurer les justes reproches de sa moitié, il lui fit entendre qu'il avait dû marcher par inadvertance sur l'*herbe d'engaire*... A quelque temps de là l'histoire fut contée au vieux maître cornemuseux, qui passait pour légèrement sceptique. Il se piquait de bel esprit... Il réfléchit quelques instants sur la mésaventure du garde et, souriant d'un air entendu, répondit : « Ce ne fut *l'herbe* mais le vin Qui l'*engaira* de son chemin. » Le distique... passa en proverbe dans la localité. (*L'Indépendant du Cher*, 14 janv. 1906.)

3. Cf. *Prom. aut. vill.*, *Visions*, 192. — Cf. aussi *Lég. rust.*, 41-54 ; *Mauprat*, 40 ; *Angibault*, 243.

4. Laisnel de la Salle signale le fait : « Alors Grand Pierre... pensa qu'il avait dans un coin de son coffre quelques-unes de ces balles bénites que l'on tient toujours en réserve pour tirer sur la grand'bête, la levrette..., et autres bêtes faramineuses » (*Le Berry*, I, 274).

grand'bête a toujours eu coutume de s'ébattre aux alentours de la font de Fond [1], et encore que je ne l'eusse jamais vue, j'étais toujours prêt à la recevoir, sachant que mes parents la redoutaient grandement et en avaient été maintes fois molestés [2]. »

A l'heure actuelle il n'est pas un habitant de la Vallée Noire qui ne connaisse la grand'bête et qui ne tremble encore à son approche. Les uns l'ont vue, les autres ont failli la voir, tous croient encore à son existence.

Le *follet* ou *fadet* intervient dans une foule de circonstances. Il y en a de bons et de mauvais. « Il est gros comme un petit coq, dit George Sand, et il en a la crête d'un rouge vif. Ses yeux sont de feu, son corps est celui d'un petit homme assez bien fait, sauf qu'il a des griffes au lieu d'ongles [3]. »

Ce petit être fabuleux aime l'équitation, il fait galoper les chevaux au pâturage, « les *bourdit*... en les fouaillant de sa grand' queue de dix aunes [4] ». Mais souvent il « les panse avec tant de soins qu'ils ne s'en portent que mieux », dans ce cas, c'est le bon follet. Les chevaux pansés par lui reviennent avec une crinière nouée d'une infinité de nœuds inextricables. C'est ce qu'on appelle « les chevaux bouclés [5] ». Les juments sont souvent pansées par le follet. Mais cet esprit, serviable dans certains cas, devient malin et mauvais. Il danse devant les yeux, et il arrive à nous faire tomber dans un mauvais pas. C'est lui qui poursuivait Landry de sa danse et de son rire : « Tantôt il filait comme

1. G. Sand écrit tantôt font de fond, comme ici, et tantôt font de Fonts, comme nous l'avons vu.

2. *Les M. Sonneurs*, 58.

3. *Lég. rust.*, 76. — Dans *Prom. aut. vill.*, *Visions*, 214, George Sand a donné la même définition : « Le *follet*, *fadet* ou *farfadet*, n'est point un animal, bien qu'il lui plaise d'avoir des ergots et une tête de coq ; mais il a le corps d'un petit homme, et, en somme, il n'est ni vilain ni méchant, moyennant qu'on ne le contrariera pas ».

4. *Souvenirs de 1848 ; Mélanges*, 352.

5. Par les temps de gelée, on remarque, dans la Vallée Noire, que les poulains, qui passent la nuit dehors, rentrent avec la queue toute tressée. Dans l'esprit du paysan, c'est le signe du passage du follet. Cf. *Lég. rust.*, 76.

George Sand attribue ce phénomène à une maladie du crin, « une sorte de plique chevaline, assez fréquente dans nos pâturages. Ce crin est impossible à démêler, cela est certain. Il est certain aussi qu'on peut le couper... Les paysans s'en gardent bien. Ce sont les étriers du follet » (*Visions* à la suite de *Prom. aut. vil.*, 215).

un martin-pêcheur, et tantôt il disparaissait tout à fait. Et, d'autres fois, il devenait gros comme la tête d'un bœuf et tout aussitôt menu comme un œil de chat [1]. » Dans ce cas il ne faut pas courir, car le *follet* « court après ceux qui courent ».

C'est pour le conjurer que la petite Fadette répétait sa chanson :

Fadet, fadet, petit fadet,
Prends ta chandelle et ton cornet.
J'ai pris ma cape et mon capet,
Toute follette a son follet [2].

Nous trouvons, dans l'ouvrage de Laisnel de la Salle, des renseignements sur le follet. L'auteur d'*Anciennes mœurs* s'est moins étendu sur ce sujet que George Sand, mais tous deux ont conservé la tradition, encore existante, de cet esprit qui donne aux chevaux des soins d'hygiène, et qui tourmente les voyageurs.

La chasse à Baudet trouve encore de nombreux croyants en Berry. Et il y a peu de temps, une femme l'avait entendue dans les airs, car on ne la voit pas. C'est « la danse des bourriques du diable quand les follets et les fades galopent dessus à travers les nuées [3] ». A Châteauroux, on l'appelle la chasse à Ribaut. Elle a lieu généralement dans les bois, et de préférence aux carrefours des routes. Le *carroué* est toujours un lieu hanté par les esprits malins.

Cette chasse fantastique « affecte les bruits aigres et grotesques d'une incommensurable troupe d'ânes qui braient [4] ». Elle produit sur les esprits une sorte de terreur. Son passage est toujours redouté.

La *cocadrille*, comme on dit en Berry, cocodrille, ailleurs, « bien connue au moyen âge, dit Mme Dudevant, existe encore dans les ruines des vieux manoirs... ...Elle a la mine d'un petit lézard... ceux qui la connaissent... annoncent de grandes maladies dans l'endroit, si on ne réussit à la tuer avant qu'elle ait vomi son venin [5] ».

1. *Fadette*, 103.
2. *Id.*, 104.
3. *Les M. Sonneurs*, 66.
4. *Prom. aut. vill. Visions*, 189.
5. *Id.*, 214. — George Sand a rappelé, dans *Les Maîtres Sonneurs*, ce

Laisnel de la Salle en a parlé beaucoup, aussi. Je dois dire qu'à notre époque la cocadrille est moins connue que la grand'bête et le follet. Les *vieux* cependant la redoutent encore.

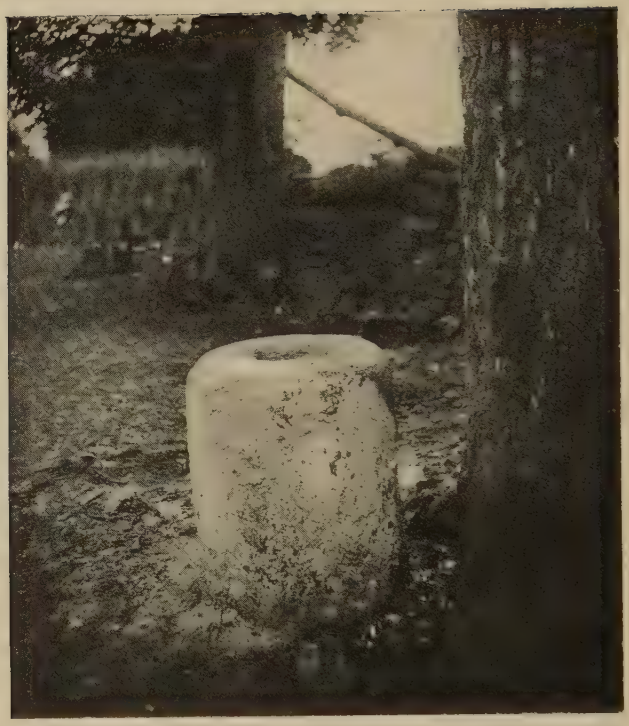
On se souvient peu aussi du grand serpent à tête d'homme, de quarante pieds de longueur, qui mangea trois prisonniers dans la Tour de Châteaubrun [1]. Il semble oublié. Dans *Jeanne*, il est question d'un bœuf qu'il s'agit d'attraper. Il est en or et enfoui dans la terre. Nul ne peut avoir la chance de s'en emparer s'il n'est resté sage et pur [2]. « Si quelqu'un, coupable d'une mauvaise action, vient à rencontrer *le bœuf*, ce bœuf l'épouvante, le poursuit et peut le tuer ; au lieu que si la personne est en état de grâce, et marche droit à lui, elle n'a rien à craindre... si cette personne a le bonheur de le rencontrer la nuit de Noël, juste à l'heure de l'élévation de la messe, elle peut le saisir par les cornes et le dompter ; alors le bœuf s'agenouille devant elle, et la conduit à son trou qui est justement le trou à l'or [3]. » Sur les « collines pelées de la Marche (limite extrême du Berry au sud), c'est un bœuf blanc, ou un veau d'or, ou une génisse d'argent qui font rêver les imaginations avides ; mais ces animaux sont méchants et terribles à rencontrer. On y court tant de risques que personne encore n'a osé les saisir par les cornes [4] ».

Les *Légendes rustiques* nous parlent aussi d'animaux, qui se tiennent debout le long des murs et hurlent à la lune. « L'auteur les appelle lupins, « bien qu'ils... n'aient été désignés sous aucun nom particulier [5] ». De ceux-ci, je n'ai rien à dire, n'ayant pu entendre parler de ces êtres fantastiques. Personne non plus ne connaît aujourd'hui la chèvre épousée, dont George Sand nous a raconté l'histoire [6]. Cette superstition appartient peut-être à une région voisine.

Héritiers du culte des ancêtres, de ces populations primitives

souvenir de la cocadrille : « Le flanc nord du château (de Saint-Chartier) était mal renommé... et mêmement on jurait d'y avoir entendu siffler la cocadrille dans les temps d'épidémie » (*Les Maîtres Sonneurs*, 360).

1. Cf. *Lég. rust.*, 65.
2. Cf. *Jeanne*, 26, 81.
3. *Id.*, 228.
4. *Prom. aut. vil.*, *Visions*, 191.
5. *Lég. rust.*, 150.
6. *Id.*, 142 et suiv.



Pierre à fromentée appartenant à MM. Baucheron (château d'Ars).
(Cliché de l'auteur).

qui déifiaient les êtres naturels, les paysans de la Vallée Noire ont tout un ensemble de divinités rustiques dans les eaux, les pierres, les arbres, les plantes, les animaux. Mais ils croient, en outre, à une foule d'esprits ; les uns sont malfaisants, les autres, au contraire, viennent au secours des pauvres mortels.

Parmi les premiers, il en est un qui semble dominer tous les autres et inspirer une terreur plus profonde, c'est *Georgeon*.

George Sand s'est demandé ce que c'était au juste que Georgeon, « quel était son rang et son titre... dans la hiérarchie des esprits de malice [1] ». Elle n'a pu le savoir. Laisnel de la Salle pense que c'est le diable, en personne. Ce nom lui serait venu de sa défaite dans un combat qu'il livra à saint Georges [2]. Mais cette explication est tout à fait arbitraire. Il est bien plus probable que *Georgeon* est synonyme du mauvais génie, si redouté des races touraniennes [3].

Ce « nom mystérieux..., dit la dame de Nohant, ne devait jamais être écrit ni sur papier, ni sur bois, ni sur ardoise, ni sur pierre quelconque, ni sur étoffe, ni sur terre, ni sur poussière ou sable, ni même sur neige tombée du ciel [4] ». En effet, il porte malheur, et tout homme qui a le souci de son âme ne doit pas l'articuler.

Le sorcier ne le confie à ses adeptes que « dans le *pertuis de l'oreille* [5] ». En général, on ne parle pas ouvertement des êtres fantastiques qui sont de mauvais génies. Le paysan berrichon emploie pour les désigner des mots vagues. C'est d'ailleurs un procédé populaire qui n'a rien de particulier au Berry. George Sand n'a pas oublié de le mentionner : « En tout pays les vieux arbres sont mal famés pour la hantise des sorciers et des *autres* [6]. » Plus loin elle dira : « Le sabotier commença de s'étonner, et,

1. *Lég. rust.*, 69.
2. Laisnel de la Salle, *Le Berry*, I, 146
3. « La religion touranienne est avant tout un naturalisme dont le fonds est la croyance à la présence d'esprits ou démons animant ou surveillant tout l'être, toute chose en ce monde. Sur ces esprits, sur ces démons, l'homme peut exercer une action plus ou moins puissante à l'aide de formules consacrées, d'incantations, de pratiques magiques, dont certains collèges de prêtres sont dépositaires » (A. Bertrand, *Nos origines*, III, 31).
4. *Lég. rust.*, 67.
5. *Id.*, 68.
6. *Les M. Sonneurs*, 42.

sachant qu'on ne doit point répondre aux *choses* de la nuit..., passa son chemin en détournant la tête [1]. »

Malgré la discrétion absolue qu'on devait garder sur le nom maudit de *Georgeon*, dans « la nuit noire et l'entière solitude [2] », on pouvait cependant l'appeler ; il le fallait bien pour qu'il apparût aux carroirs ou carrefours des chemins, ou sous certains arbres. Mais qui aurait osé se payer d'une pareille audace, sinon un sorcier ou un incrédule ?

La petite Fadette, cherchant à dissiper les terreurs de Landry et à lui prouver que Georgeon n'existait pas, lui raconte cette histoire : « Le meunier de la Passe-aux-Chiens..., comme ma grand'mère me l'a raconté, s'en allait aux quatre chemins avec une grosse trique, pour appeler le diable... et lui donner... une bonne vannée. Et on l'entendait crier dans la nuit : « Viendras-tu, figure de loup? Viendras-tu, chien enragé? Viendras-tu, *Georgeon* du diable? Et jamais Georgeon ne vint [3]... »

Quelque homme sceptique s'est-il avisé, comme le raconte l'auteur, de braver cet être mystérieux, c'est possible ; mais encore aujourd'hui Georgeon inspire la terreur ; et les carroués sont toujours de mauvais passages, « quand ils ne sont pas préservés par le signe de la religion [4] ».

Georgeon, avec ses suppôts, se tient donc, souvent, sous certains arbres réputés dangereux, entraîne à sa suite des animaux malfaisants et les incite à causer des ravages. Il a aussi une bande de fantômes, de mauvais génies sous ses ordres. Beaucoup d'hommes ont aussi conclu un pacte secret avec *Georgeon*. George Sand nous a donné des détails sur l'ensemble de ces êtres malfaisants.

Parmi eux, un des plus connus est le m'neu de loups, familier à tous les habitants de la Vallée Noire. Il possède le don de charmer ces animaux et de les entraîner à sa suite. Il n'en conduit jamais moins de trente, d'après M^me^ Dudevant [5]. Je n'ai pu vérifier ce détail. « Patience passait pour un *meneur de loups*. Vous

1. *Les M. Sonneurs*, 44.
2. *Lég. rust.*, 68.
3. *Fadette*, 190.
4. *Jeanne*, 317.
5. Cf. *Prom. aut. vil. Visions*, 185. — Cf. aussi *Lég. rust.*, 95-105 ; *Angibault*, 243.

savez que c'est une spécialité cabalistique accréditée en tout pays. Je m'imaginais donc voir paraître ce diabolique petit vieillard escorté de sa bande affamée, ayant revêtu lui-même la figure d'une *moitié de loup* [1]. »

Un fantôme redoutable, lui aussi, autre envoyé de Georgeon, c'est le *casseu d'bois*, « l'homme de fer rouge », comme l'a conté George Sand, flamboyant et incendiaire, qui frappe quelquefois à coups redoublés les arbres dans les forêts [2]. Il est moins connu que le *m'neu de loups*, et on lui attribue moins de ravages ; mais il se manifeste de temps à autre, assez souvent pour qu'on n'oublie pas complètement son existence. Dans la Brenne, le *lupeux*, avec une voix humaine, assez douce, parle aux voyageurs attardés d'une manière narquoise. Si on lui répond il se fâche et vous noie dans les fondrières [3].

La croyance aux revenants, comme l'a fait remarquer souvent l'auteur des *Légendes rustiques*, est très accréditée en Berry. Tous les domestiques, par exemple, voient leur maître, après sa mort.

A l'occasion de la mort de son père, George Sand raconte dans l'*Histoire de ma vie* que tout le personnel de sa grand'mère prétendait avoir vu le colonel Dupin errer dans la maison. « La vieille femme de Saint-Jean affirmait avec serment l'avoir vu à minuit traverser le corridor et descendre l'escalier... Un autre l'avait vu dans l'antichambre de l'appartement de ma mère... En traversant cette pièce le soir une servante l'avait vu assis, les coudes appuyés sur la table et la tête dans ses mains. Il est certain que quelque voleur domestique profita ou essaya de profiter des terreurs de nos gens, car un fantôme blanc erra dans la cour pendant plusieurs nuits... Deschartres le vit... et le menaça d'un coup de fusil : il ne revint plus [4]. »

Les parents revoient leurs enfants, et les enfants revoient leurs parents, après la mort. Ces êtres chers leur apparaissent, les regardent, leur parlent. C'est une de leurs consolations de revivre le vécu.

Tiennet était transi de frayeur en croyant avoir affaire à des

1. *Mauprat*, 42.
2. Cf. *Lég. rust.*, 81-94.
3. Cf. *Prom. aut. vill.*, 223 et suiv.
4. *H. Vie*, II, 234.

fantômes [1]. C'est qu'il y en a dans la Vallée Noire ! Au château d'Ars, raconte George Sand, « Hippolyte Beaucheron, le froid et grave cousin de Papet, a couché dans la tour où la Dame blanche revient la nuit de Noël. On a tiré brusquement les rideaux de son lit sans qu'il vît personne ! Il n'a jamais voulu y recoucher [2] ».

A Briantes, même phénomène :

« Il y avait, dans la plus haute chambre, une oubliette d'où sortaient, la nuit, des clameurs effroyables, des cris d'animaux, des plaintes humaines et de grandes bouffées de vent qui éteignaient les lumières. C'étaient les âmes des gens et des bêtes qui avaient été massacrées en ce domaine par les huguenots [3]. »

Ce ne sont pas seulement les gens et les animaux qui *reviennent* en Berry, les meubles aussi sont doués de mouvement, et semblent avoir une âme. A ce sujet, l'auteur des *Légendes rustiques* rappelle que le régisseur de Briantes, rentrant un soir de la foire, bien fatigué, alla se chauffer dans la cuisine du château. « La chaise sur laquelle il voulut s'asseoir se tourna contre lui, les pieds en l'air, et, tandis qu'il en cherchait une de meilleure volonté, toutes les chaises et tous les bancs de ladite cuisine se ruèrent sur lui et lui donnèrent tant de coups qu'il lui fallut céder et fuir ; d'autant plus que les broches et les couperets se mettaient de la partie et lui donnèrent la chasse jusqu'au milieu de la cour [4]. »

Je ne saurais dire si ce récit avait trouvé créance auprès des paysans, mais il est certain que les histoires les plus extraordinaires de revenants circulent dans le pays.

Dans les *Légendes rustiques*, George Sand a mentionné aussi certains contes fantastiques qui ont pour héros Gargantua, vieilles légendes qui, de temps immémorial, sont répandues en Berry, et que Rabelais a dû, en partie, utiliser pour son épopée [5].

1. *Les M. Sonneurs*, 65.
2. *Corr.*, IV, à Maurice Sand, 8 avril 1860, 205.
3. *Lég. rust.*, 117.
4. *Id.*, 117-118.
5. Laisnel de la Salle cite d'autres légendes que celles qui ont été rappelées par George Sand, relatives à Gargantua. Il nous parle de ses énormes enjambées, de ses *dépattures* qui formèrent des monticules considérables dans le canton de Chatillon-sur-Indre. Il fait remarquer que Rabelais n'a pas fait allusion à tout ce qu'on raconte de son héros, en Berry. — Aux environs d'Issoudun, de longue date, on tient pour certain que Gar-

Montlevic aurait été formé par le pied de Gargantua.

Le Berry, pays des légendes, est aussi celui des sorciers. Maintenant ce sont des hommes en chair et en os à qui nous avons affaire.

« Le sorcier des campagnes a, dans l'esprit, un singulier mélange de crainte de Dieu et de soumission au diable [1]. »

Le paysan berrichon redoute et respecte, à la fois, le sorcier. Il le fuit, et cependant il est heureux, dans les grandes occasions, d'avoir recours à lui. Tous ces sentiments sont exprimés, au naturel, dans *La Petite Fadette*.

Landry cherche Sylvinet, qui a quitté la maison avant le jour et qui n'a pas reparu au coucher du soleil. Le pauvre enfant a cédé à un accès de jalousie, et son père craint qu'il n'ait eu l'idée de se détruire. L'angoisse du frère s'accroît, car il ne trouve pas son besson. C'est alors qu'il se résout à user de la science de la mère Fadet [2]. Il la questionne, mais elle ne daigne pas répondre. Que faire? Et voilà qu'au moment où il est tout à fait découragé de son insuccès, la petite Fadette lui met la main sur l'épaule. Landry est désagréablement surpris, car les enfants de la Bessonnière « avaient de l'éloignement pour elle ». Ils n'aimaient pas jouer avec elle. « Il y avait une telle idée sur le compte de la mère Fadet, que certains (enfants) et notamment ceux du père Barbeau, s'imaginaient que le grelet et le sauteriot... leur porteraient malheur s'ils faisaient amitié avec eux [3]. »

La petite-fille de la vieille sorcière inspirait même tant de crainte à Landry, qu'il désirait passer sans lui adresser la parole, mais la Fadette lui ayant crié : « Au loup ! au loup ! Le vilain besson, moitié de gars, qui a perdu son autre moitié [4] ! » Landry, excité par la colère, fut bien obligé de lui répondre. Le grelet malin, et plein de finesse, se joua du beau besson, mit une sorte de coquetterie et de mystère avant de lui dire où elle avait vu

gantua, étant au maillot, tétait si goulûment, qu'un beau jour il avala sa nourrice, que l'on retrouva quelques instants après dans ses langes (*Le Berry*, II, 251).

1. *Prom. aut. vill. Visions*, 168.
2. Cf. *Fadette*, 62.
3. *Id.*, 67.
4. *Id.*, 68.

Sylvinet. Elle ne livra même son secret qu'après avoir arraché une promesse. Landry suivit alors ses indications : « Dieu de mon âme, pensa-t-il (en entendant bêler l'agneau), cette fille m'a annoncé la chose [1]. »

Pour le coup, la Fadette était sorcière, c'était bien la petite-fille de sa grand'mère !

Landry s'était engagé à la récompenser. Son frère était retrouvé, il devait tenir sa promesse. Mais il affecta de n'y plus songer. Quand elle se trouvait sur son passage, il ne lui adressait ni parole, ni salut. Il éprouvait encore plus d'éloignement pour elle. Mais un jour, Landry voulut passer au gué des Roulettes pour s'en aller chez lui ; ce gué se trouvait à deux pas de la mère Fadet. Qu'arriva-t-il ? Je ne sais ; mais il entra dans l'eau et en eut jusqu'à l'épaule : il en sortit, puis essaya de nouveau de traverser, l'eau était encore plus profonde ; il revint sur ses pas, chercha le bon passage, mais ce fut inutile, le follet se mit à danser devant lui, et, malgré tous ses efforts, il ne pouvait retrouver le gué. Il tombe épuisé de fatigue et d'épouvante. Au moment où « il grelottait de peur et de froid », il entend la voix de la Fadette. Elle chantait bien doucement sa chanson. Au moment de prendre le gué dans l'obscurité, elle heurta Landry. Timidement, et de sa voix la plus douce, il lui dit : « Je ne te suis pas ennemi. Il parlait comme cela parce qu'il avait peur d'elle presque autant que du follet. Il avait entendu sa chanson, et voyait bien qu'elle faisait une conjuration au feu follet, lequel dansait et se tortillait comme un fou devant elle, et comme s'il eût été aise de la voir [2]. » La petite Fadette fit donc passer le gué à Landry, sans danger. C'est alors que celui-ci s'engagea à la faire danser le lendemain, à la fête. De ce jour, il perdit peu à peu ses préventions contre la petite sorcière. Il comprit que, très souvent, son raisonnement était sage, qu'elle avait de l'intelligence, du savoir-faire et que dans l'esprit des gens du village, c'étaient ces qualités elles-mêmes qui leur faisaient penser qu'elle avait des accointances avec le diable.

Mais le père Barbeau, en homme prudent, conservait ses préventions contre elle, et jusqu'à ce qu'il eut des preuves suf-

1. *Fadette*, 76.
2. *Id.*, 104.

Le grand chêne de la forêt de Saint-Chartier. — Cliché de l'auteur.

fisantes, il ne voulut pas consentir au mariage de son gars avec une fille de si mauvaise réputation. Sylvinet, plus difficile encore à convaincre, ne pouvait pas regarder cette Fadette ensorcelée.

C'est que le sorcier, ou du moins celui qui a la réputation de l'être, inspire une crainte instinctive que le paysan ne raisonne pas. Si quelqu'un présente une singularité quelconque dans son extérieur ; s'il possède une intelligence plus déliée, cela suffit : il devient suspect. Les personnes instruites sont plus ou moins sorcières. La femme qui guérit un bobo en employant un remède naturel, une herbe, une tisane, est une sorcière. Tout ce qui est anormal, singulier, aux yeux du paysan, relève de la sorcellerie.

Patience, dont la vie austère et retirée différait de celle de tout le monde, passait pour être sorcier : « Je viens de voir le sorcier qui dit des paroles sur sa porte [1]. » Il inspirait aux petits et aux grands une sorte de terreur.

Il y a de bons sorciers et de bonnes sorcières, qui ont ce qu'on appelle *la connaissance*.

Avoir la connaissance, dans la Vallée Noire, et dans la Petite Suisse, signifie que l'on sait distinguer les bons esprits des mauvais. Celui qui possède cette science, « repousse les méchants fadets et les follets pernicieux [2] ».

Ainsi, la personne qui a reçu ce don « fait son salut, en restant sage [3] ». En effet, elle éloigne toutes les sollicitations mauvaises, et, de plus, elle a le pouvoir de guérir les maladies par des prières, de conjurer des fléaux. Tulla, mère de Jeanne, avait la *connaissance* ; aussi était-elle secourable à tous et avait-elle transmis à sa fille ses secrets. La Grand Gothe, au contraire, n'écoutait que les mauvais esprits. Elle donnait des conseils perfides et causait du dommage : c'était une méchante sorcière : telle est encore la croyance des habitants du Berry.

Le bon sorcier sait conjurer les fléaux, les maladies, à l'aide de prières spéciales qui restent son *secret*.

En Berry, dit George Sand, « il y a un *secret* pour tout, et presque tous les paysans un peu graves et expérimentés, ont le

1. *Mauprat*, 35.
2. *Jeanne*, 279.
3. *Id.*, 228.

secret de quelque chose, sont *sorciers* par conséquent, et croient l'être. Il y a le secret des bœufs que possèdent tous les bons métayers ; le secret des vaches, qui est celui des bonnes métayères ; le secret des bergères pour faire foisonner la laine ; le secret des potiers, pour empêcher les pots de se fendre au fond ; le secret des curés, qui charment les cloches pour la grêle ; le secret du mal de tête, le secret du mal de ventre, le secret de l'entorse et de la foulure ; le secret des braconniers, pour faire venir le gibier ; le secret du feu, pour arrêter l'incendie ; le secret de l'eau, pour retrouver les cadavres des noyés, ou arrêter l'inondation, que sais-je ? Il y a autant de secrets que de fléaux dans la nature, et de maladies chez les hommes et les animaux [1] ».

« Le secret passe de père en fils, ou s'achète à prix d'argent. Il n'est jamais trahi. Il ne le sera jamais, tant qu'on y croira [2] », observe Mme Dudevant.

Dans le *Diable aux Champs*, l'auteur a raconté dans quelles circonstances a lieu la transmission du *secret :* Germain va le livrer à son fils Pierre, devenu métayer. Il faut que le soleil soit entièrement couché. « Le *secret* ne peut pas se dire tant qu'on en voit un petit morceau [3]. »

Le père parle tout bas à son fils, et lui demande de jurer qu'il ne trahira pas le secret qu'il va lui révéler. Il ne doit pas jurer par le bon Dieu, ce serait un péché, mais par un être qu'il ne nomme pas. Il prononce la formule... George Sand ne la connaît pas. Pierre doit répéter les paroles de son père : « Réponds-moi de même tout bas, tout bas, que les pierres ne l'entendent point [4]. » Pierre répète les paroles sacrées, en riant ; elles sont si drôles qu'il n'y comprend rien : « Qu'est-ce que vous me faites jurer, bien au juste ? — De ne jamais donner le secret pour rien, et de ne le jamais vendre moins de... dix bons écus [5]. »

Ce fameux secret ne doit jamais se trahir, « même dans le vin ! » Celui qui le livrerait courrait de grands dangers, en rentrant chez lui. Il ne peut donc se transmettre que de père en fils, ou se vendre à prix d'or.

1. *Prom. aut. vill., Visions*, 188.
2. *Id.*, ibid.
3. *Le Diable aux Champs*, 13.
4. *Id.*, 14.
5. *Id.*, ibid.

Après ces instructions, Germain va enfin confier à son fils le secret des bœufs et des taureaux ; quant à celui des vaches, c'est sa mère qui le lui passera. Ce secret préservera les bœufs de toutes les maladies.

« Écoute ! dit le père. Le jour de Noël qui vient, à l'heure de minuit, quand tout le monde sera parti pour la messe, tu entreras dans ton étable; mais il ne faut pas que personne t'y voie entrer : ça, c'est le plus important! Une fois entré, tu fermeras toutes les huisseries, tu regarderas bien partout s'il n'y a personne de caché, et puis tu allumeras trois cierges... Et alors tu..... Écoute !... (il lui parle bas [1]) : Tu entends bien ? C'est l'heure où les bœufs parlent et disent leurs maladies [2]. »

Pierre est ému : « C'est la messe du diable que vous me chantez là [3]! » Le père le rassure, en lui disant qu'il renie le diable, et il explique à son fils en quoi consiste pour lui la religion.

Le passage suivant témoigne d'une connaissance approfondie de l'âme du paysan, du paysan madré : George Sand est vraiment psychologue.

« Écoute ! dit le père à son fils, il y a le bon et le mauvais ; il y a le baume et le venin, il y a Dieu et le diable. Dieu, c'est Dieu ! Il est bon, on le prie à l'église ; on lui rend ce qu'on lui doit, c'est la religion ; mais la religion défend de demander à Dieu les biens de la terre [4]... Il y a bien la procession des Rogations pour la bénédiction des terres, mais je m'en suis expliqué avec le curé, et il m'a dit que ce jour-là, il ne fallait rien deman-

1. G. Sand n'avait pu surprendre les paroles du *secret* et, je crois qu'il est impossible à l'heure actuelle d'en savoir plus long qu'elle. — Les paysans de la Vallée Noire sont certains que les bœufs causent la nuit de Noël. C'est pourquoi il faut aller le moins possible à l'écurie ce jour-là. On les fait manger à minuit et on les fait boire, sans parler. Un homme entendit une fois un bœuf dire à son voisin, le jour de Noël : « Que ferons-nous demain? — Nous enterrerons notre maître », répondit l'autre. En effet, le maître mourut.

Laisnel raconte différemment cette superstition : « On assure qu'au moment où le prêtre élève l'hostie, pendant la messe de minuit, toutes les *aumailles* de la paroisse s'agenouillent et prient devant leur crèche..... S'il existe dans une étable *deux bœufs qui soient frères*, il leur arrive infailliblement de prendre la parole. » *Le Berry*, I, 30.

2. *Le Diable aux Champs*, 15.

3. *Id.*, ibid.

4. G. Sand n'est pas un théologien de la religion catholique.

der à Dieu pour soi tout seul, mais prier pour tout le monde. Or donc, l'intérêt des uns n'est pas celui des autres ; car si mon voisin grêle, ça sera ça de moins sur terre, et mon blé, si je le sauve, vaudra le double. Ainsi, la religion, c'est l'affaire de sauver nos âmes du feu éternel en observant les prières et les offices des fêtes et dimanches ; mais la religion n'entre point dans nos intérêts particuliers. Mêmement le curé prêche que notre bonheur n'est point de ce monde et que nous y avons été mis pour souffrir. C'est bien dit, mais trop est trop [1]. »

La vie du pauvre paysan est dure, Germain la trouve même misérable, et, quand il faut payer son fermage, « ni le maître, ni le prêtre ne vous en dispensent [2] ». Que faire pour remédier à ce terrible inconvénient ? « Laisser le gouvernement de l'âme à Dieu et celui du corps... à l'*autre*. — Qui donc, l'*autre*? reprend Pierre. Le... — Tais-toi. Ça porte malheur de le nommer [3] », s'écrie le père.

Cet esprit mauvais, qui peut nous causer tant de tribulations, tant de dommages, il faut le conjurer :

« Lui faire peur, ça ne se peut pas, il est plus fort que nous. Le prier, ça serait impie ; se donner à lui... il y en a qui le font et qui se damnent ; mais on peut l'apaiser et s'entendre avec lui pour qu'il vous épargne, en prenant quelque chose aux autres [4]. »

Germain donne des exemples : quand un bœuf est malade, au moyen de paroles magiques qu'il dit à son fils, dans l'oreille, tout bas (et que nous ne connaissons pas), la maladie de l'animal passe alors sur celui d'un cultivateur qui peut subir la perte d'un bœuf. La mère de Pierre, au moyen de son secret, fait passer le lait des bonnes vaches dans le pis des siennes. Voilà ce que c'est que le culte de l'*autre*.

Pierre n'est pas encore convaincu. « Si le curé le savait ! », dit-il à son père. — Mais, reprend Germain, « de tous les sorciers, c'est encore lui qui est le plus sorcier. — Comment ça? » C'est facile à comprendre :

1. *Le Diable aux Ch.*, 15.
2. *Id.*, 16.
3. *Id.*, ibid.
4. *Id.*, ibid.

« Quand (le curé) bénit les Rameaux, il leur donne bien pouvoir pour écarter la mauvaise influence. Quand il fait sonner la cloche contre la grêle, il charme bien la cloche ; quand il dit l'Évangile sur la tête d'un malade, il charme bien la fièvre, et tout ça, vois-tu, ça rentre dans le *secret* [1]. »

Pierre, tout à fait convaincu, n'ayant plus d'objections à faire, demanda aussi le *secret* des chevaux...

Je crois qu'il est impossible de rendre d'une façon plus claire, la mentalité de ce paysan, adonné souvent aux sciences occultes, éprouvant un mélange de respect pour Dieu, et de déférence envers l'esprit mauvais, dont il attend aide et secours dans ses difficultés matérielles.

Le père Caillaud, comme tous les paysans berrichons, encore à notre époque, « pensait que tel bouvier ou tel laboureur à la main plus ou moins bonne, et que, par la seule vertu de sa présence dans l'étable, il fait du bien ou du mal aux animaux [2] ».

La mère Guite « savait des paroles pour le feu [3] », c'est-à-dire qu'elle savait charmer le feu, elle connaissait le secret du feu.

Barrer le feu, dira Laisnel de la Salle, c'est posséder le secret de mettre fin aux incendies [4].

« Comme, dans la campagne, on n'est jamais savant sans être quelque peu sorcier, beaucoup pensaient que la mère Fadet en savait encore plus long qu'elle ne voulait le dire, et on lui attribuait de pouvoir faire retrouver les choses perdues, mêmement les personnes... Au moyen d'une certaine graine qu'elle jetait sur l'eau en disant des paroles, (elle) pouvait faire retrouver le corps d'une personne noyée. La graine surnageait et coulait le long de l'eau, et, là où on la voyait s'arrêter, on était sûr de retrouver le pauvre corps [5]. »

Cette pratique est toujours observée par certaines femmes qui ont *la connaissance*, et qui possèdent le *secret*.

Le sorcier est tantôt appelé Courtilier, dit Laisnel, parce que, de son souffle, il flétrit en un clin d'œil l'herbe la plus vigou-

1. *Le Diable aux Ch.*, 17.
2. *Fadette*, 194.
3. Cf. *Jeanne*, 93.
4. Cf. Laisnel de la Salle, *Le Berry*, I, 315.
5. *Fadette*, 63.

reuse ; Caillebotier, car il peut, à son profit ou au profit de celui qui le paie, soustraire tout le lait des vaches de son ennemi, ou faire maigrir à volonté le bétail [1].

Les capteurs de sources détournent à volonté l'eau du voisin, en se laissant guider par la baguette de coudrier [2].

Et les jeteux de sorts! George Sand n'en a pas parlé, je crois, et cependant quelle importance n'ont-ils pas en Berry! Ce sont eux qui font échouer, quand bon leur semble, toutes les entreprises. Ils détruisent les récoltes, donnent des maladies, anéantissent les profits.

Combien de fois, au cours de mes recherches, n'ai-je pas été prise pour un *j' teux d' sort!* Le premier préservatif à employer dans ces cas dangereux, c'est la *prière du charme*.

Il existe, en outre, de nombreux moyens pour conjurer les mauvais sorts. Je renvoie à Laisnel de la Salle, I, 355, *Les littératures populaires, Le Berry*.

Les chasseurs, pour tirer du gibier, prennent souvent des engagements avec Georgeon. Tirer dans une croix assure une bonne chasse. Si vous prenez le soin de changer vos sabots de pied, et si vous jetez un chien par-dessus votre épaule, vous êtes bien certain que, ce jour-là, votre camarade sera un mauvais tireur.

Certains pays passent pour avoir plus de sorciers que d'autres. Un proverbe berrichon, bien connu, nous renseigne à ce sujet :

Paunay, Saunoy,
Rosnay, Villiers,
Quatre paroisses de sorciers.

Il y a aussi ce que les Berrichons appellent des animaux sorciers. Souvent, ils ne sont que des hommes déguisés. Le vieux lièvre que le métayer voyait chaque jour dans un fourré surveiller ses travaux, n'était que le propriétaire, revêtu de ce déguisement [3].

Les bandes de loups pouvaient être aussi des maraudeurs de

1. Cf. Laisnel de la Salle, *Le Berry*, I, 288.
On se souvient que G. Sand, dans *Bois-Doré*, a donné un rôle à Marie Caillebotée, femme qui a vraiment existé. Cf. *Bois-D.*, II, 59.
2. Cf. Duguet, *Choses diverses*, 29.
3. Cf. *Prom. aut. vill.*, *Visions*, 211.

nuit, revêtus de la peau de cet animal, pour terroriser les paysans superstitieux.

Aux animaux fantastiques, il faut en ajouter plusieurs autres qui inspiraient une grande terreur.

Les rats, entre autres, étaient des animaux néfastes. On leur attribuait « de mystérieuses sorcelleries [1] », dit George Sand. Laisnel de la Salle rapporte qu'en 1550, un procès fut intenté contre les rats, par-devant l'official d'Autun. Ceux-ci avaient désolé le canton de Lucenay. « Le savant Chassané leur fut donné pour avocat », et comme on ne s'entendait pas, il fit observer « que ses clients, contre lesquels on demandait défaut, ne pouvaient comparaître tant que les chats occuperaient toutes les avenues du prétoire [2] ».

Actuellement encore, au moment où le paysan bat son blé dans la grange, les ménagères font une excellente galette pour régaler les rats, afin que ces animaux rongeurs respectent le froment ; nul ne songerait à les détruire, à les empoisonner.

A côté des pratiques de sorcellerie, il y a, en Berry, une infinité de superstitions. On peut dire que, dans toutes les circonstances de la vie, on doit observer certains rites. George Sand, qui en connaissait un grand nombre, n'a pas jugé utile d'en rappeler beaucoup, dans ses romans [3]. Il en est un, pourtant, qui l'intrigue, sans qu'elle ait pu en découvrir la raison : « Quant à la coutume, dit-elle, de jeter toute l'eau qui est dans la chambre du mort, elle existe toujours, mais je n'en peux pas savoir la cause [4]. » Eh bien, c'est tout simplement pour que l'âme ne se noie pas ! Maintenant encore on ne manque jamais de prendre cette précaution ; une personne naïve n'a pas craint de laisser, un jour, échapper ce secret [5].

1. *H. Vie*, III, 45.

2. Laisnel de la Salle, *Le Berry*, I, 64.

3. Le paysan berrichon a le culte du dieu Terme, dit Mme Dudevant. Cette borne, profondément enfoncée dans la terre, ne la dépasse d'ordinaire que de quelques centimètres, « le dimanche des Rameaux, elle reçoit l'hommage du buis bénit » (*Prom. aut. vill.*, *Le Berry*, 164).

4. *Corr. IV*, Nohant, 8 février 1860.

5. Cette explication, donnée par une paysanne de Saint-Chartier, je la trouve aussi dans Laisnel de la Salle, *Le Berry*, II, 96 : « On jette l'eau et le lait qui peuvent se trouver dans des vases non couverts, au moment où le malade expire, parce que... son âme, qui vient y laver sa souillure..., pourrait s'y noyer. »

Les enterrements sont soumis à certaines pratiques, que l'on ne trouve pas ailleurs. George Sand nous a parlé de *la pierre aux morts*. « C'est une pierre creuse, dit-elle, où chaque enterrement qui passe dépose et laisse au pied de la croix, une petite croix de bois, grossièrement taillée [1]. » Personne ne doit y toucher ; le petit bassin regorge de fragments de bois, car les intempéries amènent la désagrégation des croix.

Rappelons quelques autres superstitions, qui ne sont pas mentionnées par l'auteur des romans champêtres. En revenant d'un enterrement, il est nécessaire aussi de se laver les mains pour que la mort ne vienne pas frapper un membre de la famille. Après la cérémonie, si les parents et amis du mort se réunissent à l'auberge pour prendre un repas, on place un seau d'eau à la porte, pour cet usage, sans quoi le maître de la maison mourrait [2].

Des rites nombreux accompagnent le mariage, la naissance. Coudre sa robe de noce devant une réunion de personnes, et su tout une layette, c'est un scandale : de plus, cela fait mourir. Se marier au mois de mai porte malheur. Toucher le berceau d'un enfant, avant sa naissance, lui donnerait, plus tard, des coliques. Il ne faut pas s'aviser, non plus, de mettre le petit lit de l'enfant en croix avec celui des parents ; des conséquences très fâcheuses en résulteraient.

Il ne faut ni siffler, ni balayer après le coucher du soleil, car le diable entrerait dans la maison. Quelqu'un qui se regarderait dans une glace, avec une lumière à la main, y verrait le diable.

Que dirait-on de la femme qui ferait sa lessive entre les deux *bounnes dames* ? (15 août et 8 septembre), mais elle ferait mourir son mari. Entre Noël et le jour de l'an aussi, le moment est néfaste. Changer de draps les jours de fête, comme Noël, Pâques, la Pentecôte, c'est impossible. Et changer de linge le vendredi ! *Ah ! ben oui !*

1. *Angibault*, 34, note.

2. «Après leur sortie de l'enceinte funèbre, dit Laisnel de la Salle, tous ceux qui ont fait partie d'un convoi se hâtent de se laver les mains dans le premier ruisseau ou la première mare venue. Si l'on ne trouve pas d'eau sur le chemin, chacun des assistants accomplit cette ablution au moment de franchir le seuil de sa demeure » (*Le Berry*, II, 110).

Le jour de la Chandeleur, les femmes font la procession autour des ruchers, avec un cierge à la main. Elles allument des torches de paille successivement, en les agitant dans la campagne, pour détruire les mulets, les rats, et prononcent des paroles d'incantation.

Y a-t-il un orage pendant la nuit, tout le monde se lève. On allume un cierge; on jette de l'eau bénite sur les bâtiments et on met les chiens dehors; sans cette dernière précaution, le maître de la maison mourrait.

Des animaux sont-ils malades? on doit les changer de commune pour les guérir. Si l'on veut faire dire une messe pour une personne souffrante, il faut porter tout d'abord l'argent en dehors de la commune, sans quoi elle ne guérirait pas.

Le berrichon a le cœur tendre. Il éprouve de la peine à se séparer de ses bêtes. Aussi, prête-t-il ses sentiments aux animaux : on donne à la vache un poil de son veau, quand on le lui enlève pour le conduire à la boucherie, afin de lui laisser un petit souvenir de lui [1].

Ces superstitions infiniment nombreuses embrassent, pour ainsi dire, tous les actes de la vie. Beaucoup s'y astreignent avec scrupule. Dans leur religion, les Berrichons sont presque aussi formalistes que l'étaient les Romains.

George Sand n'a pas voulu surcharger ses récits de faits trop minutieux, mais elle n'a omis aucun des traits caractéristiques qui nous permettent de connaître l'âme religieuse du paysan berrichon. Elle nous a fait faire connaissance aussi avec les remégeux et remégeuses. C'est surtout dans *La Petite Fadette* et dans *Le Berry, mœurs et coutumes* [2], que nous trouvons des renseignements sur ces personnages.

« Le remégeux et la remégeuse sont parfois des êtres fort extraordinaires, soit par la puissance magnétique dont les investit la foi de leur clientèle, soit par la connaissance de certains remèdes fort simples que le paysan accepte d'eux, et qu'il ne croirait pas efficaces venant d'un médecin véritable. La science

1. Toutes les superstitions, je les tiens, soit des paysans eux-mêmes, soit des personnes qui, depuis longtemps, habitent la Vallée Noire : M. l'abbé Jacob, curé de Saint-Chartier, Mlle Le Tellier, Mme Mathieu, Mme Pajot.

2. A la suite de *Prom. aut. vill.*, 168.

toute nue ne persuade pas ces esprits avides de merveilles ; ils méprisent ce qui est acquis par l'étude et l'expérience; il leur faut du fantastique, des paroles incompréhensibles, de la mise en scène. Certaine vieille sibylle prononçant ses formules d'un air inspiré, frappe l'imagination du malade, et, pour peu qu'elle explique avec bonheur une médication rationnelle, elle obtient des parents et des amis qui le soignent ce que le médecin n'obtient presque jamais : que ses prescriptions soient observées [1]. »

Les panseux de secret font aussi métier de guérir bêtes et gens, par des moyens magiques. Les uns opèrent en invoquant Dieu et ses saints, les autres en invoquant *Georgeon*, le diable [2].

Panseux de secret et remégeux, c'est donc à peu près la même chose, car il va sans dire que ces derniers ont aussi leur *secret*. George Sand ne fait pas de distinction entre eux.

Les panseux ou remégeux sont en général des spécialistes. Ils ont un secret, chacun pour une maladie déterminée. Quelques-uns cependant savent en traiter plusieurs.

La mère Fadet *pansait du secret*, voilà pourquoi, de tous côtés, on venait la consulter : « C'est comme qui dirait qu'au moyen du *secret*, elle guérissait les blessures, foulures et autres estropisons. Elle s'en faisait bien un peu accroire, car elle vous ôtait des maladies que vous n'aviez jamais eues, telles que le décrochement de l'estomac ou la chute de la toile du ventre [3]. »

On trouve des panseux « bien *adrets*, dira le capitaine Duguet, pour remettre la *forchette* de l'estomac quand elle est *décrochée*, ou relever la *toile du ventre* quand elle est tombée [4] ». Encore aujourd'hui, les paysans berrichons, les plus âgés du moins, ne s'expriment pas autrement, pour désigner une maladie d'estomac ou une fatigue d'intestins.

La petite-fille de la mère Fadet était, elle aussi, une excellente remégeuse. La mère Barbeau l'appela au chevet de son enfant malade. Quand elle arriva auprès de Sylvinet, elle demanda à rester seule avec lui. « C'est la coutume des remégeuses d'agir

1. *Prom. aut. vill.*, *Le Berry*, 168.
2. Cf. Laisnel de la Salle, *Le Berry*, I, 371.
3. *Fadette*, 63.
4. Duguet, *Choses diverses*, 24. Le chapitre consacré aux sorciers et aux panseux de secrets est très intéressant.

en secret [1]. » Elle n'employa d'autre remède que des attouchements sur le front et sur les mains. Par des prières ferventes, elle implora le secours de Dieu ; persuada au jeune homme qu'il n'était plus malade. Par des suggestions, elle lui donna la force de se lever. Elle avait le don de « charmer la fièvre ». En trois jours, Sylvinet fut guéri.

La petite Brulette pansait aussi Charlot, « malplaisant petit bavoux [2] », et lui fit passer une gourme qui le rendait dégoûtant.

La Baigneuse de Clavières était célèbre [3]. Elle fut consultée pour Sylvinet. En apprenant l'amour de celui-ci pour la petite Fadette, le père Barbeau s'était écrié : « Si c'est ainsi... j'ai bien peur qu'il ne se marie jamais, car la baigneuse de Clavières a dit... que lorsqu'il serait épris d'une femme, il ne serait plus si affolé de son frère ; mais qu'il n'en aimerait jamais qu'une en sa vie [4]. » Tous les panseux et remégeux sont un peu sorciers.

Telles sont les principales indications que George Sand nous a données sur ces médecins et ces chirurgiens de village, qui jouissent d'une si grande confiance auprès de leurs concitoyens.

En consultant le chapitre que Laisnel de la Salle [5] a consacré aux Remégeux, on est convaincu que George Sand a fidèlement rapporté à ce sujet les coutumes du pays, mais généralement, elle n'est pas entrée dans le détail du *secret*.

Le panseux veut-il enlever des verrues, plusieurs conditions doivent être remplies. Il faut tout d'abord choisir treize pois de l'année, en envelopper six dans un linge noir, sept dans un linge blanc, les porter treize jours sur sa poitrine, en guise d'amulette.

Dans d'autres cas, le remède exige moins de préambule. On

1. *Fadette*, 254.
2. *Les Maîtres Sonneurs*, 245.
3. Baigneuse signifie femme du père Baigneux. G. Sand aurait donc dû écrire ce nom avec une majuscule. Cette remégeuse était connue de tout le pays. « Sa mère, fille elle-même de *remégeuse*, l'avait initiée à ses secrets et lui avait appris à traiter les infirmités avec une dextérité merveilleuse » (Eug. Hubert, *Le Bas-Berry*, *Ardentes*, 15).
4. *Fadette*, 286.
5. Le premier ouvrage que Laisnel de la Salle avait écrit sur les coutumes du Berry, fut, plus tard, réédité chez Maisonneuve, 1900. Mais on a fait de très fortes coupures. On a supprimé bien des détails intéressants. Cette 1re édition ne se trouve plus dans le commerce. Elle m'a été aimablement prêtée en Berry.

attend un vendredi. A minuit, sans témoin, on doit se rendre au bord d'un puits. Là, on dit sept *pater*. A la fin de chacun d'eux, on doit jeter un pois dans le puits ; de là, on se transporte près d'une taupinière, on récite six *ave*, et, après chaque *ave*, on fait un trou avec le petit doigt de la main gauche dans la taupinière, et on y enterre un pois [1].

Pour panser du verin (venin), il faut avoir préalablement étouffé trois taupes de la main gauche, et savoir certaines formules cabalistiques [2].

Il faut être, ou avoir été meunier de père en fils pour panser de l'*enchappe* (engorgement des glandes axillaires). Le panseux doit frapper trois légers coups sur la partie malade, avec le marteau à piquer les meules [3].

On détermine la dentition chez l'enfant en suspendant à son cou une dent de loup, ou trois pattes de taupe [4].

Quand une épine est entrée dans le doigt, il suffit pour l'en faire sortir, de dire trois fois le quatrain :

Para, fara, gara
Épine tu sailliras
Et mon mal guérira
Par saint Jean et Nicolas [5].

Si en tombant, on se donne des coups, le panseux dont la spécialité est de *tirer des coups* (de guérir), les enlève au moyen de signes et de paroles magiques. Les coups s'enlèvent avec le pouce et on les dépose sur quelque chose d'inerte, du bois, par exemple [6].

Le capitaine Duguet, lui aussi, dans un volume qu'on ne trouve plus dans le commerce, *Choses diverses du pays de La Châtre*, a signalé plusieurs pratiques employées par les remégeux.

Pour l'entorse ou le bras cassé, de nombreux *parsignons* (signes de croix) sont nécessaires. L'opérateur prononce les mots

1. Cf. Laisnel de la Salle, *Le Berry*, I, 297, édition épuisée.
2. Cf. *Id.*, ibid.
3. Cf. *Id.*, 299, 1re édition épuisée.
4. Cf. *Id.*, 297, 1re édition épuisée.
5. Cf. *Id.*, 301, 1re édition épuisée.
6. Cf. *Id.*, ibid.

ante super ante te, puis fait un signe de croix. Il dit ensuite *parenté* et fait deux autres signes de croix ; puis enfin *parentété* et trois signes de croix. Il ajoute : « Forçure r' forçure, j'te force, et j'te r' force [1]. »

Le panseux guérit les andartres (dartres) en y appliquant du sang pris à l'oreille gauche d'une génisse [2].

A Montgivray, on jette des épingles ou des pièces dans un certain *pertuis* du mur, pour éviter le mal blanc [3].

Quand un enfant est pris de *convictions*, de ce mal affreux qui *tarabuste les p'tis gars* (les convulsions), ou comme on dit aussi de *mal à saint* [4], il faut de suite lever l'argent d'une messe et sortir cet argent de la paroisse ; s'il n'y a pas moyen de faire dire cette messe immédiatement, on doit aller enterrer l'argent, l'enfoncer dans la terre, près de l'église patronale ou ailleurs, mais toujours hors de la paroisse, et l'on fera dire ensuite la messe aussitôt qu'il sera possible [5].

Actuellement encore, il y a d'autres manières de guérir le *mal à saint*. La mère Bonnin, sorcière de Corlay, prend un seau d'eau, place un morceau de toile sur l'eau. Puis elle dit les litanies des Saints. Si la pièce de toile *fonce* dans l'eau au moment où elle prononce le nom d'un saint, c'est celui-là qui doit guérir le malade. Il faut donc aller l'invoquer dans le lieu où il est

1. Duguet, *Choses diverses*, 26.
2. *Id.*, 25.
3. *Id.*, ibid.
4. Dans le Dict. de Godefroy, le *mal de saint* c'est l'épilepsie. Presque toutes les maladies, au moyen âge, sont désignées par le nom d'un saint.
Le mal Nostre-Dame, l'érésypèle, appelé aussi mal Saint-Macaire ;
Le mal Sainte-Apollonie, le mal de dents ;
Le mal Sainte-Claire, la rougeur des yeux ;
Le mal Saint-Éloi, la gangrène ;
Le mal Saint-Josse, mal produit par la morsure d'un serpent ;
Le mal Saint-Ladre, la lèpre ;
Le mal Saint-Mammert, le cancer au sein ;
Le mal Saint-Martin, l'esquinancie, etc. (cf. Godefroy, au mot *mal*).
5. Cf. Duguet, *Choses diverses*, 25. — A Saint-Chartier, c'est un peu différent : il faut sortir de la maison l'argent destiné à la messe, le cacher sous une pierre ; si l'enfant ne va pas mieux, on doit sortir l'argent de la paroisse ; si le mieux continue, on envoie l'argent à M. le curé de Thevet ; si l'enfant retombe et paraît en danger, on *l'avoue* (le voue), soit à Senon, soit à Bruyère, pour trois ans, et pendant trois ans on fait le pèlerinage.

honoré ; sur sa route, on doit s'approcher du clocher de l'église dans les communes où l'on passe.

Je pourrais allonger indéfiniment cette liste. Actuellement encore, on a recours à toutes ces pratiques pour obtenir la guérison. Elles sont très variées, suivant les individus qui exercent la profession de remégeux, et suivant les villages.

Les panseux et les remégeux doivent proposer le secours de leur art, quand ils savent quelqu'un malade. Un prêtre des environs de Nohant, s'étant démis le pied, tous les panseux et remégeux du village et des environs accoururent pour lui offrir leurs soins. Ils sont encore nombreux dans la contrée, ces médecins de campagne. Sur la paroisse de Saint-Chartier, on peut signaler la mère Desmenois. Elle explique aux visiteurs que toute guérison vient de Dieu, et elle opère en invoquant son saint nom et celui des saints. Le père Besson, dit Loulouche, panse contre la brûlure, l'entorse, le *résipère* (érésypèle) et un peu contre toutes les maladies. La bonne mère Rémite, le père Moreau, et bien d'autres, peut-être, soignent aussi plusieurs maladies.

A Cosnay, du temps de Laisnel de la Salle, la mère Guitte Charôst pansait les malades ; aujourd'hui, c'est la grand Jeânne, la mère Arban, petite-fille de la mère Pédarde, toutes célèbres remégeuses. A Cluis, Anne Jallerat, surnommée Nannette Charliton, jouit d'une grande réputation.

A Rézai et à Néret, on soigne les luxations. A Velles, la rage. M. Mazur, à Chavenay, fait disparaître les loupes. Mais je m'aperçois que je suis d'une indiscrétion répréhensible, en livrant le nom de ces praticiens renommés : ils n'aiment pas à sortir du mystère dont ils s'enveloppent ; et ils seraient peinés de voir leur science dévoilée.

Beaucoup de ces hommes et de ces femmes, d'ailleurs, recourent à des moyens naturels pour soulager les malades. Ils connaissent des herbes salutaires qui, de tout temps, ont eu la vertu de guérir certaines maladies. La mère Fadet était très savante, « pour ce qui est des bons remèdes qu'elle connaissait et qu'elle appliquait au refroidissement du corps, que nous appelons *sanglaçure* ; pour les emplâtres souverains qu'elle mettait sur les coupures et brûlures ; pour les boissons qu'elle composait à l'encontre de la fièvre, il n'est point douteux qu'elle gagnait

bien son argent et qu'elle a guéri nombre de malades que les médecins auraient fait mourir, si l'on avait essayé de leurs remèdes, du moins, elle le disait... [1] ».

La petite Fadette employait la suggestion pour guérir Sylvinet ; elle lui persuadait qu'il n'était point malade, et qu'il devait avoir la force pour se lever, le calme pour dormir [2]. Mais ce moyen n'a jamais cessé d'être employé par les médecins. Relever le moral du malade, lui assurer qu'il se remettra, que ses forces sont encore suffisantes pour vaincre la maladie, c est le mettre en bonne voie de guérison. La petite Fadette poussait les choses un peu plus loin, quand elle pensait que sa volonté de guérir Sylvinet avait une influence sur le patient, pendant son sommeil. « Vous avez fait une faute, mère Barbeau, dit la petite Fadette, en confirmant à Sylvinet qu'il n'avait point rêvé en me voyant à son côté, au sortir de sa fièvre. A présent, son idée contrariera la mienne, et je n'aurai plus la même vertu pour le guérir pendant son sommeil [3]. »

Elle essayait aussi, par des attouchements, en respirant fraîchement auprès de la figure du malade, de diminuer sa fièvre et de calmer ses douleurs [4]. Ces procédés eux-mêmes ne peuvent-ils pas être efficaces, si la personne est douée d'un certain fluide, dont la puissance est capable de calmer l'excitation du malade, de fortifier ses nerfs. Il y a tant de forces encore inconnues dans la nature !

George Sand regrettait que la science ne s'intéressât pas aux secrets des remégeux, qui sont d'un art parfois merveilleux [5].

« Sans doute, dit-elle, la surveillance de l'État fait bien de

1. *Fadette*, 63.
2. Cf. *Id.*, 277.
3. *Id.*, 265.
4. Cf. *Id.*, 256.
5. Laisnel de la Salle reconnaît au paysan un esprit très attentif à tout ce qui est autour de lui. « L'esprit éminemment observateur de nos paysans, joint à l'amour du merveilleux, les pousse sans cesse à étudier tous les phénomènes naturels qui s'accomplissent sous leurs yeux. Il faut bien que le travail incessant auquel est assujetti leur corps ne nuise aucunement à l'activité de leur pensée, car astronomie, météorologie, médecine, botanique, sciences occultes, tout est de leur ressort. Ils vont même jusqu'à s'occuper de l'interprétation du chant des oiseaux et des cris des quadrupèdes » (*Le Berry*, I, 265).

proscrire et de poursuivre l'exercice de la médecine illégale [1], car, dans un nombre infini de cas, les remégeux administrent de véritables poisons. Quelques-uns, cependant, opèrent des cures trop nombreuses et trop certaines, pour qu'il ne soit pas à désirer de voir l'État leur accorder quelque attention. La tradition, le hasard de certaines aptitudes naturelles, peuvent les rendre possesseurs de découvertes qui échappent à la science, et qui meurent avec eux. Les empêcher d'exercer n'est que sagesse et justice, mais éprouver la vertu de leurs prétendus secrets et les leur acheter, s'il y a lieu, ce ne serait pas là une recherche oiseuse et une largesse inutile [2]. »

Au sujet des superstitions, l'auteur des romans champêtres a, comme on le voit, touché à bien des sujets, qui pouvaient intéresser son lecteur.

Mme Dudevant déplorait le moment où le paysan ne croirait plus aux superstitions, où il ne verrait plus danser devant ses yeux des visions fantastiques. « Les vieillards dépositaires de ces fictions s'en vont, dit-elle, les morts vont vite, et la jeunesse d'à présent ne voit plus errer dans la brume des soirs d'automne, les gnomes, les fades, les marses ou martes... [3] »

Ces superstitions, certes, disparaissent peu à peu, mais on voit combien elles sont encore vivaces, en Berry. On ne saurait donc reprocher à George Sand d'avoir manqué d'exactitude, et de s'être laissé aller aux fantaisies de son imagination, en nous faisant tous ces récits merveilleux et fantastiques. C'est la tradition qu'elle a recueillie et transmise. Quelle que soit l'origine de ces croyances populaires, que ce soit l'héritage transmis par les ancêtres, il faut toujours en chercher la cause principale dans le caractère des habitants de la Vallée Noire. Ce peuple, d'une

1. Laisnel de la Salle, dans la 1re édit. de son ouvrage, *Le Berry*, rapporte, qu'en 1856, le tribunal de Bourges condamna à 6 mois de prison et à 50 francs d'amende la fille Petit, remégeuse à Charost. Et il cite une de ses consultations extraites des pièces du procès : « Aller à Sainte-Solange prendre un bain d'eau bénite, à 4 heures du matin, y rester 18 minutes. Se mettre dans un lit bien chaud pendant 6 heures. Prendre une bouteille de vin de trente ans, y faire fondre 11 petites saintes blanches en sucre, faire bouillir le tout, et le boire à certains temps marqués. »

2. *Le Berry*, à la suite de *Prom. aut. vill.*, 169.

3. *Lég. Rust.*, 166.

L'ancienne coiffe de La Châtre.
(*Esquisses pittoresques sur le dép. de l'Indre*, p. 108.)

sensibilité très vive, a horreur des abstractions. Il faut qu'il voie ou qu'il sente ce qu'il aime ou ce qu'il craint. Les fades, les follets, sont en quelque sorte des intermédiaires, des messagers du bon et du mauvais esprit.

Ces divinités secondaires et inférieures font, chez eux, bon ménage avec la sainte Vierge ou les Saints. « La Vierge Marie et la grand'fade se confondaient étrangement dans l'imagination poétiquement sauvage de la bergère d'Ep-Nell [1]. »

Ces bons paysans font, dans les plus petites circonstances de la vie, intervenir directement la divinité ; les causes secondes n'existent pas pour eux.

L'imagination agissant à son tour, les voilà bientôt entourés de ces formes fantastiques, vagues et indéterminées : ce sont les pierres qui prennent au clair de lune l'apparence de figures humaines ; des têteaux noueux qui, dans la pénombre, deviennent des géants ; des clairières qui, le soir, se présentent avec des formes fuyantes, qu'ils comparent à des demoiselles ; la frayeur produit des éblouissements qui deviennent des follets.

Il est possible que certaines ruines abandonnées, et habitées secrètement, aient entretenu l'idée de revenants ; que le caprice d'une laveuse, venant laver son linge la nuit, ait créé la légende de ces sinistres lavandières ; néanmoins, pour que ces croyances aient persisté de longs siècles, il faut qu'elles aient été chères au peuple de la Vallée Noire. Sa prédilection pour le merveilleux et l'extraordinaire, voilà une manifestation évidente de sa sensibilité et de son imagination.

En quelques lignes, George Sand a synthétisé d'une manière admirable l'état mental religieux des paysans du Berry. Il est question du fameux bœuf d'or, qu'une personne sage peut attraper le jour de Noël. « Je ne veux pas dire que ce soit faux, disait Jeanne en parlant à sa chère maîtresse, ma mère y croyait. Je ne veux pas dire que ce soit vrai, M. le Curé de Toull dit que c'est un péché [2]. » Ils sont partagés entre la croyance des parents et l'enseignement du prêtre.

1. *Jeanne*, 192. — Laisnel de la Salle remarque, de son côté, que saint Martin et Merlin, l'enchanteur, ne font qu'un dans l'esprit du paysan (*Le Berry*, I, 160).

2. *Jeanne*, 229.

CHAPITRE VIII

DIVERTISSEMENTS

Nous avons vu avec quel réalisme George Sand a rendu le caractère de la religion, chez les habitants de la Vallée Noire. Là, cependant, ne s'arrêtent pas les manifestations de leur sensibilité et de leur imagination. L'auteur des idylles rustiques nous a montré une autre face de leur personnalité. « Tu as été souvent frappé, dit-elle au peintre Eugène Lambert, de leurs aperçus soudains, qui, même dans les choses d'art, ressemblaient à des révélations [1]. » « Et la musique donc ! dit-elle ailleurs. N'avons-nous pas dans notre pays des mélodies admirables [2] ? »

Aussi, dans presque tous les romans champêtres, il est question des vielleux et des cornemuseux. Chaque village possède un ou plusieurs de ces artistes, et leur présence est partout indispensable.

C'est surtout dans son roman des *Maîtres Sonneurs* que George Sand mettra en relief les dispositions du paysan berrichon pour la musique, la part qu'il lui fait dans ses occupations, et l'influence qu'elle exerce sur sa vie. C'est là, aussi, que l'auteur essaye de définir, d'une manière toute rustique, la musique de la Vallée Noire en la comparant, sans cesse, à celle du Bourbonnais ; c'est là encore qu'elle nous renseigne sur le talent, le caractère et le tempérament des artistes berrichons.

Ceux-ci, d'ordinaire, sont farouches, jaloux et envieux des succès du voisin. Ils jouissent, en général, d'une réputation fort douteuse. Ils passent pour avoir des rapports avec les mauvais

1. Préface des *M. Sonneurs*, II.
2. *Avant-propos*, *Champi*, 14.

esprits, et on croit même qu'ils ont conclu un pacte solennel avec le diable.

Joset est la personnification de l'artiste, du sonneur par excellence. Maigre, chétif dans son enfance, distrait, rêveur, absorbé par je ne sais quelle pensée, les enfants du village lui ont donné le surnom d'*ébervigé*. Il sait à peine s'exprimer. Au catéchisme, il ne peut « se mettre l'instruction dans la tête...[1] ». Brulette, sa petite compagne, lui fait des reproches : « Tu laisses courir ton idée sur toute autre chose, et M. l'abbé a bien raison de t'appeler Joseph le distrait[2]. » Le pauvre garçon est triste, d'un « caractère tourné en dedans ». Qu'aime-t-il ? on l'ignore ; il ne parle pas.

Élevé sous le même toit que Brulette, il ne la quitte jamais. Il s'attache à ses pas, l'écoute et lui obéit. Celle-ci ressent pour lui de la pitié et de la compassion. Loin de le repousser, elle a toutes sortes de condescendances pour lui.

« Quand on s'arrêtait pour quelque amusette, (Joset) s'en allait seoir à trois ou quatre pas des autres, et ne disant mot, répondant hors de propos, il avait l'air d'écouter ou de regarder quelque chose que les autres ne saisissaient point ; c'est pourquoi il passait pour être de ceux qui *voient le vent*. Brulette, qui connaissait sa lubie et qui ne voulait pas s'expliquer là-dessus, l'appelait quelquefois sans qu'il lui répondît. Alors elle se mettait à chanter, et c'était la manière certaine de le réveiller[3] » : Joset l'ébervigé aimait la musique.

Sa mère, la Mariton, se désespérait : « Mon Joset n'a point d'esprit. Oh ça, tant pis, je le sais bien ; il tient de défunt son pauvre cher homme de père, qui n'avait pas deux idées par chaque semaine[4]. »

Joset était pauvre, il devait entrer au service après sa première communion, aussi fut-il *loué* au domaine de l'Aulnières. Mais tout en travaillant, comme il pouvait, Joset ne perdait pas l'idée de cette « petite folleté » qu'il avait dans la tête, depuis qu'il était au monde : il ne rêvait qu'à la musique.

1. *M. S.*, 8.
2. *Id.*, 9.
3. *Id.*, 10.
4. *Id.*, 12.

Comme, sans cesse, il recherchait la société de Brulette et la suivait dans les champs, il commença bientôt à exciter la jalousie de Tiennet, le cousin de la rose de Nohant; mais celle-ci expliquait ainsi sa patience pour le pauvre *ébervigé* : « Ma grand'mère, qui est morte, et tu sais qu'elle se piquait de connaissances sur l'avenir, disait qu'il avait le malheur écrit sur la figure, et qu'il était condamné à vivre dans les peines, ou à mourir à la fleur de ses vingt ans, à cause d'une ligne qu'il avait dans le front... Quand Joset se chagrine, je crois voir cette ligne de disgrâce... Alors, j'ai comme peur de lui, ou plutôt de son destin et je me sens portée à lui éviter tout reproche et tout malaise [1]. »

A cette marque funeste au front, le malheureux Joset joint encore des yeux vairons. Il est donc « marqué du sceau fatal ».

Depuis quelque temps, à force de songer et de rêver, il a réussi à faire une flûte avec un roseau, mais il ne permet à personne de l'entendre, pas même à son amie : « Quand il veut flûter, il s'en va le dimanche, et mêmement la nuit, dans des endroits non fréquentés, où il flûte à sa guise ; et quand je lui demande de flûter pour moi, dit la petite Brulette, il me répond qu'il ne sait pas encore ce qu'il veut savoir, et qu'il m'en régalera quand ça en vaudra la peine. Voilà pourquoi, depuis qu'il a inventé ce fluteriot, il s'absente tous les dimanches, et quelquefois sur la semaine, pendant la nuit, quand sa musique le tient trop fort [2]. »

A mesure que Joset l'ébervigé s'exerce en secret sur sa flûte champêtre, sa passion se développe, grandit; il ne voit plus au monde que la musique : il sera cornemuseux. Il va donc employer son premier gage « à faire achat d'une musette ». Ce garçon rêveur et muet n'est pas dépourvu de cœur. Comme il sait que dans l'état de cornemuseux « on gagne gros », il voudrait venir en aide à sa mère, « retirer la Mariton de ses fatigues », car elle a dû *se louer* à l'Hôtel du Bœuf couronné, chez Benoît Rival.

Pour prendre un parti aussi grave, Joset a besoin du conseil

1. *M. S.*, 32.
2. *Id.*, 49.

de ses amis ; ou plutôt, ceux-ci, qui s'intéressent à lui, veulent l'empêcher de faire une bêtise : il ne peut pas songer à devenir cornemuseux dans son village, parce que le fils de Carnat, riche et bien posé, élevé par son père, lui succédera sans difficulté ; « tandis que toi, Joset, dit Tiennet, tu n'as encore ni argent pour acheter ta musette, ni maître pour t'enseigner, ni amis de ta musique pour te soutenir [1] ». Et Joset, accablé de chagrin, répond tristement : « C'est la vérité..., je n'ai encore que mon idée, mon roseau et *elle* [2] ! » Et c'était Brulette qu'il regardait en disant ces mots.

Celle-ci, bien « amiteusement », le détourne de sa résolution, faisant valoir des raisons bien sérieuses : « Si tu deviens cornemuseux fin, les autres petits musiqueux du pays te chercheront noise et t'empêcheront de pratiquer. Ils te voudront mal et te causeront des peines... Ils sont ici et aux alentours une douzaine qui ne s'accordent guère entre eux, mais qui s'entendent et se soutiennent pour ne point laisser pousser de nouvelles graines sur leurs terres. Ta mère, qui entend causer les cornemuseux, le dimanche, car ils sont gens très asséchés de soif, et coutumiers de boire bien avant dans la nuit, après les danses, est très chagrinée de te voir penser à entrer dans une pareille corporation. Ils sont rudes et méchants, et toujours les premiers exposés dans les querelles et batteries. L'habitude d'être en fête et chômage les rend ivrognes et dépensiers ; enfin, c'est du monde qui ne te ressemble point, et où tu te gâterais, selon elle. Selon moi, c'est du monde jaloux et porté à la vengeance, qui t'écraserait l'esprit et peut-être le corps [3]. »

Ces observations si raisonnables jettent le malheureux Joset dans la désolation. Il est avant tout artiste, et aucune considération ne peut le faire renoncer à l'idéal qu'il poursuit, depuis qu'il est au monde. Avec résolution et fermeté, il demande du temps pour résoudre cette grave question. Il travaillera encore, et quand il se sentira maître de lui, il viendra *flûter* devant Brulette et Tiennet, et les fera juges de ses dispositions.

Ce grand jour est arrivé. Joset est plein d'assurance. Son

1. *M. S.*, 50.
2. *Id.*, ibid.
3. *Id.*, 51.

visage est rayonnant. Tiennet et Brulette sont prêts à l'écouter. Cette petite scène rustique ne rappelle-t-elle pas les concours des chevriers, dans Théocrite? Le roseau de Joset, c'est la flûte de Pan des heureux bergers helléniques.

Tiennet est un peu effrayé; il craint que son ami n'ait pas appris tout seul à *flûter*. Ne l'a-t-on pas vu avec un grand homme noir, près de l'orme Râteau ?...

Joset, après avoir séché sa flûte au feu clair des chenevottes, commence à jouer : « Ce qu'il flûta, ne me le demandez point, dit Tiennet, supposant là-dessous quelque sorcellerie. Je ne sais si le diable y eût connu quelque chose... Il ne décota de flûter d'un gros quart d'heure, mettant ses doigts bien finement, ne désoufflant mie, et tirant si grande sonnerie de son méchant roseau, que, dans des moments, on eût dit trois cornemuses jouant ensemble. Par d'autres fois, il faisait si doux qu'on entendait le grelet au dedans de la maison et le rossignol au dehors; et quand Joset faisait doux, je confesse que j'y prenais plaisir, bien que le tout ensemble fût si mal ressemblant à ce que nous avons coutume d'entendre que ça me représentait un sabbat de fous [1]. »

Tiennet croyait retrouver, dans cet air, une réminiscence de celui qu'il avait entendu dans la fougeraie. Il avait éprouvé, alors, une telle frayeur, l'attribuant au mauvais esprit, qu'il ne crut pas devoir complimenter Joset sur sa « musique enragée ». Elle ne pouvait venir que du diable. Mais Brulette dédommagea bien le pauvre artiste. Celui-ci la vit qui pleurait, abîmée dans une sorte de rêverie, dont elle ne sortait pas. « Explique-toi, ma mignonne, lui dit-il, et fais-moi connaître si c'est de compassion pour moi que tu pleures, ou si c'est du contentement [2] ? »

Brulette avait bien de la peine à analyser ses impressions. Elle était émue par une foule de visions qui se pressaient dans son cerveau :

« J'ai eu mille ressouvenances du temps passé, dit-elle... Je me sentais comme portée avec toi par un grand vent qui nous promenait tantôt sur les blés mûrs, tantôt sur des herbes folles, tantôt sur des eaux courantes; et je voyais des prés, des bois,

1. *M. S.*, 54.
2. *Id.*, 55.

des fontaines, des pleins champs de fleurs et des pleins ciels d'oiseaux qui passaient dans les nuées. J'ai vu aussi, dans ma songerie, ta mère et mon grand-père assis devant le feu... Je te voyais à genoux dans un coin, disant ta prière... J'ai vu encore la terre couverte de neige et des saulnées remplies d'alouettes, et puis des nuits remplies d'étoiles filantes... Enfin, j'ai vu tant de rêves que c'est déjà embrouillé dans ma tête ; et si ça m'a donné envie de pleurer, ce n'est point par chagrin, mais par une secousse de mes esprits que je ne veux [1] point t'expliquer du tout [2]. »

Cette réponse toucha profondément Joset : « C'est bien ! dit-il... Ce que j'ai songé, ce que j'ai vu en flûtant, tu l'as vu aussi ! Merci, Brulette ! Par toi, je sais que je ne suis point fou, qu'il y a une vérité dans ce qu'on entend comme dans ce qu'on voit [3]. » Il constatait enfin que sa musique avait révélé tout un monde à Brulette, et dans son bonheur il s'écriait : « Ça parle, ce méchant bout de roseau ; ça dit ce qu'on pense ; ça montre comme avec les yeux ; ça raconte comme avec les mots ; ça aime comme avec le cœur ; ça vit, ça existe [4] ! »

Sa joie allait jusqu'au délire, et prenant conscience de lui-même et de sa valeur, il répétait avec orgueil : « A présent, Joset le fou, Joset l'innocent, Joset l'ébervigé, tu peux bien retomber dans ton imbécillité ; tu es aussi fort, aussi savant, aussi heureux qu'un autre [5] ! » Et après cette ivresse de bonheur, Joset retomba dans sa rêverie.

Nous voyons avec quel art merveilleux, dans une simplicité et une naïveté toutes rustiques, George Sand a rendu des idées élevées et abstraites, qu'il était si difficile de mettre dans la bouche d'un paysan.

Le sort en est jeté. Joseph est un artiste ; il sera cornemuseux, et bientôt il n'hésitera pas à quitter son clocher, sa mère, ses amis pour suivre ses instincts. Pour le moment, il lui faut une musettte.

1. Le texte de G. Sand porte : que je ne *veux* point t'expliquer du tout ; mais c'est là, sans doute, une faute d'impression ; car il est plus naturel d'entendre : que je ne *peux* point t'expliquer du tout.
2. *M. S.*, 55.
3. *Id.*, 56.
4. *Id.*, ibid.
5. *Id.*, ibid.

En effet, l'homme noir, qui lui a enseigné les premiers éléments de cette musique endiablée, est revenu au pays. C'est Huriel, le beau muletier bourbonnais, fils du maître sonneur, dit le Grand-bûcheux. Il habite les bois avec son père, et vient avec ses mulets apporter du charbon aux forges d'Ardentes. Il a deviné en Joset un artiste naissant, et maintenant il lui apporte une musette de son pays, que le pauvre garçon paiera avec ses gages.

Cet instrument ne ressemblait en rien à ceux du Berry. Il avait « double bourdon, l'un desquels, ajusté de bout en bout, était long de cinq pieds, et tout le bois de l'instrument, qui était de cerisier noir, crevait les yeux par la quantité d'enjolivures de plomb, luisant comme de l'argent fin... Le sac à vent était d'une belle peau... et tout le travail était agencé d'une mode si savante, qu'il ne fallait que bouffer bien petitement pour enfler le tout et envoyer un son pareil à un tonnerre [1] ».

Brulette et Tiennet restèrent ébahis devant ce magnifique instrument. Joset se défendit d'avoir fait « marché avec le diable », et leur expliqua ses relations avec le muletier.

A quelque temps de là, à la fête de la *Jaunie*, toute la jeunesse se mit à *baller* au son de la musette de François Carnat ; mais cette musique était si pauvre, si traînante que les jambes fatiguées refusaient le service et les garçons parlaient d'aller au cabaret. Brulette et ses compagnes, qui aimaient la danse, se récrièrent. Alors « un grand beau sujet se montra tout d'un coup ». Il était vêtu avec goût, « reluquait toutes nos filles, souriant aux belles, riant jusqu'aux oreilles devant celles qui n'avaient pas bonne grâce [2] ». Il prit la musette des mains du jeune Carnat, promettant qu'il ne se ferait point payer : « C'étaient les plus belles bourrées du monde, toutes inconnues chez nous, mais si enlevantes et d'un mouvement si dansable, qu'il nous semblait voler en l'air plutôt que de gigoter sur le gazon [3]. »

De l'auberge de la Biaude [4], le père Carnat avait entendu cette

1. *M. S.*, 61.
2. *Id.*, 89.
3. *Id.*, ibid.
4. Cette auberge existe encore ; elle est toujours tenue par une *Biaude*, Mlle Louise Biaud.

musique enragée. Il était fier du talent de son fils. Il entra donc dans une grande colère, quand il vit qu'un étranger soufflait dans son instrument, et poussa si violemment le muletier que celui-ci alla rouler au milieu de l'assemblée.

Le vieux sonneur, méchant et rusé comme un singe, réclamait sa musette, grondait son fils de l'avoir cédée à l'étranger, se querellait avec Huriel, lui reprochant d'outrepasser ses droits : « Au pays d'ici, les musiqueux paient un droit au corps des ménétriers pour avoir licence d'exercer, et ils en reçoivent lettres-patentes, s'ils en sont agréés après les épreuves [1]. » Huriel se défendait en disant qu'il avait le droit de jouer gratis partout où il lui plaisait. Puisqu'il avait été reçu maître sonneur, il était donc « de la même corporation, sinon de la même compagnie. »

Toutes ces disputes avaient retardé la danse. Huriel, pour faire plaisir aux jeunes filles, alla prendre la musette de Joset. « Vous ne sauriez croire, mes amis, quels cris de contentement et d'émerveillance il y eut sur la place, au bruit tonnant de cette musette bourbonnaise... On ne dansait plus que d'un pied... quand il reparut sur la pierre des ménétriers [2]. » Mais alors la gaieté et l'entrain redoublèrent : « Aussitôt ce devint comme une rage, on ne s'y mit plus à quatre ni à huit, mais bien à seize ou à trente-deux, se tenant par les mains, sautant, criant et riant, que le bon Dieu n'aurait pu y placer un mot. Et bientôt après, les vieux, les jeunes, les petits enfants qui ne savaient pas encore mener leurs jambes, comme les grands-pères qui ne tenaient quasi plus sur les leurs, les vieilles qui se trémoussaient à l'ancienne mode, les gars maladroits qui n'avaient jamais pu mordre à la mesure, tout se mit en branle, et, pour un peu, la cloche de la paroisse s'y serait mise aussi d'elle-même [3]. »

Huriel par sa musique entraînante avait excité l'ardeur de tous. Ils étaient devenus fous, trépignant jusqu'au matin, se démenant comme des diables.

Au premier rayon du soleil, le muletier cessa de cornemuser. « Amis, dit-il,... saluez ce qu'il y a de plus clair et de plus

1. *M. S.*, 91.
2. *Id.*, 96.
3. *Id.*, ibid.

beau dans le monde [1]. » Et au son de l'angélus, il se mit à genoux, puis il disparut. Tous ceux qui étaient présents, ne comprenant rien à ce qui était arrivé, pensèrent « qu'ils avaient rêvé cette nuit de liesse et de folie [2] ».

La musique du Bourbonnais, cette musique ailée, qui se plaît davantage dans les bruyères, est donc non seulement plus animée, plus entraînante, plus variée, plus modulée que celle de la Vallée Noire, mais elle possède aussi les deux modes, que le père Bastien, le grand bûcheux, va nous définir ainsi :

« La musique a deux modes, que les savants, comme j'ai ouï dire, appellent majeur et mineur, et que j'appelle, moi, mode clair et mode trouble; ou si tu veux, mode de ciel bleu et mode de ciel gris ; ou encore mode de la force ou de la joie, et mode de la tristesse ou de la songerie... La plaine chante en majeur et la montagne en mineur. Si tu étais resté en ton pays, tu aurais toujours eu des idées dans le mode clair et tranquille, dit le père Bastin à Joset, et, en y retournant, tu verras le parti qu'un esprit comme le tien peut tirer de ce mode; car l'un n'est ni plus ni moins que l'autre. Mais comme tu te sentais musicien complet, tu étais tourmenté de ne pas entendre sonner le mineur à ton oreille. Vos ménétriers et vos chanteurs l'ont par acquit... Mais, de ce que la nature ne les a pas faits songeurs et passionnés, les gens de ton pays se servent mal du ton triste et le corrompent en y touchant [3]. »

Et le grand bûcheux, le *maître sonneur* renommé du Bourbonnais, expliquait encore à Joset que pour bien jouer dans ce mode il fallait soi-même éprouver des peines, souffrir dans ses affections les plus chères, « soupirer ses amours ».

La musique de la Vallée Noire est donc plus prosaïque, moins poétique que celle du pays voisin. Elle reflète le calme, la douceur, l'apaisement qui caractérise l'âme de l'homme dans cette contrée.

Joset écoutait dans le ravissement les enseignements de son maître. Né poète et artiste, il s'était adonné de toutes ses forces à son art, il avait étendu ses connaissances, développé son

1. *M. S.*, 98.
2. *Id.*, ibid.
3. *Id.*, 210.

talent. Il avait fait de grands progrès sous la conduite du *grand bûcheux ;* puis il avait senti tout à coup ses forces l'abandonner, et il se mourait d'épuisement et de langueur.

Le Berrichon de la Vallée Noire ne se sépare pas impunément du pays qui l'a vu naître. Il souffre loin des siens, loin du sol natal, et la nostalgie s'empare de lui. Ces sentiments de regret agissaient sur l'âme sensible et impressionnable du jeune homme. Il songeait sans cesse à Brulette qu'il avait quittée, et ne paraissait pas donner la moindre attention aux soins dévoués de la belle Thérence. Pour le sauver d'un état presque désespéré, Brulette, accompagnée de Tiennet, sous la conduite d'Huriel, quitte Nohant et se dirige vers le bois de l'Alleu, où Joseph travaillait avec le père Bastien. La présence de son amie semble ranimer le malade. Il revit tout le passé, et en voyant la Rose de Nohant, plus belle que jamais, il se sent de plus en plus épris. La jalousie, toutefois, lui mord le cœur quand il comprend que Brulette ne l'aime que comme une sœur, tandis qu'elle aspire à la main d'Huriel. Il retombe alors dans le découragement et le désespoir.

Il a cependant conscience de sa valeur, et croit pouvoir faire le bonheur de son amie. Mais il n'ose lui déclarer son amour, et les mots expirent sur ses lèvres. Joset n'a pas reçu le don de la parole. Comme les vrais artistes, il n'a que son art pour exprimer les sentiments qui l'agitent et le passionnent. Les siens doivent trouver leur expression dans la musique ; c'est par là qu'il prétend faire comprendre à Brulette l'amour qu'il a pour elle. Il prend donc une grande résolution, il quittera le Bourbonnais ; il ira plus loin, encore, se perfectionner dans l'art, qui désormais est devenu la passion de sa vie. Qui sait si Brulette, un jour, ne reviendra pas à lui, quand il sera devenu le meilleur de tous les sonneurs. « Il te faut donc monter, lui dit le père Bastien, jusqu'à l'Auvergne et au Forez, afin de voir, de l'autre côté de nos vallons, comme le monde est grand et beau, et comme le cœur s'élargit quand, du haut d'une vraie montagne, on regarde rouler les eaux vives... Ne descends pourtant guère dans les plaines des autres pays. Tu y retrouverais ce que tu aurais laissé dans les tiennes [1]... »

1. *M. S.*, 209.

Joseph part donc, pour revenir « aussi bon à voir et meilleur à entendre que tous les galants de Brulette [1] ».

Elle ne se décidera que pour Huriel ou pour moi, dit-il, « il n'y a que lui ou moi qui soyons faits pour lui donner de l'amour... Elle a des goûts et des idées qui ne sont pas du terrain où elle a fleuri, et il faut qu'un autre vent la secoue [2] ».

Ayant acquis un talent hors ligne, bien supérieur à celui du grand bûcheux, il revient au pays. Fier et orgueilleux, il ira réclamer de Brulette sa récompense. N'a-t-il pas dépassé Huriel par son art? Eh bien, joue, lui dit Brulette. « Et, tandis qu'il sonnait encore merveilleusement, elle tressa une guirlande de fleurs de nénufar blanc... La chanterie de Joseph étant achevée, elle vint à lui et enroula cette guirlande autour du bourdon de sa cornemuse... — Joset, le beau sonneur, dit-elle, je te reçois maître en sonnerie et t'en donne le prix. Que ce gage te porte bonheur et gloire, et qu'il te marque l'estime que je fais de tes grands talents [3]. »

Joset, triomphant, remerciait Brulette, et Huriel tremblant croyait lire l'arrêt de sa condamnation. Mais elle reprit : « Joseph, je t'ai donné là une belle maîtrise, celle de la musique ! Il t'en faut contenter, et ne point demander la maîtrise d'amour, qui ne se gagne point par force ni par succès [4] ».

Brulette connaissait le tempérament artiste de Joseph, son enthousiasme pour son art. Non, disait-elle à Thérence, « il ne m'aime pas comme je voudrais en être aimée... Je suis toujours assurée que j'aurais en son cœur une rivale dont je serais vitement écrasée, et cette maîtresse qu'il préférera à sa propre femme, ne vous y trompez pas..., c'est la musique [5] ».

C'était, en effet, sa seule vraie passion.

Joset avait été couronné par Brulette ; mais il devait subir les épreuves d'usage, pour être reçu maître sonneur dans la Vallée Noire. Il prêta le serment exigé par la corporation des sonneurs. Objet de la jalousie et de la haine des artistes du pays, il se

1. *M. S.*, 230.
2. *Id.*, ibid.
3. *Id.*, 319-320.
4. *Id.*, 320.
5. *Id.*, 165.

montra fier, indépendant et même arrogant à leur égard : il n'a que du mépris pour ces ignorants qui refusent de reconnaître sa supériorité.

Quelque temps après, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, il assista au double mariage de Brulette avec Huriel, de Tiennet avec Thérence ; il avait composé à cette occasion une marche nuptiale admirable.

« Il y fut donné tant d'acclamation, que son chagrin se dissipa... Il sonna triomphalement ses plus beaux airs de danse et se perdit dans son délice tout le temps que dura la fête [1]. »

Mais après, peu après, la destinée du pauvre Joset allait s'accomplir : On trouvait au bord du chemin une musette brisée, et Tiennet découvrait au fond d'un fossé, couvert de glace, le corps du pauvre artiste. « Ils croient fermement en ce pays, ce que l'on croit un peu dans celui-ci, à savoir : qu'on ne peut devenir musicien sans vendre son âme à l'enfer, et qu'un jour ou l'autre, Satan arrache la musette des mains du sonneur et la lui brise sur le dos, ce qui l'égare, le rend fou et le pousse à se détruire. C'est comme cela qu'ils expliquent les vengeances que les sonneurs tirent les uns des autres [2]. »

Il ne faut point s'enamourer de la musique, « c'est une trop rude maîtresse pour des gens comme nous autres [3] », dit le *grand Bûcheux*.

Ainsi périt Joseph, à la fleur de l'âge, victime de son amour pour la musique et de la jalousie qu'il avait excitée chez les sonneurs du pays.

Nous venons de voir comment George Sand a défini d'une manière très nette le caractère de la musique dans la Vallée Noire, en l'opposant à celle du Bourbonnais. Elle a très délicatement étudié le tempérament de l'artiste. Elle nous a montré l'éveil de ses instincts, ses espérances, ses tristesses, ses rêveries, ses joies, ses ambitions de gloire, les jouissances qui lui viennent de son art, ses susceptibilités aussi. Les jalousies de métier y sont représentées au vif. Examinons quelle part de vérité il peut y avoir, dans cette fine analyse, en ce qui concerne le Berry.

1. *M. S.*, 385.
2. *Id.*, 389.
3. *Id.*, 390.

Le sonneur du Berry, et particulièrement celui de la Vallée Noire, diffère beaucoup, en effet, de celui du Bourbonnais. Le talent de ce dernier est en général incontestablement bien supérieur. Il possède dans son répertoire une grande variété d'airs. Il sait leur donner de l'expression, de la vie ; compose des variations ; passe facilement du mode majeur au mode mineur. Pour arriver à ce résultat, le sonneur bourbonnais transporte sa tente dans des lieux très différents. Il voyage. Il renouvelle sans cesse son inspiration, en écoutant les musiciens des autres pays. Le berrichon, nous l'avons vu, est casanier, il n'aime pas à quitter son clocher, il ne voyage donc guère. Le cornemuseux du Berry faisait bien, dans sa jeunesse, un petit séjour dans le Bourbonnais, mais il y restait peu, et quand il avait appris quelques airs, il revenait dans ses foyers avec ce modeste bagage, qu'il ne devait jamais renouveler.

Est-ce à dire que le paysan berrichon est moins bien organisé pour la musique que celui du Bourbonnais ? M. Augras, le directeur de la Société des *Gars du Berry*, ne le pense pas. Il partage l'avis de George Sand. Mis à bonne école, comme Joset, l'*ébervigé*, le berrichon est capable d'égaler et même de surpasser le talent du sonneur Bourbonnais. On a obtenu des résultats merveilleux dans ces concours, actuellement organisés, qui stimulent l'amour-propre des artistes du Berry, en développant leur instinct musical. On met, à leur portée, une musique plus variée. Sans savoir la lire, ils arrivent à posséder une quantité de motifs nouveaux, et, comme le beau muletier, passent d'un air à un autre « sans qu'on en voie la couture ». Un certain vielleux de Saint-Chartier, d'après M. Augras, pouvait jouer pendant des heures sans la moindre hésitation.

Si, instinctivement, la musique du sonneur bourbonnais est plus riche, plus sonore, plus variée, plus entraînante, celle du sonneur de la Vallée Noire est plus simple, plus naïve ; mais avec le travail et l'application, le sonneur berrichon arrive parfaitement à se former, à apprendre d'autrui ce que son instinct ne lui a pas révélé ; et, s'il s'en donne la peine, avec son organisation musicale, il peut facilement acquérir un talent tout à fait remarquable.

La musette des sonneurs bourbonnais, à grand bourdon, est aussi plus favorable à l'expression des nuances. Les sons en

sont plus pleins aussi. La musette berrichonne, à petit bourdon, est beaucoup plus criarde, et trop souvent le sonneur « remonte à la fleur », c'est-à-dire fait entendre des notes trop élevées.

Le bourbonnais, mieux servi par ses instruments, n'est pas plus musicien que le berrichon, et Joset n'est pas du tout un type à part, créé par l'imagination de George Sand ; c'est un être réel, un amoureux de l'art, comme il s'en rencontre en Berry.

Et quant aux effets que la musique produit sur le paysan de cette contrée, George Sand ne les a pas le moins du monde exagérés. Sans musique, cet homme ne pourrait pas vivre. La vielle, la cornemuse, voilà autrefois ses instruments de prédilection. Le sonneur était un être absolument indispensable. Dans toutes les réunions, il faisait danser la bourrée, soit aux pèlerinages, soit aux assemblées ; il accompagnait la gerbaude ; présidait à tous les événements importants de la vie : baptême, mariage, fêtes de famille, même quelquefois à la mort. Dans les repas qui suivent les funérailles, il n'était pas rare d'entendre le vielleux. Il charmait les convives et leur faisait oublier la tristesse.

La musique transporte donc et ravit le paysan de la Vallée Noire. Elle parle puissamment à son âme. Il est comme hypnotisé par elle. Il oublie tout pour la suivre. Avec elle, on le mène où l'on veut, on lui fait faire ce qu'il ne voudrait pas. Il n'est plus maître de lui.

Dans certaines circonstances, M. Augras rappelait, naguère, qu'il avait vu douze à quinze mille personnes marcher à la suite de la musique des « Gars du Berry », ne songeant plus ni à boire ni à manger. Transportés dans un monde nouveau, ils oubliaient les nécessités de la vie. Aussi, rien de plus naturel que le récit de George Sand, nous racontant avec quelle fureur les paysans se mirent à danser sur la place de Nohant, quand le beau muletier fut en possession de la musette bourbonnaise. Une musique entraînante les fait complètement sortir de leur calme, et de leur placidité habituelle.

Le directeur des « Gars du Berry » a pu organiser des chœurs avec des enfants et des vieillards de quatre-vingts ans, qui se prêtaient, avec joie, à ces exercices.

Le berrichon aime passionnément la musique, le chant et la danse. Mais revenons aux maîtres sonneurs de la Vallée Noire.

Coffre.

Salinier.

Lanterne berrichonne.

ner d'un instrument pour être reçu en notre compagnie... Il y a encore des engagements à prendre[1]. » Joseph, sans connaître en quoi ils consistent, car le plus grand mystère enveloppe cette dernière cérémonie, répond en se moquant : Oui, « il y a les secrets du métier, les conditions et les épreuves. Ce sont de grandes sottises, autant que je peux croire, et la musique n'y entre pour rien[2]... »

Il s'agissait, disait-on tout bas, de voir le diable et de se vendre à lui. Joseph, plein d'assurance, attendait. A minuit on le faisait entrer, les yeux bandés, dans les souterrains du château de Saint-Chartier. Tous les cornemuseux, déjà réunis, se livraient ensemble à une musique endiablée, poussaient des hurlements de bêtes fauves et cherchaient à impressionner Joset, à lui causer une peur effroyable. Ils n'y avaient pas réussi, quand un être abominable parut devant lui. Il était « tout habillé de peau de chien, portant des cornes dans une tête chevelue, avec une figure rouge, des griffes, une queue, et faisant toutes les sauteries et grimaces d'un possédé. C'était fort vilain à voir, et cependant, — dit Tiennet, caché pour surveiller la scène, — je n'en fus pas longtemps la dupe, car il avait beau changer sa voix, il me semblait reconnaître celle de Doré-Fratin, le cornemuseux de Pouligny, un des hommes les plus forts et les plus batailleurs de nos alentours[3] ». Ce monstre interpellait Joset : Tu te ris de moi, tu n'as aucune peur de l'enfer... « Je suis le roi des musiqueux, et, sans ma permission, tu n'exerceras point que tu ne m'aies vendu ton âme... Ne sais-tu point qu'il faut ici se donner au diable, ou être plus fort que lui? — Oui, oui, répliqua Joseph, je sais la sentence : il faut tuer le diable ou que le diable vous tue[4]. »

Et là-dessus, Joseph et le diable se livrent un combat terrible, combat inégal, car le vieux Doré-Fratin était doué d'une force herculéenne. Le jeune homme était tout en sang, quand le père Bastien et Huriel, qui avaient voulu assister aux épreuves pour le soutenir, le sauvèrent des mains du sonneur de Pouligny. Sans

1. *M. S.*, 357.
2. *Id.*, ibid.
3. *Id.*, 371.
4. *Id.*, 372.

eux, il l'aurait tué. « Je m'en doutais bien, disait le grand bûcheux, que vous nous trompiez, pour faire souffrir et peut-être blesser dangereusement ce jeune homme ! Vous le haïssez, parce que vous sentez qu'il vous serait préféré, et que là où il se ferait entendre, on ne voudrait plus vous écouter. Vous n'avez pas osé lui refuser la maîtrise, parce que tout le monde vous l'eût reproché comme une injustice trop criante ; mais, pour le dégoûter... vous lui rendiez les épreuves si dures et si dangereuses qu'aucun de vous ne les aurait supportées si longtemps [1]. »

Telles étaient les brimades, souvent terribles, qui, d'après George Sand, accompagnaient la réception du candidat ; sur elles je n'ai pu recueillir aucune indication ; mais ce n'est pas là une raison pour mettre ces récits absolument en doute.

Dans certaines villes, les ménestrandies sont bien connues ; peut-être, autrefois, existait-il quelque chose d'analogue pour les sonneurs de la Vallée Noire. Aujourd'hui, ils font partie de la Société des « Gars du Berry » ; on les groupe, on les réunit au chef-lieu du département à l'occasion de certaines solennités, et on stimule leur zèle par des concours.

Jouer de la vielle ou de la cornemuse, c'est là un talent réservé au petit nombre, mais il appartient à tout le monde de chanter ; et c'est une affaire si importante en Berry que celui qui n'a pas de voix, ou qui a la voix fausse, est profondément humilié de son infériorité. *Joset*, le beau sonneur, ne pouvait pas chanter. C'était là le sujet d'une peine cuisante. Hommes et femmes, en Berry, chantent à gorge déployée.

« J'aimais, dit Tiennet, à imiter toutes les petites filles..., qui ont coutume, en gardant leurs bêtes, de crier leurs chansons à pleine tête [2]. »

La campagne retentit en effet de chants très divers. C'est tantôt le laboureur qui *briole* à ses bœufs, tantôt la femme ou la jeune fille qui chante tout en filant sa quenouille ou en gardant son troupeau ; ce sont les petits enfants qui essaient déjà leur voix.

George Sand a rappelé, dans les romans, qui concernent le Berry, un certain nombre de chansons. J'en ai retrouvé quelques-

1. *M. S.*, 373.
2. *Id.*, 48.

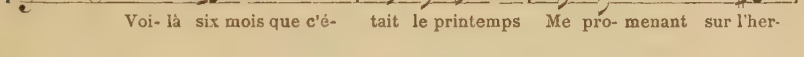
unes. Quant aux autres, je n'ai pu les identifier [1]. Je ne veux point dire que celles-là ont été composées par la châtelaine de Nohant. Elle a pu les entendre, ailleurs, dans des localités plus éloignées que celles où j'ai fait mon enquête. Et puis, les chansons sont si nombreuses en Berry, que les personnes auxquelles je me suis adressée, pouvaient ne pas les connaître.

En général, George Sand n'a donné que les premiers vers de la chanson ou son premier couplet. Deux fois, elle rappelle cette ancienne mélodie [2], que chantent encore toutes les vieilles femmes du pays :

Voilà six mois que c'était le printemps.
Me promenant sur l'herbette naissante...

Le lecteur aimera, je le pense, connaître la chanson tout entière, accompagnée de la musique.

VOILA SIX MOIS QUE C'ÉTAIT LE PRINTEMPS



1. Je n'ai pu retrouver les chansons suivantes :

Je maudis le sergent, Qui prend, qui pille le paysan, Qui prend, qui pille, Jamais ne rend (*Jeanne*, 281).

En traversant les nuages, J'entends chanter ma mort, Sur le bord du rivage On me regrette encore (*Jeanne*, 355).

Dites-moi donc, ma mère, Où les Français en sont? Ils sont dans la misère, Toujours comme ils étions (*Jeanne*, 256).

La chanson du Fadet ne paraît pas être connue aux environs de Nohant :

« *Fadet, fadet, petit fadet, Prends ta chandelle et ton cornet; J'ai pris ma cape et mon capet; Toute follette a son follet* (*Fadette*, 104).

Notre meunier chargé d'argent Revenait au village, Quand tout à coup v'là qu'il entend Un grand bruit dans le feuillage... (*Angibault*, 170).

A la sueur de ton visaige, Tu gagneras ton pauvre sort... (*Claudie*, 250).

Un mulet, deux mulets, trois mulets Sur la montagne, voyez-les; Au diable, c'est la bande (*Les Maîtres S.*, 169).

On n'a pu me renseigner sur la chanson que l'auteur des *Beaux-Messieurs* rappelle comme étant du pays : *Trois vaisseaux sur la mer... tout pleins d'or, argent et marchandise...* (*Bois-D.*, II, 230).

Le couplet recueilli par Maurice Sand sur les *demoiselles*, dans les Légendes rustiques : *J'en viyons une, j'en viyons deux Qui n'avaient ni bouches ni z'yeux...* (*Lég. R.*, 15), appartient sans doute à l'arrondissement d'Issoudun, où les *Demoiselles* sont très connues; mais on ne le connaît pas à Nohant et aux environs.

2. *Mare au Diable*, 173 ; *Jeanne*, 280.

Voilà six mois que c'était le printemps,
Me promenant sur l'herbette naissante,
Mon p'tit troupeau, ma famille bêlante,
J'ai commencé mon devoir à quinze ans, (*bis*)
Ignorant tout, que j'étais innocente !

Ignorant tout, jusqu'au soin de l'amour,
Rien m'y troublait que l'entrée d'ma chaumière.
J'allais t'au bois, j'y restais la dernière.
En m'amusant je filais tous les jours. (*bis*)
J'y craignais rien que le loup z'et ma mère.

Un jour Colin par là vint à passer,
Qu'y fais-tu là mon aimable bergère ?
J'y suis ici dans ce lieu solitaire,
Sortez-moi donc de ce mauvais chemin. (*bis*)
Donnez-moi l'bras, comme si nous étions frères.

Au lieu du bras, je lui tendis la main
En m'y parlant d'ses amours les plus tendres.
J'étais aimé, j'nai pas su m'en défendre.
J'aurais voulu égrandir le chemin (*bis*)
Pour le plaisir que j'avais de l'entendre.

Adieu, mignonne, je te quitte en ce lieu
Pour aller voir une autre bergère.
Al est là-bas dans ce lieu solitaire,
Al dit souvent mon émant ne vient pas. (*bis*)
J'ai donc partout que mon chien pour fidèle.

Oh ! cher émant, tu m'y quittes en ce lieu,
Pour aller voir une autre bergère.
Je suis t'y pas aussi fraîche que la rose ?
Toutes tes amours sont gravées dans mon cœur, } (*bis*)
Reviens, reviens, j'te répéterai la chose [1].

C'est encore une bien ancienne chanson que celle-ci, indiquée aussi dans *la Mare au Diable :*

L'autre jour en me promenant
Le long de ce bois charmant [2]...

Tous les vieux paysans la chantent encore :

L'AUT'CEUX JOURS EN M'Y PROMENANT

L'aut'ceux jours en m'y promenant,
Ah ! tout l'long de ce bois charmant,
J'ai entendu la voix d'une bergère.
Ah ! zal chantait une belle chanson nouvelle.

De tant loin qu'al m'a aperçu,
Voilà la belle qui chante pu.
Ah ! chantez donc, petite pastourelle,
Finissez donc vout' belle chanson nouvelle.

Mon bon mônsieur, vous vous trompez,
Car d'aujourd'hui j'ai pas chanté.
Mes blancs moutons s'en vont sous le feuillage,
J'ai peur du loup, qu'y m'y fasse du ravage.

Allons-y donc, ma mie Jeann'ton,
Allons-y comme deux jeunes garçons,
Allons-y donc là-bas sous ce feuillage.
Virer, le loup, crainte qu'y fasse du dommage.

Mon bon mônsieur, coupez vout' bois,
Ne coupez pas si près de moi,

1. Je dois cette chanson à M^me^ Champagne, des Petites Bordes, âgée d'environ quatre-vingt-dix ans.
2. *Mare au Diable*, 174.

Ne coupez pas la souche de ma treille
Qui fait venir du vin dans ma bouteille [1].

Buvons un coup, buvons-en deux,
A la santé d'nos amoureux.
Et buvons donc de ce petit vin clair
Qui fait chanter ceux garçons su la terre [2].

Les chansons qui suivent n'ont pu être complétées, mais on m'a affirmé qu'elles étaient très anciennes :

C'était la fille d'un prince,
Qui voulait se marier [3]...

En revenant de Nantes,
J'étais bien fatigué, voyez [4] !...

Chante, rossignol, chante [5],
(Si tu as le cœur gai...)

Petite bergerette,
A la guerre tu t'en vas [6]...

Là où donc est le temps
Où j'étais sur ma porte,
Assise dans mon habit blanc [7]...

Quand les porcs ont l'ailland (le gland),
Les maît'e avont l'argent,
Les porchers le pain blanc...

Que le diable et la mort
Emportions tous les porcs !
Les petits et les grands,
La mère et les enfants [8].

1. Variante :

Taille vigneron, le rasin de ma treille
Et tu boiras du vin dans ma bouteille.

2. Chanson chantée par M. Bonnin, à Saint-Chartier et Mme Lafarcinade, à Etrangle-Chèvre.
3. *Mare au Diable*, 174.
4. *Id.*, ibid.
5. *Jeanne*, 280.
6. *Id.*, 281.
7. *Id.*, 354.
8. *H. Vie*, III, 23.

Nous verrons, à propos du mariage, que la chanson des *Livrées* : « Ouvrez la porte, ouvrez, Marie, ma mignonne [1] », est tout à fait berrichonne.

Dans *les Maîtres sonneurs*, la chanson des trois fendeurs ne paraît pas être celle qui était si répandue, autrefois, dans la Vallée Noire. George Sand dit :

Trois fendeux y avait
Au printemps sur l'herbette, etc.

Mais comme, de l'avis de l'auteur, « on a dérangé beaucoup de paroles » dans cette chanson, il est probable que Mme Dudevant l'a rétablie à sa fantaisie, et d'après la nécessité du roman. Dans *Jeanne*, elle n'a pas, déjà, le même commencement :

C'étaient trois petits fendeurs [2]...

Et quand le paysan essaie de se la rappeler, il dit :

C'était un beau fendeur
Qui donnait sur sa bille...

Et il continue :

Il avait dans sa main
Une rose fleurie.
Joli et gentil fendeur,
Dormez-vous?
Fendeur, joli fendeur,
Réveillez-vous [3].

1. *La Mare au Diable*, 176.
2. *Jeanne*, 280.
3. Voici la chanson du Fendeur, telle qu'elle se trouve dans *Une noce au Berry*, du marquis de la Brande (M. Augras) :

C'était un beau fendeur, Dormant dessus sa bille (*bis*). Dans sa main il tenait Une rose jolie. Fendeur gentil, dormez-vous, Fendeur, joli Fendeur Réveillez-vous. — Le Roi vint à passer, Le roi avec sa fille. Le roi dit au fendeur : « Donne-moi ta fleurie. » Pour te donner ma rose, Donne-moi donc ta fille, Fendeur joli, dormez-vous, Fendeur, joli fendeur Réveillez-vous. — Ah ! tu n'as pas vaillant. La jupe de ma fille, J'ai bien encore vaillant, Sa jupe et sa chemise. J'ai trois vaisseaux sur l'eau, Chargés de marchandises. Fendeur joli, dormez-vous, Fendeur, joli fendeur Réveillez-vous. — Il y en a un qui est plein d'or. Et l'autre de pierreries. Il y en a un qui est plein d'or. Et l'autre de pierres fines. Et l'autre il y a rien dedans, Il y a trois jolies filles. Fendeur joli, dormez-vous, Fendeur, joli fendeur Réveilles-

On voit que ce n'est plus du tout la chanson des *Maîtres sonneurs*. D'ailleurs M. Pierre, directeur de la *Revue du Berry*, possède un recueil de musique dédié à George Sand, où se trouve *Les trois fendeurs* ; on y lit : Musique d'Antoine Biagioli ; *poésie de George Sand.*

Les variantes aussi sont toujours très nombreuses pour les chansons du Berry, car le paysan, à qui la mémoire fait défaut, n'est nullement embarrassé pour substituer des paroles ou des phrases tout entières à celles qu'il a oubliées.

Les airs de ces chansons ne sont pas *piquants*, comme disait Jean-Jacques Rousseau en parlant de celles du pays de Vaud, mais ils sont empreints d'une naïveté et même d'une douceur, d'une lenteur et d'une mélancolie qui charme et qui pénètre l'âme. Le paysan met dans ses chants beaucoup de sentiment. Avec des tenues indéfiniment prolongées, des éclats de voix, il donne de l'expression à ces airs simples et primitifs. Chacun du reste met de la personnalité, dans sa manière de les exprimer.

George Sand jugeait que la publication du texte musical était indispensable, pour mettre les paroles en valeur.

« Dans la chanson populaire, les paroles se passent si peu de l'air, que, si vous les lisez, elles ne vous disent rien, tandis qu'elles vous surprennent, vous charment en vous exaltant si vous les entendez chanter [1]. »

Mme Dudevant a écrit de sa main un recueil de chansons ; elle a aussi noté des airs. Mais, dans les romans champêtres, elle aurait pu tirer un meilleur parti, peut-être, de la facilité surprenante avec laquelle le paysan berrichon compose des chansons. Il est vraiment artiste.

Il y a une multitude de mélodies en Berry. Les plus nombreuses sont, je crois, les chansons de bergères ou chansons d'amour. On y trouve une grande variété de sentiments ; des situations très différentes y sont exposées. C'est en somme une fine analyse du tempérament berrichon.

vous. — Il y en a une qui est ma sœur, Et l'autre ma cousine (*bis*), Et l'autre qui m'est rien. Je veux en faire ma mie. Fendeur joli, dormez-vous. Fendeur, joli fendeur, Réveillez-vous. — Où la feras-tu coucher ? Elle couchera sur la dure (*bis*). Oh ! je la ferai coucher sur la paille étendue. Fendeur joli, dormez-vous. Fendeur, joli fendeur. Réveillez-vous.

1. *Prom. aut. vil.*, 217.

C'est une délicieuse idylle que la chanson de la bergère partant avec son berger pour mener paître ses *barbinettes ;* elle est vraiment dans le goût de Virgile. L'admiration des beautés de la nature s'unit au charme et à la naïveté de leurs sentiments amoureux [1].

Souvent le rossignol est chargé de transmettre les souvenirs des amants [2]. C'est à lui que le galant demande la manière de se faire aimer [3].

Nous sommes émus du désespoir de l'amante qui a perdu *son mignon berger* [4]. Une autre se désole en apprenant que son ami est parti pour le régiment ; aussi prend-elle la résolution désespérée de s'enfermer dans un couvent [5].

La belle Nanon gémit en pensant au départ de son amoureux pour l'armée. Sept ans avant de l'épouser, c'est bien long ! Eh bien ! mais elle aura des consolations :

Les garçons de ton village
Sont-y pas de bons enfants,
Te feront-y pas l'amour, la belle,
En m'attendant [6].

Et c'est tout naturel.

Les jeunes filles sages ne manquent pas. Celle-ci repousse les compliments du *Monsieur* qui veut l'emmener dans son *châtiau*, car elle aime son berger, et veut lui rester fidèle [7]. Celle-là ne se laisse pas séduire par le berger galant et le repousse avec énergie [8]. Cette autre use de finesse et d'habileté [9] pour écarter le corrupteur. La jeune bergère enlevée par les trois capitaines laisse croire qu'elle est morte, et préfère être ensevelie vivante plutôt que de perdre son honneur [10]. Mais elle ne meurt pas pour cela ; trois jours plus tard, son père vient la délivrer.

1. Cf., à l'appendice, *Le Berger*.
2. Cf. *id.*, *Le dimanche je m'y promène*.
3. Cf., *id.*, *Rossignolet du bois*.
4. Cf., *id.*, *Mon mignon barger*.
5. Cf., *Id.*, *Ma Rosalie*.
6. Cf., *id.*, *Nanon*.
7. Cf., *id.*, *Voudrais-tu, mon aimable Bergère*.
8. Cf., *id.*, *Tes moutons, ma bergère,* et aussi *Je vois bien ma maîtresse*.
9. Cf., *id.*, *La Bergère*.
10. Cf., *id.*, *Les trois capitaines*.

Les amants infidèles sont nombreux. La jeune Sylvie attend avec impatience le *doux barger* qui, hélas ! est allé au « service du roi » sans lui faire ses adieux [1]. *Le Barger traître* fait couler les larmes de sa jolie bergère ; et quand celle-ci lui rappelle ses promesses, il lui répond avec ironie :

Pour des promesses, ma jolie bergère,
Pour des promesses, j' t'en ai jamais fait.
J' t'ai aimé comme les autres filles,
Comme on doit toutes les aimer.
A l'égard du mariage,
J' t'en ai jamais parlé [2].

Une autre jeune fille s'est laissé séduire, et son amant la plante là avec un cynisme et un sang-froid cruels [3].

Un amoureux avoue son inconstance dans l'amour :

J'ai promis à ma maîtresse
Que j' la conduirais au tombeau,
C'est su la feuille d'un haricot
Qu' nous avions fait toutes nos promesses.
Ah ! c'est venu un p'tit vent
Emporter la feuille et les compliments [4].

Puis nous voici en plein dans la galanterie. Le jeune homme a, maintenant, « cinq à six jolies maîtresses, pour faire l'amour quand il veut » ; mais un beau jour, il surprend celle qu'il aime plus tendrement que les autres, avec un autre amant, qui lui faisait mille caresses et qui l'embrassait. Et voilà le trompeur, à son tour, trompé [5].

A côté de ces amants volages, on vante la fidélité de celui qui, très épris de sa charmante maîtresse, pour rien au monde, ne veut s'en séparer [6]. Il est touchant le berger qui, en peine de la

1. Cf., à l'Appendice, *Sylvie*.
2. Cf., *id.*, *Le berger traître*.
3. Cf., *id.*, *A l'Epinette*.
4. Musset n'a-t-il point dit dans *Souvenir* : « ... Oui les premiers serments Que deux êtres mortels échangèrent sur terre, Ce fut au pied d'un arbre effeuillé par le vent, Sur un roc en poussière.
5. Cf., *id.*, *Un galant*.
6. Cf., *id.*, *Le soir à la brune*.

belle qu'il aime passionnément, court par monts et par vaux pour la retrouver, et interroge les pâtres : « Bargers, bargers, l'auriez-vous point vue, C'est mon émie, la beauté même [1]. » Cette délicieuse chanson, bien imparfaitement reproduite ici, en note [2], ne fait-elle pas penser à *Aucassin*, se mettant à la recherche de *Nicolette*. Il y a là une fraîcheur de sentiments, une naïveté et une poésie, tout à fait remarquables.

Enfin un autre galant, pratique celui-là, trouverait la fille bien à son goût, si elle avait quelque avoir : « Si vous aviez cinq à six cents francs, Nous parlerions bien d'amourettes [3]. »

Sur ces différents sujets, il y a une foule de chansons en Berry.

Celle des *Gars de la Buxerette* est très curieuse, et nous fait comprendre la joie que le jeune homme de la Vallée Noire éprouve à se réunir, à danser et à flûter avec sa bonne amie [4].

Les chansons de guerre sont très nombreuses aussi :

Jean Flambert nous offre un magnifique exemple du soldat incorruptible, qui sait garder fidèlement le poste confié [5].

Mais voici les déserteurs : celui qui n'a pu se résigner à vivre loin de sa maîtresse [6]; celui qui a écouté les mauvais conseils, poussé par le désir de revenir au pays [7].

Nous entendons la douloureuse histoire de pauvres soldats, rentrant dans leurs foyers, après plusieurs années de guerre.

1. Cette chanson est telle que je l'ai entendu chanter à Mme Pulverin, personne très âgée :

La belle s'en va t'au jardin d'amour, Pour y passer sa semaine. Son cher émant qui la cherchait partout, Son cher papa qu'en est en peine. Il faut la demander à ceux bergers Si l'ont vu qu'y nous l'enseignent. Bargers, Bargers, l'auriez-vous point vue ? C'est mon émie, la beauté même. Allez dans ce vallon, vous la verrez Assise auprès d'une fontaine. Ah ! qui tient un bel oiseau dans sa main A qui la belle compte ses peines. Belle comptez-les, Belle comptez-les A votre émant le plus fidèle. Faudra-t-il donc passer sur le ruisseau Sans pouvoir boire une goutte ? Buvez, buvez, ah ! cher émant, buvez, C'est pour vous que le ruisseau coule. Faut-y passer dessous le rosier Ah ! sans pouvoir cueillir la rose ? Cueillez, cueillez, ah ! cher émant, cueillez, C'est pour vous que la belle est rose.

2. Cf., Appendice, *Je m'en vas t'a la fontaine.*
3. Cf. *id.*, *Les Gars de la Buxerette.*
4. Cf., *id.*
5. Cf., *id.*, *Jean Flambert.*
6. Cf., *id.*, *Le conscrit.*
7. Cf., *id.*, *Le déserteur.*

L'un a quitté sa jeune femme désespérée, et la retrouve sur le point de se remarier ; celle-ci désolée de revoir son mari s'obstine à ne pas le reconnaître [1]. L'autre avait laissé deux enfants, et sa femme en a quatre, maintenant [2].

La jeune fiancée courageuse, habillée en soldat, n'a point peur d'aller rejoindre son cher amant à la guerre [3].

Le marin, par surprise, emmène sur son beau bâtiment la jolie fille qu'il a séduite ; mais celle-là, effrayée, se lamente de naviguer sur la triste mer [4].

Napoléon, très populaire en Berry, objet d'un véritable culte, a donné lieu aussi à bien des chansons [5].

Les thèmes sont très variés, comme on le voit. Le paysan charme ses ennuis et rompt la monotonie de ses occupations, en chantant, à tout propos. Souvent ses chansons sont appropriées à son travail ; plusieurs nous parlent de la misère du paysan et de son dur labeur [6].

Dans les paroles, nous trouvons de la bonne humeur, de la gaieté, plus souvent encore de la mélancolie et de la rêverie. La langue est imagée ; mille traits y dénotent la malice et en même temps la finesse du Berrichon. Leurs airs sont toujours parfaitement appropriés aux sentiments exprimés ; leur simplicité et leur naïveté est pleine de charme et produit une heureuse impression.

Le paysan de la Vallée Noire, qui possède à un si haut degré le sens musical, qui chante sans cesse ses peines et ses joies dans de jolies mélodies, aime aussi passionnément la danse. Autrefois, chaque dimanche, les villageois dansaient sur la pelouse, entre la messe et les vêpres. S'il n'y avait ni vielleux, ni cornemuseux, ils chantaient un air sur le *tra la la*. On dansait

1. Cf., à l'Appendice, *C'était une jeune fille.*
2. Cf., *id.*, *C'est un dragon rev'nant de guerre.*
3. Cf., *id.*, *Du bon matin...*
4. Cf., *id.*, *Le marin.*
5. Cf., *id.*, *L'empereur Napoléon* et *La Ville de Monthureau.*
6. Cf., *id.*, *Les Laboureurs.* — Voyez aussi : le *Romancero berrichon*, par M. l'abbé Jouve, *Revue du Berry*, 1898 ; on y trouvera des thèmes très différents. *La vieille à marier*, *La fileuse*, la chanson du *vin*, *de l'aveine*, *Les batteurs en grange*, etc., etc. Les recueils de chansons sont nombeux en Berry.

La verve n'est point épuisée ; chaque jour on en crée de nouvelles. Nous verrons que la guerre actuelle va, certainement, renouveler le répertoire intarissable des habitants de la Vallée Noire.

sur les routes, au carroir des chemins, partout où l'on se trouvait. Rien n'empêchait le paysan de se livrer à cet amusement ; il ne craignait pas la poussière, « non plus que les pierres, le soleil, la pluie ou la fatigue [1] ».

C'est en dansant qu'on fête *la Jaunée*, *la Loue*, *la Gerbaude*... On danse à certains pèlerinages, nous l'avons vu. On danse aux foires, à la fin des travaux de la campagne, et dans bien d'autres circonstances ; mais surtout aux assemblées.

Les *Assemblées*, dont George Sand nous a parlé si souvent, et en particulier dans *Valentine*, sont des réunions assez nombreuses ; elles ont lieu à des époques fixées d'avance pour chaque localité, souvent le jour de la fête patronale.

Autrefois, tout le monde prenait part à ces réunions ; « depuis le sous-préfet du département jusqu'à la jolie grisette qui a plissé, la veille, le jabot administratif ; depuis la noble châtelaine jusqu'au petit *pâtour*... qui nourrit sa chèvre et son mouton aux dépens des haies seigneuriales. Tout cela mange sur l'herbe, danse sur l'herbe, avec plus ou moins d'appétit, plus ou moins de plaisir [2] ».

La danse favorite du paysan, c'était, autrefois, la bourrée. « Le caractère berrichon est tout entier dans cette danse [3] », dit George Sand.

« Aucun peuple ne danse avec plus de gravité et de passion en même temps. A les voir avancer et reculer à la bourrée, si mollement et si régulièrement, que leurs quadrilles serrés ressemblent au balancier d'une horloge, on ne devinerait guère le plaisir que leur procure cet exercice monotone, et on soupçonnerait encore moins la difficulté de saisir ce rythme élémentaire, que chaque pas et chaque attitude du corps doivent marquer avec une précision rigoureuse, tandis qu'une grande sobriété de mouvements et une langueur apparente doivent, pour atteindre à la perfection, en dissimuler entièrement le travail [4]. » Ailleurs, elle fait encore cette remarque :

« Leur danse est souple, bien rythmée et très gracieuse dans

1. *Angibault*, 262.
2. *Valentine*, 5.
3. *Id.*, 263.
4. *Id.*, 262.

sa simplicité. Les filles sont droites, sérieuses, avec les yeux invariablement fixés à terre. J'ai toujours vu les étrangers qui venaient à notre fête, très frappés de leur air modeste [1]. »

La châtelaine de Nohant aimait à danser la bourrée, et la dansait fort bien, paraît-il, avec beaucoup de souplesse et de grâce. Elle s'étonnait, néanmoins, de l'ardeur que mettaient à cet amusement les bons paysans de la Vallée Noire, et de la résistance de leurs jambes : Brulette avait promis plus de quinze bourrées ; et elle comptait les danser entre la messe et les vêpres [2]. Les femmes surtout ne connaissent pas la fatigue. « Chacun sait, dit l'auteur des *Maîtres Sonneurs*, qu'en tout pays les femmes enterrent les hommes à la bourrée [3]. » Nous avons déjà vu avec quel entraînement les berrichons avaient dansé, le jour de la *Jaunée*, sur la petite place de Nohant :

« Quand on a passé quelque temps à les examiner, on s'étonne de leur infatigable ténacité, on apprécie l'espèce de grâce molle et naïve qui les préserve de la lassitude, et, pour peu qu'on observe les mêmes personnages dansant dix ou douze heures de suite sans courbature, on peut croire qu'ils ont été piqués de la tarentule, ou constater qu'ils aiment la danse avec fureur [4]. »

Et c'est, en effet, une passion chez ce peuple, de mœurs douces et paisibles. Cet acharnement contraste avec leur tranquillité apparente.

« De temps en temps, la joie intérieure des jeunes gens se trahit par un cri particulier qu'ils exhalent sans que leur physionomie perde son imperturbable sérieux, et, par moments, en frappant du pied avec force, ils bondissent comme des taureaux, pour retomber avec une souplesse nonchalante et reprendre leur balancement flegmatique... Quant aux femmes, elles doivent invariablement glisser terre à terre, en rasant le sol, ce qui exige plus de légèreté qu'on ne pense et leurs grâces sont d'une chasteté rigide [5]. »

Les vieillards, hommes et femmes, prennent part à ces divertissements et dansent, eux aussi, avec entraînement ; les petits

1. *Prom. aut. vill.*, 116.
2. Cf. *Les M. Sonneurs*, 34.
3. *Les M. Sonneurs*, 284.
4. *Angibault*, 262.
5. *Id.*, 262-263.

enfants essaient d'emboîter le pas ; c'est un amusement général. Mais il faut être né, en Berry, pour conserver à la bourrée le caractère simple et naïf qui la distingue. L'auteur des *Promenades autour d'un village* nous avertit que nous ne trouverons la vraie allure de cette danse que chez les berrichons des campagnes.

« La bourrée n'est elle-même que dans les jambes molles et les allures traînantes de ce qui nous reste de vrais paysans, les jeunes bouviers et les minces pastoures de nos plaines [1]. »

Les artisans de petite ville, aussi bien que les paysans délurés, qui veulent renouveler les vieilles coutumes, la défigurent complètement. Ils « y introduisent des contorsions prétentieuses et des airs impertinents, tout à fait contraires à l'esprit de cette antique danse [2] ».

On danse la bourrée à quatre, à six et à huit.

Une autre particularité de la bourrée, c'est qu'à un certain trille, au commencement ou à la fin de chaque danse, le vielleux ou le cornemuseux s'écrie : « bigez vos fumelles ». A ce moment, chaque couple s'embrasse ; c'est ainsi que Bénédict donna son premier baiser à M^lle^ de Raimbault [3].

Brulette était si admirée, si recherchée, qu' « on se serait quasi battu pour lui donner le baiser de l'entrée en danse [4] ».

Que pourrait-on dire, après des descriptions aussi exactes? On serait contraint de reprendre les paroles mêmes de George Sand. Et on n'ajoutera rien en disant que, dans cette danse, il y a à la fois, de l'énergie et de la nonchalance. Après avoir marqué fortement le pas, le danseur se laisse aller avec une grâce et une souplesse vraiment étonnantes. La bourrée berrichonne est une danse modeste et grave, qui permet le développement très gracieux des mouvements du corps. C'est un divertissement de bon ton, qui dénote le goût de la bienséance et le souci de l'esthétique.

Les assemblées ont perdu beaucoup de leur physionomie rustique. Les jeunes filles sont maintenant habillées à la mode de

1. *Prom. aut. vill.*, 116.
2. *Id.*, ibid.
3. Cf. *Valentine*, 33-35.
4. *Les M. Sonneurs*, 242.

Paris, elles viennent danser en cheveux ou en chapeau. L'ancien costume est complètemeut abandonné par elles. Il n'y a plus ni vielle ni cornemuse. On danse des valses, des quadrilles aux sons du cornet à piston et de la clarinette. La bourrée ! Plus personne n'en veut, et si on la réclame : « Il faudrait venir à deux heures du matin, vous répondent les jeunes gens, c'est alors qu'on dit : Allons ! une bourrée pour les vieux ! »

Le paysan berrichon danse cependant la bourrée, pour faire plaisir à l'étranger, qui le lui demande, et qui ne lui inspire plus de méfiance ; mais il n'y met plus l'ardeur d'autrefois.

Au lieu de danser sur l'herbe, on danse maintenant sous des tentes, et ces bals se prolongent souvent bien avant dans la nuit. Ils ont appris à danser la valse, avec grâce ; ils n'ont rien de sec et de saccadé dans leurs mouvements ; et la lenteur berrichonne les sert encore, dans cette circonstance.

Les prêtres ne songent pas à défendre la danse [1] ; il faut dire que la tenue est très convenable ; mais on établit une différence entre la jeune fille qui se retire à neuf ou dix heures du soir, et celle qui passe la nuit à l'assemblée.

A côté de la tente où l'on danse, partout où les auberges sont éloignées, on dressait une ramée, où chacun pouvait se réconforter, en mangeant la *fromentée*. Aujourd'hui, cette coutume persiste, mais la fromentée est, le plus souvent, remplacée ou accompagnée de pâtés, de gâteaux variés.

Ces Assemblées, d'ordinaire, sont assez nombreuses. Celle de Nohant, dit George Sand, « est une des moins brillantes du pays. Il en a toujours été ainsi : c'est parce qu'elle *tombe en moisson* et que la jeunesse est éparpillée au loin en ce moment. Je doute que le cabaretier qui nous dresse une ramée y fasse de brillantes affaires ». Elle se célèbre, en effet, le jour de la Sainte-Anne [2], le 26 juillet.

1. Autrefois, même les curés regardaient danser, et surveillaient la tenue des jeunes filles de leur paroisse. Un vieux prêtre racontait ces dernières années, qu'un jour, trouvant que la fête durait trop longtemps, il fit apporter un drap de mort, près du bal... Tout le monde alors se retira. Quand il voyait une jeune fille trop acharnée à la danse : « Allons, lui disait-il, retire-toi, il est temps d'aller faire la soupe. »

2. *Prom. aut. vill.*, 117. — George Sand a plusieurs fois parlé des jeux auxquels s'amusent les enfants de la campagne. Ils font de petites

Vieux berrichons dansant la bourrée. — Cliché de l'auteur.

Mais les plus grandes fêtes, chez le paysan de la Vallée Noire, sont réservées pour le mariage. A l'occasion de cet événement, nous dit George Sand, on n'épargne rien. On réunit parents et amis. On s'amuse, on danse, on mange. Cela dure au moins trois jours, pendant lesquels on dépense généreusement le revenu de toute une année. Les noces ont toujours lieu en hiver ou au moment du carnaval : en été, les travaux des champs ne permettent pas de se divertir assez longtemps.

C'est surtout dans les *Noces de campagne*, qui font suite à *La Mare au Diable*, et aussi dans *Le Berry*, qui a été réuni au volume intitulé : *Promenades autour d'un village*, que nous trouvons le détail des réjouissances, auxquelles donne lieu le mariage. Ces fêtes sont aussi curieuses qu'amusantes, et George Sand nous les a contées avec une grâce charmante.

Elle « était assise sous le vaste manteau d'une antique cheminée de cuisine [1] », quand des coups de pistolet lui annoncèrent l'arrivée des fiancés : Germain et la petite Marie. Il s'agissait d'une invitation à la noce. Les deux fiancés étaient accompagnés du père et de la mère Maurice, et de leurs autres parents les plus proches. Tout ce monde entra dans la cuisine. Le père Maurice, père du fiancé, attacha, tout d'abord, au manteau de la cheminée, une branche de laurier, ornée de rubans, appelée *exploit*, puis « distribua à chacun des invités une petite croix faite d'un bout de ruban bleu traversé d'un autre bout de ruban rose [2] ». Après quoi, il porta la parole, suivant la formule consa-

brouettes d'osier, de petits moulins, des *saulnées* à prendre les petits oiseaux (cf. *Fad.*, 42, 53). Ils se régalent d'alouettes cuites sous la cendre dans des fournaches (cf. *Mare au Diable*, 73-74), ils mettent un grelet dans leur sabot (cf. *Fad.*, 66). Ils cherchent le trèfle à quatre feuilles qui porte bonheur (cf. *Fad.*, 174). Souvent, comme Joset, ils s'amusent à chanter des airs avec le chalumeau de paille (cf. *Les Maîtres S.*, 47). Ils aiment aussi à jouer des farces, et c'est *le trompe-chien*, trou rempli de terre légère délayée dans de l'eau : « On le recouvre avec de petits bâtons sur lesquels on place des ardoises et une couche légère de terre et de feuilles sèches » (*H. Vie*, II, 360). En passant dessus, on enfonce dans le trou.

1. *Les Noces de campagne* font suite à *La Mare au Diable*, 153. — Dans *Le Berry, Mœurs et Coutumes*, à la suite de *Prom. aut. vill.*, George Sand s'est répétée, en introduisant certaines variantes, peu importantes, du reste. Nous verrons, d'ailleurs, qu'une grande part des réjouissances qui accompagnent le mariage est laissée à l'initiative des *plaisants de la noce*.

2. *La Mare au Diable*, 155.

crée : « Je viens *vous faire l'honneur* de vous *semondre*... à la bénédiction, *au festin*, à la *divertissance*, à la *dansière* et à *tout ce qui en suit* [1]. »

Le maître, la maîtresse de maison, ses enfants, ses amis, ses serviteurs, tous sont conviés à ces fêtes.

Après ces invitations, qui se répétèrent dans les maisons amies, chacun se retira chez soi et retourna à ses occupations ordinaires, en attendant l'époque du mariage. Elle arriva bientôt.

La veille, le cornemuseux et le vielleux se trouvèrent réunis pour faire danser fiancés, parents, amis, sur la pelouse. Des coups de pistolet avaient annoncé le moment de la réunion.

A la nuit tombante, on se sépara pour se retrouver à la nuit close. C'est alors que commença la cérémonie des *Livrées*, dans laquelle le futur mari offre des cadeaux à sa fiancée [2].

Celle-ci, entourée des siens, de douze jeunes filles, de douze garçons vigoureux et du chanvreur, s'enferma dans sa maison. Tout fut barricadé : portes, fenêtres, lucarne. Des planches et des tables furent disposées en travers de toutes les issues. Ces précautions prises, on attendit en silence l'arrivée du fiancé.

Des coups de pistolet l'annoncent. Il est entouré de nombreux compagnons, du fossoyeur et de l'indispensable vielleux. Comment arriver jusqu'à la jeune fille ? On frappe à la porte, on cherche à forcer les issues, mais en vain. C'est un siège en règle qu'il faut entreprendre.

Alors commence une scène comique entre le chanvreur, enfermé dans la maison, et le fossoyeur qui se trouve dehors. Le dialogue s'établit entre eux par une petite lucarne, située au-dessus de la porte d'entrée. Il faut lire cette conversation dans le texte. Elle est trop longue pour trouver place ici [3].

Le fossoyeur, d' « une voix lamentable », invente les motifs les plus pressants pour se faire ouvrir. Il fait appel à la charité de « ses chers paroissiens » : Il pleut, leurs pieds sont gelés, leurs sabots fendus. Comme ils seraient heureux de se chauffer au feu qui pétille dans l'âtre ! Ne reviennent-ils pas de lointains pèle-

1. *La Mare au Diable*, 155.
2. Cf. *La Mare au Diable*, 157. — « Les cadeaux du marié sont ce qu'on appelle les livrées » (*Prom. aut. vill.*, 173).
3. Cf. *La Mare au Diable*, 165 et suiv.

rinages, de Saint-Sylvain de Pouligny, de Sainte-Solange, et bien mieux que cela, de Saint-Jacques de Compostelle !

« Vous êtes des gens de rien du tout, des menteurs », reprend, avec dédain, le chanvreur.

Voyant sa supercherie découverte, le fossoyeur n'insiste pas. Il avoue même qu'il a menti, que lui et ses amis ne sont que de malheureux braconniers, poursuivis par les gendarmes; ils vont être traînés en prison, si on ne les cache bien vite dans le fenil. Comme preuve de ce qu'il avance, un bouvier élève, à la hauteur de la lucarne, une oie plumée, passée dans une forte broche en fer, ornée de bouquets de paille et de rubans.

Éclats de rire du chanvreur, et moqueries sans fin.

De nouveau, les assiégeants cherchent à s'ouvrir un passage par la force, ils n'y parviennent pas.

Le fossoyeur se soumet alors à l'épreuve qu'on exige de lui : il veut entrer, à n'importe quel prix.

« Il faut chanter, mes amis, dit le chanvreur ; mais chanter une chanson que nous ne connaissions pas ! » Voilà une épreuve assurément difficile ! Le nombre des chansons est interminable, en Berry, nous l'avons dit. Le répertoire du chanvreur est si varié ! L'épreuve dura plus d'une heure, dit George Sand.

Le chanvreur achevait toujours la chanson commencée par le fossoyeur. Finalement, personne n'avait rendu les armes. Il fallut bien abandonner la partie.

Les amis du fiancé se mirent alors à chanter la chanson des *livrées :*

Ouvrez la porte, ouvrez
Marie, ma mignonne.
J'ons de beaux cadeaux à vous présenter.
Hélas ! ma mie, laissez-nous entrer [1].

Les femmes répondirent de l'intérieur :

Mon père est en chagrin, ma mère en grand tristesse,
Et moi, je suis fille de trop grand merci,
Pour ouvrir ma porte à cette heure-ci.

Du dehors, on reprit alors le second couplet, en changeant le troisième vers, et on dit : « *J'ons un beau mouchoir à vous pré-*

1. *La Mare au Diable*, 176 et suiv.

senter. » Et les hommes, en chantant, énumérèrent ainsi tous les cadeaux, composant la *livrée*, ou corbeille de la fiancée.

On ne céda pourtant à ces instances réitérées, que lorsque ce fut « *un beau mari* » que l'on présenta à la jeune fille. La porte s'ouvrit alors. Une bataille terrible s'engagea, aussitôt, à l'intérieur de la maison.

Le fiancé et ses amis s'efforçaient de prendre possession du foyer, défendu par les matrones. Il s'agissait, pour celui qui portait la broche, d'arriver le premier pour planter, devant l'âtre, la fameuse oie enrubannée. Elle fut mise en lambeaux et plusieurs personnes furent blessées à ce jeu dangereux.

Quand le calme fut rétabli, une autre épreuve attendait le fiancé : la petite Marie et deux de ses compagnes, de même taille qu'elle, avaient été soigneusement cachées sous un drap.

Germain, une baguette à la main, devait indiquer sa fiancée, sans toucher aucune des trois jeunes filles. S'il se trompait, il était condamné à danser toute la nuit avec celle qu'il avait désignée. Plein d'émotion, Germain, guidé par son cœur, sortit vainqueur de cette nouvelle épreuve. La danse fut joyeuse et animée[1].

Tels furent les amusements de cette première journée.

Qui prendra au sérieux le récit de cette veillée si féconde en inspirations comiques ? Qui ne s'écriera, après la lecture des *Noces de campagne* : voilà bien une délicieuse fantaisie, une nouvelle preuve de l'imagination féconde, de la verve intarissable de l'auteur de la *Mare au Diable !*

Si l'on interroge le paysan de la Vallée Noire, sur les usages qui ont cours dans ces circonstances, il dira qu'on remplit toujours certains rites, quand on invite aux noces. Ceux qui sont chargés de ce soin, les *semoneux* et les *prieux* attachent encore au manteau de la cheminée l'*exploit*, c'est-à-dire une branche de laurier, ou bien, ils fixent au lit à quenouille, un floquet de ruban. Ils distribuent toujours aux invités des croix roses et bleues. Celui qui prend la parole se place devant la cheminée, le dos tourné au feu, et emploie la formule donnée par George Sand : *Je vous s'mond*, etc... Mais cette invitation, de l'avis des

1. *La Mare au Diable*, 181.

vieillards, a beaucoup perdu de sa solennité d'autrefois[1]. La cérémonie du drap blanc se faisait encore, il y a peu d'années, à Nohant et aux environs. On connaît toujours la chanson des Livrées.

Mais les jeunes gens de la Vallée Noire sont aussi étonnés que le lecteur de George Sand, quand on leur parle du siège que le fiancé était obligé de faire, des difficultés qu'il devait vaincre, pour pénétrer dans la forteresse imprenable, où s'était retranchée sa fiancée. Il n'est plus du tout question de ces amusements. Laisnel de la Salle, cependant, les a rappelés (*le Berry*, II, 56-57).

Je ne dirai pas qu'il m'a été facile d'en retrouver la trace chez les paysans. J'ai dû m'adresser à bien des vieillards, avant de rencontrer ceux qui ont conservé dans leur mémoire le souvenir de ces anciens usages :

A Saint-Chartier et dans les environs, la veille du mariage, la fiancée s'enfermait chez elle avec ses parents et ses amis. La porte ne s'ouvrait au fiancé qu'à certaines conditions : il fallait chanter la chanson des Livrées, celle dont nous a parlé George Sand. Le fossoyeur énumérait, dans chaque couplet, tous les vêtements qu'il présentait à la jeune fille. S'il intervertissait l'ordre convenu, il devait tout recommencer. La moindre étourderie était relevée impitoyablement. L'épreuve pouvait donc être excessivement longue[2].

A Charon, M. Hémery, vieillard de quatre-vingt-six ans, plein

1. « Lorsque... les accordailles sont faites, les *semouneux* ou *prieux* de noces songent à faire la *prévance* ou *convie*, c'est-à-dire les invitations... Le plus âgé... va d'un pas solennel se camper devant la cheminée. Là, debout, le dos au feu et le chapeau à la main il débite la *prévance*, à peu près en ces termes : « Nous venons de la part de N... et de N..., qui marient leur garçon ou leur fille, vous *s'monde* (vous prier), vous et toute votre maisonnée, d'assister à la bénédiction du mariage, à la noce, au bon pain, au bon vin, à la bonne chair et à tous les divertissements qui doivent s'ensuivre, et rien ne vous sera caché. Excusez-moi si j'ai mal parlé. » Après ce petit discours traditionnel, au moins dans les environs de La Châtre, tous les *prieux de noces* se lèvent et attachent aux courtines des lits... un ou plusieurs *exploits*. » Laisnel de La Salle, *Le Berry*, II, 51.

Voir aussi Ribault de Laugardière, *Les Noces de campagne en Berry*, (1855), pour Bengy-sur-Craon et ses environs. Celui qui invite porte le nom de *chien* ou *ambassadeur*. A Bengy, on va harnacher la future mariée. Il faut la chausser ; seul le fiancé peut en venir à bout. Cette cérémonie, appelée *caler le soulier*, se fait aussi aux environs d'Issoudun.

2. Je tiens ces détails de M^me^ Jambu, personne de plus de quatre-vingts ans, qui a toujours vécu à Saint-Chartier.

d'intelligence et de vie, se souvient très nettement, qu'à Bouesse, dans son enfance, *on portait la bourse*, la veille du mariage ; cérémonie qui correspond à celle des Livrées. Le fiancé accompagné de ses amis, ayant sur le dos une lourde *benâte* (hotte), se rendait chez la jeune fille qu'il allait épouser ; mais impossible d'entrer. Il feignait alors d'être accablé sous le poids de son fardeau, et demandait avec insistance qu'on lui ouvrît la porte. Personne ne s'attendrissait sur son sort. Il inventait alors mille prétextes, pour forcer la consigne : « J'ai tué deux perdreaux, disait-il, ils sont tombés chez vous, dans le *forniau* (cheminée), allons ! ouvrez-moi donc, il faut que j'entre pour les prendre ! » etc... Était-on sourd encore à sa prière, il avait recours à d'autres expédients.

M. Moulin habite à deux kilomètres de Fougerolles ; c'est un vieillard, lui aussi, qui a conservé toutes ses facultés. Il se déride en parlant de toutes les *rigoleries* qu'on faisait, autrefois, la veille du mariage. Il connaît la chanson des Livrées et aussi les motifs que le fiancé alléguait pour entrer chez sa promise.

« *J' seu bordi* (fatigué), ayez pitié de moi ! je reviens d'un long voyage..., etc... ».

Ces indications sont assez précises, et nous voilà très près du récit de George Sand. Elle nous a, du reste, prévenus que certains de ces jeux dangereux avaient amené des accidents assez graves, pour que les paysans aient résolu de les laisser tomber en désuétude.

C'est à la noce de Françoise Meillant qu'elle a vu, pour la dernière fois, la lutte s'élever autour du porteur de la broche à rôtir. « Encore ne fut-elle que simulée. »

Or, le mariage de Françoise Meillant avec André Caillaud remonte à l'année 1827[1] ; il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'on ne puisse pas reconstituer exactement, les scènes comiques, racontées par l'auteur de la *Mare au Diable*. Ces traditions sont trop éloignées de nous, pour que nous puissions les retrouver dans leurs moindres détails.

1. Sur le registre de la paroisse de Saint-Chartier, il n'y a pas de date plus précise. Pour les actes qui concernent Lourouer, paroisse succursale, M. l'abbé Montpeiroux a simplement rédigé une liste servant de table, pour les baptêmes, mariages et sépultures.

Ces recherches suffisent toutefois pour montrer que George Sand n'a rien inventé. Ce concours de chansons, du reste, est tout à fait conforme au caractère du paysan berrichon.

Encore actuellement, au repas de noces, *les vieux* chantent, à qui mieux mieux, des chansons pendant la nuit entière.

D'ailleurs, dans ces divertissements, il y avait une grande part laissée à l'initiative du fossoyeur et du chanvreur. Selon la vivacité de leur imagination, et le comique de leur esprit, l'épreuve était plus ou moins longue, plus ou moins amusante.

Nous arrivons à la seconde journée de fête, celle du mariage.

Après avoir dansé une partie de la nuit, les invités sont rentrés chez eux pour se reposer. A huit heures du matin, tout le monde est fidèle au rendez-vous.

Les hommes, montés sur leurs chevaux, ont pris leurs femmes en croupe : l'état des chemins interdit l'usage des voitures.

Une soupe au lait, bien poivrée, est préparée chez le père Maurice [1]. Germain, à cheval sur la grise, va chercher sa fiancée. La jeune fille est parée pour la cérémonie. Nous avons vu, plus haut, quelle était sa toilette [2].

Le cortège se forme et se dirige vers l'église : « A l'offrande, Germain mit, selon l'usage, le *treizain* [3], c'est-à-dire treize pièces d'argent, dans la main de la fiancée. Il lui passa au doigt une bague d'argent [4], d'une forme invariable depuis des siècles [5], mais que l'alliance d'or a remplacée désormais. »

1. *Mare au Diable*, 183.

2. Voilà une toilette de mariée, d'après M. Hémery : Robe marron en sergette. Foulard ou fichu de cent sous, à fleurs et à franges. Tablier à bavette. Coiffe en tulle garnie d'une floque de rubans et de trois ou quatre épingles. Sabots, garnis de cuir, pour ce jour-là. C'était la seule chaussure en usage en Bas-Berry, il y a cinquante ou soixante ans, vu l'état des chemins. Même, à La Châtre, les dames mettaient des sabots sur leurs petits souliers pour aller en soirée. Les messieurs circulaient en sabots dans les rues. — On se mariait très jeune autrefois en Berry, souvent les jeunes filles avaient à peine quinze ans et les jeunes gens vingt-deux ou vingt-trois ans.

3. L'usage d'offrir le *treizain* est encore général. Ces pièces étaient de valeurs très différentes et variaient suivant la fortune des mariés. Chacune pouvait être seulement de quatre liards et aller jusqu'à dix francs. Dans les familles très riches, cette pièce atteignait le chiffre de quarante francs. On recherchait, pour faire ce présent, des pièces étrangères, anglaises, belges.

4. Cette bague qu'on ne trouve plus, même au doigt des femmes de soixante ans, était un anneau plat, orné de rayures et de fleurs gravées.

5. *Mare au Diable*, 189.

Au retour de l'église, le repas fut splendide, et dura jusqu'au matin, entremêlé de chants et de danses. « Les vieux ne quittèrent point la table pendant quatorze heures. »

C'est bien ainsi que les choses se passaient autrefois. Actuellement encore, le programme de cette journée n'a pas été sensiblement changé, bien que certaines coutumes aient été modifiées [1].

Les mariés, aujourd'hui, dédaignent l'ancien costume et préfèrent suivre les modes de Paris. A peine voit-on quelques coiffes sur la tête des grand' mères. Le repas, au lieu d'être préparé par les soins du fossoyeur, cuisinier d'office, en ces circonstances, se fait, d'ordinaire, à l'auberge. C'est là que les parents et les jeunes mariés reçoivent les invités. Ceux-ci arrivent fréquemment au nombre de deux cents. La dépense occasionnée par ce repas est souvent de 2.000 à 3.000 francs.

Le pâtissier d'une ville de la Vallée Noire, appelé pour préparer les pâtés, les galettes, les tartes d'une noce de campagne, me disait qu'il avait employé cent soixante livres de beurre. Le reste était à l'avenant. On avait tué un bœuf, des veaux, des moutons ; les poulets, les canards, les oies, les dindes avaient été réquisitionnés aux environs ; c'était, en un mot, un vrai repas homérique.

Depuis midi, les invités sont à table et réparent leurs forces avec les excellents mets qu'on leur présente. Ils y sont encore à minuit. C'est l'heure où les jeunes mariés se retirent.

A peine sont-ils couchés, que toute la noce, musique en tête, pénètre, bon gré, mal gré, dans la chambre nuptiale [2] et porte à la jeune mariée une rôtie [3]. Elle doit la manger séance tenante.

Après cette gauloiserie, qui ouvre la troisième journée des réjouissances, les invités reviennent prendre leur place à table.

1. Laisnel de la Salle rapporte dans son ouvrage, *Croyances et Légendes du Centre de la France*, cette ancienne coutume : « Les nouveaux mariés étaient obligés d'aller, au sortir de la messe nuptiale, embrasser le seigneur de l'endroit, à son défaut, le fermier de ses terres, en l'absence de l'un et de l'autre, ils baisaient le *corré*, ou verrou de la grande porte du manoir seigneurial » (II, 65, édition épuisée).

2. On se souvient qu'il n'y a généralement qu'une chambre chez le paysan. Le repas ayant lieu dans la grange, et personne ne songeant à se coucher ce jour-là, la pièce est donc abandonnée aux nouveaux époux.

3. Cf. *La Mare au Diable*, 191. — Cf. aussi, *Les M. Sonneurs*, 300-301.

Les estomacs sont bien garnis, le sommeil commence à gagner les *vieux*. Ils étendent leurs bras sur la table, y appuient leur tête, en murmurant une chanson, qui expire sur leurs lèvres; un des voisins la reprend et l'achève, en somnolant, à son tour.

Ce troisième jour de fête nous réserve des surprises. La cérémonie du chou, « symbole de la fécondité », est des plus pittoresques. C'est une comédie, nous dit George Sand, une bouffonnerie du moyen âge [1] :

Deux garçons, les plus délurés de la bande, appelés l'un jardinier et l'autre jardinière se « disent préposés à la garde et à la culture du chou sacré ». Le mari est encore appelé *pailloux*, parce qu'il est coiffé de paille et couvert de *peilles* (guenilles). Ce couple est bien malheureux. C'est le vice qui a dégradé l'homme; la femme souffre cruellement des désordres de son mari. Ce pailloux, appelé aussi païen, le visage tout barbouillé de suie, de lie de vin, demande à boire, affecte d'être en proie à l'ivresse la plus honteuse. Sa pauvre femme court après lui, le ramasse, appelle à son secours, l'accable de reproches sanglants, puis lui adresse un discours tout à fait pathétique, qu'il faut lire dans George Sand. La malheureuse, à son tour, se laisse entraîner dans la débauche par ses camarades. Mais bientôt, elle est rappelée à l'ordre par le mari, qui a repris possession de lui-même. Furieux contre celle qui l'a trahi, déjà, il lève la main pour frapper. « Ne la battez pas! Ne battez jamais votre femme! » crie-t-on, de toutes parts. On oblige le mari à pardonner ; puis aussitôt il est repris d'un nouvel accès d'ivresse et le voilà par terre.

Ce haut enseignement moral destiné à inspirer à tous l'horreur de l'inconduite, est suivi d'une farce non moins amusante.

Le *païen*, placé sur une civière, est armé d'une bêche, d'une corde et d'une grande corbeille. Quatre hommes l'enlèvent sur leurs épaules et le conduisent en triomphe, au son de la vielle, jusqu'au jardin de la mariée. Il s'agit de choisir un chou, le plus beau de tous. Les anciens tiennent conseil ; cette réunion a toute l'importance d'une cour plénière. Après des discussions sans fin, le chou est désigné. Il faut donc l'arracher; les *plaisants* de la

1. *La Mare au Diable*, 192 et suiv.

noce, le chanvreur, le fossoyeur tirent leurs plans. « L'un ouvre une tranchée profonde ; l'autre met sur son nez une « *drogue* en bois, qui simule des lunettes », c'est lui l'ingénieur et le géomètre ; il met dans ses calculs le plus de ridicule possible. Le chou est enfin arraché et placé dans la corbeille ; « on le soutient avec des baguettes », sur lesquelles « on pique des pommes rouges ». Des rubans et des banderoles achèvent sa décoration.

On retourne à la maison du marié, l'entrée dans la cour présente d'énormes difficultés, dont on sort vainqueur. Le chou est enfin porté dans sa corbeille au point culminant de l'habitation, sur la cheminée, le pignon ou le pigeonnier. Après l'avoir arrosé d'un broc de vin, le *païen* rejoint ses camarades. Et on court arracher un chou dans le jardin du marié, pour le porter sur le toit de la mariée. C'est alors que les anciens et les matrones lui adressent cette salutation : « Beau chou, vis et fleuris, afin que notre jeune mariée ait un beau petit enfant avant la fin de l'année ; car si tu mourais trop vite, ce serait signe de stérilité, et tu serais là-haut, sur sa maison, comme un mauvais présage [1]. »

La journée se termine par la reconduite des parents, au son de la vielle, accompagnée de danses sur le chemin.

Avant d'entrer dans le détail des amusements qui ont lieu ce jour-là, George Sand a pris soin de nous dire : « Cette troisième journée des noces s'est maintenue dans toute sa rigueur, jusqu'à nos jours. » C'est ce que j'ai pu constater, au cours de mes recherches.

On porte encore assez souvent la rôtie aux nouveaux mariés : elle consiste en une tranche de pain grillé avec un verre de vin chaud sucré.

Il n'est pas un vieillard de soixante ou soixante-dix ans qui, autour de Nohant, n'ait été acteur dans ces scènes burlesques. M. Bonnin, à Évaux, près Saint-Chartier, a rempli au moins trente fois le rôle du jardinier ou de l'ingénieur. Il a porté la fameuse *drogue*, instrument nécessaire pour mieux examiner les obstables insurmontables, qui s'opposaient à l'extraction du chou.

1. *La Mare au Diable*, 203. — Ce que l'auteur des *Noces de campagne* ne nous a point dit, c'est que souvent le cornemuseux accompagnait le chou sur le toit. Là, il devait jouer ses plus beaux airs, en se tenant en équilibre sur un pied. C'est ainsi que, plus d'une fois, il arriva de graves accidents.

Du reste, George Sand a fait remarquer que, dans ces jeux, on brodait à l'infini sur un thème qui est toujours le même. Ceci explique les variantes qui pouvaient se produire, suivant les occasions.

Dans l'été de 1911, le touriste pouvait encore voir, au point culminant d'une maison du bourg de Lacs, un chou dans sa corbeille. Depuis deux ans, il avait résisté à tous les orages. Heureux couple ! Un tel présage vous assure pour longtemps le bonheur [1] !

En racontant la noce de campagne, « l'auteur, dit Ch. Duvernet, se fait ainsi le narrateur fidèle de cérémonies qui s'accomplissaient encore il y a trente ans. Il appartenait à l'historien de la Vallée Noire, de conserver les traditions dont les générations actuelles n'ont que le souvenir. Les noces dans la Vallée Noire ont perdu leur caractère champêtre. Ce n'est plus dans les fermes qui les ont vus naître que les paysans célèbrent aujourd'hui les fêtes de leurs noces, c'est au cabaret du village voisin [2] ».

Nous sommes obligés de constater, une fois encore, que George Sand a mis beaucoup de réalisme dans la description des coutumes de la Vallée Noire. Elle n'invente rien ; elle raconte ce qu'elle a vu, ou ce qu'elle a appris ; et on est étonné de cette exactitude vraiment minutieuse.

Mais l'auteur de la *Mare au Diable* n'a pas rappelé tous les divertissements auxquels se livre le paysan, dans ces circonstances joyeuses. Ils sont assez variés, mais souvent peu intéressants. Elle les connaissait, sans doute, mais elle ne voulait pas fatiguer son lecteur [3]. Elle a su mettre, ainsi, en pratique ce pré-

1. Lacs est situé à trois kilomètres de La Châtre. — Laisnel de la Salle, dans une 1re édition de l'ouvrage tant de fois cité (maintenant épuisée), donne des détails très précis sur tous ces usages, II, 55-70. Il parle du chou placé dans la corbeille, entourée de petites baguettes enrubannées, supportée par trois hommes. Dans l'édition courante, II, 94, il fait cette réflexion : « Nous ne nous aviserons pas d'en parler (du chou), après la curieuse et complète description qu'en a donnée George Sand. »

2. Duvernet, *Une prom. dans la V. Noire ; Compte rendu des travaux de la Soc. du B.*, 1863-1864, p. 553.

3. Il existait, dans la Vallée Noire, d'autres coutumes relatives au mariage, dont George Sand n'a pas parlé. Celle-ci, entre autres : quand le dernier enfant d'une famille se marie, tous les jeunes gens de la noce entourent la mère, lui arrachent sa coiffe, enlèvent le chapeau du père, font un grand feu et les brûlent. Cette cérémonie suivait celle du chou. Ailleurs, on casse les pots après le mariage. Ces pots, disons-le, sont des vases de nuit. L'un

cepte de Boileau, auquel elle ne songeait peut-être guère, mais que son instinct artistique lui avait révélé : « Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire », et cet autre de La Fontaine : « Loin d'épuiser la matière, il n'en faut prendre que la fleur. »

d'eux est rempli de vin : chaque convive doit y boire. Pour la circonstance l'ustensile est neuf.

CHAPITRE IX

POÉSIE

Le paysan berrichon a de la sensibilité et de l'imagination.

Peut-on refuser de la poésie à cet homme doué, à un si haut degré, de ces deux facultés ? N'y a-t-il que du terre à terre, dans son âme primitive et naïve ? Nous avons trouvé chez lui, tantôt dans sa religion, tantôt dans ses jeux et ses amusements, des manifestations constantes des facultés qui font le poète. D'où lui vient, en effet, cette verve intarissable, cette gaieté comique, cette sentimentalité tendre et rêveuse, qui renouvelle sans cesse le répertoire de ses chansons ? D'où lui vient enfin cet amour passionné pour la musique ?

Héritier des aspirations et des mœurs des Celtes, l'habitant de ces campagnes est non seulement un cultivateur, mais il a les goûts champêtres. Dans sa sympathie profonde pour la nature : pierres, sources, ruisseaux, prairies et bois, on y retrouve une sorte de vénération, qui l'attache profondément au sol. Il voit encore flotter devant ses yeux des divinités qui hantent les pierres, qui peuplent les airs, qui protègent les sources. Il redoute et écarte les génies malfaisants, appelle à son aide ceux qui sont secourables. Avec un curieux mélange de bonne foi, il prie la sainte Vierge et les bonnes fades, conjure le diable ou le sorcier, c'est-à-dire le mauvais esprit.

Chez cet homme, il y a une sorte d'intuition mystérieuse, inconsciente de la poésie, mais très réelle.

Dans l'avant-propos du *Champi*, George Sand et son ami Rollinat s'interrogent mutuellement, et se demandent quels rapports existent entre le paysan et l'homme raffiné, entre l'intelligence qui agit trop et celle qui n'agit pas assez, entre celui qui

a la connaissance de ses sensations et celui qui n'a que des sensations. « De même, dit Rollinat..., je me demandais tout à l'heure ce que la peinture, la musique, la description, la traduction de l'art, en un mot, pourrait ajouter à la beauté de cette nuit d'automne..., qui me pénètre sans que je sache par quelle magique communication [1]. »

Et George Sand reprend : « Cette nuit d'octobre, ce ciel incolore, cette musique sans mélodie marquée ou suivie, ce calme de la nature, ce paysan qui se trouve plus près que nous, par sa simplicité, pour en jouir et la comprendre, sans la décrire, mettons tout cela ensemble et appelons-le la *vie primitive*, relativement à notre vie développée et compliquée, que j'appellerai *la vie factice* [2]. »

Le fond de l'homme est, en effet, toujours le même ; l'éducation développe ses facultés, lui apprend à raisonner, à prendre conscience de lui-même, mais certains instincts, certaines tendances sont le propre de sa nature ; est-il donc étonnant qu'il y ait « dans ces natures agrestes une poésie qui ne sait pas rendre compte de ses jouissances, mais que l'esprit savoure dans une quiétude mystérieuse [3] ».

Peut-être aussi manque-t-il au paysan la connaissance de ses impressions ; peut-être les éprouve-t-il, les subit-il à son insu. Le travail de la réflexion est peut-être nul chez lui, dans ces circonstances, mais « celui qui puise de nobles jouissances dans le sentiment de la poésie est un vrai poète, n'eût-il pas fait un vers dans toute sa vie [4]. »

Cependant ces paysans sont aussi artistes à leur manière, puisqu'ils ont leurs chansons [5], leurs récits, leurs contes rustiques, « Je prétends même, disait George Sand, avec son enthousiasme pour la vie rustique, que leur art est supérieur au nôtre. C'est une autre forme, mais elle parle plus à mon âme que toutes celles de notre civilisation..: (Ils) peignent en peu de mots ce que notre littérature ne sait qu'amplifier et déguiser [6]. »

1. *Champi*, 7-8.
2. *Id.*, ibid.
3. *Prom. aut. vill.*, 102.
4. *Mare au Diable*, 15.
5. J'ai rencontré, en Berry, un jeune paysan qui savait par cœur plusieurs centaines de chansons.
6. *Champi*, 13.

Mme Dudevant n'avait cessé d'étudier l'homme des champs, qui vivait autour d'elle. Mêlée, dès son enfance, à ses jeux, à ses travaux, elle avait, plus tard, mis à profit cette connaissance pour analyser son caractère primitif, et découvrir sa nature intime.

Guillaume de Boussac s'interrogeait et se demandait à quoi pensait Jeanne, la belle *pastoure*, dans son attitude tranquille, les yeux fixés sur l'horizon. « Et nous nous sommes fait souvent la même question..., dit l'auteur, en regardant quelque bergère aux traits nobles, ou quelque sévère matrone filant gravement sa quenouille des heures entières, au coin d'un pré. Qui peut nous révéler le mode d'existence de ces âmes si peu développées ? A quoi pense le laboureur qui creuse patiemment son sillon monotone ? A quoi pense le bœuf qui rumine couché dans l'herbe, et la cavale étonnée qui vous examine par-dessus le buisson ? Est-ce donc la même vie qui circule lentement dans les veines de l'homme et celles de l'animal attaché au travail de la terre ? L'ingrate Rhéa frappe-t-elle de stupidité ses enfants et ses serviteurs [1] ? »

Mais non, cet homme plein de dignité, ce charmant visage de jeune fille, dont le regard est fixé sur un objet, a bien une pensée, un idéal qui l'agite intérieurement.

« Il nous a fallu beaucoup respirer l'air des champs, et veiller bien des soirs autour du foyer rustique pour comprendre cette suite de rêveries qui remplace dans le cerveau du paysan le travail de la méditation, et qui fait de sa veille, comme de son sommeil, une sorte d'extase tranquille, où les images se succèdent avec rapidité, merveilleuses, terribles ou riantes. C'est la même activité, la même poésie et la même impuissance que l'effort de l'enfant à dégager l'inconnu de son existence du voile qui la couvre. C'est le génie des songes s'agitant dans le vaste et faible cerveau de l'Hercule gaulois [2]. »

Et à mesure que George Sand étudie ces natures fermées et un peu endormies, elle fait des découvertes, elle commence à comprendre l'âme du paysan berrichon et elle s'avise de le faire parler, de lui faire exprimer ses sentiments cachés, de le faire penser tout haut devant nous. La tâche était extrêmement délicate,

1. *Jeanne*, 67.
2. *Id.*, ibid.

l'entreprise hardie. Il est certain que l'auteur s'est, quelquefois, substitué à ses personnages, il a pensé à leur place, il a aimé avec son cœur, il a vu avec ses yeux, il a parlé sa langue, il a mis dans ses récits plus de poésie, plus d'idéal, en un mot, que l'humble habitant des campagnes ne saurait en concevoir ; c'était inévitable. L'auteur a donné aussi à ses romans champêtres une forme esthétique, dont le paysan est incapable, nous le savons bien.

Le paysan berrichon, toutefois, est sensible à tout ce qui nous plaît dans la nature : au chant des oiseaux, aux mille bruits répandus dans la campagne, qui ont pour lui toutes sortes de significations, à celui du vent qui siffle dans les arbres, au parfum des fleurs, à la beauté de la végétation, à la splendeur des nuits étoilées. Il jouit de tout cela. George Sand est donc souvent dans la note juste, quand elle traduit leur pensée :

Nanon était « contente... d'entendre chanter les grives et gronder la rivière [1] ». Elle aimait à lire « pendant que la bise soufflait au dehors et que le grillon chantait dans l'âtre [2] ».

Brulette, avec ravissement, « écoutait les rossignols qui se répondaient dans la campagne aussi loin que l'ouïe pouvait s'étendre [3]... » Elle jouissait aussi de ces « bons coups de vent tiède qui apportaient toutes les jolies senteurs du mois de mai [4] ». Quand elle se promenait, elle « faisait honneur et révérence aux moindres fleurettes du sentier [5] ».

Et lorsque la rose de Nohant entendait la *flûterie* de Joset, elle voyait « des prés, des bois, des fontaines, des pleins champs de fleurs, et des pleins ciels d'oiseaux qui passaient dans les nues..., des saulnées remplies d'alouettes, et puis des nuits remplies d'étoiles filantes [6] ».

La petite Fadette admirait aussi les fleurs, et jouissait de la beauté des œuvres de Dieu [7].

Le prosaïque Tiennet était sensible aux parfums répandus

1. *Nanon*, 49.
2. *Id.*, 114.
3. *Les M. S.*, 53.
4. *Id.*, ibid.
5. *Id.*, 135.
6. *Id.*, 55-56.
7. Cf. *Fadette*, 139, 142.

L'if colossal de la Motte-Feuilly, dessin d'I. Meyer.
(*Esquisses pittoresques sur le dép. de l'Indre*, p. 118.)

dans la campagne : « Comme c'était le moment de la pousse du plateau blanc et de mille sortes d'herbages de marais, il y sentait bon comme en une chapelle fleurie [1]. » Il était ému en entendant « un tas de bruit... dans les bois..., qui sont autres que ceux de la plaine [2] ».

Dans ses pérégrinations, il jouissait aussi de la beauté du printemps, de la magnifique végétation de son pays. Il entendait avec plaisir « les ruisseaux grouillant dans les ravines [3] », il admirait « les herbages fins,... les arbres d'un beau croît et d'une grande fierté [4] ».

Landry se délectait de l' « odeur de baume [5] » que répandait le bon foin tout le long du chemin.

Tous ces sujets-là sont bien une source de contentement et de joie, pour l'humble habitant du Bas-Berry.

Il a aussi des coutumes qui révèlent sans cesse son amour de la nature. George Sand nous rappelle que le garçon qui se rend à la *loue*, met à son chapeau une branche de feuillage [6]. Quand il arrive chez son nouveau maître, on attache des fleurs à son chapeau pour lui souhaiter la bienvenue [7].

Les femmes aiment à avoir des fleurs dans leur jardin et sur leurs fenêtres ; elles recueillent avec soin la menthe pour embaumer leur linge : Madeleine Blanchet n'aurait pas manqué à cet usage [8]. Instinctivement, ce paysan aime l'ordre, l'harmonie, la beauté. On le constate à la propreté des habitations, à l'élégance, au bon goût des jeunes filles. C'est si différent de certains pays !

Ils ont des mots heureux, extrêmement poétiques :

Un jour, M. le curé de Saint-Chartier demandait à un paysan de sa paroisse de contribuer à l'achat d'une cloche. Celui-ci

1. *Les M. Sonneurs*, 312.
2. *Id.*, 39.
3. *Id.*, 191.
4. *Id.*, ibid.
5. *Fadette*, 49.
6. Cf. *Champi*, 118.
7. Cf. *Fadette*, 34.
8. Cf. *Champi*, 116 : « Je veux aussi y cueillir de la menthe pour embaumer mon linge », disait le Champi à sa mère adoptive ; « ... tant que je sentirai sur moi cette odeur-là, je me figurerai que je suis ici, et que je vous vois. »

apporta son offrande de très bonne grâce, en disant : « Ça sera un parfum pour la vallée. »

Une cloche est, en effet, chez eux, l'objet d'un grand respect. Ils aiment les notes sonores, tristes ou gaies, qui les avertissent des événements importants de la vie humaine : baptême, mariage, enterrement, et qui les invitent aux offices du dimanche et des grandes fêtes. Ils viendraient de dix lieues à la ronde, pour assister au baptême d'une cloche.

M. l'abbé Munier, dans un sermon, à l'occasion de la bénédiction d'une cloche dans l'église de Nohant [1], avait cru devoir rappeler aux paysans réunis, quelle avait été la charité de Mme Dudevant envers eux. Après la cérémonie, un habitant du village s'approcha du prédicateur, le remercia, et lui dit : « Nous avons le cœur doux et pleurant. »

Dans leur langage, que de comparaisons tirées de la nature : *chanter comme une grive*, *sauter comme un cabri*, *vif comme un éparpillon*, *gai comme un biquet*, *fraîche comme une guigne*, *rouge comme une fraise* ou *une cénelle*, *se carrer comme une agasse* (pie), etc.

Malgré les instincts élevés que nous reconnaissons aux paysans de la Vallée Noire, nous sommes étonnés, dans les romans de George Sand, d'entendre ces grands enfants naïfs et simples, s'exprimer d'une façon aussi poétique. Nous ne pensons pas du tout que Joset pouvait appeler Thérence *la blanche épine des bois* [2], et que Tiennet pouvait lui dire : « Vous dansez d'une aussi belle grâce que les branches des saules quand un air doux les caresse [3]. »

La petite Fadette, le pauvre grelet des champs, a un langage aussi, parfois, trop poétique :

« Ceux qui n'ont rien, dit-elle..., n'en demandent pas si long au bon Dieu..... Les épines ne blessent point leurs pieds, et là où ils se trouvent ils observent tout ce qui est joli... au ciel et sur la terre. Il n'y a point de vilain endroit, Landry, pour ceux qui connaissent la vertu et la douceur de toutes les choses que Dieu a faites [4]. »

1. Cette cloche avait été offerte par Mme Calamatta, mère de Lina, femme de Maurice Sand.
2. *Les M. Sonneurs*, 156.
3. *Id.*, 272.
4. *Fadette*, 139.

Et elle dit encore à son ami étonné :

« Les fleurs, les herbes, les pierres, les mouches, tous les secrets de la nature, il y en aurait eu bien assez pour m'occuper et pour me divertir... J'aurais toujours été seule, sans connaître l'ennui ; car mon plus grand plaisir est d'aller dans les endroits qu'on ne fréquente point, et d'y rêvasser à cinquante choses dont je n'entends jamais parler aux personnes qui se croient bien sages et bien avisées [1]. »

C'est George Sand qui nous communique ses sentiments par la bouche de la petite Fadette, en essayant d'exprimer sa pensée le plus naïvement possible.

Cette réflexion du grand Bûcheux, qui rappelle l'ode de Ronsard : *Contre les Bûcherons de la forest de Gastine*, semble être aussi au-dessus de sa portée : « Je me lasse de couper des arbres. Sais-tu... que je les aime ces beaux vieux compagnons de ma vie, qui m'ont raconté tant de choses dans les bruits de leurs feuillages et les craquements de leurs branches ! Et moi..., je les en ai remerciés en leur plantant la hache dans le cœur et en les couchant à mes pieds, comme autant de cadavres mis en pièces ! Ne ris pas de moi, je n'ai jamais vu tomber un vieux chêne, ou seulement un jeune saule sans trembler de pitié ou de crainte, comme un assassin des œuvres du bon Dieu. Il me tarde de me promener sous des ombrages qui ne me repousseront plus comme un ingrat et qui me diront enfin des secrets dont je n'étais pas digne [2]. »

George Sand a mis trop de poésie dans leurs sentiments, comme elle a mis aussi dans leur bouche, des raisonnements trop philosophiques [3], ou trop subtils [4].

Nous sommes donc un peu surpris d'entendre parler ainsi Tiennet, le grand Bûcheux, la petite Fadette, Joset l'ébervigé ou Brulette. George Sand a ainsi dépassé, dans bien des circonstances le niveau du paysan. Il lui était, d'ailleurs, impossible de rester toujours dans la note juste. Comment eût-elle intéressé ses

1. *Fadette*, 142.
2. *Les M. Sonneurs*, 297.
3. Cf. ce que dit la Fadette à Landry, *Fadette*, 136 et suiv., et aussi quand elle parle à Madelon, 166-168.
4. Cf. *Fadette*, 152; *Les Maîtres S.*, 162 et suiv.

lecteurs ? Mais nous oublions facilement que ses amis paysans ne sauraient en dire autant, dans la réalité, pour nous laisser aller au charme de leurs conversations. Nous aimons peut-être mieux, cependant, quand l'auteur parle en son nom, et quand il donne libre cours à ses élans poétiques. *La Mare au Diable* restera, à ce point de vue, le chef-d'œuvre du genre rustique, car le paysan n'y dépasse guère la portée de son esprit, et son admiration pour la terre ; c'est surtout George Sand qui admire.

Le paysan berrichon n'en a pas moins de l'imagination et de la sensibilité. Il est poète à sa manière, puisqu'il est ému devant le spectacle qu'il a tous les jours sous les yeux.

Que ces facultés soient travaillées, développées, on arrive à un résultat souvent magnifique. Il y a d'ailleurs, il y a toujours eu, en Berry, une magnifique floraison de poètes et d'artistes, un très grand nombre d'hommes éminents.

Depuis Jeanne Lafont, surnommée la Rose du Berry, qui, sous François Ier, écrivait à ravir et versifiait avec talent, que de poètes n'avons-nous pas dans cette contrée !

Émile Deschamps, Henri de Latouche, Olinde Petel, Prosper Blanchemain, Maurice Rollinat, Arthur Pontroy, MM. Lucien Jeny, Hugues Lapaire, Hector de Corlay, Georges Lenseigne et combien d'autres ont continué au XIXe siècle, et continuent au XXe, l'heureuse tradition !

La liste des poètes, donnée par M. Auguste Théret, dans la *Littérature du Berry*, ne compte pas moins de trois cent dix noms ; et peut-être l'auteur n'a-t-il pas nommé tous ceux qui étaient dignes de figurer dans cette nomenclature.

Le Berry a donné aussi des peintres comme Péaron, comme M. et Mme Maillaud, qui rendent, l'un sur la toile, avec beaucoup de talent, l'autre au moyen de ses inimitables tapisseries, admirées du monde entier, tous les aspects de la terre berrichonne ; des sculpteurs comme Nicolet, M. Jean Baffier et surtout M. Nivet, l'enfant du village, épris, dès l'âge le plus tendre, des beautés de la nature, tourmenté de ce mal que, seul, endure le véritable artiste, devant son incapacité à reproduire les types qui l'ont charmé. Nous lui devons *les Ravaudeuses* [1], *le Berger*, et bien d'autres

1. Ces deux femmes rendent si bien la physionomie des berrichonnes qu'un jour une petite fille, les considérant d'un peu loin, s'écria tout à coup :

œuvres remarquables. Il a fixé dans la pierre et le marbre les physionomies énergiques, recueillies et rêveuses de sa race.

Cette province a aussi donné naissance à des historiens éminents, à des archéologues distingués : M. Chénon, professeur à la Faculté de droit de Paris ; M. Eug. Hubert, archiviste de Châteauroux ; M. Pierre, directeur de la *Revue du Berry*, etc.

Il y a chez tous les Berrichons l'amour du pays, et l'amour des choses de leur pays. Beaucoup écrivent. Ils ont un style vivant, imagé, poétique, qui rend attrayante la lecture de leurs œuvres les plus sérieuses.

Le Berry est donc une terre où fleurit la poésie. Et, bien que l'auteur de *la Mare au Diable* n'ait fait que des vers de circonstance, nous pouvons dire qu'elle est, par excellence, le poète du Berry ; elle possède à un degré supérieur les facultés distinctives de la race.

Avec quel charme n'a-t-elle pas décrit les travaux des champs, l'homme aux prises avec la terre ? Nous avons senti les joies qu'elle éprouvait devant un champ fertile, doré par la moisson[1]. Ce qui nous séduit surtout dans les romans champêtres, c'est ce sentiment poétique que l'on rencontre partout. D'ailleurs, il n'est, pour ainsi dire, pas un de ses ouvrages où elle ne nous fasse goûter les beautés de la nature, les bienfaits de cette mère, toujours prodigue envers ses enfants.

Dans toutes les manifestations de la nature, George Sand a trouvé une source inépuisable de poésie. Tout dans l'univers a une voix qui concourt à l'harmonie générale, et cette voix a sa beauté. Tous les tableaux que le monde extérieur nous offre, sont dignes de notre admiration, à des points de vue divers. Toutes les heures du jour, toutes les saisons n'ont-elles pas leur charme ?

L'auteur des *Maîtres Sonneurs* assistait souvent, dans le ravissement, au lever de l'aurore, avant d'aller prendre son repos.

Ne l'avons-nous pas vue dans plusieurs circonstances supporter, avec délices, une chaleur torride, en courant après les scarabées ou les papillons ?

« Enfin, depuis le temps qu'elles sont là ces deux femmes, ne vont-elles pas bientôt descendre ? »

1. « Quel été splendide, dit-elle en 1872, les graminées ont sept pieds de haut, les blés sont des nappes de fleurs..., le paysan trouve qu'il y en a trop ; mais je laisse dire, c'est si beau ! » (*Corr.*, VI, 5 juillet 1872.)

La veillée du *fin laboureur*, au bord de la Mare au diable, donne lieu à une description délicieuse : « Enfin, vers minuit, le brouillard se dissipa, et Germain put voir les étoiles briller à travers les arbres. La lune se dégagea aussi des vapeurs qui la couvraient et commença à semer des diamants sur la mousse humide. Le tronc des chênes restait dans une majestueuse obscurité ; mais, un peu plus loin, les tiges blanches des bouleaux semblaient une rangée de fantômes dans leurs suaires. Le feu se reflétait dans la mare ; et les grenouilles, commençant à s'y habituer, hasardaient quelques notes grêles et timides ; les branches anguleuses des vieux arbres, hérissées de pâles lichens, s'étendaient et s'entrecroisaient comme de grands bras décharnés sur la tête de nos voyageurs ; c'était un bel endroit, mais si désert et si triste que Germain... se mit à chanter [1]... »

L'automne a inspiré à George Sand nombre de descriptions charmantes. C'est qu'en général, elle passe cette saison à Nohant. Elle est plus près de la nature. A Paris, les tableaux champêtres sont trop éloignés. C'est avec douleur qu'elle se prive de toutes les jouissances de la campagne. Elle ne respire, elle n'est heureuse que là.

« C'était une soirée d'automne tiède et doucement voilée ; nous remarquions la sonorité de l'air dans cette saison, et ce je ne sais quoi de mystérieux qui règne alors dans la nature... Les oiseaux font entendre des cris étouffés au lieu des joyeuses fanfares de l'été. L'insecte des sillons laisse échapper parfois une exclamation indiscrète ; mais tout aussitôt il s'interrompt, et va rapidement porter son chant ou sa plainte à un autre point de rappel. Les plantes se hâtent d'exhaler un dernier parfum, d'autant plus suave qu'il est plus subtil et plus contenu. Les feuilles jaunissantes n'osent frémir au souffle de l'air, et les troupeaux paissent en silence sans cris d'amour ou de combat [2]. »

A l'arrière-saison, George Sand trouve un plaisir singulier à entendre le vent mugir dans les branches des arbres, « à écouter gémir la bise ». Ces bruits mystérieux exercent sur elle une sorte de fascination, et deviennent, pour elle, une musique pleine d'harmonies.

1. *M. Diable*, 92.
2. *Champi*, 5-6.

« S'il ne fait pas plus chaud dans la Vallée Noire, du moins nous aurons de beaux brouillards et de superbes bruits de vent dans les arbres. J'ai pleuré toute la nuit dernière dans ma chambre d'auberge, uniquement par désespoir de ne pas voir le ciel et de ne pas entendre souffler l'air [1]. »

Cependant, à l'automne, si on est privé du chant du rossignol, celui du merle enchante George Sand ; elle découvre en lui des qualités moins brillantes, mais qui n'en sont pas moins très agréables :

« La soirée était superbe et les merles chantaient dans les buissons. J'ai toujours aimé particulièrement le chant du merle ; moins éclatant, moins original, moins varié que celui du rossignol, il se rapproche davantage de nos formes musicales, et il a des phrases d'une naïveté rustique qu'on pourrait presque noter et chanter en y mêlant fort peu de nos conventions [2]. »

Les oiseaux chanteurs sont-ils muets, elle trouve encore du charme dans la voix des crapauds : « Je suis forcée de m'en tenir aux mélodies des crapauds de mon jardin, qui, depuis dix nuits, font entendre, ma foi ! de très jolies petites notes pour des notes de province [3]. »

Elle se moque des habitants des grandes villes qui, enfermés dans leurs murs, ne connaissent rien des plaisirs et des beautés de la nature. Ils font durer l'hiver pendant six mois. Il n'y a pas un moment de l'année, cependant, qui n'offre quelque merveille à admirer, dans son cher Berry.

« On s'imagine à Paris que la nature est morte pendant six mois, et pourtant les blés poussent dès l'automne, et le *pâle soleil* des hivers, on est convenu de l'appeler comme cela, est le plus vif et le plus brillant de l'année... Même dans nos contrées..., les grandes plaines fromentales se couvrent de ces tapis courts et frais sur lesquels le soleil, bas à l'horizon, jette de grandes flammes d'émeraude. Les prés se revêtent de mousses magnifiques, luxe tout gratuit de l'hiver. Le lierre, ce pampre inutile, mais somptueux, se marbre de tons d'écarlate et d'or. Les jardins mêmes ne sont pas sans richesse. La primevère, la violette

1. *Corr.*, II. A M. Scipion du Roure, à Arles. Paris, 13 décembre 1836.
2. *H. Vie*, III, 65.
3. *Corr.*, II, à Mme d'Agoult. Nohant, mai 1837.

et la rose de bengale rient sous la neige... Si le rossignol est absent, combien d'oiseaux de passage, hôtes bruyants et superbes, viennent s'abattre ou se reposer sur le faîte des grands arbres ou sur le bord des eaux ! Et qu'y a-t-il de plus beau que la neige lorsque le soleil en fait une nappe de diamants, ou lorsque la gelée se suspend aux arbres en fantastiques arcades, en indescriptibles festons de givre et de cristal [1] ? ».

Quand le temps est clair, George Sand contemple avec admiration le ciel de janvier, illuminé de splendides étoiles :

« Toute la constellation d'Orion, brillante comme le diamant, monte derrière la lune, dans un bleu froid ; et plus bas, sur la cime des arbres du jardin, côté sud-est, Sirius éclate déjà, blanc et palpitant, dans l'Éther. Les ombres que projettent les pins du jardin sont franches et immobiles sur le sable. Il y a donc des violettes fleuries ? Je ne les ai pas vues, mais je les sens, l'air frais en est imprégné [2]. »

Elle a interrompu sa méditation pour prendre son repas du soir. A minuit, elle est de nouveau à sa fenêtre, pour renouer le fil interrompu de ses pensées. Elle ne craint pas de s'exposer à un refroidissement, et elle essaie de faire comprendre à l'ami qui veut l'arracher à ce spectacle « qu'il vaut mieux enrhumer son nez que de priver son âme d'une haute jouissance [3] ».

Que de nuits George Sand n'est-elle pas restée dehors, oubliant tout, abîmée dans la contemplation des astres, ou rêvant, sous la clarté de la lune, aux aventures qu'elle devait raconter dans ses romans !

Parfois, cependant, la châtelaine de Nohant est douloureusement impressionnée, à l'approche de l'hiver ; c'est qu'elle établit un rapprochement entre cette saison glacée et l'état de son âme. « L'hiver étend, dit-elle, ses voiles gris sur la terre attristée, le froid siffle et pleure autour de nos toits. »

De cette émotion douloureuse, qui lui fait assimiler son être au dépouillement de la nature, elle passe bien vite à la jouissance poétique que lui procurent les rayons de midi. C'est l'espoir au milieu des larmes et des douleurs de l'existence :

1. *H. Vie*, III, 47-48.
2. *Imp. et souv.*, 3.
3. *Id.*, 5.

« Quelquefois encore, à midi, des lueurs empourprées percent la brume et viennent réjouir les tentures assombries de ma chambre. Alors mon bengali s'agite et soupire dans sa cage, en apercevant, sur le lilas dépouillé du jardin, un groupe de moineaux silencieux, hérissés en boule et recueillis dans une béatitude mélancolique... Le genêt, couvert de ses gousses brunes, pousse encore tout en haut une dernière grappe de boutons qui essaient de fleurir. La terre, doucement humide, ne crie plus sous les pieds des enfants. Tout est silence, regret et tendresse. Le soleil vient faire ses adieux à la terre, la gelée fond et des larmes tombent de partout ; la végétation semble faire un dernier effort pour reprendre à la vie ; mais le dernier baiser de son époux est si faible que les roses du Bengale tombent effeuillées, sans avoir pu se colorer et s'épanouir [1]. » Mais ce pâle rayon va disparaître ; de nouveau George Sand retombe dans son morne désespoir.

Parfois la beauté, la splendeur de la nature excite ses sens, réveille chez elle des désirs, des sensations, avec intensité. C'est alors qu'elle ressent vivement l'infériorité de son être. Elle se sent prise d'un violent besoin d'aimer ; le vide affreux, qu'elle constate autour d'elle, la jette dans un profond chagrin. Elle envie le sort du rossignol, qui n'a pas connu les déceptions de son existence.

« Le rossignol a envoyé une si belle modulation jusqu'à mon oreille que j'ai quitté le Malgache et toi aussi pour aller l'écouter dans le jardin. Il fait une nuit singulièrement mélancolique ; un ciel gris, des étoiles faibles et voilées, pas un souffle dans les plantes, une impénétrable obscurité sur la terre. Les grands sapins élèvent leurs masses noires et vagues dans l'air grisâtre. La nature n'est pas belle ainsi, mais elle est solennelle et parle à un seul de nos sens, celui dont le rossignol parle si éloquemment à un être créé pour lui. Tout est silence, mystère, ténèbres ; pas une grenouille verte dans les fossés, pas un insecte dans l'herbe, pas un chien qui aboie à l'horizon ; le murmure de la rivière ne nous arrive même pas ; le vent souffle du sud et l'emporte en traversant la vallée. Il semble que tout se taise pour

1. *Lettres d'un voyageur.* A François Rollinat, janvier 1835, 148.

écouter et recueillir avidement cette voix brûlante de désirs et palpitante de joies que le rossignol exale [1]. »

Et voilà George Sand rêvant à sa triste destinée, au bonheur qui a fui loin d'elle. Et cette nature si riche, si belle, si parfumée, devient pour elle un sujet de douleur et de désespoir.

« Les parfums des fleurs nouvelles, l'odeur de la sève, fermentent partout trop violemment; il semble qu'une atmosphère d'oubli et de fièvre plane lourdement sur la tête; la vie de sentiment émane de tous les pores de la création. Fuyons ! l'esprit des passions funestes erre dans ces ténèbres et dans ces vapeurs enivrantes. O Dieu ! Il n'y a pas longtemps que j'aimais encore et qu'une pareille nuit eût été délicieuse. Chaque soupir du rossignol frappe ma poitrine d'une commotion électrique. O Dieu ! mon Dieu ! je suis encore si jeune [2]. »

Ces accès de tristesse, de mélancolie, ou d'excitation sensuelle que George Sand éprouvait parfois, en se livrant à la contemplation de la nature, sont assez rares, car, généralement, c'est l'effet contraire qui se produit : la nature a le don d'adoucir tous ses chagrins et toutes ses peines, même les plus cuisantes.

Au moment où elle attend, avec anxiété, l'issue de son procès, elle écrit dans les *Lettres d'un voyageur :*

« Je suis là, moi, abîmée dans les délices des champs, oubliant que toute ma vie est dans le plateau d'une balance [3]... »

Presque à la même époque, elle dira à un autre de ses amis :

« Couchée sur une terrasse, dans un site délicieux, je regarde les hirondelles voler, le soleil se lever, se coucher, se barbouiller le nez de nuages, les hannetons donner de la tête contre les branches, et je ne pense à rien du tout, sinon qu'il fait beau et que nous sommes au mois de mai [4]. »

Elle oublie ses revendications devant un beau paysage. Dans les *Lettres d'un voyageur*, à chaque instant, il y a ce qu'on pourrait appeler une transposition de thème lyrique. La douleur l'étreint, la nature l'enivre : « Oh ! non, s'écrie-t-elle, je n'étais pas fait pour être poète; j'étais fait pour aimer ! C'est le malheur

1. *Lettres d'un voy.*, 175.
2. *Id.* A Everard, 22 avril 1835, 176.
3. *Id.* Au Malgache, 15 mai 1836, 264.
4. *Corr.*, I. A M. Auguste Martineau-Deschenez, La Châtre, 23 mai 1836.

de ma destinée, c'est la haine d'autrui qui m'ont fait voyageur et artiste. Moi, je voulais vivre de la vie humaine; j'avais un cœur, on me l'a arraché violemment de la poitrine. On ne m'a laissé qu'une tête, une tête pleine de bruit et de douleur, d'affreux souvenirs, d'images de deuil, de scènes d'outrages [1]... »

Et tout à coup, quelques lignes plus loin, cette page admirable : « Le soleil est en plein sur ma tête; je me suis oublié au bord de la rivière sur l'arbre renversé qui sert de pont. L'eau coulait si limpide sur son lit de cailloux bleus changeants ; il y avait autour des rochers de la rive tant et de si brillantes petites nageoires de poissons espiègles; les demoiselles s'envolaient par myriades si transparentes et si diaprées que j'ai laissé courir mon esprit avec les insectes, avec l'onde et ses habitants.

« Que cette petite gorge est jolie avec sa bordure étroite d'herbe et de buisson, son torrent rapide et joyeux, avec sa profondeur mystérieuse et son horizon borné par les lignes douces des guérets aplanis! Comme la traîne est coquette et sinueuse! Comme le merle propre et lustré y court silencieusement devant moi à mesure que j'avance [2]! »

En considérant toutes ces merveilles, la douleur s'est enfuie; de la plainte, le poète a passé à la contemplation et à l'enthousiasme.

Le spectacle de la nature est non seulement, pour Aurore Dupin, un adoucissement à ses peines morales ; c'est encore un remède contre les maux physiques, un délassement à toutes ses fatigues :

« J'ai quitté ma chambre, au jour naissant, pour fuir la fatigue qui commençait à alourdir mes paupières. Depuis deux nuits j'ai, contre ma coutume, un sommeil pénible [3]... »

C'est à la nature que George Sand va demander la guérison de ces affreux cauchemars qui la réveillent, en sursaut. Elle compte sur l'air frais du matin, sur le soleil, pour la ranimer et la remettre en pleine possession d'elle-même.

« J'ai passé mon panier à mon bras; j'y ai mis mon portefeuille, mon encrier, un morceau de pain et des cigarettes, et j'ai pris le chemin des *Couperies*. Me voici sur la hauteur culmi-

1. *Lettres d'un voy.*, 15 mai 1836, 267.
2. *Id.*, 268.
3. *Id.*, 263.

nante. La matinée est délicieuse, l'air est rempli du parfum des jeunes pommiers. Les prairies, rapidement inclinées sous mes pieds, se déroulent là-bas avec mollesse ; elles étendent dans le vallon leurs tapis que blanchit encore la rosée glacée du matin. Les arbres qui pressent les rives de l'Indre, dessinent sur les prés des méandres d'un vert éclatant, que le soleil commence à dorer au faîte. Je me suis assis sur la dernière pierre de la colline, et j'ai salué en face de moi, au revers du ravin, ta blanche maisonnette, ta pépinière et le toit moussu de ton ajoupa. Pourquoi as-tu quitté cet heureux nid, et tes petits enfants, et ta vieille mère, et cette vallée charmante, et ton ami le *Bohémien*[1] ? »

Le soleil commence à se lever, et avec lui tous les oiseaux sortent de leur sommeil, secouent leurs ailes et apparaissent les uns après les autres.

« Mille voix d'oiseaux s'éveillent à leur tour. Voici la cadence voluptueuse du rossignol ; là, dans le buisson, le trille moqueur de la fauvette ; là-haut, dans les airs, l'hymne de l'alouette ravie qui monte avec le soleil... Tout s'embrase, tout chante. Les coqs s'éveillent mutuellement, et s'appellent d'une chaumière à l'autre[2] ».

Ce concert charmait la dame de Nohant.

De l'endroit élevé qui domine les bords de l'Indre, site délicieux, où elle s'est installée, George Sand jouit du paysage qui se déroule devant elle : le soleil commence à dominer la vallée ; elle regarde autour d'elle, et écoute les bruits qui résonnent alentour : « La cloche de la ville sonne l'angélus ; un paysan, qui recèpe sa vigne au-dessus de moi, pose ses outils et fait le signe de la croix[3]. » Le geste religieux et la

1. *Lettres d'un voy.* Au Malgache, 15 mai 1836, 263. — Que de poésie dans ces quelques lignes écrites au *Malgache*, après avoir visité son habitation abandonnée : « Je suis entré dans ton jardin, tes peupliers se portent bien, ta rivière est très haute. Mais cette maison déserte, ces contrevents fermés, ces allées dépeuplées d'enfants, cette brouette qui t'a sauvé de tant d'accès de spleen et qui est brisée dans un coin, tout cela est bien triste. J'ai été voir la chèvre ; elle n'a voulu manger aucune des herbes que je lui offrais ; elle bêlait tristement ; j'ai pensé un instant qu'elle me demandait ce qu'était devenu son maître » (*Lettres d'un voy.* Au Malgache, 15 mai 1836, 268).

2. *Id.*, 265.

3. *Id.*, ibid.

prière du pauvre vigneron ne lui ont point échappé. L'idée du tableau de Millet, nous la trouvons déjà chez George Sand[1].

La brume légère qui humecte les plantes et « semble les revêtir d'une gaze d'argent » s'est dissipée. Le soleil monte à l'horizon, et George Sand ne songe plus qu'à jouir de sa chaleur bienfaisante. Elle se livre à ses méditations poétiques, assise dans l'herbe, les pieds nus, non loin d'un ruisseau :

« Il doit être huit heures, le soleil est chaud, mais à l'ombre l'air est encore froid. Me voici au revers du rocher, dans le plus profond du ravin. Je suis caché et abrité du vent comme dans une niche. Le soleil réchauffe mes pieds mouillés dans l'herbe. Je les ai posés nus sur la pierre tiède et saine, tandis que je déjeune pythagoriquement avec mon pain et l'eau du joli ruisseau qui chante sous les joncs à côté de moi[2]. » C'est bien là l'enfant de la nature. Ce qui, pour d'autres, serait une souffrance, un manque de bien-être et de confortable, est pour elle une source de joie infinie.

On retrouve chez l'auteur de *la Mare au Diable* la simplicité grecque. Ne fait-elle pas songer au début du *Phèdre*, quand elle dit à son ami François Rollinat : « Asseyons-nous sur ce tertre jonché de serpolet[3]. » Ce lieu champêtre était bien choisi pour favoriser l'entretien.

Mais chez George Sand, un autre phénomène se produit, grâce à son imagination débordante. Elle éprouve quelquefois la faculté de devenir pierre, plante ou oiseau :

« Il y a des heures où je m'échappe de moi, où je vis dans une plante, où je me sens herbe, oiseau, cime d'arbre, nuage, eau courante, horizon, couleur, forme et sensations changeantes, mobiles, indéfinies ; des heures où je cours, où je vole, où je nage, où je bois la rosée, où je m'épanouis au soleil, où je dors sous les feuilles, où je plane avec les alouettes, où je rampe avec les lézards, où je brille dans les étoiles et les vers luisants, où je vis enfin dans

1. George Sand a aimé aussi à décrire parfois l'attitude des animaux. Quel joli tableau que celui-ci : « La vieille Grise approcha de la haie en faisant résonner ses enferges, essaya de galoper sur la marge du pré pour suivre sa fille ; puis, la voyant prendre le grand trot, elle hennit à son tour, et resta pensive, inquiète, le nez au vent, la bouche pleine d'herbes qu'elle ne songeait plus à manger » (*Mare au Diable*, 48).

2. *Lettres d'un voy.* Au Malgache, 15 mai 1836, 265.

3. *Champi.* Avant-propos, 21.

tout ce qui est le milieu d'un développement qui est comme une dilatation de mon être [1]. »

« Je vis dans les arbres, dit-elle encore, dans les bruyères, dans les sables, dans le mouvement et le repos de la natu e [2]. »

Cette faculté de se dédoubler, de vivre en dehors de soi, c'est là un don merveilleux et qui fait le vrai poète. George Sand le possédait à un haut degré.

La nature est pour elle un livre où elle lit à toute heure, en toute saison. Les êtres qui la peuplent, quels qu'ils soient, ont avec elle des affinités secrètes. Elle entend leur langage. Le ruisseau, qui murmure, chante à son oreille une délicieuse chanson. Elle interprète sa voix : « S'il n'est pas toujours possible à l'homme de comprendre l'hymne de la nature, il lui est toujours permis de le deviner [3]. » Elle vit, pour ainsi dire, en communion avec la terre : « Je suis de la nature de l'herbe des champs, dit-elle à Flaubert : de l'eau et du soleil, voilà tout ce qu'il me faut [4]. »

A part de très rares exceptions, George Sand n'a pas transformé la nature en l'objet aimé, comme Lamartine, ou, si l'on veut, ce n'est pas l'être aimé qu'elle voit à travers la nature. A peine pouvons-nous citer un exemple de cette contrefaçon, et encore faut-il aller le chercher dans *Lélia* :

« Sténio avait au fond du cœur la source de toute poésie, l'amour ; et, grâce à l'amour, il couronnait les plus belles scènes de la nature avec une grande pensée, avec une grande image, celle de Lélia. Qu'elle était belle, reflétée dans les eaux de la montagne, et dans l'âme du poète ! Comme elle lui apparaissait grave et sublime dans l'éclat argenté de la lune ! Comme sa voix s'élevait, pleine et inspirée, dans la plainte du vent, dans les accords aériens de la cascade, dans la respiration magnétique des plantes qui se cherchent, s'appellent et s'embrassent à l'ombre de la nuit, à l'heure des mystères sacrés et des divines révélations ! Alors Lélia était partout, dans l'air, dans le ciel, dans les eaux, dans les fleurs, etc., etc... [5] »

1. *Imp. et souv.*, 8.
2. *Id.*, ibid., 38.
3. *Ce que dit le Ruisseau*, 349, à la suite de *Laura*.
4. *Corr.*, VI, à Flaubert, 5 juillet 1872.
5. *Lélia*, I, 83.

George Sand, amoureuse de la nature, la considère plutôt comme l'objet même de son amour : « On arrive à aimer la nature passionnément, comme un grand être passionné, puissant, inépuisable, toujours souriant, toujours prêt à parler d'idéal et à renouveler le pauvre petit être troublé et tremblant que nous sommes [1]. »

Mme Dudevant a donc aimé la nature, pour elle-même, avec une légère teinte de panthéisme ; néanmoins, c'est là le côté éminemment sain de son esprit. Elle a constamment attiré l'attention du lecteur vers les beautés de la création. Même dans les romans où elle a exposé les idées les plus malsaines, elle a cherché à nous les faire aimer, à nous persuader qu'il faut leur demander le plaisir, la distraction dont nous avons besoin. Elle a cherché à nous détourner des plaisirs factices, faits de convention, où la dignité de l'être humain se perd et s'avilit.

La nature, la poésie champêtre et pastorale, voilà le côté bienfaisant de ses ouvrages, celui qui nous attire et qui nous ravit.

1. *Le pays des Anémones*, dans *Nouv. Lettres d'un voy.*, 55.

CONCLUSION

George Sand avait une grande admiration pour la nature. Elle était persuadée que l'art ne pouvait que l'amoindrir. Au lieu de l'embellir, il la déflore, en lui enlevant son caractère changeant et multiple. Il ne peut fixer au plus qu'une de ses expressions, et encore est-il impuissant à la rendre avec perfection et vérité.

« J'avais dès lors un sentiment que j'ai toujours conservé : c'est qu'aucun art ne peut rendre le charme et la fraîcheur de l'impression produite par les beautés de la nature, de même que rien, dans l'expression ne peut atteindre à la force et à la spontanéité de nos émotions intimes. Il y a dans l'âme quelque chose de plus que dans la forme. L'enthousiasme, la rêverie, la passion, la douleur n'ont pas d'expression suffisante dans le domaine de l'art, quel que soit l'art, quel que soit l'artiste. J'en demande pardon aux maîtres : je les vénère et les chéris, mais ils ne m'ont jamais rendu ce que la nature m'avait donné, ce que moi-même j'ai senti mille fois l'impossibilité de rendre aux autres. L art me semble une aspiration éternellement impuissante et incomplète, de même que toutes les manifestations humaines. Nous avons, pour notre malheur, le sentiment de l'infini, et toutes nos expressions ont une limite rapidement atteinte ; ce sentiment même est vague en nous et les satisfactions qu'il nous donne sont une espèce de tourment [1]. »

Cet amour, ce respect et cette vénération profonde de George Sand pour la nature, voilà ce qui l'empêche de la déformer dans ses descriptions. Elle ne cherche nullement à créer, à substituer un autre tableau à celui qu'elle a devant les yeux. Tous ses efforts ont pour but de le rendre avec le plus d'exactitude possible. De là son réalisme.

1. *H. Vie*, III, 10.

Les Bouroles berrichonnes.

« Ce que nous devons... à George Sand, dit J. Lemaître, c'est presque un renouvellement (à force de sincérité) du sentiment de la nature. Elle la connaît mieux, elle est plus familière avec elle qu'aucun des paysagistes qui l'ont précédée. Elle vit vraiment de la vie de la terre et cela sans s'y appliquer. Elle est le plus naturel, le moins laborieux, le moins concerté des paysagistes. Au lieu que les autres, le plus souvent, voient la nature de haut, et l'arrangent, ou lui prêtent leurs propres sentiments, elle se livre, elle, aux charmes des choses et s'en laisse intimement pénétrer[1]. »

Mme Dudevant, par amour de la nature, a donc été réaliste dans ses descriptions. Elle l'a été aussi, autant et plus que Balzac, à des points de vue différents, en parlant des paysans de la Vallée Noire et de leurs coutumes, n'en déplaise à Zola[2].

George Sand « a chanté les paysans berrichons, dit l'auteur des *Rougon-Macquart*, comme les poètes chantent leurs héros.

« Les paysans de George Sand sont bons, honnêtes, sages, prévoyants, nobles, en un mot, ils sont parfaits. Peut-être le Berry a-t-il le privilège de cette race de paysans supérieurs! »

Ce n'est pas chez Bazlac et Zola, grâce à Dieu, qu'il faut aller chercher la vraie physionomie de nos paysans de France.

Ceux de Balzac, ce sont des monstres, types qui peuvent exister à l'état d'exception. Ceux de George Sand, embellis un peu, sans doute, ont des caractères généraux que nous retrouvons dans bien d'autres provinces. Les circonstances douloureuses que nous venons de traverser, nous ont montré le courage, la valeur, le dévouement, l'abnégation de cet homme modeste, à qui nous devons, en grande partie, le salut de la France.

Jules Lemaître avait bien découvert aussi tout l'intérêt qui se dégage des études de mœurs, dans les romans champêtres, et avec quelle fidélité George Sand a peint l'habitant des campagnes en Bas-Berry.

« La première, je crois, dit-il, elle a senti, vraiment compris et aimé le paysan, celui qui vit loin de Paris, dans les provinces...

« La première elle a senti ce qu'il y a de grandeur et de poésie

1. J. Lemaître, *Les Contemporains*, 4e série, 167.
2. E. Zola, *Documents littéraires*, 229.

dans sa simplicité, dans sa patience, dans sa communion avec la Terre ; elle a goûté les archaïsmes, les lenteurs, les images et la saveur du terroir de sa langue colorée ; elle a été frappée de la profondeur et de la ténacité tranquille de ses sentiments et de ses passions ; elle l'a montré amoureux du sol, âpre au travail et au gain, prudent, défiant, mais de sens droit, très épris de justice et ouvert au mystérieux... [1] »

George Sand a su, par ses admirables peintures rustiques, mettre le pâtre et le laboureur dans leur milieu, leur attirer les sympathies d'un monde qui les regardait comme indignes d'occuper une place d'honneur dans la littérature. Elle nous a fait aimer davantage la nature. C'est là l'originalité de l'auteur, la manifestation la plus complète de son génie, un de ses principaux titres de gloire, vis-à-vis de la postérité.

Et nous aimons à nous plonger dans la lecture de ces délicieux romans, qui nous reposent et nous font oublier, un instant, les préoccupations et les soucis de l'existence.

« Oui, oui, encore une fois, l'aspiration à la vie pastorale, le besoin d'identifier notre âme avec la nature et d'oublier tous les faux besoins, et toutes les vaines fatigues de la civilisation, ce n'est pas là un vain rêve ; c'est un goût inné et positif chez la grande majorité de la race humaine, c'est une passion muette et obstinée qui suit partout, comme une nostalgie, ceux qui ont mené, dès l'enfance, la vie libre et rêveuse au grand air [2]. »

Les paysans, les ouvriers, sensibles à la sympathie de Mme Dudevant pour eux, et pour leur pays, lisent avec plaisir les ouvrages du grand écrivain, ceux, du moins, qui concernent le Berry. Les *vieux* parlent avec admiration de la châtelaine, qui les étonnait bien un peu, parfois, avec ses allures libres, et répètent encore le dicton de leurs pères : « C'était une *fumelle* rare, all' tait de tous les assauts ! »

Aux fêtes du Centenaire, en 1904, le vieux ferblantier Leroy, qui avait soudé le cercueil de George Sand, tenant à lui envoyer, « dans la vie inconnue » où elle se trouvait, le témoignage de son souvenir et celui de ses compatriotes, résumait ainsi, en

1. Jules Lemaître, *Les Contemporains*, 4e série, 166.
2. *Prom. aut. vill.*, 102.

quelques vers naïfs, tous les titres que l'auteur des romans champêtres s'était acquis à leur reconnaissance :

George Sand, du Berry tu nous rappel[1] l'histoire,
Nous faisant connaître ce qu'il était autrefois.
Quels ont été ses hommes, ses coutumes, ses lois,
Et son costume, ses usages et sa foi.
Ce beau travail rappelle ta mémoire,
Donnant le rang aux paysans, aux bourgeois,
Aussi aux ouvriers, à Perdiguier et moi.
Conserve le premier rang de gloire pour toi.
Combien de Berrichons en son fiers,
Les ayant pour toujours de l'oubli tiré.
Berrichon ne craint plus l'isolement,
Tu prend rang dans l'histoire glorieusement,
Puisque George Sand t'a décrit savamment.
.....

Tous les habitants du Berry, quels qu'ils soient, ont gardé pour le chantre de leur pays, un souvenir reconnaissant et attendri. Ils ont voué un culte profond, je ne dirai pas à la *femme*, mais à l'*écrivain*, qui a su interpréter si délicieusement les sentiments intimes que chacun d'eux éprouve pour sa terre natale.

1. L'orthographe a été maintenue.

APPENDICE

CHANSONS RECUEILLIES DANS LA VALLÉE NOIRE

Je dois toutes les chansons qui suivent à de vieux paysans, à des femmes âgées de plus de quatre-vingts ans. Elles sont certainement très incomplètes, car la mémoire manque quelquefois aux vieillards. Le Berrichon, nous l'avons vu, n'est jamais embarrassé pour substituer un mot à un autre, pour changer la mélodie, allonger la mesure ou la ralentir suivant les besoins. Aussi, que de variantes dans l'air et les paroles! Les *vieux* sont même incapables de dire deux fois de suite le même chant, sans le modifier.

Le seul mérite attaché à ces fragments de chansons, c'est qu'ils n'ont pas subi de retouches. Ils sont tels que je les ai entendus. Tantôt la rime que l'on attend fait défaut; tantôt elle ne revient pas aux mêmes intervalles que dans les premiers couplets. Souvent donc, des vers restent en suspens, n'ayant ni rime, ni assonnance. De temps à autre, les couplets d'une même chanson n'ont pas le même nombre de vers : il y en a sept alors qu'il en faudrait huit [1], ou sept, quand il n'en faudrait que six [2]. Les vers n'ont pas non plus le même nombre de pieds, quand le rythme adopté le demande. On répète le même vers, ou les deux derniers quand on ne peut retrouver les autres.

Les paysans du Berry mettent beaucoup de fantaisie dans leurs chants; ils se livrent facilement à l'improvisation, à l'inspiration du moment.

1. Cf. plus loin, *Le Laboureur*.
2. Cf. *Nanon*.

LA BERGÈRE

Y a rien de si charmant
Que la bergère aux champs.
Quand elle y voit la pluie,
Elle demande le beau temps.
Oh ! la jolie bergère,
Al passe donc bien son temps.

Son barger vient la voir
Le soir et le matin.
— Louvez-vous donc, bergère,
Bergère, louvez-vous,
Parez vos barbinettes,
Le soleil raye partout.

— Barger ! mon doux barger,
Là-vou les mènerons-nous ?
— Là-bas, dessus l'herbette
Brouter le fruit nouveau,
Manger la violette.
Voilà le renouveau.

— Barger ! mon doux barger,
De quoi déjeu'rons-nous ?
— Un' p'tite allouette grisette,
Un petit pâté chaud.
Du vin dans ma bouteille
Pleyés dans mon manteau [1].

— Barger, mon doux barger,
Là-vou nous logerons-nous ?
— Là-bas dessus l'herbette,
Une cabiolette y a :

1. *Variante :*

Berger, mon doux berger,
Qu'aurons-nous à manger ?
Du pâté d'alouette,
Des p'tits gâteaux tout chauds,
Du vin dans ma gourdette,
Cachés sous mon manteau.

Je vous assure, ma mie,
Que personne nous verra.

— Hélas ! mon doux barger,
Si quelqu'un nous voyait [1],
J'aim'rais mieux êtr' à l'ombre,
A l'ombre d'un buisson,
Filant ma quenouillette,
Raccordant ma chanson [2].

LE DIMANCHE JE M'Y PROMÈNE

Le dimanche, je m'y promène,
Ah ! tout le long de ce vert pré,
Et j'aperçois le bel ombrage
D'un beau rassignol sauvage.
Ah ! qu' é chantait mignounement.

Oh ! Rassignol, bon Rassignol.
Oh ! petit Rassignol charmant.
Oh ! va-t-en dire à ma maîtresse
Que j'ai pour elle beaucoup d' tendresse.
Oh ! que j' suis son fidèle émant.

Le rassignol donc prend son vol,
Puis au château d'amour s'en va.
Passe à la porte de la belle
Chante alors une chanson nouvelle,
Ah ! que la belle s'en rouveilla [3],

1. *Variante :*

Hélas mon doux berger
J'entends quelqu'un passer.
Je crois que c'est mon père,
Ah ! qui vient me chercher.
Cachons-nous-là, la belle,
Et laissons-le passer.

2. Mère Pulverin, La Châtre, 92 ans.
3. Je n'ai pas la suite de cette chanson.

ROSSIGNOLET DU BOIS

Rassignolet du bois,
Rassignolet sauvage,
Apprends-moi ton langage,
Apprends-moi ton parler,
Apprends-moi la manière
Pour bien se faire aimer.

Pour bien se faire aimer
Y a bien des manières.
Y faut toujours rien dire,
Et toujours en riant
Être auprès d' sa maîtresse
Que son cœur aime tant.

Rassignolet du bois,
Rassignolet sauvage,
Apprends-moi ton langage.
Apprends-moi ton parler.
Apprends-moi la manière
Pour bien se faire aimer.

Pour bien se faire aimer
Y a bien des manières.
Faut aller (au champ) anc céus filles,
Les embrasser souvent
En leur disant mignoune,
C'est ton fidèle émant [1].

MON MIGNON BARGER

J'avais qu'un amant fidèle,
Oh ! par malheur, jé l'ai perdu.
J' l'ai perdu, c'lui-là qu' mon cœur aime,
J' l'ai perdu mon mignon barger.

1. Mère Pulverin ; Mme Lafarcinade, à Étrangle-Chèvre.

Petit ruisseau, claire fontaine,
As-tu point vu, oh ! mon barger,
As-tu point vu c'lui-là qu'mon cœur aime,
As-tu point vu mon mignon barger.

Oh ! oui ! Oh ! oui ! Oh ! je l'ai vu
Oh ! je l'ai vu, charmante belle.
Je l'ai bien vu, c'lui-là qu' ton cœur aime,
Oh ! Il est là-bas dans ce vallon.

J'ai traversé, oh ! les vallons,
Oh ! les vallons et les montagnes.
Je l'ai point vu, c'lui-là qu' mon cœur aime.
Je l'ai point vu, mon mignon barger.

Ah ! j'aperçois au pied d'un arbre
Mon cher émant qu'est étendu.
Croyant qu'y dort, j' me suis approchée.
C'est qu'y est mort, mon mignon barger.

Je lui ai mis, oh ! ma capiche,
Oh ! ma capiche pour oreiller,
Mon d'vanteau en dossière.
C'est qu'il est mort mon mignon barger.

O maudit jour, maudit' journée,
Que tu me causes donc des peines.
J'avais, oh ! qu'un amant fidèle,
Et par malheur je l'ai perdu.

Je l'ai perdu, c'lui-là qu' mon cœur aime,
Je l'ai perdu, mon mignon barger [1]. } *bis.*

MA ROSALIE

Ma Rosalie, je viens les larmes aux yeux,
C'est pour te faire mes adieux.
Oh ! j'ai tiré pour l'Amérique,
Je l'ai tiré ce mauvais sort.
C'est lui qui me caus'ra la mort,
Et je regrette ma Rosalie.

1. Mère Pulverin.

Ah ! mon cher émant, te chagrin' pas tant.
J' m'en va zen parler à mon Père.
Mon père, il a beaucoup d'argent,
Y peut t'avoir un remplaçant.
Quoiqu'y en coûte beaucoup d'argent,
On peut ren faire sans qu'y en coûte.

Auparavant qu' de passer la revue,
T'en faut parler au caputaine.
En déboursant beaucoup d'argent,
Peut y avoir un remplaçant.
Quoiqu'y en coûte beaucoup d'argent,
On peut ren faire sans qu'y en coûte.

Eh ! non ! eh ! non, la loi nous le défend
De remplacer de si beaux hommes.
Dans l' régiment de Périgueux
On ne reçoit que des beaux hommes.
Un jour vous passerez major,
Et gagnerez vos galons d'or.

Quand le beau jeune homme, il a vu cela,
Les larm' aux yeux, main à la plume :
Reçois ma lettre Rosalie,
Reçois ma lettre avec douceur.
Je t'ai aimée, verse des pleurs,
Conserve-la mon écriture.

Ah ! puisqu' mon amant part au régiment,
Je veux me mettre religieuse.
Ah ! religieuse dans un couvent
Là vou j'y resterai longtemps.
Je prierai Dieu pour mon émant.
Ah ! j'en serai là, bienheureuse [1].

1. Mère Champagne, 90 ans, à Petites-Bordes.

NANON

J'ai fait z'une maîtresse,
Y a trois jours, y a pas longtemps,
Je n' sais si y a du changement
Je n'en sais rien.
Je me suis engagé dans la nation.
Adieu, ma charmante Nanon.

Et du bon matin y se lève,
S'en va t'a la port' de la belle.
Eh ! dormez-vous, sommeillez-vous,
Belle Nanon ?
Si vous dormez, réveillez-vous,
C'est vout' émant que parle à vous [1].

La belle... sans chandelle
Al a pris son jupon blanc,
S'en va t'ouvrir la porte
A son émant.

1. *Variante :*

Trois p'tits coups frappe à la porte,
Ah'l... la belle dormez-vous ?
Si vous dormez, réveillez-vous,
Belle Nanon.
Si vous dormez, réveillez-vous,
C'est vout' émant ; levez-vous donc.

C'est donc toi mon cher émant,
Toi qu' mon cœur il aime tant.

J' suis t'engagé pour sept ans
Dans ce tout beau régiment.
Si je reçois mon congé,
Belle Nanon,
Si je reçois mon congé,
En revenant, j' t'épouserai.

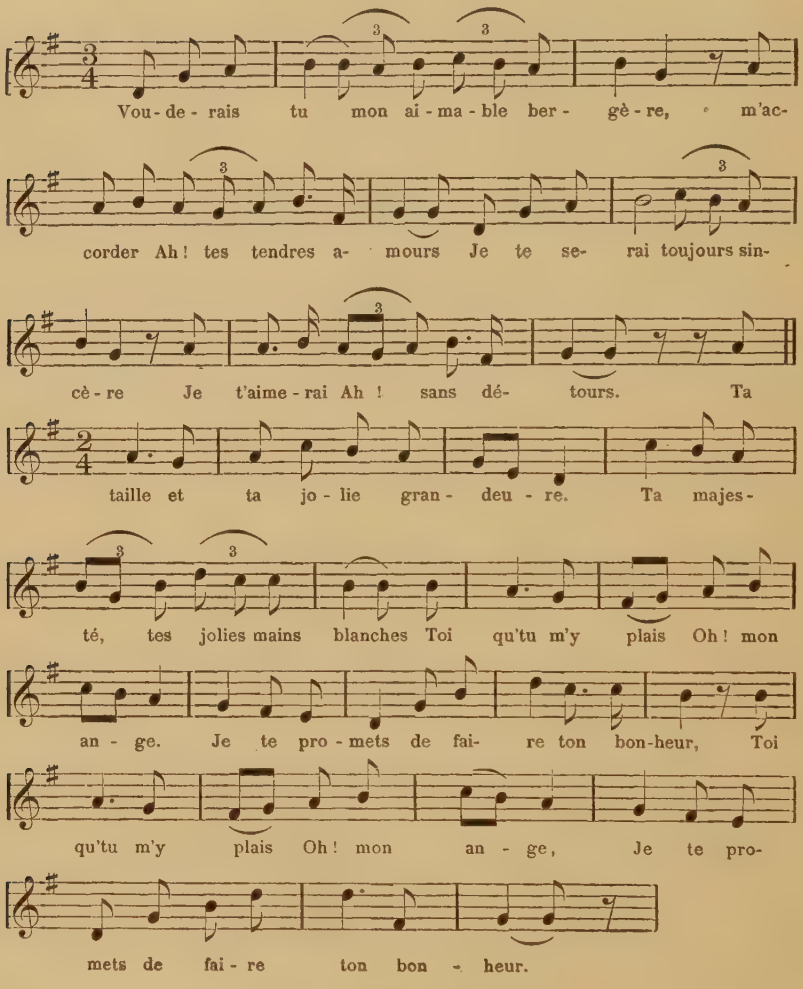
Sept ans ! ah ! mon cher émant.
Sept ans ! ah ! c'est bien longtemps.
A qui j' racont'rai mes peines,
Mes peines et mes tourments,
Toujours pleurant.
Regrettant mon cher émant
Que mon cœur il aime tant.

Les garçons de ton village
Sont y pas de bons enfants.
Te f'ront-y pas l'amour, la belle,
En m'attendant,
En regrettant ton cher émant
Que ton cœur il aime tant.

Les garçons de mon village
Ah ! ne savent pas faire l'amour.
Terjou le même langage,
Le même discours.
C'est pu coumme toi, mon cher émant,
Y a terjou du changement [1].

1. Bonnin, Saint-Chartier. — Il y a de nombreuses variantes.

VOUDRAIS-TU MON AIMABLE BERGÈRE



Voudrais-tu, mon aimable bergère,
M'accorder, ah ! tes tendres amours.
Je te serai toujours sincère,
Je t'aimerai, ah ! sans détours.
Ta taille et ta jolie grandeur,

Ta majesté, tes jolies mains blanches.
Toi que tu m'y plais, oh! mon ange,
Je te promets de faire ton bonheur.

Mon bon mônsieur, à vout' langage,
Cheux moi, ah! vous y gagnerez rien.
C'est là dans ce beau pâturage
Que j'ai fait entermi tout mon choix.
Cheux moi pas tant de discours frivoles, } *bis.*
J'en ai qu'un cœur, y est à mon barger. }

Le barger tel qu'y te plaît, la belle,
N'aurait-y pas su à te charmer.
Ne deviendrait-y pas infidèle
Ah!... comme le papillon léger.
Cheux moi, ô ma charmante belle,
Tout est brillant dans mon beau château,
Oh! je ferai mille fois ta fortune,
Viens avec moi, laisse-là ton troupeau.

Mon beau Mônsieur, je vois, vous êtes riche,
Ah!... vous riez, vous badinez.
Moi je suis qu'une simple fillette,
Ah! jamais j'ai rien sans travailler.
Suivez vos discours et vout' fortune,
Car vous avez déjà trop causé.
Cheux moi, pas tant de discours frivoles
J'en ai qu'un cœur, y est à mon barger [1].

TES MOUTONS MA BERGÈRE

Tes moutons ma bergèr' y sont ben écartés,
Y sont dedans la plaine, on les voit pu aller.
— Mes moutons, je les garde au courant de l'iau,
Mon barger les appelle au champ des oiseaux.

Veux-tu v'nir mignonne, là-bas sous ceux ormeaux,
Nous parl'rons ensemble de quelques p'tits mots.
— Si l'amour vous presse, passez vout' chemin,
Car après vos fesses, je lach'rai mon chien.

1. Mère Champagne; Bonnin, à Saint-Chartier.

Ton chien, ma bergère, faut pas le lâcher.
Ah! si t'es en colère, oh! j' vas m'en aller.
Adieu, filles ingrates, oh! filles sans pitié,
Pu les aimants vous flattent, et moins vous les aimez [1].

JE VOIS BIEN MA MAITRESSE

Je vois bien ma maîtresse
Là-bas dans ce vallon,
Si j'étais auprès d'elle
Je f'rais ben mon badin.
Mais j'suis dans ma chambrette
Pour y passer mon temps.

Si j'étais harondelle,
Je prendrais ma volée,
Je volerais bien haut,
Je volerais si haut,
Sur les seins de ma mie
J'y prendrais mon repos.

Mes seins n'sont point zune arbe,
Pour v'nir t'y reposer,

1. Mère Champagne et M. Jean Audebert.

Derrière cheu mon père
Y a t'un oranger,
A la plus belle des branches
Va donc t'y reposer [1].

LA BERGÈRE

J'entends, j'entends la bergère qui chante
A la lavoir d'un galant Renaud.
Elle z'a été attaquée
Par un jeune cavalier,
Qui s'en est approché
De cette reine beauté.

Ah ! j'ai six cents francs dans ma valise,
Belle si vous vouliez, vous les gagneriez.
— S' vous avez qu' six cents francs
Vous les faut bin pou vivre.
— J'y connais qu'à vos yeux
Qu' vous êtes une amoureuse.

Vous les voyez mes moutons dans la plaine,
Vous les voyez qui s'en vont dans ce bié.
Allez donc les chercher
Mes moutons à ma place.
Et quand vous reviendrez
Vous s'rez mon bien-aimé.

Et la bergère a fait la fille fine
Du beau cheval al s'en est approché,
A mis la main à la bride,
A sauté dessus son dos,
A joué de l'éperon
Comme un vaillant dragon.

Eh ! là ! arrête ! arrête ! la bergère
Cet honneur-là, ah ! vous appartient pas.
Adieu mes six cents francs,
Adieu mon beau manteau,
Ma valise, mon argent
Qu'était pleyé dedans [2].

1. Mère Champagne.
2. Mère Pulverin.

LES TROIS CAPUTAINES

Dans l' jardin de mon père
L'y a t'un rosier blanc.
Dessous ce rosier blanc,
L'y a trois jolies filles
Ah ! blanches comme la neige,
Ah ! jolies comme un jour.
Y passe trois caputaines,
Tous trois y font l'amour.

Le plus jeune des trois
A su choisir la sienne. } *bis.*
Y la prend, y la monte
Dessus son cheval gris.
A Paris y la mène
Droit à son beau logis.

En passant par les rues,
Tout le monde les regarde } *bis.*
Ah ! dites-moi donc, la belle,
Si c'est pour vos piaisis,
Ou si c'est pour vos peines
Qu' vous êtes venue ici ?

C'est ni pour mes plaisis,
Oh ! c'est ni pour mes peines. } *bis.*
Y me prend, y me monte
Dessus son cheval gris.
A Paris y me mène
Droit à son beau logis.

Quand ça fut pour souper,
La belle veut pas manger. } *bis.*
Mangez, mangez, la belle,
Selon vout' appétit.
Avec trois caputaines
Vous passerez la nuit.

En entendant ces mots,
La belle fut tombée morte. } *bis.*

La belle fut tombée morte.
Ah ! morte, épiamie.
Et les trois caputaines
Se sont fort trouvés pris.

Le plus jeune des trois
Va faire sonner ses jointes. } *bis.*
Sonnez, sonnez, clochettes,
Sonnez piteusement,
Car ma maîtresse est morte,
J'en ai le cœur doulent.

Ah ! où donc l'enterrer
Cette belle princesse? } *bis.*
Dans l' jardin de son père,
Dessous un rosier blanc.
Où c'est là que la belle
Passait si bien son temps.

Deux ou trois jours après
Le père va s'y promener. } *bis.*
Ouvrez, ouvrez ma tombe,
Papa, si vous m'aimez.
J'ai fait trois jours la morte,
Pour mon honneur garder [1].

SYLVIE

C'est la jeune Sylvie
Du bon matin tout à la jouie (joie)
Dessous ceux ormeaux
En gardant son troupeau.
Elle s'est assise sous l'ombrage
Croyant trouver son doux barger.
Mais son amant volage
Y l'avait bien délaissée.

O rassignol sauvage,
O doux rassignolet charmant,

1. Bonnin, Saint-Chartier.

Tu vois ma tristesse,
Tu vois mon grand tourment.
Jeune et belle Sylvie,
Que manque-t-y donc à ta jouie?
Ah ! donne-moi des nouvelles
De mon très cher émant.

Ton amant volage
Y est ben loin de toi;
Y a pris les armes
Y est au service du roi.
Rapaise tes larmes
Et reconsole-toi.
.....
.....

O rassignol sauvage,
O rassignol charmant,
Porte-lui à ton bec
Cette belle anneau d'or.
Et va et t'y dira,
Que je suis à la mort.
.....
.....

Sors de ta tente,
Retire-toi de ton miroir,
Ta beauté charmante
T'envoie le bonsoir.
Je t'apporte un gage
Que tu lui donnas autrefois.
Dans ce vert bocage,
Elle te le renvoie [1].

LE BARGÈR TRAITRE

Je vas, je viens, ah! j' m'y promène
En attendant mon mignon barger.
Oh! je l'attends depuis l'aureure

1. Mère Pulverin.

Oh ! depuis la pointe du jour,
Mon émant vient pas... encore.
Ah ! y me paiera de retour.

Pour ton barger, ma jolie bargère,
Pour ton barger, faut pu z' penser.
Y est là-bas anc un aut' bargère
Y a ben égard à son troupeau,
Car y a ben d' l'amour pour elle
En tournant son fuseau.

Halas ! grand Dieu, c'est y ben possible
Que mon barger, y m'aurait délaissé.
Ah ! qu'y m'y fasait des promesses
Ah ! qu'y m'aimerait toujours,
Et à présent, y me délaisse
En méprisant mes amours.

T'en souviens-tu, joli galant traître,
L'autre ceux jours en nous promenant,
T'en souviens-tu au pied du châgne
Que tu jouais de ton haubois.
Tu m'y faisais des promesses
Ah ! qu' tu m'aimerais toujours.

Pour des promesses, ma jolie bergère,
Pour des promesses, j' t'en ai jamais fait,
J' t'ai aimé comme les autres filles,
Comme on doit toutes les aimer.
A l'égard du mariage
J' t'en ai jamais parlé [1].

A L'ÉPINETTE

A l'Epinette en vérité
Y a t'une fille bien désolée.
J' m'en suis allé la voir
Son amant l'a gagnée.
Ah ! y a laissé pour gaiges
Ses deux yeux pour pleurer. } (*bis*)

1. M. Kiesgen.

Oh ! la belle quand s'rai là-bas,
De tes nouvelles tu m'enverras,
Tu m'enverras une lettre
De la Sainte-Trinité.
Ah ! belle, si tu es enceinte
Y faudra m' le marquer. } (*bis*)

Pour être enceinte, oui je le suis,
Car je su prête à m'écoucher.
J' le porterai cheux ton père
C' pauvre p'tit innocence,
Moi j'irai te rejoindre
A ton beau régiment. } (*bis*)

Oh ! va, la belle, si tu voulais,
A l'Epinette tu resterais,
T'en trouv'ras ben d'autres,
Queuque garçon nigaud
Oh !... qui sera ben m'naise
D'avoir du fruit nouveau. } (*bis*)

Dans le temps qu' j'étais cheux mon père,
J'allais le soir me promener.
Je me moquais des autres
Quand y avait du chang'ment,
Et moi j'étais jolie fille
Et j'en ai fait autant [1]. } (*bis*)

UN GALANT

Oh ! tout galant qui a qu'une maîtresse,
Y ne fait pas l'amour quand y veut.
Et moi qui en a cinq à six
Oh ! cinq à six jolies maîtresses,
Oh ! celle que mon cœur aime le mieux.
Je ne la vois pas moikié quand je veux.

Oh ! pour un lundi, oh ! l'envie m'a pris
Oh ! oui d'aller la voir chez elle.

1. Bonnin, Saint-Chartier.

Dans mon chemin j'ai rencontré
Un autre amant qu'est auprès d'elle,
Un autre amant qu' la caressait,
Un autre amant que l'embrassait.

Oh ! alors, je me suis approché d'elle,
En lui disant charmante blonde,
Y a donc plus d'amikié pour moi
Après m'avoir fait des promesses.
Y a donc pu d'amikié pour moi
Après m'avoir promis ta foi.

Zo ! oui la belle a le cœur si tendre
Que les larmes y coulèrent des yeux.
Moi qu' j'étais garçon généreux,
Ah ! je la prends ; ah ! je l'embrasse,
Ah ! je l'assis sur mes genoux.
Mon p'tit cœur reconsolons-nous.

Comment veux-tu que j' m'y reconsole,
Tous mes amants m'ont délaissée.
Tous les galants sont qu' des trompeurs
Après avoir promis leur cœur.
Je le vois bien, mais za présent
Toi que tu vas m'en faire autant [1].

LE SOIR A LA BRUNE EN M'Y PROMENANT

Le soir à la brune en m'y promenant,
En fumant ma pipe bien gaillardement,
J' rencontre mon camarad' trist', désolé,
D'une seule parole, je l'ai reconsolé.

Qu'as-tu camarad', qu'as-tu za pleurer,
Pour l'amour d'un' brune tant te chagriner.
Viens t'en donc en Fland' nous en trouverons
Des brunes et des blondes, comme nous en voudrons.

D' tes brunes et tes blondes, oh ! non j'en veux pas,
Moi j'ai ma maîtresse et j' la quitt'rai pas.
Ma maîtresse est belle, al a des agr'ments.
J' vais anc ielle, ô l' dimanche aux champs.

1. Mère Champagne ; Fourratier, à Lourouer.

JE M'EN VA T'A LA FONTAINE

Je m'en va t' à la fontaine
Pour tirer ma cruchère d'eau,
Pour tirer ma cruchère d'eau,
Et la porter cheux mon père.
Oh ! galant, s' vous m'attendiez
Vous en s'riez mon bien-aimé.

Ma bounne émie pou vous attendre
J'en ai ren à vous refuser.
Si vous aviez cinq à six cents francs
Nous parlerions bien d'amourettes.
Mais, ah ! qu' vous avez pas d'argent.
C'est c' qui fait mon pu grand tourment.

Si l'intérêt vous tourmente,
Rouvenez donc pu cheux moi,
Rouvenez donc pu cheux moi,
Raconter vos amourettes.
Rouvenez donc pu cheux moi
Raconter vouté z' amours.

J'en ai trois, mais à la guerre,
Qui valent bien mieux que vous.
Y en a un qui tient mon cœur
Et l'aut' qui tient mes amourettes
Et l'aut que m'a terjou promis
Qu'y resterait mon bon émi[1].

CHANSON DE LA BUXERETTE
OU
LES GARS DU BERRY

Toutes les filles de Courtioux et de la Buxerette
Rendez-vous donc au bal aussi cheux la Rouzette.
Et pu y aura Choret, anvé son gros flutouet,
Et j' vous fera ben danser des airs de Montchabré.

1. Mère Rémite, Saint-Chartier.

Noutés bœufs y sont ben dans noutés paturiaux,
Noutés vaches oh ! al font téter leurs viaux.
Allons danser Nannette, Nannette mes amours.
Les gars de la Buxerette y s'amusont terjou.

Et tout en passant à travers noutés champs,
Et de la musette et de la vielle en jouant,
Et tu, tu, tu, mignonne, un petit brin d'amour.
Veux-tu que je te dounne mon amitié terjou.

Cheux nous y a du cid, et j' boérons pu d' la iau.
Je boérons dans le siau anvé qua cofignau
Du cid de poumme à r'nette ; après coumme des ch'tis fous
J' danserons la mariounnette, pu je r'viendrons cheux nous.

Le ghiab' m' tire un gnieu, v'là Jentet qu' s'ameune,
Je voudrais ben savouér anvé qui qu'a se promène.
J' crouais ben qu'anvé Polis ; j'allons ben z'ou savouér.
A rendra ben service à ceux fumelles à ce soir.

J'entends chez le père Jean qui dansons la bourrée.
Le mère Zabette est là qu'attend nout arrivée.
Dépêchons-nous, Fifine, tu sais qu' les gars d' cheux nous,
Aimont ben la chopine et les piaisi tertous.

Échalignons-nous donc jusqu'à demain Nannette.
Ta chemise a se mouillera, pu p'tête ben ta bounnette.
Tant pis, ma paure mignoune, faut ben prendre du piaisi,
Faut gandiller ma bounne, faut danser que j' te dis.

La Soulange a se marie anc un gars d' la Charsille.
Y sont ben tous jaloux, tous ceux gars de la Messilles,
Al se marionl itout, ielle anvé c'te ch'ti Jent.
Al se marionl ceux fumelles ; en restera pu pour moué [1].

JEAN FLAMBERT

Pour un beau jour le roi Français
Voulut éprouver ses soldats.
Y s'en va t' au premier poste.

1. Cette chanson n'est pas aussi répandue que les autres à Nohant et aux environs.

Ah ! y dit à son voltigeur :
Laissez-moi passer le poste.
Ah ! je ferai votre bonheur.

Jean Flambert lui réponda :
Non, Mônsieur, vous ne passerez pas.
Je suis ici comme fationnaire.
Ah ! je veux soutenir mon fort,
Mais y y passera personne,
A moins qu'y y coûte la mort.

L' roi français a entendu ça,
Ah ! mais s'est retiré trois pas.
Y met la main dedans sa poche,
Arrache une poignée de louis.
Ah ! tenez, mon ami Flambert,
Cela vous fera-t-y piaisi ?

Mais ni pour or ni pour argent
Ah ! Mônsieur, je vous le défends.
Je vas vous marquer une borne.
Si vous la dépassez trois pas,
Dans mon fusil y a t' une cartouche
Ah ! dans vout' corps alle passera.

Le roi français au même instant
Y va trouver son aide de camp.
Et y dit à son caputaine :
Ah ! caputaine, mon émi,
Jean Flambert est un brave homme,
Y sait ben soutenir son fort.

Par un lundi, la matinée
Une grande revue y a passée.
Et il appelle son caputaine :
Ah ! caputaine, mon émi,
Avez-vous pas Jean Flambert
Ici dans vout' compagnie ?

Et Jean Flambert au même instant
Ah ! y est sorti des rangs,
A pu y a présenté les armes
Y a dit à Sa Majesté :
Mônsieur, ah ! si j'mérite la mort,
Ah ! faites-moi fusiller.

Fusillé ! vous le serez pas
Parc' que vous le méritez pas.
Y met la main dedans sa poche,
Y a donné la croix d'houneur.
Ah ! tenez, mon ami Flambert,
Cela fera votre bouheur.

Jean Flambert au même instant
S'en va trouver ses camarades.
C'est-y pas moi qu'a du bonheur
D'avoir jamais été au feu,
D'avoir jamais vu de bataille
Et pi d'avoir la croix d'houneur[1].

LE CONSCRIT

Le triste sort de ce conscrit
A cette semaine y vont parti.
Y vont parti à l'instant même,
Terjou pleurant, bien regrettant
Leur douce émie qu'il aime tant.

Y a pas été au régiment
Qu'il a fallu prêter serment.
Prête serment, brave militaire,
Vaillant conscrit tu s'ras fidèle
A la patrie, à la patrie.

Ah ! oui j'en jure mon commandant,
Avant trois jours j'ai foutu l' camp.
Ni caputaine ni généraux
Qui m'empêch'ra de voir ma blonde,
Ma blond' dans son si beau châtiau.

Ça n' fut pas douze heures, douze minutes,
Trois p'tits coups y frappe à la porte :
Ouvre, ah ! ouvre donc ta porte,
C'est ton émant, le cœur content,
Qui revient d' la guerre bien joyeusement.

1. Bonnin, Saint-Chartier.

Oh ! oui ma porte je l'ouvrirai
Mais si t'apportes ton congé.
Oui ben, j' l'apporte mon congé
Et ma foué ah ! très ben signé
Sous la semelle de mes souliers.

Ça ne fut pas le matin jour
Trois beaux gendarmes tombent à la cour.
Déboule, déboule, brave militaire,
Ta maison, ah ! mauvais conscrit,
Est au pillage, et toi aussi.

Je me fous bien de la maison
Pourvu que j'aie mon cœur mignon.
Oui, tu l'auras ta douce émie
Quand tu auras porté la chaîne,
Porté la chaîne sept ans aux pieds [1].

LE DÉSERTEUR

Loù que j'étais logé
Y m'ont mal conseillé,
Y m'ont fait déserter
Sans avoir mon congé.
Un lundi l'envie m' prit
D'aller dans mon pays.

Dans mon chemin faisant
J' rencontre mon caputaine.
Mon caputaine me dit :
Où vas-tu sans souci ?
Je m'en vas à Pillemont
Rejoind' mon bataillon.

Avant d'être à Pillemont
Y a t' une bataille à faire.
Je quitte mon habit,
Je prends mon sabre en main.
Nous nous sommes battus là
Comme de vaillants soldats.

1. Bonnin.

Au premier coup frappant
Je tue mon caputaine.
Mon caputaine est mort
Et moi je vis encore.
Avant qu' ce soit trois jours
Ça sera à mon tour.

Ils m'ont pris et em'né
Dedans la citadelle,
Ils me bandèrent les yeux
Avec un mouchoir bleu.
Faites-moi donc mourir
Sans me faire tant languir.

Qui qu'aura du regret,
Ça s'ra ma très chère mère,
Elle qu'a donc tant pleuré
Quand j' me suis engagé
Elle aura pas l'honneur
De voir mourir mon cœur.

Soldats de mon pays,
Dites-en rien à ma mère,
Dites-lui donc plutôt
Que je suis à Bordeaux
Dans ce beau régiment,
Que j'y serai longtemps.

Et qu'on me plie mon cœur
Dans une bell' serviette blanche,
Qu'on l'envoie à Paris
Rejoind' ma bonne émie
Afin qu'elle ait l'honneur
De saluer mon cœur [1].

C'ÉTAIT UNE JEUNE FILLE

C'était une jeune fille
Que venait d' se marier.
Le soir de ses noces

1. Mère Pulverin et Bonnin.

Y reçoit son commandement
Qu'y fallait aller rejoindre
Ce si beau régiment.

V'la son p'tit cœur troublé
Qu'al s'a mise à pieurer.
Ne pieurez pas la belle,
Ah ! ne pieurez pas tant,
Je serai de retour
Avant qu'y soit deux ans.

Un an, deux ans se passent,
Le mari revient pas.
Au bout de la troisième
Y rentre z' au logis,
Y a trouvé sa femme
Que changeait de mari.

Y s'en va t' à sa porte,
Lui demande à loger.
Al lui dit d'un air fier :
Nous sommes embarrassés,
Y a pas de logement
Pour dragon du régiment.

Y s'en va chez sa mère
Que son cœur aime tant,
Lui offre ses valises,
Son or et son argent.
Hélas ! ma bonne mère,
Logez-moi en payant.

L' soldat eut pas soupé
Qu'y demande à jouer.
Y demande des cartes,
Des cartes a pu des dés.
On va jouer la belle
Qui l'aura son coucher.

Au premier coup de carte
Le soldat z' a gagné.
Mon beau soldat de guerre
Ne vous emportez pas
Pour cette belle épouse,
Al vous appartient pas.

Son petit frère Antoine
Qui le reconnaît bien
Y lui a dit : ma sœur,
Quelle parole sans souci.
Tu croyais être veuve,
Te voilà deux maris !

J'ai grand peine z' à y croire
Qu' vous soyez mon mari.
Au moins qu' l'on m'en donne
Quelque renseignement. —
On nou za marié, la belle,
Pour un bon lundi gras.

Vout' père coumme le mienne
Vous menait par le bras. —
J'ai grand peine z' à croire ça
Qu' vous soyez mon mari.
Au moins qu' l'on m'en donne
D'autres renseignements.

On vou za marié la belle
Dans un beau taffetas gris.
Montrez-moi votre jupe,
Moi, voilà mon hébit [1].
.....
.....

C'EST UN DRAGON REV'NANT DE GUERRE

C'est un dragon rev'nant de guerre (*bis*)
Bien étoffé, bien équipé,
Son épée claire à son côté.

Hé ! bonjour donc, madame l'Hôtesse, (*bis*)
Auriez-vous pas du bon vin blanc
Pour un dragon qu'est sans argent ?

1. On n'a pas pu m'en dire davantage, mais il y avait sans doute une énumération de toutes les circonstances qui pouvaient rappeler à la jeune femme son premier mariage.

Pour du vin blanc, non, j'en ai guère, (*bis*)
J'en ai du rouge, aussi du gris
Pour un dragon qui loge ici.

Le bon dragon fut pas à table (*bis*)
Oh ! qu'il s'est mis, oh ! à chanter,
Madame l'Hôtesse s' met à pleurer.

Qu'a vous, qu'a vous, madame l'Hôtesse, (*bis*)
Pleurez pas tant votre vin blanc,
Jamais dragon va sans argent.

C'est pas mon vin blanc que je pleure, (*bis*)
C'est le premier de mes maris,
Vous le ressemblez tout comme li.

Oh ! c'est donc toi, coquine de femme, (*bis*)
Je t'ai laissée avec deux enfants,
T'en voilà quatre maintenant.

Mon bon mari faisons partage, (*bis*)
Prends les deux grands, laisse-moi les p'tits.
Nous serons quittes mon bel émi.

Moi je n'ai pas d' partage à faire, (*bis*)
J' m'en vas monter su mon cheval blanc
M' retourner dans mon beau régiment.

Dedans Paris y a forte guerre, (*bis*)
Y a forte guerre, beaucoup de tourments,
Adieu la femme et les enfants [1].

1. Mère Pulverin et son gendre, Jean Audebert, à Étrangle-Chèvre.

DU BON MATIN AL SE LÈVE

De bon matin al s' lève
Et fait signer son bull'tin
Va dire à sa chère mère,
Maman, je m'en vas d'main.

Al s'y poudre, al s'y frise,
Al s'habille en soldat.
C'est pour aller rejoindre
Ce si joli combat.

Dessus les ponts de Nantes
Des canons ont tiré.
La belle al s'épouvante,
Dans l'eau al a plongé [1]

Lui a passé une balle
Qui l'y traverse le bras.

1. *Variante :*

Passant sur le pont d' Nantes
Les canons ont tiré.
La belle se renverse,
Dans l'eau elle a tombé.

La belle al se déclare
Qu'al n'était pas soldat.

Les bourgeois de la ville
S'en sont tous étonnés
D'y voir une si belle fille
Ah ! si bien manœuvrer.

Nous li ferons une somme,
De cinq à six cents francs
Pour les faire vivre ensemble,
Elle et son cher émant [1].

LE MARIN

En m'y promenant
Là-bas su l' bord de l'iau
J'ai bien fait rencontre
D'un charmant matelot.
Y m'a prié là-bas
Sur le bord de l'île,
Belle voulez-vous monter
Dans mon joli navire?

Oh ! y était si beau,
Si beau et si charmant,
Que j'ai mis le pied
Dans son beau bâtiment.
Le beau marin alors
A lâché les cordages,
A mis les voiles au vent.
C'était pour gagner l' large.

Oh ! marin, marin,
Arrête ton vaisseau,
Car ça ne m'y plaît pas
De voyager sur l'iau,
D'y voyager dessus,
Dessus cette triste mer,
Oh ! c'est plus voir son père,
Aussi sa très chère mère [2].

1. Mère Pulverin.
2. Champagne.

L'EMPEREUR NAPOLÉON

Partons, mes officiers, partons,
Il est ben temps d' nous met' en route,
Voilà l'end'mi qu'est à nos trousses,
Partons mes officiers d'honneur,
Ne serai donc pu votre Empereur.

Ils m'ont pris, ils m'ont emmené
Dedans la ville de Sainte-Hélène,
Ils m'ont livré à l'endemi,
Comme le Judas fait Jésus-Christ,
Comme le Judas fait Jésus-Christ.

Qui qu'est l'auteur de mon malheur.
C'est ni Marmotte, ni Madeleine,
C'était un nommé Berthelot,
Qu'était l' meilleur d' mes généraux,
Qu'était l' meilleur d' mes généraux.

Dans le temps qu' j'étais votre empereur,
Dans l' temps qu' j' governais la France,
J' la prenais toujours par douceur,
Était-elle pas bien florissante ?
Était-elle pas bien florissante ?

A présent qu' l'Emp'reur est parti,
La France en est bien défleurie.
Ma J'séphine me l'avait terjous dit
Que j'étais trop ambitieux,
Que j'en serais ben malheureux,

Adieu Paris, adieu Strasbourg,
Adieu cette belle capitale,
Ayez ben soin de mon enfant,
Un jour y s'ra vout' serviteur,
Un jour y s'ra vout' serviteur [1].

1. Mère Pulverin.

LA VILLE DE MONTHUREAU

C'est la ville de Monthureau,
Grand Dieu qu'elle est donc belle !
Elle est belle assurément,
Elle est belle assurément,
Les Français veulent rentrer d'dans.

Toutes ceux dames de Monthureau
Se sont mis sur les remparts.
Monsieur Napoléon,
Apaisez vos canons,
Conterbutions nous vous ferons.

Et quelles conterbutions
Voulez-vous faire, Mesdames ?
Nous ferons cent mille écus,
Nous ferons cent mille écus,
Que vos canons n' tirent plus.

De vos cent mille écus,
Que voulez-vous qu' j'en fasse ?
Mes coloniers bombarderont
Bombarderont vos maisons
Et mes soldats les pilleront.

Ils l'ont si bien escadronnée
Que la ville de Monthureau n'a bien sauté.
Courage, soldats, courage,
La ville est au pillage [1].

1. Mère Pulverin.

LE LABOUREUR

Qui veut savoir la vie,
La vie du laboureur,
Le jour de sa naissance
Il eut bien du malheur.
On l'a porté porté compassion,
Si la misère est grande,
T'en trouveras l'honneur.

Le pauvre laboureur
N'ayant que deux enfants
Les met à la charrue
Depuis l'âge de neuf ans.
Ah ! marchons, marchons
Tous les trois à grands pas,
Pour tâcher d'en sortir
De ce mauvais trépas [1].
.....

1. Il y a une suite que je n'ai pas et de nombreuses variantes.

BIBLIOGRAPHIE

MANUSCRITS CONSULTÉS

Archives départementales de l'Indre, série Q, n° 882.
— Inventaires, liasses, etc., E 556, E 569, E 604 et E 666.
Baucheron de Lecherolles, *Manuscrit d'Ars*, copie du Dr Chabenat.
Bureau des Hypothèques de La Châtre, vol. 99, n° 57.

OUVRAGES DE GEORGE SAND CONSULTÉS

Toutes les citations prises dans ces ouvrages renvoient aux réimpressions de Calmann-Lévy.

Valentine, 1832.
Lettres d'un Voyageur, 1837.
Mauprat, 1837.
Lélia, éd. de 1839.
Un hiver à Majorque, 1841.
Consuelo, 1842.
Kourroglou. « Revue indépendante », 10 janv., 10 fév., 10 avril 1843. (La traduction est de Mlle Tourangin.)
Fanchette, 1843 ; à la suite des *Légendes rustiques*.
Jeanne, 1844.
Le Meunier d'Angibault, 1845.
Le Péché de M. Antoine, 1845 (2 vol. réimpr. Calmann-Lévy).
La Mare au Diable, 1846.
Le Cercle hippique de Mézières-en-Brenne, 1846 ; à la suite d'*Isidora*.
La Vallée Noire, 1846 ; actuellement à la suite du *Secrétaire intime*.
Un coin de la Marche et du Berry. Les tapisseries du château de Boussac. « L'Illustration », 3 juillet 1847. *Les Tapisseries...* à la suite de *Promenades autour d'un village*.
François le Champi, 1847.
Claudie, 1851.
Mœurs et coutumes (du Berry), 1851. « L'Illustration », 28 août 1851 ; à la suite de *Prom. aut. vill.*
Les Visions de la nuit dans les campagnes. « L'Illustration », 1851 et 1852 ; à la suite de *Prom. aut. vill.*

La Berthenoux. « L'Illustration », 2 oct. 1852 ; et dans *Nouvelles Lettres d'un Voyageur.*

Les Maîtres Sonneurs, 1853.

Le Pressoir, comédie, 1853.

L'If de la Motte-Feuilly. « Magasin pittoresque », sept 1854.

Histoire de ma vie, 1854-1856 (4 vol. réimp. Calmann-Lévy).

Le Diable aux champs, 1855.

Promenades autour d'un village, 1857.

Les Beaux Messieurs de Bois-Doré, 1857 (2 vol. réimp. Calmann-Lévy).

Les Légendes rustiques, 1857.

Les Bords de la Creuse, 1858 ; à la suite de *Prom. aut. vill.*

Valvèdre, 1861.

La Famille de Germandre, 1861.

Ce que dit le Ruisseau, 1863 ; à la suite de *Laura.*

Lettre d'un Voyageur, 1864 ; à la suite de *Laura.*

Journal d'un Voyageur pendant la guerre, 1871.

Nanon, 1872.

Marianne, à la suite de *La Tour de Percemont.*

Impressions et souvenirs. Calmann-Lévy, 1896. In-8°.

Nouvelles Lettres d'un Voyageur. Calmann-Lévy, 1887. In-8°.

Correspondance (de George Sand), 1812-1876. Calmann-Lévy, 1882, 1883, 1884 ; 6 vol. in-8°.

Souvenirs de 1848, 1882. Calmann-Lévy. In-8°.

Les contes d'une grand' mère. Calmann-Lévy. In-8°.

Correspondance entre George Sand et Gustave Flaubert. Calmann-Lévy, 1904. In-8°

OUVRAGES CONCERNANT LE BERRY

A

A. G., *Note sur la troisième restauration de l'abbaye de Fontgombault.* « Revue du Centre », 1887, 397-404.

Ageorges (Joseph), *Le Deuil du clocher, Récits berrichons, Promenades autour de La Châtre.* Librairie nationale, 179 pp. In-8°.

— *Vaudouan.* « Revue du Berry », août 1903, 171-174.

— *Chroniques berrichonnes. A propos d'un oublié, le sculpteur berrichon Nicolet.* « Revue du Berry », sept. 1903, 189-195.

Anonyme, Commission historique du départ. du Cher : *Quelques renseignements sur les monuments druidiques.* Sans sign. Bourges, Jollet-Souchois, 1852, 116 pp. In-8°.

— *Noël nouveau* (sans nom d'auteur). « Revue du Centre », 1886, 501-503.

— *Liste des électeurs formant le Collège d'arrondissement en 1827. Canton de La Châtre.* « Revue du Centre », 1887, 47-48 et 92-93.

— *Mémoire sur la province du Berry.* « Revue archéologique du Berry », 1897, 332-376.

Anonyme. *Description archéologique de l'église paroissiale de La Châtre.* Montu, La Châtre, sans date d'éd., 29 pp. In-18.

— *Manuel du Pèlerin de Sainte-Solange, patronne du Berry.* Tardy-Pigelet, Bourges, 158 pp. In-16.

Ardant (M.), *Géographie romaine du Limousin.* « Mémoires de la Société des Sciences naturelles de la Creuse », 1847-1857, 368-383.

Atgier (Dr), *Étude et statistique ethnique de l'Indre.* « Bulletin de la Société d'anthropologie », 1899, 171-199.

Audebrand (Philibert), *Les Vignerons du Berry.* « Almanach de Jean Raisin », 1860, 33-35.

B

Barailon (J.-F.), *Recherches sur les peuples Cambiovicenses..., sur les monuments celtiques*, etc. Dentu, 1806, 441 pp. In-8°.

Barbillat et Touraine, *Chansons populaires dans le Bas-Berry.* Badel, Châteauroux, 1912. T. I, 190 pp. In-4°.

Berger (Lya), *Les pierres sonores : Empreintes natales*, 16-18. Société française d'imprimerie et de librairie, 1905. In-8°.

Bonnafé (Ed.), *Inventaire de la duchesse de Valentinois.* A. Quantin, 1878, 139 pp. In-8°.

Bonnafoux (J.-B.), *Légendes et croyances superstitieuses conservées dans le département de la Creuse.* Mme Betoulle, Guéret, 1867, 40 pp. In-8°.

— *Fontaines celtiques.* Dugenest, Guéret, 1874, 39 pp. In-4°.

Boulé (Louis), *Maman Claudie.* Lemerre, 1902, 310 pp. In-8°.

Boyer (Hippolyte), *Recherches sur les anciennes voitures publiques.* « Mémoires de la Société historique du Cher », 1882, 143-212.

— *Histoire des Corporations et Confréries d'Arts et Métiers de Bourges. Les ménétriers*, etc. « Mémoires de la Société historique du Cher », 1909, 7-81.

Brosset (Jules), *Noëls berrichons.* Herluison, Orléans, 1896, 14 pp. F°.

C

Caillaud (Abbé), *Les Martyrs du diocèse de Bourges pendant la Révolution de 1793.* Pigelet, Bourges, 1857, 396 pp. In-18.

Callier (G.), *Les tapisseries de Boussac.* « Revue du Centre », 1889, 165-167.

— *A propos d'une notice historique sur Boussac.* Même Revue, 1889, 232-235.

— *A propos des tapisseries de Boussac.* Même Revue, 1889, 384-385.

Cancalon (J.), *Essai sur les monuments celtiques de la Creuse.* 2 grav. Pierres d'Ep-Nel. Langlade, Aubusson, 1844, 122 pp. In-8°.

Carraud (Zulma), *La loue de la Saint-Jean et les Tondailles.* « Compte rendu de la Société du Berry », 1861-1862, 242-258.

Catherinot (N.), *Les opuscules latines et françoises de droit et d'histoire.* 2 vol. Jean Cristo, 1672. In-4°.

Cessac (P. de), *Notes géologiques sur le département de la Creuse.* « Mémoires de la Société des Sciences naturelles et archéologiques de la Creuse », 1847-1857. T. II, 239-248.

Cessac (P. de), *Liste... des monuments mégalithiques de... la Creuse.* « Revue archéologique », 1881. T. II, juill., 41-55 ; août, 100-119 ; sept., 165-176.

Même titre, volume séparé. « Bureaux de la Revue archéologique », 1881, 45 pp. In-8°.

Chaumeau (Jean), *Histoire du Berry.* Ant. Gryphins, Lyon, 1566, 365 pp. Fol.

Chenon (E.), *Histoire de Sainte-Sévère-en-Berry.* Larose et Forcel, 1888, 518 pp. In-8°.

— *Notes archéologiques sur Châteaumeillant et ses environs.* Tardy-Pigelet, Bourges, 1888, 144 pp. In-8°.

— *La grande charte du Musée de La Châtre.* Montu, La Châtre, 1910, 66 pp.

Chrétien (H.), *Le Faux Saunage et la misère en Bas-Berry à la fin du XVII^e siècle.* « Revue du Centre », 1887, 441-455.

Corlay (H. de), *Les Potiers de Verneuil.* Montu, La Châtre, 1900, 56 pp. In-16.

— *Les grandes usines céramiques de l'Indre.* Montu, La Châtre, 1907, 160 pp. In-8°.

— *La terre qui renaît.* Montu, La Châtre, 1907, 51 pp. In-8°.

— *Le grain qui germe.* Montu, La Châtre, 1908, 68 pp. In-8°.

— *Jeanne d'Arc au donjon de Saint-Chartier.* Montu, La Châtre, 1910, 25 pp. In-8°.

— *Aires sonores.* Montu, La Châtre, 1911, 93 pp. In-8°.

— *Sillons bleus.* Montu, La Châtre, 1911, 93 pp. In-8°.

— *Les sites du Bas-Berry.* « Croix de l'Indre », 10 sept. 1911.

— *Un clocher du Bas-Berry de George Sand sous la Révolution.* « Revue du Berry », juin 1912-mai 1913.

— *Le Saint-Chartier des romans pastoraux de George Sand.* L. Montu, La Châtre, 1914, plaquette. In-8°.

D

Damourette (Abbé Louis), *Légendes des origines de l'abbaye de N.-D. de Fontgombaut.* « Revue du Centre », 1884, 1885 (six articles).

Deballe, *A propos des tapisseries de Boussac.* « Revue du Centre », 1889, 311-312.

Delalande, *Démantèlement des châteaux du département de l'Indre, district de La Châtre.* « Revue du Centre », 1887, 114-130.

Delannoy et Ducourtieux, *Table générale des quinze premiers volumes* du Bulletin de la Société des Sciences naturelles et archéologiques de la Creuse. P. Amiault, Guéret, 1907, 94 pp. In-8°.

Demay-Villebanois (E.), *La véritable histoire de N.-D. de Vaudouan.* Majesté, Châteauroux, s. d., 45 pp. In-16.

Des Gachons (Jacques), *La Vallée Noire.* Collection du « Tour de France », 1911, 26 pp. In-f°.

Desplanque (A.), *L'Église et la Féodalité dans le Bas-Berry au moyen âge.* Chaix et C^ie, 1862, 52 pp. In-8°.

Dethare (Vincent), *Laisnel de la Salle.* « Revue archéol. du Berry », mars 1908, 70-72.

Devaux (H.), *Documents pour servir à l'histoire de la Révolution dans le département de l'Indre.* « Revue du Centre », 1884, 297-303, 463-466.

Duguet (Ch.), *Choses diverses du pays de La Châtre.* Majesté, Châteauroux, 1890, 152 pp. In-8°.

— *Essai sur la ville de La Châtre au XV^e siècle.* L. Montu, La Châtre, 1894, 40 pp. Le même ouvrage, Mellottée, Châteauroux, 1902, 80 pp. In-8°.

— *La Châtre avant la Révolution.* Montu, La Châtre, 1895, 342 pp. In-8°.

— *La Vallée Noire.* « Revue du Berry », 1896, 437-448.

— *Castra.* L. Montu, La Châtre, 1897, 16 pp. In-8°.

— *Les Origines de La Châtre.* Montu, La Châtre, 1897, 24 pp. In-12.

— *Les terrains et les eaux.* L. Montu, La Châtre, 1898, 42 pp. In-8°.

— *La Châtre pendant la Révolution.* L. Montu, La Châtre, 128 pp. In-8°.

Dumazet (Ardouin), *Voyage en France*, 26^e série. Chap. xxi : *Le pays de George Sand*, 310-327. Berger-Levrault, 1901. In-8°.

Du Vernet (Charles Robin), *Une promenade dans la Vallée Noire.* « Compte rendu des travaux de la Société du Berry », 1863-1864, 548-569.

— *Excursion à travers la Vallée Noire et sur les bords de la Creuse.* Id., 1864-1865, 342-372.

F

Fauconneau-Dufresne (V.-A.), *Notice sur Crozant, Châteaubrun et Gargilesse.* Nuret, Châteauroux, 1881, 118 pp. In-16.

— *Histoire de Déols et de Châteauroux*, 2 vol. Nuret, Châteauroux, 1873-1874. In-8°.

G

Gay (Henri), *Les chansons populaires en Berry.* « Revue du Berry », janv.-déc. 1908.

Guillard, *Des Marges, Mardelles ou Margelles.* « Congrès archéologique de France ». Châteauroux, 1873, 144-183.

H

Hazard (Paul), *La Géographie du pays de George Sand.* « Société de Géographie du Cher », 1909-1910, 595-698.

Hérault (J.-T.), *Histoire du château de Mont-Rond.* « Revue du Berry », mai 1905, 115-187.

Hubert (Eugène), *La peur des brigands à Châteauroux en 1789.* « Revue du Centre », 1885, 557-564.

— *Dictionnaire historique, géographique et statistique de l'Indre.* 210 pp. Picard, 1889. In-4°.

— *Le prieuré de Crozon.* « Revue du Centre », 1889, 49-59.

— *Essai sur la ville de La Châtre.* « Revue du Centre », 1889, 60-80 ; 566-574.

— *Les sources de l'histoire du Bas-Berry.* A. Picard, 1893, 31 pp. In-8°.

— *La châtellenie de Gargilesse.* « Revue archéologique du Berry », 1896, 13-16.

Hubert (Eugène), *Excursions aux bords de la Creuse, aux étangs de la Brenne et à la Vallée Noire.* « Revue du Berry », janv. 1899, 1-23.

— *Le Bas-Berry.* T. I, *Ardentes, Argenton, Buzançais.* Picard et fils, 1902-1908, 616 pp. In-fol.

I

Imoff (Abbé), *Les sites du Bas-Berry.* « Croix de l'Indre », 6 et 13 août ; 17 et 24 sept. ; 1er, 8, 15 et 22 oct. 1911.

J

Jeny (L.), *Lignières* (Cher). Sire, Bourges, 1898, 24 pp. In-8°.

— *Les légendes de la Nature.* Nourry, 1905, 254 pp. In-12.

— *La légende de l'herbe d'engaire.* « L'Indépendant du Cher », 14 janv. 1906.

— *L'herbe des croisés, légende berrichonne.* « Revue du Berry », mars 1906, 105-107.

Joanne (Adolphe), *Le Club alpin français.* Bulletin 1876 (Le Berry, 118-119).

Jouet (Alphonse), *Un club jacobin en province sous la Révolution : La société populaire de Châteauroux.* « Revue archéologique du Berry », Janv. 1896, 33-123.

— *Les Conventionnels en mission dans l'Indre.* « Revue du Berry », juill. 1898, 305-357.

— *Un syndicat d'initiative des bords de la Creuse et de la Vallée Noire.* « Revue du Berry », 1911, 145-148.

Joullietton (M.), *Histoire de la Marche et du pays de Combraille.* P. Betoulle, Guéret, 1814, 312 pp. In-8°.

Jourdan (P.), *Mosaïque de florules rudérales.* — *Les pierres jomathres du Mont-Barlot.* « Mémoires de la Société des Sciences naturelles de la Creuse », 1863-1877, t. IV, 184-189.

Jouve (Abbé), *Le Romancero berrichon.* « Revue du Berry », fév. 1898, 63-91.

L

La Brande (Marquis de), *Une noce au Berry.* Meltzheim, Châteauroux, 1902, 32 pp. In-12.

Laisnel de la Salle, *Croyances et Légendes du Centre de la France.* 2 vol. de 338 et 402 pp. A. Chaix et Cie, 1878. In-8°. Édition épuisée ; se trouve dans toutes les bibliothèques de chef-lieu de département. — Cet ouvrage a été réimprimé chez Maisonneuve, 1er vol. en 1900, 415 pp. ; 2e vol. en 1902, 415 pp. T. XL et XLIV des Littératures populaires, avec le titre : *Souvenirs du vieux temps, Le Berry.*

— *Anciennes mœurs, scènes et tableaux de la vie provinciale aux XVIIIe et XIXe siècles.* Montu, La Châtre, 1900, 403 pp. In-8°.

Lapaire (Hugues), *Au pays du Berry.* A. Lemerre, 1896, 160 pp. In-8°.

— *Les Chansons berriaudes.* Crépin-Leblond, Moulins, 1899, 159 pp. In-8°.

Lapaire (Hugues), *Vielles et Cornemuses*. Crépin-Leblond, Moulins, 1901, 151 pp. In-8°.

— *Noëls berriauds*. Crépin-Leblond, Moulins, 1908, 155 pp. In-8°.

— *Le pays berrichon*. 1908, Bloud et Cie, 117 pp. In-8°.

— *Le dernier Maître-Sonneur*. « Revue archéologique du Berry », juill. 1908, 209-219.

Lasne, *Contribution à l'étude géologique du département de l'Indre*. Masson, 1889, 74 pp. In-8°.

Latouche (H. de), *Fragoletta*, 1829. — *France et Marie*, 1830. — *Grangeneuve*, 1835. — *Léo*, 1835. — *Aymar*, 1840. Les citations renvoient aux réimpressions Calmann-Lévy.

La Tramblais et La Villegille, *Esquisses pittoresques sur le département de l'Indre*. Migné, Châteauroux, 1854, 335 pp. In-4°.

Lavillatte (H. de), *Esquisses de Boussac (Creuse)*. E. Paul, 1907, 240 pp. Grand in-8°.

Le Bidouet (Eugène), *La production agricole dans le Bas-Berry*. A. Rousseau, 1907, 165 pp. In-8°.

Legrand (A.), *Flore analytique du Berry*. Soumard-Berneau, Bourges, 1887, 346 pp. In-8°.

M

Martinet (L.), *Sur une carte préhistorique du département de l'Indre*. « Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris », 1876, t. II, 536-549.

— *Légendes et superstitions populaires du Berry*. Imprimerie commerciale de Bourges, 1879, 28 pp. In-8°.

— *Le Berry préhistorique*. « Mémoires de la Société historique du Cher », 1822, 1-142.

Massereau (J.-T.), *Études de Châteauroux*. « Revue du Berry », juin-juill. 1895, 136-182,

Massereau (T.), *La Châtre pendant la période révolutionnaire*. « Revue du Berry », 1908 et 1909 (18 articles).

Mazières (Henri de), *Le Régime municipal en Berry, des origines à 1789*. Rousseau, 1903, 319 pp. In-8°.

Meloizes (Louis des), *Le Servage en Berry*, Tardy-Pigelet, Bourges, 1907, 228 pp.

Michon (L.), *Monographie de Saint-Plantaire*. Gaignault, Issoudun, 1905, 80 pp. In-8°.

Monmarché (Marcel), *Le Berry, au pays de George Sand*. Monmarché, 1899, 23 pp. In-12.

N

Navarre (Emmanuel), *La Châtre et son arrondissement*. La Châtre, Montu, 1896, 192 pp. In-8°.

Nicolay (Nicolas de), *Description générale du païs et duché de Berry*. Aubry, 1567, 112 pp. In-8°.

Nigond (G.), *Les Contes de la Limousine*. Édition complète comprenant les *Contes* et les *Nouveaux Contes de la Limousine*. Illustrations de Fernand Maillaud. Ollendorff, 326 pp. In-8°.

— *La poésie rustique au pays de George Sand*. « Le Berrichon de Paris », 16 avr. 1911.

P

Pacaud (Abbé), *Montgivray*. « Revue du Centre », 1888 et 1889 (11 articles).

Perchaud (J.-B.), *Lectures sur l'Histoire du Berry*. Belin frères, 1905, 96 pp. In-8°.

Périmé (A.), *Littérature et poésie : I° Légendes Rustiques de George Sand*. « Compte rendu des Travaux de la Société du Berry », 1862-1863, 254-267.

Perot (Fr.), *Note sur des vases pharmaceutiques d'un apothicaire de Bourges au XVII° siècle*. « Mémoires de la Société historique du Cher », 1888, 165-170.

Pierquin de Gembloux, *Histoire de La Châtre*. « Revue du Berry », janv.-juill. 1906.

Pierre (J.), *Bibliographie, Critique du Dictionnaire de géographie du département de l'Indre, par Eugène Hubert*. « Revue du Centre », janv. 1890, 40-45.

— *Les Brandons*. « Revue du Berry », avr. 1905, 100-103.

— *Correspondance de M. A. Guillard, avec divers savants sur l'archéologie et l'histoire du département de l'Indre*. « Revue du Berry », 1907, fév. 30-42 ; mars 69-74 ; 1908, fév. 38-43.

Plauchut (Edm.), *Des anciennes provinces de la France. Le Berry*. « Revue des Deux Mondes », janv.-fév. 1892, 86-115 ; 883-912, mars-avril, 646-679.

— *Autour de Nohant*. Calmann-Lévy, 1898 ; 351 pp. In-8°.

Poli (Vicomte de), *Abrégé de l'Histoire de N.-D. de Vaudouan*. Pigelet, Bourges, 1873, 98 pp. In-18.

Pontaulais (Jean du) (pseud. du Capitaine Duguet ; cf. ce nom). *Le Clafoutis*. « Revue du Berry », 1895, 94-97.

— *Les Panseux de secret et les Trouveux de sources*. « Revue du Berry », 1895, 203-212.

— *Un enfant de La Châtre, Jules Péaron*. « Revue du Berry », 1895, 293-305,

— *Souvenirs d'enfance*. « Revue du Berry », 1895, 397-408.

— *Mon vieux clocher*. « Revue archéologique du Berry », 1896, 3-8.

— *La coiffe de La Châtre*. « Revue du Berry », mai 1897, 273-288.

— *La Motte-Feuilly, inventaire de Charlotte d'Albret*. « Revue du Berry », 1897, 291-296.

— *Le bourg de Lacs*. « Revue du Berry », 1898, 182-191.

R

Raynal, *Histoire du Berry*. Bourges, De Vermeil, 1844-1847, 4 vol. In-8°.

Reclus (O.), *Atlas pittoresque de la France*. 2 vol. T. I[er] : *Une gravure des Pierres jaumathres*, p. 521. Attinger, 1910, f°.

Ribault de Laugardière (Charles), *Lettres à M. le Rédacteur du « Droit commun » sur quelques Prières populaires du Berry*. Bourges, Pigelet, 1856, 33 pp. In-8°.

— *Les Noces de campagne en Berry*. Ménagé, Bourges, 1856, 21 pp. In-8°.

Richard-Desaix (Ulrich), *Les Représentants de l'Indre.* « Revue du Berry », 1896, 388-434.

Rollinat (M.), *Paysages et Paysans.* Charpentier, 1889, 332 pp. In-12.

— *Le livre de la nature avec lettre-préface de George Sand.* Delagrave, 1904, 135 pp. In-12.

S

Sœhnee (E.), *Notes sur l'Histoire de Saint-Chartier.* « Revue du Berry », 1897, 139-143.

T

Thaumas de la Thaumassière (G.), *Histoire du Berry.* Bourges, Toubeau, 1689, 1156 pp. in-4°.

Théret (Auguste), *Littérature du Berry, poésie, Le XIX^e siècle.* Société anonyme de publications périodiques, 1902, 592 pp. Gr. in-8°.

Touratier (A.), *La Mare au Diable.* Montu, La Châtre, 1912, 16 pp. In-8°.

— *Le Tumulus ou Motte de Presles.* La Châtre, Montu, 1913, 28 pp. In-8°.

V

Vacher (Antoine), *Le Berry.* Colin, 1908, 548 pp. In-8°.

Vaillant (Henri), *Le grand Séminaire Constitutionnel du département de l'Indre sous la Révolution.* « Revue du Berry », mai 1904. 49-78.

— *Les détenus ecclésiastiques dans les prisons du département de l'Indre.* Langlois, Châteauroux, 1904, 122 pp. In-8°.

Veillat (Just), *Denise de Déols.* Migné, Châteauroux, 1850. In-8°.

— *Aliénor de Gargilesse.* Chât., Migné, 1852. In-8°.

— *Du Guesclin à Sainte-Sevère.* Chât., Nuret, 1853. In-8°.

— *Pieuses légendes du Berry.* Chât., Migné, 1864, 455 pp. In-8°.

Vermond (Pierre), *Chroniques du Berry.* Lecointe et Pougin, 1830, 2 vol. T. I^er, 237 pp.; T. II, 187 pp. In-16.

Vincent (D^r), *Étude sur le patois de la Creuse.* II^e partie : *Les limites des Lémovices, des Arvernes et des Bituriges.* « Mémoires de la Société des Sciences naturelles de la Creuse ». T. V, 1882-1886, 400-403.

Vosjeux (Louis de), *Vieux refrains berrichons.* « Revue du Centre », 1889, 269-276.

X*** (Claudius), *La Croix de Fougerolles.* « Revue du Centre », 1881, 134-150.

AUTRES OUVRAGES CONSULTÉS

Adam (M^me, née Juliette Lamber), *Mes sentiments et nos idées avant 1870.* Lemerre, 1905, 480 pp. In-8°.

Balzac (H. de), *Les Paysans*, Calmann-Lévy, sans date, 431 pp. In-8°.

Beauvoir (R. de), *La Lescombat. Le Moulin d'Heilly...* A. Bourdilliat, 1859, 275 pp. In-18.

Bertrand (A.), *Nos origines*. 3 vol. T. Ier, *La Gaule avant les Gaulois*, Leroux, 1891, 350 pp. — T. II, *Les Celtes dans les vallées du Pô et du Danube*. Leroux, 1894, 241 pp. — T. III, *La Religion des Gaulois. Les Druides et le Druidisme*. Leroux, 1897, 436 pp. In-4°.

Bouet (A.), *Breiz-Izel, ou Vie des Bretons de l'Armorique*. Dessins par Olivier Perrin. 3 vol. Dusillion, 1844. In-8°.

Bulliot, *Le culte des eaux sur les plateaux Éduens*. Imprimerie Impériale, 1868, 22 pp. In-4°.

Bulliot et Roidot, *La Cité gauloise selon l'histoire et les traditions*, Autun, Dejussieu, 1879, 285 pp. In-8°.

Bulliot (J.-G.) et Thiollier (F.), *La Mission et le culte de saint Martin, d'après les légendes et les monuments populaires dans le pays éduen*. Autun, Dejussieu, 1892, 482 pp., carte, fig. In-8°.

Daudet, *Nouveau guide des chemins du royaume de France*. 1724. In-12.

Devaux (A.), *George Sand*. Ollendorf, 1895, 136 pp. In-8°.

Estienne (Charles), *Le guide des chemins de France*, 1552, 207 pp. In-8°.

Karénine (W.), *George Sand, sa vie et ses œuvres*. T. Ier, 1804-1833, 448 pp. Ollendorf, 1899. In-8°. — T. II, 1833 1838, 560 pp. Ollendorff, 1899. In-8°. — T. III, 1838-1848, 698 pp. Plon-Nourrit, 1912. In-8°.

Lamartine (A. de), *Jocelyn*. Hachette et Cie, 1909, 326 pp. In-8°.

Laurens (J.-B.), *Voyage d'art à Majorque en 1839*. 53 planches lithographiées, Bertrand, 1840. 140 pp. In-4°.

Leconte de Lisle, *Poèmes antiques*. Lemerre, 377 pp. In-16.

Lemaître (Jules), *Les Contemporains, George Sand*. Lecène et Oudin, IVe série, 159-168.

Lemoine (Paul), *Géologie du Bassin de Paris*. Hermann et fils, 1911, 408 pp. In-4°.

Lénet (Pierre), *Mémoires*. Dans Collection des Mémoires relatifs à l'Histoire de France, depuis... Henri IV à... 1763. Tomes LIII, 523 pp. et LIV, 214 pp. Foucault, 1826. In-8°.

Martin (Dom), *La Religion des Gaulois*. Saugrain, 1727. 2 vol. T. I, 535 pp.; t. II, 403 pp. In-4°.

Martin (Henri), *Histoire de France*, Furne, 1858, t. XI.

Maury (F.), *Études sur la Vie et les Œuvres de Bernardin de Saint-Pierre*. (Ch. VII, Influence littéraire de Bernardin de Saint-Pierre. George Sand, 655-658). Hachette et Cie, 1892, 675 pp. In-8°.

Monteil (Amans-Alexis), *Histoire des Français des divers États aux cinq derniers siècles*. Paris, Janet et Cotelle, 1828-1844, 10 vol.

Tiersot (J.), *Chansons populaires des Alpes françaises*. Perrin, Grenoble, 1903, 548 pp. In-4°.

Toutain (J.), *Les Cultes païens dans l'Empire romain*. Leroux, 3 vol. T. Ier, 1907, 473 pp. ; T. II, 1911, 270 pp.

— *Études de Mythologie et d'Histoire des religions antiques*. Hachette. 1909, 299 pp. In-8°.

Reinach (Salomon), *Cultes, mythes et religions*. 3 vol. T. Ier, Leroux, 1905, 466 pp., gr. in-8° ; T. II, Leroux, 1906, 466 pp., gr. in-8° ; T. III, *Les monuments de pierre brute, dans le langage et les croyances populaires*, Leroux, 1908, 537 pp., gr. in-8°.

Robaut (A.), *L'œuvre complet d'Eugène Delacroix*, Charavay, 1885, 547 pp. In-4°.

Rousseau (J.-J.), *La Nouvelle Héloïse*. Firmin-Didot, sans date.

Saint-Simon, *Mémoires*. 3 vol. Éd. à l'usage de la jeunesse, Delagrave.

Spoelberch de Lovenjoul (Vicomte de), *George Sand. Étude bibliographique* sur ses œuvres. H. Leclerc, 1914, 118 pp. In-4°.

Urfé (Honoré d'), *L'Astrée*. 4 vol., Fr. Pommeray, 1630.

Vicaire (G.), *Études sur la poésie populaire*. Leclerc, 1902, 263 pp. In-8°.

Witt-Guizot (Fr. de), *Le paysan français dans le roman contemporain*. « Le Correspondant », 10 août 1909, 531-551.

Zola (E.), *Documents littéraires*. Charpentier, 1881, 417 pp. In-8°.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

INFLUENCES

J.-J. Rousseau. — Henri de Latouche. — Pierre Vermond. — Laisnel de la Salle. — Joullietton. — J.-B. Laurens. — A. Bouët. — Schodsko. — Balzac. — Qu'il ne faut pas attendre l'apparition des romans pastoraux pour trouver le Berry dans l'œuvre de George Sand..... 8-29

CHAPITRE II

PRÉHISTOIRE ET HISTOIRE

Monuments mégalithiques. — Les pierres Jomâtres. — *Jeanne* et les origines de Toulx-Sainte-Croix. — L'Histoire dans le roman des *Beaux Messieurs de Bois-Doré*. — La Révolution en Berry, dans *Nanon*. 30-69.

CHAPITRE III

DESCRIPTIONS

La Vallée Noire d'après George Sand. — Géologie. — Topographie, son exactitude dans les romans champêtres. — Géographie pittoresque : aspect général de la Vallée Noire ; description de quelques sites particuliers..... 70-125

CHAPITRE IV

USAGES

Habitation des paysans. — Leur mobilier. — Comment ils se nourrissent. — Leur vêtement..... 126-149

CHAPITRE V

TRAVAUX RUSTIQUES

Le labourage. — La fenaison. — La moisson ; la gerbaude. — Récolte du chanvre..... 150-175

CHAPITRE VI

LES PAYSANS

Leur physique. — Leur tempérament. — Leur caractère, dans la Vallée Noire et sur les bords de la Creuse..... 176-207

CHAPITRE VII

RELIGION ET SUPERSTITIONS

Comment George Sand a rendu la religion du paysan. — Superstitions concernant l'eau, les pierres, les arbres, les animaux. — Georgeon. — Les sorciers. — Les panseux de secret..... 208-257

CHAPITRE VIII

DIVERTISSEMENTS

Amour des paysans pour la musique. — Le sonneur de la Vallée Noire. — Danse. — Chansons. — Amusements relatifs au mariage.... 258-300

CHAPITRE IX

POÉSIE

Poésie chez le paysan de la Vallée Noire. — Comment l'auteur l'a souvent dépassée dans ses romans champêtres. — Poésie chez George Sand..... 301-319

Conclusion..... 320-323

APPENDICE

Chansons recueillies dans la Vallée Noire..... 324-355
Bibliographie..... 356-366

ERRATA

P. 37, l. 8 : bien de vieilles traditions; *lire* : bien des vieilles traditions.
P. 68, l. 11 : Bartholdi; *lire* : Bertholdi.
P. 69, l. 4-9 ; ce paragraphe n'est pas à sa place ; il doit se trouver à la fin du chapitre, c'est-à-dire à la fin de la p. 69.
P. 73, l. 18 : Ville*fort*; *lire* : Ville*mort*.
P. 91, l. 1 de la note : Devaux ; *lire* : A. Devaux, George Sand.
P. 98, l. 24 : puissan ; *lire* : puissan*t*; — l. 27 : Jeanne avai ; *lire* : avai*t*.
P. 117, l. 24 : allant dans la direction du Sud-*Est*; *lire* : Sud-*Ouest*.
P. 121, l. 2 : et l'on se voit; *lire* : et l'on se vit.
P. 157, l. 26 : *Entre* Lignières et Issoudun, la foire de la Berthenoux... C'est là une erreur topographique, reproduite, d'après G. Sand, dans son article sur la foire de la Berthenoux. Cf. la carte du dép. de l'Indre.
P. 178, l. 4 : Thérèse ; *lire* : Thér*e*nce ; — l. 10, faute de ponctuation ; après *aimable*, il faut un point et virgule au lieu d'un point.
P. 209, l. 4 : la mère des *B*essons; *lire* : la mère des *b*essons.
P. 216, l. 11 : mais d'abord qu'*Al* a été à la Font ; *lire* : ... qu'al a été... ; — l. 22 : Nous *avons vu* que... ; *lire* : nous *venons de voir* que...
P. 302, l. 28 : faute de ponctuation; à la fin de la ligne il faut un point à la place de la virgule.

Je signale aussi des répétitions désagréables :

P. 54, l. 1 et 3 (début).
P. 99, l. 3-4 et 10 (propreté exquise).
P. 104, l. 10 et 12 (description).
P. 178, l. 22 et p. 179, l. 18 (on peut dire).
P. 205, l. 8 et 11 (telles sont).
P. 206, l. 28 et 40 (paroles).

Date Due

22775-4

843.82Z
V77
V. 2

843.82Z V77 V02

a39001 008033139b

OEMCO

S0-BGJ-411